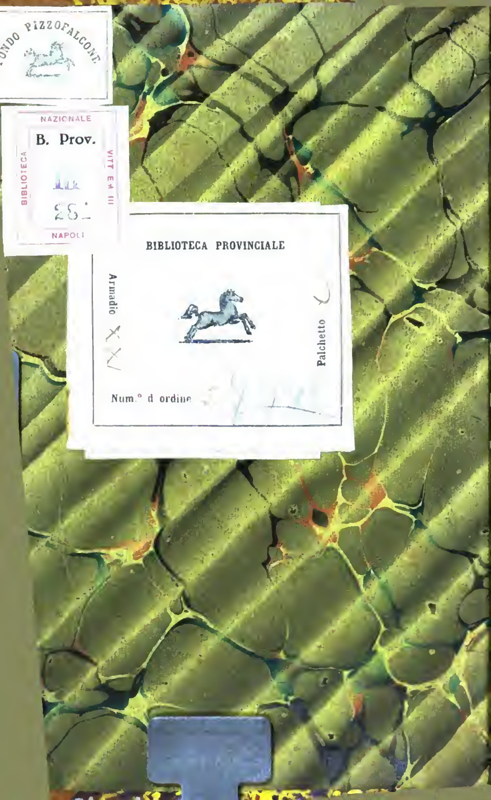




FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine



ŒUVRES
COMPLÈTES
D'ÉTIENNE JOUY.

TOME XXV.

ON SOUSCRIT A PARIS:

Chez JULES DIDOT AINÉ, rue du Pont-de-Lodi, n° 6;
BOSSANGE père, rue de Richelieu, n° 60;
PILLET aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5;
AIMÉ-ANDRÉ, quai des Augustins, n° 59;
Et chez l'AUTEUR, rue des Trois-Frères, n° 11.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES.

Essais sur les mœurs.

TOME VII.



PARIS

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.
1826.

OBSERVATIONS

SUR

LES MOEURS FRANÇAISES

AU COMMENCEMENT DU 19e SIÈCLE.

VOLUME XXVI.

L'ERMITE
EN PROVINCE.

N° CLXIII. [18 MARS 1824.]

LES BORDS DE LA MER.

Eh! que sont aujourd'hui Rome, Athène, et Carthage?
Saturne a, sous ses pieds, foulé leur héritage,
Par vingt peuples divers tour-à-tour disputé :
Toi, tu ne changes point, et ton onde sauvage
Toujours des mêmes flots vient ronger le rivage
Qui voit la servitude où fut la liberté.

CHÊNEDOLLÉ, *Etudes poét.*

Léon m'a démontré par un *à fortiori* sans réplique que, après avoir longé les bords de la Seine, je devais nécessairement côtoyer les bords de la mer, encore plus intéressants par l'importance des ports qui y sont ouverts, et par la physionomie particulière que d'autres travaux et d'autres mœurs impriment à leurs habitants. Nous avons donc pris la route de *Fécamp,* qui se présente à la sortie d'Harfleur. Nous ne sommes point ici dans des chemins perdus, mais sur une route de seconde classe, assez

fréquentée par les voyageurs parisiens qui, ne voulant point retourner sur leurs pas, reviennent du *Havre* à *Rouen* par *Fécamp* et par *Dieppe*, où la mer se présente sans autres bornes que l'horizon; spectacle dont on ne jouit pas complètement à l'embouchure de la Seine.

Montivilliers, qui est la première ville que l'on rencontre sur cette route, est située à l'extrémité d'une jolie vallée qu'arrose *la Lézarde*, petite rivière dont le nom exprime fort bien la marche rampante et sinueuse.

L'histoire de *Montivilliers* est tout entière dans celle de son abbaye, dont la fondation remonte à l'an 682. Il n'est pas jusqu'à son nom *Monasterium villare*, qu'on a traduit par *Moustier champêtre*, qui ne soit tout-à-fait monacal. Dans le quatorzième siècle, on fit de cette ville une place forte, comme l'indiquent encore quelques ruines que l'on aperçoit à sa principale entrée. A cette époque, et même antérieurement, *Montivilliers* possédait des fabriques de draps qui jouissaient d'une telle réputation, que plusieurs autres villes ne trouvaient pas de moyen plus sûr pour accréditer les leurs, que de contrefaire la marque de ceux de *Montivilliers*. Une ordonnance royale fit justice de cet abus que l'on renouvelle encore aujourd'hui à l'égard de nos villes manufacturières les plus célèbres; mais elles croient inutile de s'en plaindre dans un temps où l'empire des noms

est passé, et où c'est uniquement à l'œuvre que l'on reconnaît l'artisan.

Nous n'avons trouvé pour nous transporter à *Dieppe* qu'une espèce de fourgon [1] qui fait à *Montivilliers* une halte pendant laquelle nous avons eu le temps d'aller visiter l'église de l'abbaye, aujourd'hui l'église paroissiale. Léon m'engagea à fixer particulièrement mes regards sur la tour, admirée par les amateurs d'architecture normande, qui s'extasient aussi dans l'intérieur devant une galerie de pierre en filigrane, et quelques chapiteaux ornés de sculptures, du dessin le plus uniforme et du travail le plus grossier; mais c'est justement ce qui en fait la beauté.

D'après les conjectures des étymologistes, c'est dans le pays qui sépare *Montivilliers* de *Fécamp* qu'ont dû particulièrement séjourner les Saxons, dont les invasions précédèrent celles des Normands. Il est en effet remarquable que les noms de presque tous les villages de cette contrée aient la désinence saxonne *tot*, comme Pre*tot*, Houcque*tot*, Rou*tot*, et, par-dessus tout *Sassetot*, dérivé de *Saxonum tofta*, qui, à lui seul, est bien fait pour lever les doutes des plus incrédules.

La monotonie des paysages me dispense des descriptions. Nous sommes toujours dans le pays de

[1] Il existe maintenant une diligence sur cette route.

Caux, c'est-à-dire au milieu de plaines admirablement cultivées, et parsemées, à des distances à-peu-près égales, de villages cachés derrière une triple ceinture d'arbres de haute futaie. Rien n'est plus riche, mais rien n'est plus uniforme;

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Aussi je ne saurais dire avec quel plaisir j'ai enfin aperçu les côtes nues et incultes qui avoisinent *Fécamp* et cette mer, qui a été jadis pour moi une source de tant de joies et de tant de terreurs, et qui l'est encore de tant de souvenirs et de tant de regrets.

On ne découvre *Fécamp* que lorsqu'on y est entré. Cette ville est enterrée dans une vallée longue, étroite, et sinueuse, que forment deux rangs de collines escarpées. Je ne m'étonne pas de la prédilection que les premiers ducs de Normandie ont eue pour elle: les sites qui l'environnent ont quelque chose de sauvage qui devait plaire à ces farouches enfants du Nord.

C'est encore ici une de ces villes dont tout l'intérêt gît dans les souvenirs, et dont les inévitables étymologistes se disputent le nom sans pouvoir tomber d'accord. Les uns, qui veulent qu'elle ait été le *champ du Fisc* (*Fisci campus*), font remonter sa fondation à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains; les autres lui donnent une origine plus

sainte: ils prétendent qu'elle a été élevée sur le *champ du Figuier* (*Fici campus*), au pied duquel Isaac, neveu de Nicodème, avait enterré, durant un voyage qu'il fit dans ce pays, une fiole du précieux sang que l'on voyait encore à *Fécamp* avant cette maudite révolution qui a réduit tant de choses à leur juste valeur. Quoiqu'il m'arrive rarement de me prononcer dans de semblables débats, je trouve qu'il y a ici quelque raison de se décider. Le figuier me paraît un arbre bien délicat pour croître sur les bords d'une mer aussi septentrionale, tandis que le fisc est une de ces plantes parasites et dévorantes qui vivent sur toutes les plages, prospèrent sous toutes les zones, et trouvent toujours le secret d'extraire quelque substance des terrains même les plus stériles.

Aux bureaux du fisc, établis par les Romains, ont succédé, quelques siècles plus tard, en 664, une abbaye de femmes, détruite par les Normands en 881, et ensuite une abbaye d'hommes, fondée en 988 par le duc Richard I[er].

« Il est peu d'établissements de piété, me dit Léon, dont le berceau soit entouré de plus de merveilles. On dédaignerait de rappeler ces contes ridicules, s'ils ne formaient pas un des traits caractéristiques de l'époque à laquelle ils pouvaient être accrédités. Au dire des légendaires, ce fut un cerf blanc qui prit la peine de désigner la place où il

fallait bâtir l'église de l'abbaye de Fécamp; une main invisible grava sur la pierre que c'était à la sainte Trinité qu'il fallait la dédier; et enfin un toit destiné dans un autre pays pour un autre édifice vint de lui-même par mer pour couronner l'œuvre et achever ce temple.

« Quoi qu'il en soit, tout en se jouant de la crédulité populaire, et en profitant habilement de la faveur des ducs de Normandie, l'abbaye de Fécamp parvint à un degré de puissance et de splendeur qu'aucune autre n'a peut-être surpassé en France. C'est probablement pour se les faire pardonner et pour compenser jusqu'à un certain point le vice d'une institution qui agglomérait sur un petit nombre d'individus des richesses qui auraient dû circuler dans la masse d'une population toujours croissante, que les moines de *Fécamp* donnaient une livre et demie de pain à chacun des pauvres qui se présentaient aux portes de leur abbaye. Il est juste aussi de leur tenir compte du goût qu'ils ont constamment manifesté pour les beaux-arts. On sait que dès le douzième siècle, l'abbaye de *Fécamp* possédait un orgue; au moment de la révolution, elle entretenait encore à grands frais une fort belle musique vocale; enfin, les savants ont gardé le souvenir de sa bibliothèque, remarquable sur-tout par un grand nombre de manuscrits dus presque tous aux veilles de ses religieux. La Bibliothèque de Rouen

a hérité en grande partie de ses richesses littéraires, si l'on peut toutefois qualifier ainsi ces compilations et ces chroniques monacales, où ce que l'on trouve de mieux se réduit à quelques faits écrits avec des plumes de fer sur des feuilles de plomb. — C'est encore, interrompis-je, une de ces idées toutes faites que l'on reçoit et que l'on transmet sans examen, que celle d'attribuer aux moines la renaissance des lettres en Europe. Que l'on dise qu'ils ont conservé quelques étincelles du feu sacré lorsque les cloîtres étaient les seuls asiles respectés par l'ignorance et la barbarie, il n'y a rien que de vrai dans cette assertion; mais on devrait ajouter que, dans d'autres mains, la lumière ne serait pas probablement restée aussi long-temps sous le boisseau. Que si quelqu'un prétendait le contraire, je le prierais de me citer un seul ouvrage, sorti d'une tête de moine, qui ait exercé quelque influence utile sur son siècle. Au reste c'est peut-être moins aux moines qu'aux institutions monacales qu'il faut s'en prendre de ce résultat; car ce n'est jamais sans avoir observé les hommes que l'on peut produire ces écrits qui agissent avec quelque puissance sur les opinions; et, pour travailler au bonheur de la terre, il ne faut pas toujours avoir les yeux tournés vers le ciel. Les moines ont éclairé le monde comme ils l'ont défriché, dis-je à Léon, en lui montrant les côtes incultes qui s'élèvent autour de l'abbaye de Fécamp. »

Nous avons voulu voir cette célèbre abbaye ou plutôt ses restes; car une partie des bâtiments est déja détruite, et ce qui est encore debout offre le triste spectacle de ruines toutes neuves.

Léon m'a assuré qu'il y avait autrefois, dans ce même enclos, un palais considérable bâti par *Guillaume-Longue-Épée*, et qui servit de résidence à plusieurs ducs de Normandie; j'en ai vainement cherché les traces. Les moines, qui auraient dû en conserver quelque reste, ne fût-ce que comme un souvenir de leurs bienfaiteurs, en ont effacé jusqu'aux derniers débris sous leurs nouvelles constructions. Ce n'est pas la première fois que la puissance spirituelle s'est élevée sur les ruines de la puissance temporelle. L'église est bien conservée; c'est un beau monument en ce genre; le chœur, revêtu et pavé en marbre, est de la plus grande richesse.

Il n'y a pas moins d'une demi-lieue de l'abbaye jusqu'au port, et il faut faire ce trajet sur le pavé le plus aigu qu'il y ait peut-être en Normandie. On est dédommagé de cette fatigue par la vue du port, peu étendu, il est vrai, mais assez agréablement situé. La rade en est sûre et l'entrée facile. Il ne m'a paru fréquenté que par quelques navires employés au cabotage et par des bâteaux pêcheurs. Le commerce est à-peu-près nul à *Fécamp;* la sobre et laborieuse population de ses côtes ne

trouve de ressources que dans la pêche au hareng et du maquereau, à laquelle il faut joindre la fabrication de la soude qui se fait sur le bord même du rivage, où l'on brûle les *fucus* apportés par la mer; c'est ce que les gens du pays appellent du *varech*.

La Normandie est le pays des hauts faits d'armes. Il est rare que chaque ville, chaque forteresse n'y ait pas été le théâtre de quelqu'un de ces exploits chevaleresques conservés au moins par la tradition, quand ils ont échappé à l'histoire. C'est la reconnaissance qui s'est chargée d'offrir à l'admiration de la postérité l'intrépide audace de ce *Boisrosé* qui, à la tête de cinquante hommes, s'empara, au nom de Henri IV, du fort que les habitants de *Fécamp*, partisans de la Ligue, avaient élevé à l'endroit le plus escarpé des falaises qui dominent leur port. Je me rappelais tous les détails de cet étonnant fait d'armes que Sully s'est plû à consigner dans ses Mémoires. Aussi n'est-ce pas sans le plus vif intérêt que j'ai parcouru l'emplacement qu'occupait cette forteresse, dont il ne reste plus que quelques traces, et mon œil a mesuré avec effroi l'escarpement de ces rochers que couronnait jadis le fort, et au pied desquels venait battre la mer. Aujourd'hui qu'elle s'est retirée à quelque distance, tout accès paraît encore impossible; mais *Boisrosé* sut en trouver un, à l'aide d'un câble garni de nœuds, et fortement fixé à une embrasure de canon

par un soldat du fort qu'il avait mis dans ses intérêts. Il me sembla voir encore ces cinquante guerriers, leurs armes attachées autour du corps, grimpant le long de ce lien fragile et suspendus dans l'espace, entre la forteresse, d'où la mort pouvait partir à chaque instant, et les flots qui les attendaient pour les engloutir.

Les trois heures que notre voiturier nous avait accordées pour nos excursions dans *Fécamp* étaient expirées, et il nous fallut retourner en toute hâte à l'hôtel du *Grand-Cerf*. Il n'avait pas perdu de temps pendant notre absence, et quoique nous eussions retenu sa voiture pour nous seuls, il nous présenta trois ou quatre voyageurs qui avaient un besoin si urgent d'arriver à *Dieppe* dans la journée, qu'il y aurait eu plus que de la désobligeance à leur refuser la seule occasion qui leur restait pour s'y rendre.

Un vieux proverbe dit qu'il est impossible que quatre Français soient réunis un quart d'heure sans parler... *galanterie* (pour remplacer, par un synonyme honnête, l'expression un peu crue de la sagesse des nations); mais aujourd'hui il faudrait dire qu'ils ne sauraient l'être cinq minutes sans parler politique. C'est le texte fécond que, d'un bout de la France à l'autre, chacun développe et commente à sa manière, sans que de cette multitude de réflexions, de sentiments, et d'opinions diverses il ré-

sulte autre chose qu'une vivacité plus impétueuse dans les passions, une aigreur plus virulente dans les antipathies et un entêtement plus aveugle dans les préjugés. Nous ne tardâmes pas à céder à l'influence générale, et le débat s'établit dès les premiers mots entre deux de nos compagnons de voyage. L'un était une espèce de M. *Riflard*, dont tout le bagage se composait d'un fusil, d'une carnassière, et de son chien *Médor*, placé sur l'impériale. Notre voiturier, qui conduisait souvent M. ***, nous apprit que cet honnête homme, quoique très roturier d'origine, n'en avait pas moins pris le titre de M. le chevalier de*** depuis son émigration et les trois semaines de campagne qu'il avait faites à l'armée des princes. M. le chevalier de***, qui était chasseur adroit, joueur heureux, et conteur inépuisable pour qui ne l'entendait pas plus de quinze jours, passait sa vie à courir de château en château, où il remboursait en gibier et en anecdotes l'hospitalité qu'on lui donnait, et l'argent qu'il gagnait à ses hôtes. Son adversaire était un négociant du *Havre*, rond dans ses formes, tranchant dans ses discours, un peu brusque dans ses manières, et pour qui le mot *spéculation* semblait être le pivot sur lequel roulait le monde.

« Enfin les factieux sont terrassés, s'était écrié M. le chevalier de ***, les honnêtes gens triomphent, la fidélité et le dévouement ont leur récompense !

— C'est-à-dire, répondit le négociant, que les actions de l'aristocratie sont à la hausse, et celles de la démocratie à la baisse; car, voyez-vous, tous ces grands mots de dévouement et de fidélité ne m'ont jamais imposé. Un certain ordre de choses favorise les prétentions d'une certaine classe, accumule sur elle les richesses et les honneurs; cette classe sacrifie tout pour maintenir ou pour rétablir cet ordre de choses, et elle veut nous donner cela pour de la fidélité et du dévouement: à d'autres; pour moi c'est tout uniment *spéculation:* d'un autre côté, ceux qui sont tout par eux-mêmes veulent être estimés autant que ceux qui ne sont rien que par leurs aïeux; ceux qui se sentent des talents veulent voir s'ouvrir devant eux les carrières que l'on aplanit devant la médiocrité héréditaire, ils s'agitent, se tourmentent pour obtenir des institutions qui leur donnent la considération et les places qu'on leur refuse, et on crie à l'amour de l'égalité et de la liberté. Je ne dirai point qu'il n'y en ait pas quelque peu dans le fond; mais avant tout, *spéculation.* — Avec cette manière d'envisager les choses, interrompis-je, vous devez trouver, monsieur, bien peu d'actions désintéressées — Il y a plus, monsieur, répliqua-t-il en se tournant vers moi; c'est que je prétends qu'il n'y a que les sots et les fous qui soient capables d'en faire. — Et ce guerrier qui se dévoue pour sa patrie... — *Spéculation.* — Ce médecin qui

brave le fléau le plus cruel pour secourir ses semblables... — *Spéculation.* — Ces vierges saintes qui se dévouent dans l'ombre d'un cloître à l'humanité souffrante... — *Spéculation*, vous dis-je, et je le prouve; car ce guerrier, sur-tout celui qui n'est pas citoyen, spécule sur des épaulettes plus brillantes que celles qu'il porte; ce médecin, sur un nom immortel, s'il succombe; sur l'affluence des malades, s'il survit; et vos vierges saintes, sur le ciel; ce qui pourrait bien être, après tout, la plus solide de nos spéculations. »

La discussion de ce système que le négociant soutenait par d'ingénieuses boutades contre lesquelles venaient échouer tous les raisonnements de M. le chevalier et les miens, nous conduisit jusqu'à *Cany*, gros bourg assez bien bâti, et dont on remarque le château et le parc appartenant à M. de Cany, et embellis par les eaux vives qu'y porte la rivière de *Durdant*; ce qui est presque un phénomène dans ce pays.

Je ne sais trop ce que j'aurais à dire du petit port de *Saint-Valery*, si je n'avais à le signaler comme ayant donné le jour à un des plus honorables membres de la députation de ce département, M. *Leseigneur*, négociant aussi probe qu'il s'est montré député courageux, et au général de division *Delâtre*, envoyé à l'échafaud le 2 juillet 1794, à l'âge de vingt-neuf ans, pour avoir été battu par

les Espagnols qu'il avait vaincus l'année précédente; mais *vaincre ou mourir,* telle était la loi suprême que la république imposait à ses généraux, et c'était de la main du bourreau que ses arrêts inflexibles faisaient périr ceux qui n'avaient pas préféré succomber au champ d'honneur.

Nous avons traversé *Ouville,* village dans l'ancienne abbaye duquel on avait établi un haras, et nous avons salué de loin *Longueil,* patrie du poëte *Richer,* qui a laissé un recueil de fables assez estimé et des pièces légères, parmi lesquelles on remarque sur-tout une description des lieux qui l'avaient vu naître.

Au moment d'entrer dans *Dieppe*, notre négociant nous assura que nous ferions une *excellente spéculation* en descendant chez M. *Petit*, à l'*hôtel de Paris*, où nous trouverions en échange de notre argent une prévenance et des soins que l'on n'obtient pas toujours à pareil prix.

Il était trop tard, et nous étions trop fatigués lorsque nous arrivâmes à *Dieppe* pour nous mettre en devoir de parcourir la ville. Léon se contenta d'employer une partie de la soirée à me donner quelques uns des renseignements qui étaient les plus propres à répandre des lumières et de l'intérêt sur nos démarches du lendemain.

« On a fait un gros livre, me dit-il, pour prouver que s'il n'y avait plus de marine en France, il fallait

exclusivement l'attribuer aux impies, qui font gras le vendredi et le samedi,

Et le carême entièrement.

Car l'observation de l'abstinence entraîne la consommation du poisson, laquelle encourage la pêche, et la pêche forme des matelots. Je serais presque tenté de croire que c'est à *Dieppe* que l'auteur de ce singulier ouvrage en a conçu l'idée; nulle part du moins on ne peut trouver des motifs plus puissants pour se pénétrer de l'importance de la pêche et de ses étonnants résultats. Qui croirait en effet que c'est exclusivement à ses pêcheurs qu'une ville, qui compte aujourd'hui vingt mille ames, a dû son origine, ses accroissements, et une splendeur que, sous le rapport maritime, aucune autre n'a égalée en France? Nos hommes d'état ne soupçonnaient pas encore que la marine était une puissance, que déjà les armateurs dieppois faisaient des découvertes, établissaient des comptoirs, et foudaient des colonies. C'est une chose qui passerait aujourd'hui toute croyance, si elle n'était consignée dans les annales de cette ville, que les richesses immenses de l'armateur *Ango*, qui couvrait les mers de ses vaisseaux marchands, qui envoyait des escadres, armées à ses frais, pour châtier les rois qui insultaient son pavillon, et qui traitait d'égal à égal avec leurs ambassadeurs. Lorsque François I[er] vint à

Dieppe, *Ango* se chargea seul de tous les frais de la réception de son souverain, et il le traita avec une magnificence que ce prince aurait eu peut-être de la peine à effacer. Le spectacle d'un aussi haut degré d'opulence dans un simple particulier commença à faire soupçonner qu'en encourageant et en secondant les armements maritimes, l'état pourrait en tirer de plus grands avantages encore. François I[er] conçut quelques instants l'idée d'établir des relations suivies avec les deux Indes, mais l'interminable guerre d'amour-propre dans laquelle il s'était engagé avec Charles-Quint l'arracha bientôt à ces sages projets.

« *Dieppe* avait déja quelque célébrité pour ses pêches au commencement du douzième siècle, et ses premières excursions maritimes, vers des régions inconnues, datent du milieu du quatorzième, c'est-à-dire qu'elles furent antérieures à toutes les grandes entreprises des autres peuples de l'Europe dans le même genre. Cependant l'histoire, qui, avant son alliance avec la philosophie, était plus empressée à donner de l'importance aux petitesses des grands, qu'à recueillir les grandes actions des petits, a dédaigné de parler des expéditions maritimes des Dieppois, plus glorieuses que celles des célèbres navigateurs des quinzième et seizieme siècles, par cela même qu'elles n'eurent pour véhicule et pour appui ni l'assentiment, ni la protection d'au-

cun souverain. C'est abandonnés à leur seul génie et restreints aux uniques ressources de leur ville, que, dès l'année 1365, les Dieppois formèrent des établissements sur les côtes d'Afrique, à l'embouchure du *Niger*, et des rivières de *Gambie* et de *Sierra-Leone*. Depuis les Phéniciens, aucun pavillon n'avait été vu dans ces parages, et cette expédition précéda de plus d'un siècle celle de *Vasco de Gama*, à qui elle ouvrit, en quelque sorte, la route des Indes. C'est encore aux navigateurs dieppois *Auber* et *Vérazan* que plus tard la France dut, je ne dirai pas la découverte, parceque c'est un point contesté, mais au moins ses premiers établissements dans le Canada, où ils fondèrent *Québec*. Les frères *Parmentier* découvrirent en 1520 l'île de Fernambouc, et le capitaine *Jean Ribaud* fut le premier Français qui aborda dans la Floride.

« Cette dernière expédition fut entreprise sous les auspices du célèbre et infortuné Coligni, soit que cet amiral voulût s'illustrer en commençant à exécuter le projet formé sous Henri II d'établir quelques colonies françaises; soit que, redoutant déja ce qui arriva depuis, il cherchât à ménager un champ d'asile à ses coreligionnaires. Les évènements trompèrent tous ses calculs. Le tombeau fut en France le seul asile que l'on ouvrit aux protestants, et l'immensité des mers ne fut pas un rempart suffisant pour soustraire ceux de la Floride à la fureur

des alliés du parti triomphant. Le farouche Philippe II, sous le prétexte que le pays lui appartenait, parceque quelques vaisseaux espagnols y avaient relâché cinquante ans auparavant, envoya une flotte pour en prendre possession. Les Français défendirent vaillamment leurs établissements; mais ils succombèrent enfin sous le nombre, et ceux qui échappèrent au fer du vainqueur furent pendus avec ces mots écrits au-dessus de leur gibet: *Non comme Français, mais comme hérétiques.* Cette inscription justifia, auprès de Charles IX, la violation du droit des gens au point qu'il ne songea même pas à en demander raison à l'Espagne. Quand la justice et l'humanité sont exilées des cours, il est heureusement des cœurs généreux au fond desquels elles trouvent un temple plus sacré et où elles deviennent l'objet d'un culte plus ardent à proportion des outrages qu'on leur fait. Un simple particulier, *Dominique de Gourgues*, animé de cette indignation qui ne connaît point d'obstacles, résolut de venger ses malheureux compatriotes. Après s'être assuré, pour compagnons de son expédition, de quelques uns de ceux qui partageaient ses nobles sentiments, il vendit tous ses biens, arma des vaisseaux, passa en Floride, surprit les Espagnols, enleva leurs établissements, et, usant envers eux qui n'avaient pas péri les armes à la main de ce terrible droit de représailles, toujours juste cependant quand

il retombe sur la tête des auteurs du crime que l'on venge, il les fit pendre à leur tour avec cette inscription : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.*

« A son retour en France, *de Gourgues* faillit payer de sa tête une action qu'approuvaient également l'honneur national et l'humanité vengée.

« Quand la marine eut passé des mains des particuliers dans celles qui gouvernaient l'état, *Dieppe* paya encore glorieusement sa dette à la patrie, en lui donnant, pour commander ses armées navales, ce fameux *Abraham Duquesne*, qui vainquit *Ruyter*, balança la puissance anglaise, et foudroya Alger. Dans les rangs inférieurs, c'est toujours du sein de sa brave population que sont sortis nos plus intrépides matelots. Cette race d'hommes de mer, que *le Pollet* voit naître et que rarement il voit mourir, jouit dans nos ports d'une réputation qu'elle a conservée intacte à travers les siècles, ainsi que les mœurs et les usages de ses aïeux. Ce faubourg de *Dieppe* vous intéressera presque autant, j'en suis sûr, que la ville elle-même. »

En attribuant à des pêcheurs l'origine de Dieppe, Léon a laissé de côté les prétentions de quelques écrivains qui veulent la faire remonter jusqu'à Charlemagne. Selon leurs relations, qu'aucune autorité n'appuie, ce prince aurait fait bâtir, à la place où est maintenant la ville, une forteresse appelée *Bertheville*, du nom de sa femme ou d'une de ses filles.

Il paraît plus constant que rien de cette ville n'existait avant le onzième siècle, et que le nom de *Dieppe*, le seul qu'elle ait jamais eu, lui fut donné par les Normands, dans la langue desquels il voulait dire *bon port* (*Dyppe*). Selon d'autres, le nom de Dieppe lui est venu de la rivière qui s'appelait *la Dieppe*, long-temps avant que la ville fût bâtie.

D'après Ordéric Vital, ce fut du port de Dieppe que Guillaume-le-Conquérant mit à la voile pour faire son second voyage en Angleterre. Presque tous les ports de la Manche, et même quelques uns de ceux de l'embouchure de la Seine, réclament l'honneur d'avoir été un des points de départ de cette célèbre expédition. On pourrait peut-être satisfaire ces prétentions rivales en faisant observer avec assez de vraisemblance que la flotte qui coopéra à cette grande conquête a dû se composer de plusieurs divisions, qui ont pu partir des différents ports soumis aux ducs de Normandie.

N° CLXIV. [26 MARS 1824.]

DIEPPE.

. . . . . *Vidi factas ex æquore terras.*
J'ai vu des terres que la mer a formées.
OVID., *Met.*, lib. XV.

Dieppe a tout conquis sur la mer, jusqu'au sol sur lequel il est assis. Il occupe une langue de terre basse, couverte autrefois de marais qui n'ont été desséchés et convertis en terre ferme qu'à mesure que la ville a pris de l'accroissement; il est vraisemblable que c'est sous le château, au pied de la côte, que l'on commença à en adosser les premières maisons. Le nom de la rue *de la Barre* et celui du *Puits-Salé,* dont on prétend que les eaux prenaient jadis, à la marée haute, l'amertume de celles de la mer, indiquent quelles parties de la ville actuelle étaient alors inondées.

La tête pleine encore des impressions que m'avaient laissées Harfleur, Montivilliers, et Féeamp, j'ai trouvé la ville de Dieppe presque jolie. Si l'on peut reprocher quelque bizarrerie et une variété

trop disparate à la construction de ses maisons, ses rues sont du moins alignées, ce qui mérite d'être cité en Normandie. Je remarquai sur-tout qu'elle avait, par rapport à l'antiquité de son origine, une apparence de nouveauté dont je ne savais à quoi attribuer la cause. Je manifestai mon étonnement au négociant avec qui nous avions voyagé la veille, et qui s'était offert pour m'accompagner pendant que Léon terminait quelques affaires qu'il avait en ville.

« Spéculation anglaise, s'écria mon nouveau cicérone, toujours fidèle à son refrain. — Que voulez-vous dire? repartis-je. — Que nos voisins d'outre-mer, ayant été battus devant Brest le 18 juin 1694, pensèrent qu'ils ne pouvaient mieux balancer leur compte de perte qu'en réduisant en cendres une de nos villes maritimes les plus importantes. Ils avaient d'abord fait choix du Havre; mais ils furent chassés de devant cette place par le canon de ses fortifications. Ce fut sur Dieppe, qui s'offrait plus à découvert à leurs coups, que vint s'assouvir leur fureur. Trois mille bombes et quatre mille boulets en firent, en moins de trente heures, un monceau de débris et de ruines; digne prélude des incendies de Copenhague et de Washington, de la dévastation de Patras, et de tant d'autres exploits du même genre. Puisque vous vous mêlez de parler du public, monsieur l'ermite, continua mon interlocuteur, et que

le hasard ou l'ennui peut placer un jour votre livre dans les mains de quelques uns de ces hommes d'état qui se font les directeurs de l'espèce humaine, je serais bien aise de leur demander par votre organe quand ils se proposent de former une sainte alliance pour contraindre à rentrer dans la ligne du droit des nations ce peuple que la nature semble avoir séparé du reste du monde afin qu'il en fût plus impunément le fléau; ce peuple pour lequel ce qui lui est utile, ou seulement ce qui est nuisible à son ennemi, est honnête et permis; ce peuple qui réunit la foi punique à l'orgueil romain; ce peuple qui s'empare en pleine paix des vaisseaux de ses alliés; ce peuple enfin qui n'accorde la vie à ses prisonniers que pour leur en faire un long supplice[1]. »

Je promis à M. N*** d'être l'interprète de ses vœux auprès du premier congrès européen qui se réunira dans l'intérêt des peuples, et nous nous acheminâmes vers l'entrée du port, resserrée entre deux longues jetées en pierre : nous suivîmes celle de l'Ouest, où tout étranger est d'abord appelé par le desir de voir la maison que Louis XVI, sur la proposition de Necker, fit élever au brave Boussard

[1] L'Angleterre, qui a mérité par le passé tous ces reproches, paraît marcher aujourd'hui dans des voies plus nobles; mais elle est en paix, mais tout lui réussit et lui sourit. Ce n'est qu'après une guerre, à la suite d'une crise politique, que l'on pourra voir si ses principes ont changé.

qui, dans la nuit du 31 août 1777, arracha seize personnes à la fureur des flots. Mais c'est avec indignation que je vis cette petite maison, qu'on appelle ici *le Pavillon*, barbouillée d'une ridicule enseigne, et convertie en cabaret. « Spéculation, me dit mon négociant. — Oui, lui repartis-je; mais spéculation doublement honteuse et pour les descendants du brave homme, si cette maison leur appartient encore, et pour l'administration qui devrait veiller avec plus de soin sur les monuments destinés à réveiller de généreux souvenirs. »

Sur la même plage, un peu plus loin, l'œil est attiré par un énorme crucifix, monument de la piété des matelots, au pied duquel viennent se grouper, dans les gros temps, des femmes, des enfants, des jeunes filles, dont les ardentes prières appellent la sérénité dans les cieux, et sur la mer le calme qui doit leur rendre un époux, un père, ou quelque autre objet d'une affection d'autant plus vive qu'elle est plus secrète.

« Vous qui vous piquez d'être observateur, monsieur l'ermite, me dit mon négociant, pendant qu'il guidait mes pas vers le Pollet, vous aurez sans doute remarqué déja les nuances qui distinguent la population des différents quartiers que nous avons traversés. Elles sont si sensibles que les Dieppois eux-mêmes, aux yeux desquels l'habitude aurait dû les effacer, reconnaissent au premier abord l'habi-

tant *de dessous le château*, celui *du centre de la ville*, et celui *du bout du quai;* mais il n'en est aucun dont le langage, les manières, et le costume aient un caractère aussi prononé que les habitants du Pollet, faubourg que vous avez en ce moment devant les yeux. Ici, comme au bout du quai, on ne connaît qu'une profession, c'est celle de marin; mais le Polletais, aussi fidèle que le Chinois aux mœurs et aux usages de ses pères, et cherchant toujours à s'allier à des familles de même origine que lui, présente le phénomène d'une espèce de colonie d'hommes de mer, perpétuée sans mélange comme sans progrès à la porte d'une ville de France. Vous pouvez distinguer ces intrépides matelots à leur large jupon et à leur surtout attaché avec des rubans, car ils ne connaissent pas encore l'usage des boutons. Vivant presque toujours sur la mer, leur vocabulaire se borne à-peu-près aux seuls mots nécessaires à la manœuvre d'un bâtiment, et ils les appliquent à tout avec une originalité métaphorique tout-à-fait amusante. Ignorants et superstitieux, ils n'en sont pas moins bons, courageux, et pleins d'humanité; en un mot, c'est le Pollet qui a vu naître Boussard. »

Je restai quelque temps à observer cette espèce d'hommes, malheureusement trop peu nombreuse pour la gloire de la marine française. Les femmes, qui me parurent partager tous les travaux des hommes, étaient en partie occupées sur le devant

des maisons à faire ou réparer des filets, tandis que quelques autres passaient devant nous, en pliant sous le poids de hottes remplies de poisson. Je remarquai dans le Pollet, et malgré l'horrible toquet dont elles étaient affublées, de plus jolies têtes que je n'en avais encore vu jusque-là dans la ville; mais un petit nombre de très jeunes filles seulement donna lieu à cette observation. J'ai été déja à même de remarquer souvent que, dans les classes laborieuses du peuple, la beauté n'a point de transition; c'est une fleur que toute la sève de la jeunesse peut à peine alimenter quelques jours, et que flétrissent tout-à-coup les travaux, la misère, et les premiers soins de la maternité.

Trois monuments ont seuls échappé au bombardement de Dieppe: ce sont le château, l'église Saint-Jacques et celle de Saint-Remi. Le château couronne agréablement la ville: sa principale entrée est du côté de la porte de Rouen: on y parvenait aussi autrefois par un pont jeté d'une manière hardie et pittoresque sur un précipice profond. Ce morceau est digne d'exercer le crayon des artistes. L'extérieur insignifiant de l'église Saint-Remi annonce ce qu'elle est à l'intérieur; nous n'y sommes pas entrés. Quant à celle de Saint-Jacques, on cite sa tour *carrée* comme une des plus belles de France. On m'a assuré que l'on découvre de son sommet les côtes d'Angleterre; mais à mon âge on préfère en

croire les sacristains sur parole plutôt que de monter deux ou trois cents marches pour vérifier de pareils faits. Le bedeau, qui nous accompagnait, nous apprit, avec plus de sérieux que je n'en mettrai à reproduire son récit, que cette église fut pendant long-temps le théâtre d'une de ces farces ridicules dans lesquelles la dévotion de nos bons aïeux,

> .... Sottement zélée en sa simplicité,
> Joua les saints, la Vierge, et Dieu, par piété.

On y donnait le 15 août de chaque année une représentation de l'assomption de la Vierge, ornée de tout son spectacle, avec décors, costumes, et machines analogues. La fille la plus sage de la ville était choisie pour représenter la Vierge des vierges. Dès le matin de la fête on l'enfermait dans une espèce de tombeau et on la portait en grande pompe à l'église. Aussitôt l'office commençait, et vers le milieu de la messe des anges en carton descendaient, en agitant leurs ailes, du haut d'une gloire suspendue à la voûte du chœur, et venaient tirer la vierge de son tombeau. Mais, comme cette assomption aurait pu être fort dangereuse pour la jeune élue, on lui substituait adroitement un mannequin que les anges transportaient au sein de la gloire céleste, où ils le remettaient entre les bras d'un père éternel, représenté par un vieillard à barbe blanche. Alors paraissait, pour terminer la pièce, un batte-

leur que le peuple appelait *Grimpe-Sulaix*, lequel, pour célébrer le miracle qui venait de s'opérer, se livrait aux démonstrations de la joie la plus extravagante. Il contrefaisait le mort, ressuscitait ensuite par l'intercession de la Vierge, puis, aussi leste que M. de Pourceaugnac poursuivi par les apothicaires, il gravissait jusqu'à la gloire qui ornait la voûte, sautait sur les épaules du père éternel ou se montrait tout-à-coup entre ses jambes, après avoir disparu quelque temps dans les nuages. On pourrait croire que ce furent les progrès de cette raison qui avance toujours à travers les siècles, malgré les clameurs de ses ennemis, qui mirent fin à cette bizarre et scandaleuse momerie. Il faut bien le dire, ce fut au bombardement seul, qui brûla les machines de la pièce, que l'on dut de ne plus la voir au courant du répertoire.

Un monument que tout le monde cherche à Dieppe et que personne n'y trouve c'est celui que cette ville aurait dû élever à la mémoire de l'homme qui l'a le plus illustrée, au fameux *Abraham Duquesne*. Dunkerque s'est montrée plus reconnaissante envers *Jean Bart*. Mais ce n'est pas tout encore : qui croirait que le vainqueur de Ruyter, dont Louis XIV avait fait un marquis, lorsqu'il avait besoin de ses talents pour assurer sa puissance, ne trouva pas un tombeau à la fin de sa glorieuse carrière ? Il était protestant, et ses restes furent même refusés à ses

enfants, qui demandaient à les porter sur une terre étrangère. Ce fut sur un vain cénotaphe, élevé auprès de Genève, que ses malheureux fils furent réduits à tracer l'inscription suivante :

« Ce tombeau attend les restes de *Duquesne;* son « nom est connu sur toutes les mers. Passant, si tu « demandes pourquoi les Hollandais ont élevé un « superbe monument à *Ruyter vaincu*, et pourquoi « les Français ont refusé un sépulcre honorable au « *vainqueur de Ruyter,* ce qui est dû de respect et « de crainte à un monarque dont s'étend au loin la « puissance m'interdit toute réponse. »

Aujourd'hui que la puissance du monarque n'inspire plus de crainte et ses injustices encore moins de respect, aujourd'hui qu'il est permis d'être protestant en France, et que tous les Français sont du même culte, quand il s'agit de gloire nationale, ne serait-il pas temps de réparer cette ingratitude, moins injurieuse pour le héros qui en fut la victime que déshonorante pour le souverain qui s'en rendit coupable et pour la nation qui l'a tolérée?

La paix n'a point rendu à Dieppe la prospérité qu'une ville maritime était en droit d'en attendre. On pourrait même dire que la guerre lui était plus favorable par les armements de corsaires. Ce genre d'expéditions, qui convenait à l'audace et au génie aventureux des Dieppois, était pour eux la source d'abondantes richesses, et pour leur place celle d'un

commerce actif, pendant que l'herbe croissait dans les ports voisins. On m'a cité M. *Quenouille* comme un des armateurs qui ont fait, avec le [plus d'utilité pour l'état et de succès pour leur fortune, cette guerre, la seule qu'il nous fût possible de soutenir contre la marine anglaise.

Aujourd'hui que le Havre accapare toutes les affaires commerciales de cette côte, la pêche est la principale ressource de Dieppe. Il faut y joindre la fabrication de la dentelle et le travail des objets en ivoire.

Le moyen le plus efficace de raviver et d'appeler au partage du commerce de la Manche cette ville à laquelle la marine française a dû tant de services et de gloire serait d'exécuter enfin le canal qu'avait projeté Vauban, et dont les désastres du dernier gouvernement ont arrêté les travaux. Ce canal qui doit partir de Dieppe, traverser l'arrondissement de Neufchâtel, se diriger sur Gournay et la forêt de Bray, se réunirait par deux embranchements à la Seine et à l'Oise. Par conséquent, il aurait tout à-la-fois l'avantage d'établir de Dieppe à Paris une communication par eau plus sûre que celle du Havre, d'ouvrir aux productions agricoles du pays de Bray un débouché qui leur manque, et de porter dans cette contrée les germes de différents genres d'industrie dont le développement accroîtrait encore ses richesses.

En attendant ce grand bienfait, dont Dieppe ne peut espérer l'accomplissement que de la bienveillante sollicitude du gouvernement ou de la réunion d'une société de grands capitalistes [1], la ville ne se manque point à elle-même. Il est juste de féliciter l'administration locale du zèle qu'elle a mis à créer à Dieppe un établissement de bains de mer, auquel aucun autre ne sera supérieur en France. « Bonne spéculation, » me dit mon négociant pendant que nous parcourions les travaux non encore achevés de cette belle entreprise, qui promet de répondre à tout ce qu'on était en droit d'attendre de la réputation de M. Châtelain, architecte, à qui la direction en a été confiée.

En sortant de visiter les bains, nous rentrâmes à l'hôtel, dont ils ne sont pas très éloignés. Léon n'était pas encore de retour. L'heure de la bourse approchait, et M. N*** me quitta pour s'occuper de la *spéculation* qui l'attirait à Dieppe. Je profitai de cet instant où je me trouvais seul, pour recueillir les noms des hommes que Dieppe s'enorgueillit d'avoir vus naître.

[1] Les grands capitalistes ont reculé devant l'entreprise. Ce canal, mis en adjudication, n'a pas trouvé un soumissionnaire. La jalousie des deux villes rivales n'a point, dit-on, été étrangère à cet étonnant abandon. Quand comprendra-t-on mieux en France les principes de l'économie politique?

A leur tête je placerai, non comme le plus connu, mais comme un de ceux qui devraient l'être le plus, le nom de ce savant et modeste *Descaliers*, qui fut le créateur de l'hydrographie en France, et à qui les Dieppois doivent l'honneur d'avoir devancé tous les autres navigateurs dans les voyages de long cours.

Parmi ceux de ses compatriotes qui ont marché avec le plus de succès sur ses traces, il faut citer le père *Gouye*, jésuite, à qui ses *Observations physiques et mathématiques pour servir à la perfection de l'astronomie et de la géographie*, qu'il adressa de Siam, où il était en mission, à l'académie des sciences de Paris, valurent l'honneur d'être admis parmi les membres de cette société, et *Dulague*, auteur presque contemporain d'un ouvrage intitulé: *Éléments d'hydrographie et de navigation*, dont sept éditions attestent assez le mérite.

Je ne ferais pas mention de l'abbé de *Gourné*, auteur de plusieurs ouvrages géographiques aussi peu estimés qu'estimables, si l'un d'eux, la *Géographie méthodique*, n'avait rendu le service à la littérature de la purger pour quelque temps des feuilles de l'abbé *Desfontaines*, qui avait outre-passé les bornes de la critique dans l'examen des œuvres de son confrère. Un arrêt, intervenu sur la plainte de l'auteur, révoqua le privilége du journaliste.

Dieppe a donné à la médecine ce célèbre *Jean Pecquet* qui a découvert le canal torachique, appelé de son nom le *Réservoir-Pecquet;*

A l'érudition et à la critique, l'oratorien *Richard Simon*, auteur de quatorze ou quinze ouvrages qu'on ne lit plus, mais dont les titres attestent, dans les bibliothèques et dans les dictionnaires historiques, le vaste savoir et l'inaltérable patience ;

Bruzen de la Martinière, neveu du précédent, et écrivain non moins laborieux, qui a fait un *Dictionnaire géographique historique et critique,* en dix volumes in-folio, sans compter une *Introduction à l'histoire de l'Europe,* d'après Puffendorf, en onze volumes in-12, et une *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres,* dans laquelle ceux qui ont eu la patience de les y chercher, assurent qu'il y a deux chapitres remarquables sur le génie et sur le goût;

Et enfin *Claude Groulard*, premier président au parlement de Rouen, lequel, selon le président de Thou, écrivait fort élégamment en latin, et à qui il paraît que le grec n'était pas moins familier, puisqu'il a publié une traduction assez estimée des œuvres de l'orateur *Lisias.* Comme personnage politique, il fut honoré de la confiance intime de Henri IV, et joua un grand rôle dans les événements de son temps.

Le barreau garde un honorable souvenir du jurisconsulte *Houard*, auquel on doit les *anciennes Lois des Français*, un *Traité sur les coutumes anglo-normandes*, un *Dictionnaire de la coutume de Normandie*, et un ouvrage inédit, entrepris pour débrouiller le chaos des coutumes, qui aurait été un grand bienfait sans le bienfait plus grand encore du Code civil, qui les a anéanties. Il a compté aussi dans son sein l'estimable avocat *Nicolas Servin*, qui a publié une *Histoire de Rouen*, et fait imprimer ensuite un ouvrage sur *la législation criminelle*, dans lequel il eut au moins le mérite de s'être proposé le même but que Beccaria.

Les arts réclament le graveur *Molard*, et *Mauger*, médailliste de Louis XIV.

Joseph Lavallée, auteur, entre autres ouvrages, d'un *Voyage dans les départements de France*, et des *Lettres d'un Mameluck*, où il n'a pas observé sans finesse les mœurs de son temps; et *Noël*, dont j'ai déja cité avec éloge les *Essais* sur ce département, mais qui est plus connu dans le monde savant par son excellente *Histoire des pêches dans les mers du Nord*, sont parmi les contemporains ceux qui ont répandu le plus d'éclat sur leur patrie.

« S'il est vrai qu'une bonne action vaille mieux qu'un bon livre, me dit Léon qui, appuyé sur le dos de mon fauteuil, avait parcouru cette nomen-

clature, pendant que j'en écrivais les derniers mots, vous devriez ajouter ici le nom de l'armateur *Sévry*. Pendant ces jours de trouble et d'anarchie que quelques gens s'obstinent, non sans intention, à vouloir appeler des jours de liberté, cent cinquante prêtres, cherchant à dérober leurs têtes à la mort qui les menaçait, s'étaient réfugiés à Dieppe, dans l'espoir de trouver quelques moyens de transport pour l'Angleterre; mais, par un accord dont il était facile d'entrevoir le but odieux, tous les vaisseaux du port leur furent refusés. M. *Sévry* est instruit de cette funeste résolution; quelques jours, quelques instants peut-être, peuvent entraîner les victimes à l'échafaud; il n'hésite pas à les y soustraire, et, malgré les cris de quelques furieux égarés qui voyaient avec rage s'échapper leur proie, il fait appareiller un de ses bâtiments, y reçoit les fugitifs, et les confie à son meilleur pilote qui, la nuit suivante, fait voile vers une terre alors plus hospitalière. La confiscation de dix-huit bâtiments de commerce qui composaient toute la fortune de M. *Sévry*, furent la récompense de cette généreuse action. En vain, pour prouver que l'on pouvait être à-la-fois humain et patriote, marcha-t-il à la frontière où il trouva la mort en repoussant l'étranger qui voulait envahir son pays; ce dernier sacrifice ne fit point révoquer la mesure injuste dont on l'avait

frappé; et sa nombreuse famille, destinée à recueillir une fortune de deux millions, n'eut pour héritage et pour consolation que le souvenir du noble dévouement de son digne chef. »

Après le dîner, que nous avons fait à table d'hôte, où j'ai eu le plaisir de rencontrer M. *Gaillon*, dont on m'avait vanté les connaissances dans les sciences naturelles, et qui s'occupe sur-tout de l'étude des plantes marines, et M. *Féret*, qui élabore de savantes recherches sur sa patrie, nous sommes montés en voiture, Léon et moi, pour aller visiter le *château d'Arques* et le *camp de César*, excursion obligée pour tout étranger.

Arques, qui était jadis un bourg et qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, a été le berceau de Dieppe. A l'époque où le port de cette ville n'était encore qu'une petite baie, Arques était le centre du commerce de cette côte. Il fut long-temps le siége de la justice du canton, que l'on transféra depuis à Dieppe, où elle conserva néanmoins le titre de justice d'Arques. Aujourd'hui ce village n'a plus que ses souvenirs, une église assez remarquable, et les ruines de son château, fondé par Guillaume d'Arques, oncle de Guillaume-le-Conquérant, et agrandi par le premier des Plantagenets, par Henri II. Son nom est devenu historique par la bataille que Henri IV gagna dans les plaines voi-

sines sur le duc de Mayenne. Le champ de bataille est au midi du village; les gens du pays, en montrant le château aux voyageurs, attirent particulièrement leur attention sur une petite promenade, pratiquée dans les fortifications, qui conserve encore le nom de *Promenade de Henri IV,* et où la tradition prétend qu'il venait chaque jour observer les mouvements de l'ennemi.

Avant la révolution, Arques était, aussi bien que Dieppe, sous la juridiction des archevêques de Rouen. Cette cession avait été faite à leur siége par Richard *Cœur-de-Lion,* en échange des Andelys. C'était au profit des archevêques que se percevaient tous les droits sur les marchandises qui entraient ou sortaient du port; ils en touchaient aussi, dans l'intérieur de la cité, un autre à l'existence duquel on refuserait de croire, s'il n'était constaté par des titres du quinzième siècle, et si l'on ne savait pas que les papes ont été les premiers à le prélever dans la capitale de la chrétienté. Et puis que l'on nous vante les mœurs du bon vieux temps!

D'Arques, nous avons regagné, partie à travers champs, partie par des chemins détestables, la grande route qui conduit de Dieppe à *Eu,* et qui longe le *camp de César,* appelé aussi, et l'on ne dit pas pourquoi, *la Cité de Limes.* Ce camp n'est plus qu'un vaste emplacement de forme triangulaire,

borné sur un côté par la falaise, taillée à pic, et ceint sur les deux autres de fossés de circonvallation, bientôt nivelés par la main du temps. Je ne me perdrai point en conjectures pour déterminer quel César dressa jadis ses tentes dans cette enceinte. Si je prétendais avec quelques savants que ce fut le premier et le plus grand des Césars romains, on pourrait m'objecter qu'aucun document historique n'indique que le vainqueur des Gaules ait porté ses armes et ses pas de ce côté; si je voulais essayer de prouver avec d'autres que ce fut le *César anglais*, Talbot, lorsqu'il vint assiéger Dieppe, on me répondrait qu'il était trop habile capitaine pour choisir aussi mal sa position, puisqu'on ne découvre pas même la ville d'un seul point de ce camp.

Avant de reprendre la route de Dieppe, Léon m'indiqua à peu de distance du camp de César, le village de *Derchigny*, patrie de *Desclieu*, officier distingué; mais plus connu pour avoir introduit le cafier dans les îles sous le vent. On lui en avait confié deux pieds au jardin des Plantes pour opérer cette propagation qu'il fut réduit à faire avec un seul. Les contrariétés d'une navigation périlleuse ayant prolongé la traversée, l'eau devint si rare sur le vaisseau que montait Desclieu qu'il devint impossible de lui en accorder pour ses jeunes et précieux arbustes. Un des deux périt bientôt de sé-

cheresse, et il ne sauva l'autre qu'en consacrant à l'arroser la petite quantité d'eau qu'on lui distribuait tous les jours pour lui-même.

Le château de Derchigny est occupé encore aujourd'hui par la fille de M. Desclieu, mariée à M. le comte de Caumont, celui que Delille a désigné dans les vers suivants de la Pitié:

> .... Ce poëme, où je peins vos misères,
> Doit le jour à des mains noblement mercenaires;
> De son vêtement d'or un Caumont l'embellit,
> Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

N° CLXV. [1er AVRIL 1824.]

LE BATEAU A VAPEUR.

Nil, nisi quod prodest, carum est.
OVIDE.
Ici on ne fait cas que de ce qui est utile.

Je n'aime point à suivre deux fois le même chemin, et si quelqu'un de ces génies tutélaires qu'on suppose présider aux destins des hommes me proposait de me replacer au berceau, à condition de recommencer ma vie, en repassant exactement sur les mêmes traces, placé sous l'influence d'événements semblables, occupé des mêmes travaux, dans l'ivresse des mêmes plaisirs, et l'angoisse des mêmes peines, je proteste dans toute la sincérité de mon ame que je ne profiterais point de sa bonne volonté. En effet, qui pourrait se résigner à recompter les heures d'une vie dont il connaîtrait à l'avance tous les détails? Qui pourrait soutenir le poids d'une existence dépourvue du charme et de l'incertitude de l'avenir? C'est pour le distraire des ennuis du terrestre voyage que la nature a livré

cette grande énigme à l'homme, et que, par une prévoyance toute maternelle, elle en a placé le mot au fond de sa tombe.

Tel était le début d'une digression philosophique à laquelle je me laissais entraîner par la crainte d'être obligé de prendre, pour regagner le Havre, d'où nous voulions passer à Honfleur, la même route que nous avions suivie depuis Harfleur : heureusement Léon me tira de cette inquiétude en ouvrant la fenêtre et en détournant mes yeux de dessus la carte où je cherchais à m'orienter, pour les diriger vers la mer, qui commençait, en montant dans le port, à imprimer aux vaisseaux ce doux balancement, précurseur du départ. « Votre antipathie est aussi la mienne, ajouta-t-il; la variété est l'ame des voyages ; aussi, après avoir longé les bords de la mer en diligence, allons-nous les côtoyer dans un bâtiment de cabotage. Je viens d'en trouver un qui part sur son lest pour le Havre, les conditions de notre traversée sont faites avec le patron, et il n'attend plus que nous pour livrer la voile au vent qui doit nous pousser loin du port. »

Il n'avait pas encore cessé de parler que nous vîmes entrer un des deux mousses *de la Belle Nantaise ;* nous chargeâmes notre bagage sur ses épaules, et nous le suivîmes à bord. La chambre du capitaine était modeste ; mais les provisions y étaient choisies. Nous y trouvâmes quelques bouteilles d'un excellent

vin de Madère, et des cigarres de la Havane, que notre patron avait trouvé moyen de dérober à la vigilance des douaniers.

Nous longeâmes le rivage jusqu'à la hauteur de Féeamp, où nous prîmes plus au large pour doubler le *cap d'Antifer,* le point le plus avancé de cette côte, ainsi que nous en avait avertis notre patron en changeant sa manœuvre. « C'est aussi, ajouta Léon, celui d'où partent les courants opposés, dont les uns entraînent dans la direction de Dieppe et les autres dans celle du Havre, ces masses énormes de galet qui encombrent les ports de la Normandie, d'où l'art des ingénieurs les repousse à l'aide de ces belles retenues qui y sont établies. La formation de ce galet est un des phénomènes les plus remarquables de la Manche. Cette mer, encaissée entre des falaises taillées à pic, tend incessamment à élargir l'étroit passage qu'elle ne doit peut-être qu'à quelque convulsion encore récente du globe. En vain, la nature semble avoir pris soin de fortifier les remparts escarpés qu'elle lui a opposés, en entremêlant de silex les couches marneuses qui les composent; chaque jour la mer en détache quelques débris, qui, roulés par les flots, forment à-la-fois, dans ce frottement, et le galet qui couvre ces côtes, et les sables qui, plus mobiles, sont poussés d'un côté vers l'embouchure de la Seine, et de

l'autre, jusque sur les dunes et les bancs du Pas-de-Calais. »

Au moment où nous entrions au Havre, le paquebot à vapeur *la Duchesse de Berri* allait le quitter pour se diriger sur Honfleur. Nous n'avions plus rien qui pût nous arrêter dans la ville de François Ier; nous profitâmes de l'occasion et nous passâmes d'un bâtiment sur l'autre; mais le vent, qui nous avait été favorable pour entrer dans le port, nous offrit d'extrêmes difficultés pour en sortir. Comme il faisait à peine jour, et que d'ailleurs nous étions accoutumés depuis la veille au balancement de la mer, nous ne nous étions pas aperçus de son agitation. Notre attention fut réveillée à cet égard par les exclamations de nos voisines, et par une voix en fausset, qui, malgré le sifflement des vents, le bruit de la manœuvre, et les cris des matelots, faisait entendre à nos côtés ce fragment d'une ariette du *Tableau parlant :*

> Jouet des flots
> Le vaisseau danse,
> Et jusqu'aux cieux monte et s'élance.

Les vagues interrompaient quelquefois les roulades et les cadences du chanteur; enfin nous sortîmes du chenal et nous commençâmes à distinguer les objets qui nous entouraient. Un amas confus de

sabres, de poignards, d'épées, et de pistolets, épars sur le pont, fut ce qui frappa d'abord nos regards; des uniformes de différentes couleurs apparaissaient aussi à travers les ais mal joints d'une grande caisse qui se trouvait au milieu de cet arsenal. Un homme de la figure la plus rébarbative, et enveloppé dans un large manteau, était assis sur cette caisse, et de là parlait avec autorité à plusieurs hommes et à quelques femmes groupés autour de lui.

Le premier mouvement de Léon et le mien furent de jeter un coup d'œil sur le reste du bâtiment pour nous assurer si, dans l'obscurité de la nuit, nous n'avions pas commis quelque méprise, et si nous n'étions pas montés sur un négrier ou sur un corsaire au lieu d'entrer dans le paquebot d'Honfleur. L'aspect de l'autre bout du bâtiment calma nos inquiétudes. Un choix de figures tout-à-fait rassurantes, appartenant à d'honnêtes habitants du Havre et de Honfleur, et les faces bien décomposées de quelques Parisiens et Parisiennes qui faisaient leur premier voyage en mer, ne laissèrent plus la moindre place à nos soupçons. Nous aperçûmes alors que le hasard nous avait donné pour compagnons de voyage les comédiens d'Ingouville, qui exploitent aussi Honfleur et sa banlieue. Une affiche manuscrite que le niais de la troupe nous offrit, après avoir eu soin de mettre un casque à la ro-

maine par-dessus son bonnet de coton, nous apprit que c'était *Hariadan Barberousse* et le *Tableau parlant* qui devaient le soir même exciter l'admiration des habitants d'Honfleur.

Tout fut alors expliqué : l'homme à figure rébarbative et à favoris noirs était le farouche Barberousse et le directeur de la troupe, et c'était le jeune premier à qui nous avions entendu fredonner l'air de Pierrot. La crainte de compromettre sa voix lui avait fait chercher un asile dans la chambre ; il ne reparut que quand le ciel eut repris son éclat, et en achevant son air :

Mais enfin après l'orage
On voit venir le beau temps,
Et parmi tout l'équipage
Les plaisirs vont renaissants.

Les charmants coteaux, au pied desquels Honfleur est situé, dégagés de la brume qui les avait couverts jusque-là, se déroulèrent alors à nos regards. Un signe de croix, fait au même instant par tous les matelots qui se trouvaient sur le paquebot, nous avertit que nous passions à la hauteur de Notre-Dame-de-Grace; c'est le nom d'une petite chapelle que les gens de mer ont élevée à la Vierge sur le sommet d'un coteau voisin d'Honfleur, et dans une des situations les plus agréables de ce beau pays.

Honfleur ou, comme on a dit d'abord, *Huneflot*, *Hameflot*, est un port de peu d'intérêt. Pour le consoler de sa nullité présente, ses historiens vantent l'antiquité de son origine, qu'ils placent avant Jules-César. Il est du moins certain que cette ville avait quelque importance avant la fondation du Havre, et qu'en 1503, un de ses navigateurs, Paulmier, fit un voyage aux terres australes. Si ma mémoire n'est pas infidèle, l'habile et brave contre-amiral Hamelin a vu le jour dans cette ville. Quelques heures nous suffirent pour visiter les bassins d'Honfleur, parcourir ses principaux quartiers et ses plus jolis environs. Après avoir déjeuné au *Cheval blanc*, dans la chambre même où, s'il faut en croire notre hôte, Joseph II, voyageant sous le nom de *Comte du Nord*, coucha en 1776, nous nous mîmes en route pour Caen.

Ce que j'ai trouvé de meilleur à Pont-l'Évêque, où nous fîmes notre première station, c'est son fromage; et, dans quelques années, ce qu'il y aura de plus beau, ce sera probablement sa prison. On n'en a encore posé que les fondations, mais tout annonce que ce monument sera digne du talent de M. Romain, architecte de Caen. Nous ne pûmes le juger que sur ses plans; il nous a semblé qu'il a trouvé moyen de concilier ce que réclament la sûreté publique et le bien-être, j'oserais preque dire l'agrément des prisonniers : honneur soit rendu à l'administra-

tion municipale, qui n'a pas reculé devant les dépenses qu'entraînait cette œuvre d'humanité.

Un palais de justice, tracé par le crayon du même architecte, s'élèvera en avant de la prison. Cette nouvelle construction n'est que le tribut de la reconnaissance. Pont-l'Évêque ne pouvait faire moins pour la déesse aux yeux bandés, qui seule anime et vivifie sa longue et étroite enceinte. Tout est agricole ou judiciaire dans cette ville, et, malgré les avantages que les eaux de trois rivières présentent à l'industrie, elle a fait jusqu'à présent d'inutiles tentatives pour étendre ses bienfaits sur Pont-l'Évêque. Peut-être arrivera-t-il qu'un jour la riche vallée au sein de laquelle cette ville est située, un peu déchue de son ancienne prospérité à mesure que l'agriculture fera des progrès en France, et n'ayant plus, avec quelques autres vallées du pays d'Auge, le privilége exclusif d'engraisser des bœufs que l'on engraissera par-tout, reviendra aux avantages qu'elle dédaigne aujourd'hui.

Pont-l'Évêque est traversé par la Touque, rivière qui doit son nom, ou qui a donné le sien au château dans lequel quelques auteurs prétendent que Guillaume-le-Conquérant assembla les états où fut arrêtée la fameuse expédition contre l'Angleterre. Les prairies qui l'entourent sont plus riches que pittoresques. Un des plus anciens poëmes de la langue française a été écrit en l'honneur de cette petite

ville par *Lecordier*, un de ses habitants. Le nom du célèbre *Thouret* garantira un plus long souvenir à Pont-l'Évêque, qui est aussi sa patrie. MM. Poupart, l'un avocat, et l'autre médecin, ont une réputation qui, pour être plus locale, n'en est pas moins honorable. Les environs de cette ville s'enorgueillissent de deux autres noms chers aux sciences; l'un est celui du chimiste *Vauquelin*, et l'autre celui du savant *Laplace*, qui a vu le jour dans le petit bourg de Beaumont, non loin des bords de la grande route qui mène à Caen par Donzullé.

Si l'itinéraire que Léon m'a tracé, et qui n'est jamais le plus direct, ne m'eût conduit par Lisieux, j'avoue que j'aurais eu du plaisir à m'arrêter devant l'humble chaumière qui a servi de berceau à M. de Laplace. Tout ce qui touche à un homme illustre appartient à l'histoire, et ce n'est pas sans intérêt que j'ai appris dans ce pays que son père, doué au plus haut degré de cette rectitude de jugement, et de cette heureuse organisation intellectuelle, qui, développés chez le fils par l'éducation, ont produit de si beaux résultats, exerçait une sorte de magistrature sur toutes les campagnes voisines. Sa maison était une espèce de tribunal de paix où il éclaircissait les contestations les plus épineuses, calmait les querelles les plus passionnées et décidait les questions les plus délicates.

La route de Pont-l'Évêque à Lisieux longe les

rives de la Touque. Le paysage est riche et varié, mais la chaussée est si inégale et si raboteuse, que l'on est plus occupé à se préserver des cahots que ses aspérités occasionent, qu'à jouir de la beauté des sites que l'on parcourt.

« La manie de planter sur le bord extrême des chemins et de les ensevelir sous d'épais berceaux de verdure à peine accessibles à la lumière et toujours impénétrables aux rayons du soleil, me dit Léon, est la cause première du déplorable état des chemins dans toute la partie de la Normandie qui nous reste à parcourir, et notamment dans ce pays; c'est au milieu des terres qu'il faut s'engager, continua-t-il, pour se faire une juste idée de la difficulté des communications. Croirez-vous, mon cher Ermite, que pour faire le seul commerce de transport que l'on connaisse dans cette contrée agricole, celui du cidre, les cultivateurs sont contraints d'amener leurs voitures et leurs tonneaux vides sur le bord des grandes routes; ils apportent ensuite à somme, dans de petits barils, le cidre nécessaire pour les remplir. Ce chargement dure quelquefois plusieurs jours.

« Nos ministres qui roulent toujours sur le pavé de Paris ou dans les allées sablées du bois de Boulogne et de Saint-Cloud, nos ministres qui ne parcourent que des routes nouvellement réparées quand ils daignent faire quelques excursions départementales, trouvent sans doute que les che-

mins sont dans l'état le plus satisfaisant en France; ce n'est que lorsque nos excellences disgraciées sont refoulées dans quelque retraite départementale, qu'elles commencent à connaître la vérité; mais elles n'ont plus alors le pouvoir qui apporterait quelque reméde au mal. »

De nombreuses secousses avaient plus d'une fois interrompu cette sortie de Léon, dont la justesse et la vérité furent confirmées par la rupture d'un des ressorts de notre chaise. Heureusement nous n'étions plus qu'à une faible distance de Lisieux, où nous nous résignâmes à faire pédestrement notre entrée.

Nous nous étions flattés de rencontrer à Lisieux M. *Louis Dubois*, littérateur judicieux, qui s'est spécialement occupé des annales de cette ville, où il a fixé depuis quelque temps sa résidence; mais ce fut avec regret que nous apprîmes qu'il était absent, et que nous serions privés d'un guide aussi aimable et aussi sûr. Les différents écrits que ce savant a publiés sur l'histoire et l'archéologie normande, prouvent qu'il apporte dans l'étude de ces deux sciences un pyrrhonisme dont il faut lui savoir d'autant plus de gré qu'il est plus rare parmi ceux qui les cultivent, et qu'il ne résiste cependant pas chez lui aux démonstrations et aux preuves. L'éclat des noms, l'élévation du rang, l'opinion générale quand elle est mal fondée, rien n'arrête l'équitable

et sévère critique dans la destruction de l'erreur ou dans la propagation de la vérité. Une des réputations qui ont le plus souffert de son rigoureux esprit d'examen est sans contredit celle de cet évêque de Lisieux, que la philosophie avait placé trop facilement au rang des apôtres de l'humanité qui résistèrent aux ordres sanguinaires de l'atroce Charles IX. Attaqué d'abord dans le *Mercure de France*, par M. Dubois, poursuivi par lui jusque dans la *Biographie universelle*, sous l'égide de MM. Michaud, asile ordinairement inviolable pour les gens d'église, le pauvre *Jean Le Hennuyer* est maintenant tout-à-fait déchu de son ancienne gloire. Vainement son nom se rencontre encore sur l'écriteau d'une des places publiques de Lisieux, en tête d'un vieux drame de Mercier, et dans quelques pages prétendues historiques avec lesquelles Mallet a le premier donné cours à cette erreur, M. Dubois a fait pâlir l'auréole qui l'environnait. Il est maintenant bien prouvé que c'est à des laïques qu'il faut faire honneur du trait d'humanité et de piété que l'on réclamait pour un évêque, et que malheureusement les Fénélon et les Vincent de Paul comptent un émule de moins.

C'est tout-à-fait à l'aventure que nous avons commencé nos excursions dans Lisieux. Un mémoire de Mongez, dont Léon avait eu la précaution de grossir notre bagage littéraire, nous apprit que ce n'est pas à la place que cette ville occupe aujour-

d'hui qu'il faut chercher son berceau, mais bien dans une gorge et sur deux collines voisines du faubourg de Saint-Desir, à droite de la grande route de Caen. C'est en faisant des fouilles pour extraire les matériaux nécessaires à la création de cette grande route que l'on découvrit, dans le cours du siècle dernier, les traces d'une cité qui a dû avoir quatre fois plus d'étendue que la ville actuelle. M. Mongez n'hésite pas à reconnaître dans ces ruines l'ancien *Noviomagus Lexoviorum*. Les inductions sur lesquelles il appuie son opinion sont aussi ingénieuses que solides. On ne saurait porter un œil plus pénétrant au milieu des ténèbres qui couvrirent ce pays après que la domination éclairée des Romains eut fait place à la domination aveugle des barbares.

Les tables géographiques et les rapports de situation avec *Agrigenus*, selon d'autres *Augustodurum*, en un mot avec l'ancienne ville, qui s'élevait jadis à *Vieux*, près de Caen, et avec Bayeux, désigné sous le nom de *Beomagus Najocassium*, s'accordaient parfaitement pour désigner Lisieux comme le point qu'avait dû occuper l'ancien *Noviomagus*. Cependant on en avait cherché inutilement les preuves matérielles dans Lisieux même, où rien n'indique une aussi haute antiquité. C'est aux fouilles faites par hasard aux portes de la ville moderne que l'on a dû la découverte de l'ancienne.

Il ne restait plus qu'à expliquer comment ce que j'oserais appeler l'inhumation de cette cité tout entière (puisqu'on trouvait celle-ci sous une couche de terre évidemment rapportée par la main de l'homme), avait pu avoir lieu sans que ce grand événement eût laissé la moindre trace dans l'histoire. M. Mongez explique ce silence par l'ignorance et les mœurs des farouches conquérants, sous les coups desquels dut tomber cette antique cité. En effet, on ne saurait douter qu'elle n'ait été détruite par les Saxons, vers la fin du quatrième siècle, époque à laquelle il faut rapporter les incursions de ces barbares, qui ravagèrent tout le littoral de la Basse-Normandie et détruisirent la ville retrouvée à Vieux, près Caen, aussi bien que celle de Bayeux, sur l'emplacement de laquelle ils firent de nouvelles constructions après avoir rasé les anciennes. Quant aux deux autres villes, après avoir été ravagées par le fer et le feu, elles furent, suivant la coutume de ces barbares, ensevelies par eux-mêmes ou par leurs captifs, sous une couche de terre végétale pour qu'elles fussent à-la-fois effacées du passé et de l'avenir. Et si l'histoire se tait sur ces faits inouïs, c'est que, comme tous les barbares qui détruisent, les Saxons n'écrivaient pas et ne souffraient pas qu'on écrivît.

C'est une chose frappante que la similitude d'aspect qui existe entre Lisieux et Rouen. Si l'on ob-

serve les choses, on est saisi du contraste que présente la magnificence de l'église épiscopale de cette ville avec ses maisons bâties en bois, et le dédale de ses rues tortueuses avec l'encadrement des jolis boulevarts qui l'entourent. Si l'on observe les hommes, on trouve à Lisieux ainsi qu'à Rouen la même aptitude commerciale et la même activité industrielle dans la masse des habitants, mais aussi la même absence de goût et de sentiment de bien-être personnel, parmi la plupart des riches; le même abâtardissement et la même saleté parmi la plus grande partie des pauvres. Il n'est pas jusqu'aux traits du visage qui n'offrent des rapports sensibles entre les deux populations. On rencontre à chaque pas de ces têtes d'une expression plus vive que distinguée, où deux petits yeux perçants, surmontés d'un front protubérant, accompagnent ce que les artistes appellent un *nez cassé.* « Ce sont là, me dit mon jeune compagnon de voyage, à qui je faisais part de mon observation, ce sont là les traits distinctifs de la physionomie de ces peuples barbares, qui vinrent anéantir la civilisation romaine et mêler leur sang sauvage au sang si pur et si beau des Gaulois.

« J'ai connu, poursuivit-il, un physionomiste qui prétendait expliquer l'histoire, comme Lavater voulait expliquer l'homme. Ce n'était pas en compulsant péniblement de gothiques annales qu'il établis-

sait celles des peuples, c'était à la seule inspection des traits du visage. Y remarquait-il ce caractère qui a plus particulièrement attiré ici votre attention, c'était pour lui une preuve irréfragable de la présence de la race saxonne. Il saluait les descendants du peuple romain dans tous les nez aquilins qu'il rencontrait. Les yeux bleus, seuls indigènes aux siens, signalaient à ses recherches les fils de l'ancienne Gaule, et il eût été inutile de se prévaloir devant lui d'une origine normande, si l'on n'eût pu montrer d'abord une peau blanche et des cheveux blonds. En vain étalait-on les généalogies les plus positives, il demeurait inébranlable dans ses irrévocables arrêts. Malheur même à la mémoire des femmes qui avaient été chargées de transmettre, de génération en génération, le caractère sacré de la race primitive, et qui l'avaient laissé s'altérer sur la route. Rien n'arrêtait à leur égard l'impertinence de ses conjectures.

« Je ne sais trop, ajouta Léon en attirant mes regards sur une jeune et jolie paysanne, à quelle race on doit spécialement attribuer les charmantes têtes que l'on rencontre çà et là dans Lisieux sous le bonnet éblouissant de blancheur des campagnes du Lieuvin; mais toutes pourraient s'en faire honneur. Ce qui distingue sur-tout ces heureuses physionomies, c'est la délicatesse des traits et la grace naïve de l'expression. L'aspect de ces jolis minois

réconcilié avec l'espèce humaine : on dirait de ces belles fleurs des champs, transportées avec tout leur éclat et toute leur sève au milieu des plantes décolorées et languissantes d'une serre chaude. Ces charmantes filles sont le tribut que la pauvreté des champs paie à l'opulence des villes; elles sont pour la plupart dans l'état de domesticité; mais elles prennent soin d'arrondir le modeste pécule qui deviendra quelque jour le prix de leur hymen, et le gage de leur indépendance. »

Pendant ces réflexions, inspirées à mon jeune ami par les jolies servantes de Lisieux, nous approchions de la cathédrale, située sur une place assez vaste, mais malheureusement à un de ses angles. C'est un beau morceau de cette architecture gothique qui a retrouvé depuis peu de si chauds admirateurs; il date du douzième siècle. La chapelle de la Vierge est d'une construction plus récente. On la regarde comme un monument expiatoire élevé par *Pierre Cauchon*, devenu évêque de Lisieux, après l'avoir été de Beauvais, pour la part qu'il avait prise dans la condamnation de la pucelle d'Orléans. La révolution a fait une sorte d'acte de justice en arrachant de cette enceinte le tombeau de ce coupable prélat; mais c'est un acte d'aveuglement d'avoir détruit ceux de ses successeurs, Guillaume d'Estouteville, fondateur du collége de Lisieux à Paris, et de Jean Le Hennuyer,

sur la belle action duquel on n'avait encore à cette époque élevé aucun doute. En traversant la nef, Léon me fit remarquer un morceau de sculpture fort endommagé, et inutilement consacré au souvenir de deux guerriers dont on voit les statues mutilées, mais dont rien n'indique les noms. C'est une énigme que je livre aux antiquaires, qui en ont déja donné plusieurs clés.

C'était avant la révolution une sorte de petit état théocratique dans l'état que le diocèse de Lisieux, car les évêques étaient en même temps comtes, et réunissaient, dans leur personne, la puissance temporelle et la puissance spirituelle. Cependant chaque année ils cédaient l'une et l'autre durant deux jours à deux chanoines désignés par leurs pairs. Ces espèces de petites saturnales ecclésiastiques se célébraient les 10 et 11 juillet, la veille et le jour de saint Ursin.

En dégageant l'histoire de Lisieux de tout ce qui tient particulièrement à celle de son siége, on peut la réduire à ce laconique sommaire : ville fondée, selon toutes les probabilités, vers le commencement du cinquième siècle, pillée par les Normands en 877, brûlée par les Bretons en 1136, prise par Philippe-Auguste en 1203, par les Anglais en 1417, par les troupes de Charles VII en 1449, par les protestants en 1562, enfin par Henri IV en 1590.

L'influence ecclésiastique s'est étendue ici jusque

sur les hommes : c'est sous la mitre ou sous le froc que l'on rencontre le petit nombre de ceux qui ont quelques droits à la célébrité. On cite parmi les premiers *Fréculphe*, qui, dans le neuvième siécle, eut le mérite de cultiver et de protéger les sciences, et *Arnoul*, qui a écrit dans le douzième des *Épîtres* qui furent jugées dignes d'être placées au nombre des manuscrits du Vatican. Parmi les seconds, on cite le père *Zacharie*, capucin indigne, et un certain docteur de Sorbonne, *François Bellenger*, qui n'a composé aucun ouvrage, mais qui a critiqué plusieurs de ceux qui parurent de son temps, entre autres les écrits de Rollin, à la gloire duquel il s'est attaché comme la rouille s'attache au fer.

N° CLXVI. [8 AVRIL 1824.]

L'ANACHORÈTE
ET L'ÉTYMOLOGISTE.

Etymology is a wide district in a pleasant country, strangely intersected by many and deceitful paths.

Letters from Normandy.

Le vaste champ des étymologies est situé dans un pays agréable, mais entrecoupé d'une foule de sentiers trompeurs.

En supputant avec moi-même les dix ou douze lieues qui séparent Lisieux de Caen, je me flattais de toucher bientôt à cette ville de sapience, dont les ducs de Normandie préféraient le séjour à celui de Rouen même : Léon en a décidé autrement. « Il ne faut pas, me dit-il, procéder en voyage comme en guerre, où l'on marche droit sur les capitales. Pour ménager à nos excursions un intérêt toujours croissant, nous avons besoin d'adopter une tactique contraire. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je vous lance à travers champ avant de vous faire

arriver à l'ancienne capitale de la Basse-Normandie. Je vous conduirai presque jusqu'à ses portes pour vous en éloigner ensuite tout-à-coup; car nous avons un coup d'œil à jeter sur la partie méridionale de ce département, et sur le démembrement de la Normandie dont on a fait celui de l'Orne. »

Nous avons en effet suivi la grande route de Caen, qui s'embranche à Croissanville avec le chemin de Falaise, où Léon avait fixé notre étape pour le soir. En sortant de Lisieux, de jolies maisons de plaisance récréèrent pendant quelque temps nos regards, qui bientôt n'eurent plus à planer que sur de belles et fertiles campagnes. Un vallon étroit et profond en interrompt seul l'uniformité jusqu'au haut de la côte Saint-Laurent. Ce vallon fut longtemps le théâtre des exploits de ces honnêtes gens qui croyaient servir l'honneur en détroussant les voyageurs au nom de la légitimité. Il leur a dû le nom de *Coupe-Gorge*. On dit que Bonaparte, lors de son voyage à Caen, eut l'idée de rendre ce passage moins dangereux en le peuplant. Il y laissa un des plus braves et des plus anciens soldats de sa garde, après avoir donné ordre au préfet de lui faire construire une habitation. D'autres maisons se sont groupées autour de la chaumière du vieux grenadier, et le Coupe-Gorge est déja un joli hameau.

« Si j'étais peintre, s'écria Léon, au moment où

l'on mettait le sabot à l'une des roues de notre voiture pour descendre la longue et rapide côte de Saint-Laurent, et si j'avais à représenter le législateur des chrétiens, transporté par l'esprit tentateur sur cette montagne d'où il déroula à ses regards plus impassibles que ceux de ses successeurs, toutes les pompes du monde et toutes les richesses de la terre, le paysage que je choisirais de préférence pour cette vaste composition serait, sans contredit, celui qui va se déployer, dans quelques instants devant nous. Cette côte est en quelque sorte la limite d'un pays nouveau, plus riche et plus fécond encore que le reste de la riche et féconde Normandie.

« Eh bien, continua Léon, lorsque le rideau de verdure qui voilait le magnifique tableau qu'il m'avait annoncé vint à s'ouvrir, voyez quel luxe de végétation, quelle immense étendue, et quelle prodigieuse variété! La pente du mont rappelle les sites de la Suisse. Au pied ce sont les riants et spacieux vergers du village d'*Estrées;* un peu plus loin, la petite église de *Corbon*, point central de cette *vallée d'Auge*, dont les gras pâturages, couverts d'innombrables troupeaux, étendent à droite et à gauche leur longue zone de verdure. Les coteaux plus élevés, qui bornent la vallée à l'horizon, permettent d'entrevoir la belle campagne de Caen, dont on distingue même les clochers dans les jours sereins.

Ainsi on embrasse d'un même coup d'œil les vergers les plus renommés de Normandie, les plus gras pâturages de France, et un de ses plus fertiles bassins de terres labourables. Tout ce qui respire dans ce pays de prédilection est digne du sol que l'on y foule. L'espèce humaine y présente un développement de force et de beauté que partagent les animaux eux-mêmes : c'est la vallée d'Auge qui nourrit les meilleurs bœufs de nos marchés, et c'est la plaine de Caen qui voit naître ces généreux coursiers qui, pour la grace et la régularité des formes, n'ont point de rivaux, même en Angleterre. La vérité de ces observations, que vous êtes encore porté peut-être à prendre pour de l'enthousiasme patriotique, vous deviendrait plus sensible, mon cher Ermite, si nous dépassions les relais de *Moult*, village situé au revers des coteaux que nous avons en perspective; mais je ne me propose de vous conduire que jusqu'à *Croissanville*, d'où nous regagnerons Falaise par la route de traverse. La visite que vous ne pouvez vous dispenser de rendre à un ermite un peu moins mondain et beaucoup plus sédentaire que vous, nous oblige à cette excursion. »

Nous descendîmes lentement la côte Saint-Laurent, et j'examinai les détails du tableau dont Léon venait de m'indiquer les masses. Il n'avait rien exagéré. Nous ne remarquâmes Croissanville que comme le théâtre de la bataille livrée en 949 entre

Louis d'Outre-Mer, et Harald, roi de Danemarck, venu au secours de Richard-sans-Peur, encore enfant. Le roi de France voulait abuser de la minorité du jeune duc pour réunir à sa couronne ce bel apanage de la Normandie, si lâchement abandonné par Charles-le-Simple; mais il fut battu, fait prisonnier, et réduit à donner ses propres enfants en otage.

A peu de distance de Croissanville, Léon fit signe au postillon d'abandonner la grande route. « Sans doute, me dit-il, vous avez lu, avec tout ce qui lit en Europe, les *Contes de mon hôte*, qui ont plus fait pour la réputation de l'auteur qui ne les avoue pas, que les poëmes dont il se glorifie; mais ce que vous étiez à coup sûr très loin de soupçonner, c'est que la Normandie pût offrir au dix-neuvième siècle une espèce de prototype de ce *Nain Mystérieux*, qui était à-la-fois en Écosse, dans le dix-septième siècle, la terreur des méchants et le dieu tutélaire des bons. Le nain bas-normand est moins difforme, mais aussi moins puissant que le nain écossais. Il ne doit cependant exciter guère moins de surprise et de curiosité chez les voyageurs égarés dans les landes où il a fixé son séjour. »

Nous mîmes pied à terre, et Léon me guida vers des bruyères isolées: elles dépendent du village de *Bissières*. Après quelques instants de marche, nous arrivâmes auprès d'une hutte en gazon de six à sept

pieds carrés. Un champ, planté de pommiers, et animé par la présence de quelques animaux domestiques, avoisinait la sauvage habitation. » Convenez, me dit Léon, qu'avec un esprit tant soit peu enclin à se livrer aux fictions de la féerie, et surtout qu'à la lueur incertaine de l'astre essentiellement romantique dont les pâles rayons sont faits pour éclairer de pareilles scènes, on doit se sentir singulièrement porté à attribuer à une puissance surnaturelle ces traces de culture au milieu d'une solitude où rien ne laisse soupçonner la présence des hommes. Il est fâcheux que le soleil soit dans tout son éclat, car je suis persuadé que votre cœur ne palpiterait pas moins que celui du jeune fermier *Elliot*, quand il aperçut pour la première fois le *nain mystérieux* roulant les grosses pierres de sa cabane. »

Léon achevait à peine ces mots, que nous entendîmes dans la hutte que nous avions devant les yeux un bruit qui, probablement, y était occasioné par celui que nous faisions nous-mêmes au-dehors. Un instant après nous vîmes sortir en rampant, par le trou qui servait de porte à cette tanière, quelque chose d'animé que nous ne commençâmes à reconnaître pour un homme que quand il se fut dressé sur les pieds. La taille naturellement petite de cet être extraordinaire semblait encore amoindrie par les ans; ses cheveux étaient en dés-

ordre, une longue barbe tombait sur sa poitrine; tout était repoussant et bizarre dans son accoutrement. Tout prévenu que j'étais, j'avoue cependant que je ne pus retenir à cet aspect un mouvement de surprise qu'on aurait pu prendre pour de l'effroi; mais l'expression tout-à-fait inoffensive du petit vieillard, et je ne sais quel caractère vénérable qui perçait à travers son enveloppe sauvage, me retinrent auprès de lui.

« Quand vous saurez qui je suis, lui dis-je, vous serez peut-être moins surpris, monsieur, que j'aie tenté de me rapprocher de vous. Je cherche les hommes pour les connaître, tandis que vous les fuyez peut-être pour les avoir trop connus. » A ces mots, le solitaire leva sur moi un œil pénétrant qu'il arrêta ensuite plus attentivement encore sur Léon. Puis il me répondit : « La dissimulation, même celle que le monde décore du nom spécieux de politesse, ne convient plus à notre âge, monsieur. Nous approchons l'un et l'autre du terme où tout est vérité, préparons-nous à la pouvoir envisager sans ombre. Non, ce n'est point pour apprendre quelque chose d'un vieillard mort depuis quarante ans au monde que vous avez pénétré, ou plutôt, ajouta-t-il en regardant Léon, que vous vous êtes laissé conduire dans cette solitude. Dites-le franchement, vous avez cédé, comme bien d'autres, à ce sentiment de curiosité qui m'assiége jus-

que dans mon obscure retraite, vous avez voulu voir aussi le *Curé des Bruyères*, *l'abbé fou*. Il est devant vos yeux, il livre à vos regards un extérieur repoussant, un corps difforme et glacé par plus de quatre-vingts hivers; mais vous essaieriez en vain de lire au fond de son cœur. Depuis quarante ans, dit-il en soupirant, l'œil de Dieu seul y a pénétré.

Tout ce qui présente un caractère de singularité, dit Léon en retenant le petit vieillard qui retournait déja vers son gîte, excite la curiosité des hommes, et, sous ce rapport du moins, celle dont vous êtes l'objet ne doit ni vous surprendre ni vous offenser. — Jeune homme, poursuivit l'anachorète, le monde me trouve singulier, tranchons le mot, me regarde comme fou, parcequ'il ne peut concevoir comment j'ai pu vivre ici pendant quarante ans sans autre compagnie que la nature et ma conscience. Eh bien! dites à ce monde qui me calomnie que c'est à la contemplation continuelle de l'une et à la droiture de l'autre que j'ai dû des jouissances qu'il ne connaît pas et des consolations que je lui aurais vainement demandées. Voilà tout ce que vous saurez du curé des Bruyères. » A ces mots, il regagna à grands pas sa chaumière, rentra dans son trou, et ferma sa porte à travers laquelle nous essayâmes de renouer une conversation trop brusquement interrompue à notre gré.

« Pourquoi, nous dit-il après quelques instants

de silence, rechercherais-je la société des hommes? Leur méchanceté m'a poursuivi jusqu'ici! Les plus pervers sont venus plus d'une fois dans l'ombre des nuits ravager le champ que j'avais cultivé de mes mains affaiblies, dépouiller les arbres que j'avais greffés, enlever le petit nombre d'animaux qui partagent ma retraite et soutiennent ma vie; quant à ceux que leur éducation rend incapables de pareilles bassesses, ils m'épient comme une bête sauvage et m'accablent de railleries. Il n'est pas jusqu'à ces femmes, opprobre de leur sexe, qui ont osé pénétrer jusque dans ma retraite, me prendre pour leur jouet, et qui ont trouvé dans ce monde que vous vantez des complices de leur infamie. Comme s'il était bien difficile, à quatre-vingt-six ans, et avec un corps semblable au mien, d'égaler la vertu de saint Antoine. Non, il n'y aura plus rien de commun entre le monde et moi. »

Ce furent les dernières paroles de l'anachorète de Bissières. Après plusieurs interpellations qu'il laissa sans réponse, force nous fut de l'abandonner à son inexplicable isolement. Nous aperçûmes, en parcourant son ermitage, une petite maison que lui a fait bâtir un propriétaire voisin, M. ***; mais le solitaire a toujours préféré son premier gîte. Il ne se sert de cette seconde habitation que comme d'un cabinet d'étude. Nous y trouvâmes en effet une Bible in-folio et quelques livres de liturgie,

noircis à-la-fois par la fumée, la poussière, et le temps.

Notre curiosité avait été trop vivement excitée par ce singulier personnage pour ne pas tâcher de recueillir quelques renseignements sur son compte. On nous apprit qu'il se nommait God..., qu'il était né à Cerisy-Lasalle, dans le département de la Manche. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit très jeune, et étant encore dans les ordres mineurs, un voyage en Italie, ce qui lui valut e surnom d'abbé *Roma*, à l'université de Caen, où il vint achever ses études. Il remplit ses fonctions sacerdotales dans plusieurs communes de la Normandie jusqu'à l'âge de quarante ans environ. Ce fut alors que, déterminé par des motifs qui sont restés impénétrables, il renonça tout-à-coup à son état et à la vie sociale pour venir se fixer au milieu des bruyères de Bissières, et donner, au centre d'un pays civilisé, l'exemple de la vie sauvage et contemplative des anciens solitaires de la Thébaïde. Facile à se prévenir pour ou contre ceux qui le visitent, il accepte avec une affectueuse reconnaissance les bienfaits des uns, ou repousse ceux des autres avec une brusque obstination. Non moins inégal sous le rapport des facultés intellectuelles, il ne laisse apercevoir à ceux-ci que le vide d'un cerveau malade, tandis qu'il montre à ceux-là la sagesse d'un philosophe chrétien.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous rejoignîmes à *Canon* la route de Falaise. Notre visite à l'ermite, et les informations que nous avions prises sur son compte, avaient absorbé la plus grande partie de notre journée. Il était nuit quand nous arrivâmes dans la ville qui a vu naître Guillaume-le-Conquérant.

Cette naissance peu légitime du vainqueur de l'Angleterre a donné lieu, de son vivant, à beaucoup de mauvaises plaisanteries de la part de ses ennemis, et à plusieurs réclamations armées de la part de ses parents et de l'aristocratie contemporaine. Après sa mort, elle a été l'objet de versions différentes et de longues discussions parmi les chroniqueurs. Il ne s'agit de rien moins, pour ces derniers, que de déterminer l'instant précis où les charmes de la belle Harlette développèrent dans le cœur de Robert cette passion roturière, qui valut un héros de plus au monde. Les uns prétendent que le duc étant un jour à une fenêtre, respectée par le temps, et que l'on montre encore tout près du donjon de Falaise, aperçut la belle Harlette, les jambes nues, lavant du linge dans une fontaine voisine. Les autres soutiennent que Robert, qui aimait fort à faire la chasse aux bêtes quand il ne pouvait pas la faire aux hommes, avait défendu aux pelletiers de Falaise de tuer les daims des forêts voisines; mais que ceux-ci, loin de tenir compte de

la défense, avaient dépeuplé les bois d'une telle façon, que le duc eut le désagrément d'aller un jour à la chasse sans rien rencontrer. Furieux, il revint à la ville en jurant de se venger de tous les pelletiers de Falaise, et sur-tout d'un certain Verprey, qui, ayant le commerce le plus étendu en ce genre, devait faire, par conséquent, la plus grande consommation de bêtes fauves. Mais le rusé marchand, averti à temps du projet du prince, eut la précaution de placer sa fille Harlette sur sa route. Robert ne l'eut pas plus tôt aperçue que les feux de sa colère firent place à ceux de l'amour. Il demanda sans façon la jeune fille à ses parents, qui répondirent en parlant de mariage, pour lequel le duc avait une antipathie prononcée. Par bonheur, un oncle d'Harlette, qui était ermite près de Falaise, et que la jeune fille alla consulter, lui conseilla d'accepter purement et simplement les propositions de Robert. Harlette voulut cependant faire son entrée au château avec tous les honneurs qu'aurait pu exiger une légitime épouse. Le chantre des exploits des ducs de Normandie, Robert Wace a retracé quelques unes des circonstances de la première entrevue des deux amants. Les vers qu'il y a consacrés m'ont paru trop curieux pour ne pas les communiquer à mes lecteurs. Ils pourront croire lire un passage restitué au conte si gracieux de *la Courtisane amoureuse*. Quant à mes aimables lectrices, je ne crois pas de-

voir plus d'excuses à celles qui ne chercheront point à pénétrer le sens caché sous la rouille de ce vieux langage, qu'à celles qui voudront absolument en avoir l'interprétation. Or, voici ce qui advint le soir du jour de l'entrée solennelle de la belle Harlette au château de Robert.

Menée li fu à sun lit,
Sun bon [1] en fist è sun delit,
Quant el lit al dus fut entrée,
De sa kemise envelupée,
La kemise ad devant rumpue,
E tresque as piez aval fendue,
Ke tute se pout abanduner,
Senz sa kemise revester.
Li dus demanda, ke deveit [2]
Ke sa kemise aval fendeit.
N'est pas, dist-elle, avenantise
Ke le bas de ma kemise,
Ki à mes jambes frie et tuche,
Seit turné vers votre buche [3],
Ni ceo ki est à mes piez mis
Seit turné vers vostre vis [4].
Li dus l'en a séu bun gré.

Et vers le mois de septembre 1027, naquit Guillaume-le-Conquérant.

[1] Bon plaisir, volonté.
[2] Ce qu'elle avait.
[3] Bouche. [4] Visage.

Falaise doit aux accidents de la nature, aux restes encore imposants de ses anciennes fortifications et aux arbres nombreux dont son enceinte est parsemée, un aspect d'un effet aussi peu commun qu'il est remarquable. Les Anglais prétendent que, sous quelques rapports, cette ville réveille le souvenir de la ville la plus pittoresque des trois royaumes, d'Édimbourg. Je ne soutiendrai point l'exactitude de la comparaison; il faudrait en connaître les deux termes.

La première et à-peu-près la seule chose digne d'un examen spécial à Falaise, ce sont les ruines du château qui termine la ville au sud-ouest [1]. Aussi le soleil avait-il à peine commencé à éclairer le sommet de ses murs que nous étions déja au pied du donjon. Un amateur d'antiquités plus matinal encore que nous nous y avait précédés. C'était un homme dont la physionomie douce annonçait une certaine tendance à la contemplation, et cette bonhomie naïve qui est souvent compagne de la crédulité.

Les rapports sont bientôt établis entre gens qui sont réunis en un même lieu par un sentiment commun. Un livre que l'inconnu avait à la main fournit à Léon, qui m'avait devancé de quelques pas, le

[1] Les bâtiments du château ont été réparés, et on y a établi le collège de la ville.

prétexte d'engager une conversation à laquelle son nouvel interlocuteur se livra bientôt avec le plus entier abandon. « Oui, monsieur, disait-il à mon jeune ami, au moment où je me rapprochai de l'un et de l'autre ; ce n'est qu'avec ce profond respect que l'antiquité inspire que l'on doit contempler cette ville la plus anciennement habitée peut-être de toute la Gaule. »

En prononçant ces mots, la tête de l'inconnu s'était relevée avec un sentiment d'importance personnelle qui ne nous permit pas de douter que nous avions affaire à un homme né sur ce sol vénérable.

« Cependant, monsieur, lui dit Léon, l'histoire ne fait, je crois, aucune mention de Falaise avant la naissance du fameux bâtard, au commencement du onzième siècle. J'avoue qu'alors une partie de son château était déja bâtie et que la ville elle-même avait quelque importance, mais cela n'annonce pas une antiquité beaucoup plus reculée que l'établissement des Normands.

« — Juste ciel, reprit l'inconnu avec un sourire où se mêlaient à-la-fois l'expression de l'indignation et celle de la pitié, il serait vraiment curieux d'attribuer aux Normands l'établissement d'une ville dont le berceau touche aux eaux du déluge ! Ce n'est qu'au onzième siècle, dites-vous, que l'histoire commence à en parler ? Avant d'en convenir je vous demanderai d'abord ce que c'est que l'his-

toire, et sur quoi son flambeau si vanté nous éclaire d'une manière satisfaisante. Impuissant à illustrer le berceau du genre humain, ce n'est que sur la Grèce et sur Rome qu'il jette quelques rayons qui viennent aussitôt mourir dans l'obscurité du moyen âge; et Dieu sait si le jour, sous lequel ce prétendu fanal nous montre tout ce qui s'est passé depuis l'époque où les moines commencèrent à le rallumer, est le jour de la vérité. Ne me parlez pas de l'histoire pour diriger l'homme dans le labyrinthe obscur où le destin l'a jeté. Messieurs, il n'y a qu'un fil qui puisse l'y guider avec sûreté. — Et ce fil, dit Léon?... — Ce sont les étymologies, messieurs; c'est dans les langues, qui sont des traditions vivantes et les moins infidèles de toutes, qu'il faut suivre à la trace l'histoire du genre humain. — Sauf à s'égarer un peu sur la route, interrompis-je. — Oui, repartit l'inconnu, mais on se retrouve toujours en remontant à la racine.

« Croyez, ajouta-t-il en s'échauffant de plus en plus, qu'on ne connaît bien les choses qu'en étudiant attentivement les mots; mais les trois quarts des hommes, et je parle de ceux mêmes qui s'occupent exclusivement de l'étude des sciences, ne soupçonnent pas tout ce que l'on peut trouver dans un mot bien approfondi et bien analysé. Combien de preuves de haute antiquité n'y a-t-il pas, par exemple, dans ce seul mot, *Falaise!* Le vulgaire

des savants croit sur la foi du flatteur de Philippe-Auguste, du poëte Guillaume Lebreton, que ce nom a été donné à la ville à cause des rochers qui l'entourent et sur lesquels elle est bâtie. *Vicus*, dit-il (*Vicus*, quelle expression pour une ville si fameuse!)

Vicus erat scabrâ circumdatus undique rupe,
Ipsius asperitate loci Falæsa vocatus.

« C'est une erreur profonde qu'a dissipée, de la manière la plus lumineuse, notre célèbre compatriote Guy Lefebvre de La Boderie. Orientaliste consommé, il a reconnu, dans la première syllabe du nom de sa patrie, le mot hébraïque *felé*, qui signifie la languette d'une balance. Jugez vous-même si la nature des lieux n'appelait pas une pareille étymologie? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que Falaise est placée entre les montagnes qui l'avoisinent exactement comme la languette d'une balance entre le support à deux branches au milieu duquel elle cherche son équilibre. »

Un éclat de rire suffisamment provoqué par ce que nous venions d'entendre, mais qui n'en eût pas été moins incivil, faillit rompre en cet endroit le singulier discours de l'homme aux étymologies; nous parvînmes à l'étouffer à temps, et il continua en ces termes: « Ce que l'on appelle communément l'histoire, confirme très pertinemment cette

origine hébraïque. Le nom de *Falex*, qu'elle a conservé parmi ceux des enfants ou petits-enfants de Noé, ne laisse aucun doute sur le véritable fondateur de Falaise. Vous souriez? je partagerais peut-être votre incrédulité si c'étaient là les seuls rapports que ce pays puisse se glorifier d'avoir eus avec les pères du genre humain; mais, grace au même concours des étymologies et de l'histoire, nous savons encore, à n'en pouvoir douter, que c'est au patriarche *Gommer,* qui vint fixer sa résidence aux environs de notre ville, que le mont, appelé *Mont-Gommery*, doit le nom porté avec quelque éclat dans nos temps modernes par la famille du brave et malheureux adversaire de Henri II. Je conçois qu'au premier abord, un esprit peu accoutumé à sonder les profondeurs de l'antiquité recule devant l'idée d'une origine aussi ancienne; mais on finit par la trouver nécessaire, car comment expliquer autrement la puissance d'une ville qui avait établi des colonies en Italie avant la fondation de Rome? D'où voulez-vous en effet que descendent ces Falisques et ces Falériens qui menacèrent à son berceau la ville éternelle?

« — Vos ancêtres, dit Léon en abondant dans le sens de l'étymologiste, pourraient revendiquer à aussi juste titre des droits sur la ville de *Falesina*, dont parle Pline, et qui était, si je ne me trompe, située en Thrace. — J'en suis personnellement con-

vaincu, repartit le Falésien; cependant c'est un point qu'ont négligé d'éclaircir les annalistes de notre ville. Je ne vous dissimulerai pas non plus, continua-t-il, que d'autres savants ont trouvé dans la première syllabe de Falaise le nom de la déesse *Félé*, chatte de Diane; mais tout peut s'accorder en rapportant cette seconde étymologie au temps où les Falésiens égarés abandonnèrent le culte du vrai Dieu. Quant à la seconde syllabe, on y reconnaît unanimement le nom de la déesse *Isis*, à laquelle cette ville était consacrée. Cela devient patent aux yeux les moins clairvoyants dès que l'on fait attention que le signe symbolique d'Isis est un vaisseau, et que la figure de notre ville est précisément celle d'une nef dont le château, sur lequel nous nous trouvons en ce moment, forme en quelque sorte la poupe. Voyez en effet si nous ne dominons pas la ville comme un pilote placé au gouvernail domine l'ensemble de son bâtiment? »

Nous affirmâmes à l'étymologiste que nous trouvions que Falaise ressemblait d'une manière tout aussi frappante à un *vaisseau* qu'à une *languette de balance*, et il poursuivit avec le sentiment de satisfaction que lui inspirait notre accommodante docilité. « Cette seconde étymologie, non moins incontestable que la première, est sanctionnée par nos monuments. J'aime à croire, messieurs, que vous visiterez nos églises, et j'appellerai particulièrement

votre attention sur celle de la Trinité. Elle remplace un temple consacré jadis au triple culte du soleil (Belenus), de la lune (Félé), et de la terre (Isis). D'augustes images ont succédé à celles des faux dieux; mais à travers les lumières de la vérité, on peut entrevoir encore l'erreur. On retrouve quelques vestiges de ce temple dans les deux galbes d'une des croisées de l'église, et dans l'intérieur, la Charité, entourée d'enfants, occupe aujourd'hui la place de l'ancienne Isis; la Foi, une hostie à la main, a succédé à Diane ou la Lune, et l'Espérance, appuyée sur une ancre, remplace le vaisseau symbolique. C'est ainsi que le culte de la trinité matérielle des trois globes du soleil, de la terre et de la lune, a disparu devant la trinité intellectuelle.

« De quelque côté qu'il tourne ici ses regards, l'homme initié aux secrets de l'antiquité rencontre de nouveaux sujets de méditations; il n'y a pas une roche, pas une grotte autour de nous qui ne recèle quelques mystères. Ceux qui ont bien observé la forme particulière de chacun de ces rochers et ensuite leur disposition générale, ont eu le bonheur d'y voir la triple forme d'un croissant, d'un navire et d'une pyramide, triple image du soleil, de la terre et de la lune; c'est cependant ce que mes yeux inhabiles n'ont encore pu apercevoir et ce que je venais épier aux premiers rayons du jour, où les objets se présentent toujours avec plus de netteté,

lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. »

Notre interlocuteur ne s'interrompit que pour regarder sous vingt aspects divers les rochers qui entourent Falaise; mais ses efforts furent inutiles et ses yeux se refusèrent obstinément à y trouver les figures fantastiques que cherchait son imagination prévenue.

« Notre digne compatriote, M. Langevin, nous dit-il à la fin avec une sorte de désespoir, a pourtant vu clairement, dans ces mêmes rochers où je ne vois rien, la triple forme du croissant, du vaisseau et de la pyramide. Lisez plutôt *les Notes sur les Druides*, qu'il a jointes à ses *Recherches historiques sur Falaise*, imprimées dans notre ville chez Brée l'aîné, 1814. »

C'était le livre que l'inconnu avait à la main; il me le présenta. Je parcourus les *Notes sur les Druides*, et je me convainquis bientôt que l'adepte était encore loin du maître.

Nous essayâmes de détourner l'attention de l'étymologiste de la contemplation des rochers pour la ramener vers celle du vieux château qui nous intéressait davantage. « Voici encore un monument, nous dit-il, qui se perd dans la nuit des temps. C'est le seul château de toutes les villes environnantes dont l'histoire n'indique pas la fondation. Nous savons que celui de Caen fut bâti par Guil-

laume-le-Conquérant, celui d'Argentan par Henri Ier, celui de Donfront par les comtes d'Alençon, de 1011 à 1014. Quant à celui de Falaise, il n'y a que les pierres de cet antique monument qui puissent révéler son origine; mais qui pourrait méconnaître la main d'un maçon grec ou romain dans ces murailles dont les parements extérieurs sont formés de pierre de taille, tandis que le centre se compose de cailloux et de mortier jetés pêle-mêle? » Léon fit observer à notre interlocuteur que les murs de l'abbaye du Bec et ceux du château de Brionne, dont l'origine est certes bien connue, et que nous avions dernièrement visités, présentent dans leurs ruines une disposition absolument semblable. Il n'obtint, pour toute réponse à son objection, que la citation de Vitruve, livre IV, chapitre 2, sur *l'Emplecton* des anciens.

« Nous avons de fortes raisons de croire, continua-t-il, que ce château, et notamment le donjon, ont été fondés par Jules César : donjon, *domus Julii,* ainsi que l'ont trouvé les maîtres; il y a évidence, quoique quelques divergents aient voulu que donjon dérivât de *domus Juliani*, et d'autres tout bonnement de *domicilium.* Ces derniers ont encore objecté que Jules César n'a pas dit un mot de Falaise dans ses Commentaires, ce qui est vrai; mais maître Pierre Chancel, professeur de rhétorique, dans un

discours sur Falaise, qu'il prononça en 1686 devant M. Alexandre Fouasse de Noirville, conseiller du roi, lieutenant-général civil et criminel de ladite ville, nous a initiés aux motifs secrets de ce silence. C'est par lui que nous savons que ce fut le général Crassus qui dirigea l'expédition contre Falaise, et que si César n'a pas parlé de cette fameuse expédition, où les armes romaines rencontrèrent une si terrible résistance, c'est de peur que la gloire du lieutenant n'éclipsât celle du capitaine. »

Nous admirâmes la pénétration historique de maître Pierre Chancel, et sans trop nous embarrasser des fondateurs du donjon de Falaise, nous nous contentâmes d'en examiner les ruines; c'est un grand bâtiment carré, flanqué jadis de cinq arcs-boutants de la même forme. Près du donjon est une tour de cent pieds d'élévation parfaitement conservée et construite en 1430 par Talbot, lorsqu'il était gouverneur de Falaise; nous n'abandonnâmes ces débris remarquables qu'après avoir arrêté quelque temps nos regards sur la fenêtre dont on nous avait déja parlé, et par laquelle on prétend que le duc Robert aperçut pour la première fois Harlette. Cette fenêtre est pratiquée dans un petit bâtiment carré qui tient au donjon et qui donne sur le faubourg de La Roche.

Nous descendîmes du donjon accompagnés de l'étymologiste, qui s'offrit à nous servir de guide.

Nous explorâmes avec lui l'ancien emplacement du manoir de Guillaume-le-Conquérant, le monticule d'où Henri IV foudroya le château près la rue Brette, et l'aile gauche d'une maison qui passe pour avoir appartenu aux Templiers. Tout en écoutant les dissertations de notre amusant cicérone, les observations de Léon se portaient sur quelques compatriotes de la belle Harlette, dont les jolis minois lui paraissaient tout-à-fait propres à déterminer plus d'un duc à faire *outrage à la qualité*. Cependant mes observations avaient plus spécialement pour objet de m'assurer si c'était exclusivement aux caprices de l'imagination qu'il fallait attribuer l'origine falaisienne que nos auteurs comiques se plaisent à donner aux originaux qu'ils livrent à la gaieté du parterre; mais pour celles-ci, je n'en dirai point le résultat.

Ce ne serait pas connaître entièrement Falaise que de ne pas visiter le faubourg de Guibrai. Notre guide nous conduisit sur le champ de la fameuse foire à laquelle ce faubourg a donné son nom. Il portait l'empreinte récente du nombreux concours de vendeurs et d'acheteurs qui s'y pressaient quelque temps auparavant. « Il est fâcheux, messieurs, nous dit notre acolyte, que vous ne vous soyez pas trouvés ici, six semaines plus tôt, vous auriez vu Guibrai et par conséquent Falaise dans toute leur

splendeur. La foire de Guibrai est, pour le nord de la France, ce que celle de Beaucaire est pour le midi. Vous avez dû l'entendre citer pour le commerce considérable de chevaux que l'on y fait. Il n'est pas rare qu'on en vende au-delà de quatre mille, et on estime que la somme totale des transactions que l'on y passe s'élève à six ou sept millions. La foire aux chevaux commence le 8 août, huit jours avant celle des marchandises, qui n'ouvre que le 15 du même mois après midi. J'ai cru apercevoir que vous n'aimiez pas les origines obscures, mais rien n'est plus clair ni mieux établi que l'origine de cette foire; tout le monde sait qu'elle est due à la découverte miraculeuse que fit un mouton de la statue de la Vierge. Pour constater le prodige et loger la statue, on construisit une chapelle qui attira bientôt, au 15 août de chaque année, jour de la fête principale de la Vierge, un grand concours de pèlerins, et en même temps de marchands d'images et de chapelets. Avec l'aide de Dieu, la protection de Guillaume-le-Conquérant, et le développement de l'industrie, la chapelle devint une grande église, et la vente des choses profanes succéda à la vente des choses saintes.

« Quant au nom de *Guibrai*, ajouta-t-il du ton d'un homme qui a omis le point le plus important de la question qu'il agite, quelques étymologistes

pensent que c'est une contraction des mots sous lesquels on désigna, dans le principe, la statue miraculeuse de la Vierge. On l'appelait en effet *la Notre-Dame qui brait*, par allusion à la manière dont elle avait été découverte. D'autres savants veulent que ce mot soit composé de *gui*, plante sacrée dans la religion druidique, ou bien du mot anglo-saxon *wit*, qui veut dire *blanc*, et du mot gaulois *braïa*, qui signifie *boue*. »

Le bourgeois de Falaise nous avait donné, sur quelques points de sa ville natale, plus de renseignements que nous ne lui en avions demandés; mais il n'avait pas encore eu occasion de nous parler de ceux de ses compatriotes qui avaient quelques droits à la célébrité. Je me hâtai de la lui fournir pour m'épargner toute recherche à cet égard, sans trop m'embarrasser si la transition, qui nous amenait à ce nouveau sujet, n'avait rien de trop brusque. Il ne se montra pas plus difficile que moi, et il s'empressa de m'énumérer les titres de cinq frères, *Lefèvre de La Boderie*, qui se distinguèrent dans les armes, les sciences, et la diplomatie; de *Jean Vauquelin de La Frenaye*, poëte qui a fait, dans le seizième siècle, un art poétique et des satires que Boileau a heureusement fait oublier dans le dix-septième; de son fils, plus connu sous le nom de *Des Ivetaux*; de *La Rivière*, médecin de Henri IV; de *Mont-*

chrétien, poëte médiocre et esprit querelleur; et enfin de quelques autres illustres, encore un peu plus obscurs. Il parut regretter pour moi que la rapidité de ma marche ne me permît pas de lier connaissance avec MM. *de Brebisson*, *de Bazoche*, et *de La Fresnaye*, qui aiment les lettres, et ceux qui les cultivent.

Je remerciai le complaisant biographe et nous nous séparâmes.

N° CLXVII. [20 JUILLET 1826.]

DEUX ANS D'ENTR'ACTE.

La Parque, à la sourdine, a diablement filé.

En conséquence de quels événements le commencement de ce discours est-il séparé du précédent par un silence de deux ans? C'est une question d'un intérêt tout personnel, et dont la solution en offrirait fort peu à mes lecteurs. Je me borne, sans la leur donner, à faire remarquer cette différence de dates pour qu'ils ne s'étonnent pas de rencontrer à l'avenir des observations qui n'auraient pu être faites à une époque antérieure, et qu'ils ne soient pas tentés de m'attribuer une faculté de prévision à laquelle je suis loin de prétendre, pour avoir décrit en 1824 ce qui n'a existé qu'en 1826.

Il ne faut que quelques heures pour aller de Falaise, où j'ai laissé mes lecteurs, il y a deux ans, au Haras du Pin, où je les transporte aujourd'hui, et où je me retrouve avec Léon, mon inséparable guide en Normandie. Ceux qui voudront continuer leur voyage, sans la même interruption que nous,

pourront suivre une grande route qui les conduira directement de Falaise au Haras dont elle longe la façade. Je m'abstiendrai de tous détails sur un chemin que je n'ai point suivi, mais je trouve parmi les notes que mon fidèle acolyte me fournit à l'avance sur chacune des villes que je dois parcourir ou citer, que celle d'*Argentan*, située entre Falaise et le Haras du Pin, ne mérite guère l'attention du voyageur. C'est une de ces villes stationnaires, sans industrie, où les hommes inactifs se contentent de manger le revenu produit par l'héritage de leurs pères. Elle est bâtie sur une éminence qui s'élève au milieu d'une plaine fertile arrosée par l'Orne.

Un pèlerinage à faire pour un homme de lettres, dans le voisinage d'Argentan, est celui du village de *Ri*, ou plutôt du hameau de *Mézeray* qui en dépend. C'est là qu'est né, d'un pauvre chirurgien, le meilleur et le plus indépendant des historiens dont la France s'honore, *François Eudes de Mézeray*, que Colbert priva de la moitié de sa pension pour avoir indiqué dans son histoire l'origine des divers impôts, et de l'autre moitié pour avoir eu la hardiesse de murmurer de cette suppression. Et puis que l'on vienne nous dire encore, a ajouté Léon à la citation de cet acte ministériel, que nous n'avons plus de dignes émules de Colbert en France!

Le Haras du Pin est peut-être le dernier établisse-

ment d'utilité publique dû à Louis XIV, qui n'eut pas même le temps de l'achever. Si l'on m'a bien informé, ce ne fut que pendant la minorité de Louis XV qu'on le termina. L'architecture du Haras du Pin étale cet appareil de magnificence monarchique que le grand roi aimait à imprimer à ses travaux. Un joli château, séjour des administrateurs, occupe le centre de l'établissement. Les écuries sont distribuées à droite et à gauche sur un plan parallèle et symétrique. Trois larges avenues, percées dans l'épaisseur d'un bois voisin, en marquent majestueusement l'entrée. Du côté opposé, on domine une vaste étendue de pays au milieu de laquelle on distingue les clochers de la cathédrale de Séez; plus près, l'œil se repose sur de gras pâturages, souvent peuplés par les élèves du haras.

L'approche des courses qui ont lieu à la fin de juillet et dans les premiers jours d'août commençait déja à répandre au Pin un air de fête et une nouvelle activité. Tous les étalons, rappelés des remontes, rentrent pour cette époque, afin d'exciter, par leur réunion, la curiosité ou l'admiration des nombreux amateurs que les courses attirent. « C'est un bien petit diminutif de *New-Market*, nous dit un cultivateur du pays, qui déjeunait à côté de nous dans l'auberge du *Tourne-Bride*, et qui venait de faire inscrire un de ses chevaux au nombre des concurrents. On ne vient pas encore ici des quatre

coins du royaume, mais enfin on s'y rend de quinze à vingt lieues à la ronde, et chaque année nous amène quelques étrangers de plus. Vous êtes arrivés ici, messieurs, continua-t-il, quinze jours trop tôt, car c'est dans les trois derniers jours de juillet qu'ont lieu les courses; cependant vous pourrez en avoir une image; il est d'usage d'exercer un mois à l'avance, au moins, les chevaux qui doivent se disputer le prix. »

M. *** nous conduisit en effet sur la *Bruyère de la Bergerie*, théâtre ordinaire des courses. Plusieurs chevaux occupaient déja les bâtiments appelés *le Parquet des grandes écuries*. L'administration louc des places pour ceux que l'on veut exercer sur le terrain même de la lutte. Nous vîmes bientôt après les concurrents préluder à leurs prochains triomphes. Un des plus jeunes et des plus rapides coursiers était confié aux soins du Nestor des jockeis, de ce vieux *Augustin* qui ne connaît de rival en France que *Charles Montreuil*, son élève, et auquel l'Angleterre même n'a point encore montré son maître.

De la *Bergerie*, nous revînmes au haras que M. *** nous fit visiter dans ses moindres parties. Nous parcourûmes successivement l'*Écurie des grands étalons*, celle *des petits étalons*, *de la chaîne*, *du pavillon*, et enfin *l'Infirmerie* et *le Manège*. Je m'informai des noms des propriétaires qui s'occupaient

plus particulièrement de perfectionner la race des chevaux français et dont les élèves se distinguaient le plus souvent dans cette lice qui n'est pas sans quelque gloire. Notre interlocuteur, auquel la modestie défendait de se mettre lui-même sur les rangs, nous a cité MM. *Daupley*, *Lecomte*, *Laroque*, *Galliet*, *Neveu*, *Suchet*, *Chambay*, et *Lambert*.

D'après notre cicerone, c'est à l'administration de M. de Champagny qu'il faut faire honneur de la restauration des haras en France. Depuis cet habile ministre on a voulu restaurer encore, et, s'il faut en croire le concert de plaintes que nous avons entendu s'élever autour de nous de toutes les bouches, à l'indépendance desquelles on pouvait croire, il est à craindre qu'en voulant améliorer on n'ait fait que détériorer. M. *Sirieys de Mayrinhac*, si inopinément passé à la tête de cette administration, intitulée dans un ordre hiérarchique assez bizarre *Administration des Haras*, *de l'Agriculture*, et *du Commerce*, est un de ceux que cette clameur publique désignait comme un des restaurateurs les plus destructeurs de l'époque actuelle.

Nous avons été rejoindre à *Nonant* la grande route qui conduit de Séez à Alençon. Celle que l'on suit du haras à Nonant est d'une diversité charmante; de jolies chaumières, d'agréables maisons de plaisance, une verrerie, de beaux arbres, et de vastes prairies, offrent aux regards une succession

non interrompue d'agréables tableaux. On expie ce plaisir de Nonant à Séez par la monotonie de la grande route et la plane uniformité d'un sol médiocrement fertile. Le peintre *Landon* est originaire de *Nonant;* le bourg de *Merlerault*, à une lieue de Nonant, a vu naître M. *Charles Hugues Laurent de Pouqueville*, qui a déployé en Grèce un si beau caractère comme consul, et un si beau talent comme auteur dans l'ouvrage qui a répandu tant de clarté et d'intérêt sur la situation des Hellènes. Madame de *Manne*, née *Bonjour*, connue par tant de jolis tableaux, est aussi du Merlerault. Les habitants montrent avec orgueil l'obscur berceau qu'elle a illustré.

Il faut que les habitants de la ville de *Séez* ne soient pas adonnés à des occupations bien sérieuses, car je crois qu'il n'est pas une fenêtre ou une porte qui ne soit garnie de quelques curieux pour voir passer notre modeste équipage.

On peut décrire *Séez* en deux mots : Une cathédrale et un évêché, ou bien un évêché et une cathédrale. En effet, si on contemple cette ville, de quelque côté que l'on se place, l'œil ne rencontre que sa cathédrale et son évêché. Si on consulte ses annales, c'est encore de son évêché et de sa cathédrale qu'elles vous entretiennent. Ce siége fut un des premiers qui aient été établis en France après la conversion de Clovis : il remonte à l'an 440. La

fondation de la ville est antérieure d'un demi-siècle environ. On en fait honneur à ces mêmes Saxons qui avaient détruit *Vieux* et *Lisieux*. Ils donnèrent, dit-on, à leur ville le nom de *Saxia*, bien qu'il ait la physionomie un peu latine, dont on a fait *Saia*, et finalement Séez. Le siége de Séez a été occupé par soixante-dix-sept évêques. Les noms des huit premiers enrichissent la légende. Un critique a fait observer cependant qu'il ne faut pas toujours prendre pour des saints ceux qui en ont porté le titre dans ces premiers siècles de l'Église, et que cette épithète de *sanctus*, réservée de nos jours exclusivement pour le *Saint-Père*, était alors commune à tous les évêques et ne s'entendait que dans le sens de *consacré*.

Le dernier de ces huit évêques, *saint Adelin* ou *Adelin le consacré*, a été de plus historien. Il a écrit la vie et les miracles de sainte Opportune, sœur d'un des prélats auquel il succédait. On peut y voir que ce n'est pas au dix-neuvième siècle que l'Église a commencé à ouvrir les portes du paradis aux protecteurs et aux vengeurs des mauviettes ou autres espèces de la gent emplumée. Le bon évêque raconte en effet avec la naïveté de son temps que le jardinier d'*Almenèches*, dont sainte Opportune était abbesse, las de voir ses pois mangés par les oiseaux, en tua quelques uns qu'il mit en fricassée. Il n'en restait plus que les os quand sainte Opportune vint,

par hasard à passer dans le tour. Elle s'informe d'où proviennent ces os, et sur l'explication du jardinier la sensible abbesse le tance vertement, et réunissant les débris de son dîner, rend la vie et donne la volée aux victimes de son cruel ressentiment. Malheureusement, ajoute le biographe, il manquait un os à une des jambes, en sorte que les ressuscités furent boiteux et que leurs descendants l'ont été à perpétuité. Il paraît que cette espèce miraculée s'est perdue, car on n'a pu me l'indiquer dans le pays.

Il n'y a pas un saint dans la liste des soixante-neuf autres évêques de Séez, quoiqu'il y en ait eu plusieurs de très recommandables par leurs talents et leurs vertus. L'*éloquent Serlon*, comme ses contemporains l'appelaient, a fait passer son nom à la postérité par sa haine contre les longues barbes et les longs cheveux, qui étaient fort à la mode de son temps. Prêchant un jour à Carantan devant Henri Ier, fils de Guillaume-le-Conquérant, et toute sa cour, il s'éleva avec tant force et de pathétique contre cet usage efféminé et mondain, que le duc, touché des arguments de l'évêque, consentit à se faire tondre et raser sur-le-champ ainsi que les principaux seigneurs de sa cour; ce qui eut lieu dans l'église même par les mains du prélat, qui, comptant sans doute sur la puissance de ses paroles, avait eu la précaution de cacher une paire de ciseaux dans sa manche. L'histoire a consacré quelques pas-

sages de ce singulier sermon, dans lequel l'évêque s'écriait : *barbas radere devitant, ne pili suas in oscu-lis amicas præcisi pungant*, ce qui veut dire à-peu-près : « savez-vous, mes frères, par quel motif secret on ne veut pas se faire la barbe? C'est qu'avec des barbes rases, on craint d'atténuer par de douloureuses piqûres la douceur des baisers que l'on donne à son amie. » D'où l'on peut conclure que l'art des *sir Henri* et des *Pradier* n'avait pas encore fait de grands progrès en l'an de grace 1104.

Quelques jolis vers défendent de l'oubli la mémoire d'un autre évêque de Séez; celle de *Jean Bertaud*, poëte contemporain de Ronsard et de Desportes, qui transporta dans des sentiments de piété l'expression de sentiments plus tendres et plus mondains.

Une filature de coton, fondée par M. Richard-Lenoir, et appartenant aujourd'hui à MM. *Courtiade* et *Desjardins*, est le seul établissement industriel qui répande quelque aisance et quelque activité dans Séez. On y a établi depuis 1815 des couvents qui ne l'augmenteront pas.

En parcourant les rues de Séez, j'ai été frappé d'un trait de bon sens que ses habitants ont donné en faisant assurer leur ville en masse. Une inscription fait foi de cette transaction.

Il faut noter parmi les noms contemporains,

dignes d'une mention particulière, celui du célèbre *Conté* et celui du chimiste *Curaudeau*.

Léon a exigé qu'avant de prendre la route d'*Alençon* nous fissions une excursion jusque sur un emplacement où l'on suppose qu'a existé jadis un camp, et qu'on appelle aujourd'hui le *Camp du Châtellier*. Nous avons suivi, pour nous y rendre, la grande route de Séez à Argentan jusqu'à *Mortrée*, bourg non loin duquel il est situé. La tradition populaire, toujours fidèle aux camps romains, attribue, comme à l'ordinaire, celui-ci à Jules César; mais les antiquaires du pays prétendent, avec plus de vraisemblance, que ce camp a dû être tracé et occupé par les Francs, tandis que les Romains étaient eux-mêmes retranchés dans d'autres camps, dont on retrouve encore les traces à *Almenèches* et à *Saint-Pierre-de-Goult*. Ils remarquent avec raison que ces dernières enceintes présentent la forme d'un parallélogramme, qui est celle des camps romains, tandis que le camp du *Châtellier* est semi-circulaire. Ce n'est point non plus à la langue des Romains que sont généralement empruntés les noms des lieux circonvoisins. A l'exception de *Mont-Méré* (Mons Mœrorum) et de *Marcé*, lieu que l'on prétend avoir été consacré à Mars, ce sont des noms français que ceux des communes de *Cerqueil*, du *Repos*, de *Francheville*, du hameau de *Bières*, et du *Val-Heureux*, et qui tous

ont dû vraisemblablement leur origine aux événements divers amenés par la chance des combats.

« Au reste, interrompit Léon, il est difficile d'assigner des bornes aux conjectures auxquelles on peut se livrer au sujet des diverses fabriques militaires que l'on retrouve dans cette contrée, où tant de nations différentes ont promené tour-à-tour leurs fureurs et leurs étendards. Comme dans l'histoire de presque tous les peuples de notre Europe, c'est le nom des Romains qui ouvre cette liste sanglante : un monument a traversé les siècles pour témoigner de leur passage ; c'est la pierre trouvée à la source de la *fontaine de la Herse*, près Belême. A l'invasion des Romains succéda celle plus affreuse des Saxons. Aux Saxons succédèrent les Alains et les Huns, forcés bientôt de céder à leur tour devant les Francs, commandés par Clovis. Quatre siècles plus tard, arrivèrent les Normands, dont les conquêtes au-delà de la Manche attirèrent ensuite les Anglais. Je ne vous parle pas, pour terminer, de l'invasion passagère des Prussiens ; car ceux-ci, comme on sait, ne fixèrent point de camp, mais s'installèrent sans façon dans les maisons et dans les lits de leurs hôtes, qui ne leur avaient que trop long-temps appris à abuser des droits du vainqueur. »

Guidés par les indications que M. *Louis Dubois* a consignées dans une excellente notice sur le Camp

du Châtellier, nous avions déja parcouru sa stérile enceinte, et recherché du côté du nord sa porte d'entrée et les traces des fortifications qui la défendaient, quand nous aperçûmes une jeune dame, occupée à crayonner un des plus heureux sites du riche paysage qui entoure à l'horizon cet ancien champ de carnage. Un homme, dont la physionomie vive empruntait une expression nouvelle de la contemplation de ces lieux historiques, était près d'elle debout et pensif, tandis qu'un jeune enfant, aussi indifférent aux souvenirs du passé qu'aux inquiétudes de l'avenir, charmait le présent par les jeux et les exercices de son âge. Une pareille rencontre dans de pareils lieux présupposait, des deux côtés, une identité de penchants et de goûts qui entraînent l'un vers l'autre ceux qui les partagent. Nous voir, nous parler, nous entendre, ne fut l'affaire que de quelques instants. L'aimable famille sut bientôt qui nous étions, l'objet qui nous attirait dans ces lieux écartés et ceux que nous nous proposions de parcourir encore. Nous apprîmes à notre tour qu'elle habitait elle-même Alençon, et nous reçûmes, en échange de nos communications, l'offre de continuer notre voyage de compagnie; elle était faite avec trop de bienveillance pour que nous craignissions d'être indiscrets en l'acceptant.

Nous retournâmes ensemble à Séez, d'où nous partîmes le lendemain matin pour Alençon. Je

m'attachai pendant le trajet à tirer de l'interlocuteur, que nous devions à une si heureuse rencontre, les aperçus statistiques et les observations de mœurs que je ne pouvais me flatter de recueillir moi-même dans un département dont je ne me proposais plus de visiter avec quelque détail que le chef-lieu.

« Si vous ne vouliez qu'une division géographique et politique, me répondit M. ***, dont je cacherai le nom sous l'initiale des anonymes, sous la lettre N***; je vous dirais que le département de l'Orne se partage en quatre arrondissements dont *Argentan*, *Domfront*, *Mortagne*, et *Alençon*, sont les chefs-lieux; mais vous préférez suivre les lignes de démarcation tracées par la nature ou par la civilisation, et, sous ce rapport, le département de l'Orne n'admet guère que deux grandes divisions, celle de l'est et celle de l'ouest. Vous avez presque entièrement parcouru la partie orientale; et vous avez pu vous assurer qu'elle diffère peu du reste de la Normandie. La terre y est généralement féconde, les sites agréables, les habitants actifs et industrieux. Je voudrais pouvoir faire un éloge aussi complet de la partie occidentale; la vérité m'oblige à de nombreuses restrictions. C'est un pays qui n'a jamais eu, même dans son état primitif, les grands traits de la nature sauvage, et qui ne vous offrirait pas en dédommagement l'intéressant spectacle d'une civilisation avancée. Mon attachement pour le département qui

m'a vu naître, loin de m'empêcher de dire que ses forêts, ses landes, ses étangs, et ses marais, lui donnent dans beaucoup de parties un aspect peu attrayant pour un étranger, me déterminera au contraire à appeler votre attention sur un état de choses que les efforts de l'agriculture devraient atténuer chaque jour davantage, et contre lequel j'aimerais à vous voir stimuler notre émulation nationale. Il est effrayant de songer que la charrue sillonne à peine la moitié de la superficie du département de l'Orne, qu'un dixième est tout au plus occupé par ses gras pâturages qui fournissent, il est vrai, à la France sa plus belle race de chevaux de main; et que tout le reste est envahi par des marais qu'on pourrait dessécher, par des étangs souvent insalubres, et par des forêts entremêlées de bruyères et de landes immenses, dont le sol défriché reproduirait sans efforts les belles espèces de bois qui croissent à l'entour.

« Si, du sol, j'élève vos regards sur les hommes qui le couvrent, ils n'appellent guère moins d'améliorations, sur-tout, comme je vous l'ai déja dit, dans la partie occidentale; et j'oserai leur reprocher, avec d'autant plus de fermeté que leur bonheur m'est plus cher, le peu d'émulation qu'ils apportent à s'élever au rang que la nature leur assigne comme créatures intelligentes, et le peu d'efforts qu'ils font pour se procurer ces premières nécessi-

tés du bien-être, qui sont toujours le résultat du travail et de l'activité. Peu jaloux, dans l'intérêt même de leur santé, cet unique gage de leur existence, de se procurer des habitations commodes et bien aérées, c'est dans des huttes d'argile qu'ils s'entassent pêle-mêle avec leur famille et leurs bestiaux; encore ne laissent-ils à l'air et à la lumière, pour pénétrer dans ces humides cabanes, d'autres voies que la porte qu'ils sont contraints d'y pratiquer. Pour eux, souvent affublés de peaux de *biques*, ils semblent, dans ce grossier costume, chercher plutôt à se rapprocher de leurs bestiaux qu'à s'en distinguer, en se parant des produits d'une industrie qui révèle l'intelligence de leur espèce. Les femmes, les femmes elles-mêmes, attachées à la glèbe, vouées aux plus rudes travaux, se flétrissent dès leur printemps, et parviennent sans sève et sans vigueur à l'âge où elles reproduisent une génération languissante et abâtardie.

« — Telle est, interrompit Léon, la population que, dans nos troubles politiques, on trouva prête, non pas pour la guerre de la Vendée qui fut au moins énergique et franche, mais pour les guérillas de la chouanerie; à cette époque le désordre inocula tous les vices à la misère.

« M. N*** est partie trop intéressée dans cette affaire pour vous dire tout ce qu'il y avait et tout ce qui reste encore d'ignorance et de fanatisme dans les

esprits de ses malheureux compatriotes, demeurés inaccessibles à l'action du temps, aux progrès des âges. L'énumération des nombreuses superstitions auxquelles ils sont en proie suffirait seule pour tourmenter et affliger la pensée; ici les nourrices et les femmes n'osent sortir après le coucher du soleil, dans la crainte que le diable ne s'empare de leurs enfants; là, toutes les figures pâlissent autour du lit d'un malade, quand par hasard l'orfraie a fait entendre aux environs son cri lugubre. L'un vous dira qu'avec le lait d'une femme qui a été deux fois mère, et sept hosties consacrées dans la semaine sainte, pendant sept années consécutives, on peut jeter tous les sorts et opérer tous les enchantements imaginables; l'autre ne passera qu'en tremblant devant l'adroit escroc qui lui aura fait accroire qu'il est possesseur du *Cordeau*, conducteur magique, à l'aide duquel il peut faire passer chez lui le lait et le beurre de ses voisins. Peut-être avez-vous été porté à croire que c'est par distinction que cet homme que vous venez de voir passer, a placé en dedans la boucle de ses éperons: détrompez-vous; c'est pour ne pas rencontrer de sorciers dans son voyage. Quant à cette ménagère qui s'achemine vers la prairie, si c'est à sa propreté que vous faites honneur de la préférence qu'elle a donnée à un vase de cuivre pour recevoir le lait de ses vaches, vous lui supposez un motif qui n'a guère de puis-

sance dans ce pays; elle n'a eu d'autre but que de détourner les maléfices de dessus son troupeau. Pressez de questions un peu vives le premier sacristain de village que vous rencontrerez; il y a tout à parier qu'il vous affirmera que, depuis la mort de son curé, il lui a répondu plusieurs messes, dont ce digne pasteur avait, par inadvertance, reçu l'argent de son vivant, et que son ombre a été obligée de venir célébrer après sa mort. Enfin, si vous voulez n'être pas mis vous-même au rang des esprits diaboliques, ou au moins au rang des esprits forts, ce qui est à-peu-près la même chose pour beaucoup de gens, vous ne vous aviserez pas de douter que pendant la messe de minuit les bœufs et les ânes mettent un genou en terre. . . . .

« — Votre jeune ami, reprit M. N***, a peut-être un peu trop présent à la pensée le tableau des mœurs de nos paysans qu'un écrivain a joint, il y a quelques années, au tableau statistique du département que ses fonctions l'appelaient à tracer. Je ne voudrais cependant pas prétendre que tous les traits en soient effacés depuis 1809. — Ni même, repartit plus vivement Léon, que ceux de ces traits qui ont pu être affaiblis depuis 1809 jusqu'en 1815, n'aient pas acquis une force nouvelle dans ces dernières années. Doit-on s'étonner, après tout, que ces ridicules préjugés, que ces absurdes superstitions se propagent et se maintiennent parmi de pau-

vres paysans sans culture, quand leur contagion, envahissant les classes les plus éclairées de la société, se mêle à tous les travaux de l'esprit, infeste tous les jeux de la scène et domine toutes les créations de l'imagination? Car voilà maintenant les fictions de notre poésie, le sujet de tous nos tableaux, le motif de tous nos chants. Mais, ce qui m'étonne surtout, c'est que l'on n'ait pas entrevu le but vers lequel on tendait par un semblable détour; c'est que l'on soit encore à apercevoir que, de la part des *meneurs*, il y a plus de calcul que d'enthousiasme dans l'accueil qu'ils ont fait et qu'ils ont essayé de procurer à ce genre féodal et gothique, et que, du côté des *menés*, on ait été assez dupe pour ne pas voir que, dans le désespoir de nous ramener à l'amour du vieux temps par la réalité, on tentait au moins de nous y allécher par le charme prétendu de ses fictions et de ses contes grossiers. »

Léon ne put être arraché à la vivacité de cette discussion que par l'approche d'Alençon, que madame N*** nous montra dans le lointain. Bientôt nous passâmes au pied du calvaire gigantesque dont les missionnaires ont là, comme ailleurs, marqué leur passage. « Pourquoi, dis-je, en en mesurant des yeux la hauteur, ces ambitieux monuments, dont le mauvais goût perce à travers les dorures dont ils sont surchargés, parlent-ils moins à l'ame que ces croix de village formées d'un bois mal dé-

grossi, ou d'une pierre couverte de mousse? — Cela tient, continua Léon... — à des raisons que vous n'aurez pas le temps de déduire, jeune Ermite, interrompit M. N***, si vous voulez voir la façade de l'hôtel de la préfecture, autrefois le palais de la duchesse de Guise, devant lequel nous voilà. »

C'est un monument remarquable pour une ville de province que ce palais; nous nous sommes promis d'y revenir. Nous avons descendu la rue *Saint-Blaise*, et nos compagnons de voyage nous ont laissé en passant à l'*hôtel de la poste*, d'autant mieux choisi qu'il est peu éloigné de leur demeure.

N° CLXVIII. [27 JUILLET 1826.]

PANORAMA D'ALENÇON.

> Ragotin.... les pria de lui faire au moins la grâce de ne point sortir de la province du Maine, ce qui était très facile en prenant le jeu de paume qui était au faubourg Montsort... Mais Le Destin lui rompit les chiens en disant... que le grand jeu de paume du marché aux moutons était environné de toutes les maisons d'Alençon et au milieu de la ville, et que c'était là où il fallait se placer.
>
> *Roman comique*, part. III, chap. 1.

« La fatigue des deux dernières journées, me dit M. N*** en entrant dans ma chambre le lendemain de notre arrivée, vous rendra peut-être, mon cher Ermite, un peu avare de vos pas, dans l'examen que vous vous proposez de faire d'Alençon et de ses environs; mais pour que cette circonstance ne laisse rien à regretter à votre curiosité ni à notre orgueil, il m'est venu dans la pensée de réduire à quelques tours de conversion opérés sur vous-même, toutes les démarches que vous aurez à faire pour que rien d'important n'échappe ici à vos regards. C'est

du haut de l'observatoire de l'ancienne église des jésuites, occupée aujourd'hui par la bibliothèque publique, que je veux vous faire embrasser l'ensemble et les détails de ce tableau. Il paraît que les révérends pères aimaient à voir ce qui se passait autour d'eux; et s'ils avaient eu la puissance du *diable boiteux*, il n'y a guère de maisons dans la ville qui eussent échappé à leurs regards. Mais les croisées sont quelquefois ouvertes, les jalousies mal fermées, les rideaux transparents, et les bons pères, du haut de leur clocher, pouvaient encore trouver à glaner sans le secours du diable : vous pourrez en juger aussitôt qu'il vous plaira. Le bibliothécaire, qui est un de mes amis intimes, et qui deviendra l'un des vôtres dès que vous le connaîtrez, m'a promis de nous admettre à la contemplation de ce beau panorama; on vient de m'avertir qu'il nous attend.

Nous suivîmes M. N***, qui nous présenta à M. *Clogenson*, littérateur éclairé et conservateur de la bibliothèque d'Alençon. Je savais déjà que M. Clogenson était un des commentateurs de la belle édition des *Œuvres de Voltaire*, que publie M. Delangle. L'objet des travaux de M. Clogenson devint celui de notre entretien. Il m'apprit qu'il était sur le point d'entreprendre un voyage à Cirey et en Suisse pour éclaircir sur les lieux quelques points obscurs des œuvres de son auteur et quelques faits mal interprétés de sa vie. Un zèle aussi

ardent pour la vérité, un culte aussi consciencieux pour l'écrivain qu'on annote placent le commentateur et l'édition hors de la ligne commune.

La bibliothèque, dans laquelle M. Clogenson nous introduisit par un escalier sombre, tortueux et tout-à-fait indigne d'un monument public, est établie dans la partie supérieure de la nef de l'ancienne église des jésuites que l'on a divisée en deux étages. Cette séparation a eu lieu, m'a-t-on dit, en 1800; mais le rez-de-chaussée a été sacrifié à l'emplacement de la bibliothèque. Il est trop bas pour son étendue, et les colonnes dont il est orné ne rendent ce défaut que trop sensible. Après avoir été vouée au culte de Thalie et de Terpsichore, cette enceinte a été rendue à sa destination première, et ces mêmes murs où les faux semblants de Tartufe avaient excité l'indignation des spectateurs ont retenti de pieuses allocutions contre Massillon, et de saintes exhortations à la jeunesse pour l'engager à dénoncer tout ce qui lui paraîtrait contraire aux bons principes dans l'enseignement qu'elle recevrait. Quant à la bibliothèque, elle offre un beau vaisseau dans lequel on a rapporté avec autant de goût que de soin vingt-quatre magnifiques armoires en boiseries sculptées et un beau parquet à feuilles de fougère, riches ornements heureusement sauvés de la bibliothèque de *Val-Dieu.* C'est au zèle de M. *Louis Dubois* que l'on doit la restauration de

cette belle salle et la création de la bibliothèque, formée des débris de celles du *Val-Dieu*, de la *Trappe*, de *Saint-Evroult*, de *Silli*, et de *Saint-Martin de Séez*. Les manuscrits de l'*Histoire de Normandie*, par Ordéric Vital; d'un *Traité de plain-chant*, par Guy d'Arrezo; et d'une *Dissertation sur la Trinité*, par l'abbé de Rancé, sont les morceaux les plus curieux que j'aie remarqués en ce genre. *Le Sommaire, ou Entretenement de vie*, par Jehan Goevrot, premier médecin de François Ier, imprimé à Alençon, en 1530, est le livre le plus rare de cette bibliothèque; et la *Description de l'Égypte* en est le plus magnifique. De la bibliothèque, nous avons passé dans deux petits cabinets où se trouvent quelques tableaux plus intéressants par le sujet que sous le rapport de l'art. On y distingue un portrait de *Rabelais*, et un autre portrait de *Jean Lenoir*, ecclésiastique vertueux et théologien exalté, que ses adversaires, les jésuites, firent condamner aux galères à perpétuité pour lui prouver l'efficacité de la grace.

Nous avons quitté la bibliothèque pour continuer notre ascension vers l'observatoire, espèce de lanterne, percée de huit fenêtres. Je puis certifier que l'on n'y *accède* pas sans efforts.

Le rayon du panorama que l'on domine de ce point élevé s'étend à trois départements, car Alençon, situé sur l'extrême frontière de celui de l'*Orne*,

et, selon l'observation des gens du pays, à-peu-près dans la position où se trouve le clou d'un éventail ouvert, voit aussi se confondre sous ses murs les limites des départements de la *Sarthe* et de la *Mayenne*.

« Vos yeux, nous dit M. N***, ont déja reflété ce vaste tableau; mais, pour qu'il laisse quelques traces dans vos esprits, c'est à la méthode de Condillac, c'est-à-dire à l'analyse qu'il faut avoir recours. Divisons-le donc en quatre grandes parties principales, au-dessus desquelles nous inscrirons le nom des quatre points cardinaux. Je commence par le nord.

« Le premier objet qui fixera nos regards de ce côté, au moins par son étendue, est la forêt d'*Écouves*, dont les cimes verdoyantes et chenues occupent la presque totalité de l'horizon. Dans la même direction, mais en avant et un peu sur la gauche, le château de *Lonray*, appelle votre attention. Vous ne pouvez guère en apercevoir que le faîte à travers les arbres; mais vous aimerez à vous rappeler que c'est là que naquit le maréchal de *Matignon*, et que c'est de là qu'à la première nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy, il accourut à Alençon pour préserver cette ville des douceurs de la *rigueur salutaire*. Plus tard, ce château passa dans les mains de *Colbert de Seignelay*, fils aîné du grand *Colbert*; et c'est probablement à cette cir-

constance qu'Alençon dut le choix que ce ministre fit de ses murs pour y introduire la fabrication de la dentelle. L'aurore de cette industrie date de 1675; elle a brillé de son dernier éclat sous l'empire. Il appartenait au propriétaire de l'ancien château de la famille Colbert de chercher à consoler Alençon de cette perte par la création d'une nouvelle industrie, et c'est ce que M. *Mercier* a heureusement tenté en formant un établissement de mousselines brodées en *points à jours*, travail délicat et digne de l'adresse de nos anciennes *vélineuses.*

« En nous reportant un peu vers la droite, je vous signalerai d'abord, sur le plan le plus reculé, la colline isolée qui s'élève au milieu d'une plaine assez étendue : c'est la butte du *Baitron*, ancien emplacement d'un château fort qui n'existe plus. En deçà est la petite et ancienne ville d'*Essey,* capitale des *Essuins,* dans le château de laquelle naquit, au quatorzième siècle, le duc d'Alençon, Jean Ier. Je doute que vous puissiez découvrir d'ici le château de *Boisroussel,* situé tout près d'Essey; mais vous serez au moins bien aise de savoir que c'est la retraite choisie par M. *Rœderer,* depuis 1814. Tour-à-tour agriculteur et homme de lettres, cet ancien homme d'état embellit cet asile de jardins charmants et d'agréables plantations, et occupe ses loisirs par de philosophiques écrits, au premier rang desquels il faut placer ses *Mémoires pour*

servir à une nouvelle histoire des règnes de Louis XII et de François Ier.

« Quant à la ville, c'est sous le moins favorable de ses aspects qu'elle se présente d'abord à vos regards, qui ne peuvent embrasser que les faubourgs assez insignifiants de l'*Ecusson* et de *Lancrel;* mais elle vous offrira plus d'intérêt du côté de l'est, vers lequel je vous engage à vous tourner. L'hôtel de la préfecture et l'église de Notre-Dame occupent les deux points extrêmes de ce nouveau quart de cercle. Vous avez déja eu l'occasion de remarquer en arrivant la façade du premier de ces deux édifices, qui est un des plus beaux et des plus considérables d'Alençon. Ce fut Élisabeth d'Orléans, fille de Marguerite de Lorraine et femme de Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, qui fit construire cet hôtel après la mort de son mari. La ville d'Alençon eut donc l'avantage de pouvoir offrir pour demeure à l'impératrice *Marie-Louise*, lors de son passage en 1811, un palais qui avait appartenu à sa famille.

« Une tour carrée d'un sombre aspect vous indique l'église *Notre-Dame;* la nef a été commencée au milieu du quatorzième siècle. La tour, que le feu du ciel a frappée deux fois, en 1744 et 1808, est d'une construction plus récente, aussi bien que le portail, devant lequel je vous engage à vous arrêter, ne fût-ce que pour voir la singulière position qu'il a

plu au sculpteur de donner à un saint Jean qui contemple la sainte Vierge. La place qui avoisine l'église était celle du cimetière de la paroisse, dans ce temps de bonne police et de saine philosophie où l'on avait peur des revenants, mais où l'on ne redoutait rien pour les vivants de la putréfaction des morts. Aujourd'hui cette place sert de marché aux légumes, et rappelle à notre souvenir le nom de M. *de la Magdelaine*, premier préfet du département de l'Orne, selon l'ordre chronologique. Dans la partie la plus basse de cette place, et à-peu-près vers le centre, se trouve une ancienne maison, bâtie en pierre et en granit, que la tradition désigne comme ayant servi d'habitation à Henri IV; vous devez la reconnaitre d'ici, au pavillon très élevé qui la surmonte, et, si vous voulez la voir de plus près, vous chercherez la porte-cochère qui porte le n° 18. En tournant vos regards vers l'hôtel de la préfecture, vous avez sans doute déja remarqué, à l'extrémité de la ville, dans le faubourg *Casan*, un édifice d'une structure assez équivoque : c'était un couvent dont on a fait une caserne que l'on appelle la *caserne des Capucins*, en mémoire de ses premiers hôtes. La ville, qui est sans garnison, verrait avec plaisir qu'on en fît un séminaire de dragons.

« Reprenons maintenant notre vol à l'horizon, en nous replaçant sur la ligne imaginaire qui sépare le nord de l'est. Je n'arrêterai vos regards ni sur la

route de Rouen ni sur celle de Paris, que vous connaissez déja. La place triangulaire qui les sépare deviendra célèbre parmi les amateurs de beaux chevaux : c'est le nouveau champ de foire où se vend, le jonr de la Chandeleur, l'élite des élèves du département. Si je pouvais entr'ouvrir le rideau de collines dont on aperçoit le sommet sur le plan le plus reculé, je vons ferais pénétrer jusqu'au monastère de *la Trappe*, dont je ne vous dirai rien pour ne vous en pas dire trop. A trois lieues en avant de ces collines sont les hauteurs qui dominent la commune de *la Mesnière*, où est né ce comte *de Puisaye*, que les gens de son parti ont accusé d'incapacité et de trahison, et qui a cruellement rétorqué l'accusation contre eux, dans les mémoires qu'il a publiés à Londres en 1803. En vous plaçant exactement à l'est, vous apercevrez la tour de *Mortagne* et le plateau couronné par cette ancienne capitale dn Perche. La forêt de *Perseigne*, dont l'extrémité cache celle de *Belesme*, unit l'horizon oriental à l'horizon méridional, et s'étend depuis les environs de *Mamers*, à cinq lieues d'Alençon, jusqu'au château de *Courtilloles*, qui en est à un peu moins de deux lienes. Une ligne non interrompue de collines fait suite à la forêt, et règne jusqu'à *Héloup*, que voici à votre droite, et ne laisse à l'œil qu'une étendue assez bornée à parcourir.

« Un seul souvenir vient répandre quelque gaieté

sur ce tableau d'une uniformité un peu monotone, c'est celui de la marche grotesque des héros du *Roman comique*. Voilà cette route du *Mans*, parcourue par le *Destin*, la *Rancune*, et *mesdemoiselles* l'*Étoile* et la *Caverne*. *Ragotin* y éprouverait peut-être moins de mésaventures aujourd'hui. Une belle route en gravier, qui date du règne de Louis XVI, conduit du Mans à Alençon; ce n'est plus comme dans le bon temps où la route par *Arsonnai* était impraticable, même aux jours de la canicule, et où celle de *Saint-Paterne* n'était guère moins détestable. Mais j'abandonne le département de la Sarthe pour revenir à la description du sud de notre ville, où nous rentrons par le faubourg *Montsort*, en prenant Ragotin pour guide.

« Ce serait inutilement, je crois, que l'on chercherait aujourd'hui la salle où le petit avocat manseau voulait, par économie, installer sa troupe. Si quelque nouvel Épiménide se réveillait à Alençon, il aurait aussi quelque peine à reconnaître un ancien couvent de visitandines dans l'hôtel et les jolis jardins de la *Sénatorerie*, situés près le Pont-Neuf. Ces lieux furent long-temps embellis par les fêtes charmantes auxquelles M. Rœderer ne dédaignait pas alors d'inviter une noblesse empressée qui, depuis 1814, ne lui a pas encore rendu ses avances; cette noblesse, si ce n'est par reconnaissance, devrait du moins, par politique, avoir plus d'égards pour un

homme dont elle ne saurait braver impunément la mémoire. Il est difficile, par exemple, que l'ex-sénateur ait perdu tout souvenir de ce prince qui brigua, en 1809, le commandement de la garde d'honneur à cheval, et qui reçut en récompense une petite bague ornée de diamants, à laquelle il ne pouvait certainement pas attacher, à cause de sa très modeste valeur, le grand prix qu'il semblait y mettre. Il n'est pas possible non plus que M. Rœderer ait oublié les noms de tous les nobles officiers et sous-officiers qui étaient sous les ordres du prince; et il est à parier qu'il a encore présents à la pensée et les protestations et les serments de fidélité faits au régime d'alors par tous les fidèles du régime d'aujourd'hui. La confiance que ces messieurs ont de sa haute philosophie les rassure probablement contre l'indiscrétion de sa mémoire.

« Non loin d'nn clocher, en forme d'entonnoir renversé, qui est celui de l'église du faubourg *Montsort* ou *Montsor*, vous devez découvrir le faîte de la manufacture de MM. *Clérambault* et *Lecoq*. Ces deux estimables négociants ont prêté l'appui de leurs richesses et de leur crédit à un jeune Alençonnais, nommé *Beaumé*, qui est parvenu à dérober aux manufactures de Tarare le secret de la fabrication de leurs belles mousselines.

« Une cheminée, élevée en obélisque au-dessus de vastes toitures qui servaient jadis d'abri à de

douces bénédictines, protége aujourd'hui un établissement rival de celui dont je viens de vous parler; c'est la manufacture de mousselines de M. *Mercier*.

« Au-dessous de cette manufacture, le sommet verdoyant de jeunes arbres vous indique la place du *Camp du Roi*, ainsi nommée depuis 1417, année où Henri V, roi d'Angleterre, y campa, quand il se rendit maître d'Alençon. C'est le *Campo Vaccino* de notre ville. C'est là que chaque jeudi les paysans manseaux et normands font assaut de ruses et d'adresse, et qu'on livre à leurs méditations le spectacle sanglant des exécutions judiciaires. Voici, sur la rive droite de la Sarthe, notre hôpital, situé précisément dans l'endroit le plus marécageux et le plus malsain de la ville. Il est voisin du *Vieux-Pont de Sarthe*. En nous reportant toujours vers l'ouest, vous remarquerez, au moins par sa laideur, l'*église Saint-Léonard*, qui s'élève au centre d'un quartier où l'industrie n'a point encore pénétré, c'est-à-dire où la population est livrée à toutes les privations et à toutes les douleurs de la misère. On adoucirait au moins ses maux en lui procurant un air plus pur et des habitations moins humides, si on établissait un quai depuis la *rue du Pont-Neuf* jusqu'à l'ancienne porte de la *rue de Sarthe*. Cette mesure, dont notre administration municipale s'occupera quelque jour, embellirait et assainirait l'hôpital lui-même et

toute la partie de la ville qui se trouve jusqu'à l'église Saint-Léonard.

« Au premier plan du tableau et directement au sud, se présente *la Halle au blé*, d'une forme circulaire et d'une architecture un peu lourde. Au-dessus des galeries du rez-de-chaussée, on a ménagé des boutiques qui forment notre Palais-Royal aux foires de la *Chandeleur* et *du Grand-Lundi*. Derrière cette halle s'élèvera bientôt une salle de spectacle qui pourra contenir six cents spectateurs, et dont les dessins, que M. Clogenson pourra vous communiquer, promettent un monument de plus à la ville. Nous serons redevables de cette succursale du culte de Thalie et de Melpomène à M. Mercier, qui a déja fait élever l'an dernier les jolies boutiques en arcades que vous voyez se développer sur une ligne circulaire parallèle à celle de la halle. Vous vous étonnerez peut-être qu'Alençon, riche en assez beaux monuments, n'ait pas de salle de spectacle. Apprenez que jadis elle en eut une qui fut détruite à la voix de ce fanatisme ardent, qui, en proscrivant tous les plaisirs, voudrait proscrire tous les arts. Tout ce quartier, qui prend aujourd'hui une nouvelle existence, était peuplé autrefois de couvents de cordeliers et de béguines, que, sans être enclin à porter un jugement téméraire, on pouvait trouver un peu trop voisines des bons pères.

« Maintenant concentrez, je vous prie, votre at-

tentiou sur ce coin du tableau : c'est le berceau d'Alençon; ce sont les restes de cet antique château autour duquel les premiers habitants de notre ville groupèrent leurs demeures. Pour remonter à la cause première de la fondation du château, et par suite de la ville d'Alençon, il faudrait vous raconter l'histoire de la captivité et de l'évasion du jeune duc Richard, fils de Guillaume-longue-Épée, que votre mémoire suffira pour vous rappeler sans mon secours. Je me bornerai donc à vous dire qu'Yves-de-Belesme, qui avait contribué par la sagesse de ses conseils à soustraire le jeune duc aux soins intéressés de Louis d'Outre-Mer, reçut pour récompense tout le territoire qui se trouve entre Domfront et Alençon, à la charge d'élever deux forteresses à la place où sont encore aujourd'hui les débris des châteaux de ces deux villes. Les officiers attachés à la personne d'Yves-de-Belesme cherchèrent à se loger auprès de leur patron, et ce fut l'origine des rues du *Château*, du *Val-Noble* et aux *Sieurs*, dont le peuple a fait depuis la *rue aux Cieux*, ce qui prouve que ce n'est pas toujours dans les mots qu'il faut chercher les étymologies. Henri IV, qui avait eu trop de châteaux à assiéger pour aimer à les voir, ordonna en 1585 de raser ce qui restait de celui-ci. Il n'excepta que le donjon, qui est aujourd'hui au niveau du sol, tandis que trois des tours qu'il avait proscrites élèvent encore leur front, orné de cré-

neaux; mais il serait difficile à une noblesse fidèle d'y rien faire pour la ligue. L'une de ces tours, qui est surmontée d'une tour plus petite, sert de prison, et est désignée sous le nom de *Tour couronnée.* Les tribunaux occupent le bâtiment moderne qui unit cette tour aux deux tours jumelles qui accompagnent le pavillon d'entrée de l'ancien château d'Alençon. Cette partie du château date du commencement du quinzième siècle, et a été élevée par Jean I[er], dit *le Sage.* C'est dans le pavillon que la cour d'assises tient ses séances; bientôt elle sera réunie aux tribunaux, dans le nouveau palais de justice que l'on a bâti sur l'ancienne place du Donjon. Il faut faire honneur de ce monument à M. *Félix de Larue,* neveu de l'architecte qui a présidé à la construction de notre hôtel-de-ville. On distingue aisément d'ici les quatre colonnes de granit de Hertré qui ornent sa façade, les neuf croisées dont elle est percée, et l'inscription en lettres de plomb doré qui s'y trouve placée.

« Je vous engagerai à effacer un instant de votre pensée ce palais de justice, pour le remplacer par le palais de nos ducs et par les fortifications qui les entouraient, et à évoquer en même temps, dans cette gothique enceinte, les personnages les plus célèbres qui l'ont habitée. Au premier rang se présentent les figures rébarbatives des cruels *Talvas,* et cet infortuné *chevalier Giroye,* qui a laissé son

nom à la tour où il avait gémi; vient ensuite ce *Robert de Montgomery*, dit *le diable*, anssi craint dans le Maine que redouté en Normandie: puis, se présentent sous un plus doux aspect, ce *Pierre II*, qui faisait tour-à-tour de pieuses stations à l'abbaye du Val-Dieu, et de douces retraites chez madame *de Blandé;* ce *Jean second*, qui ne fut pas, dit-on, indifférent à *Jeanne d'Arc;* ce bon *René*, qui tâcha de se maintenir dans cet asile contre la politique insidieuse de Louis XI; et enfin cette célèbre *Marguerite de Navarre*, qui a écrit dans ces lieux mêmes ses *Nouvelles galantes*, auxquelles les mauvaises langues prétendent que les maris et les belles d'Alençon ont fourni plus d'un sujet.

« A droite du palais de justice, voici l'hôtel-de-ville, qui fait partie du dernier quart de notre panorama, c'est-à-dire du quart occidental. La place sur laquelle cet hôtel est situé porte à ses angles des écriteaux qui sont l'image de bien des gens. Après avoir changé de couleur autant de fois qu'ils ont dû recevoir une empreinte nouvelle d'un nouveau pouvoir, ils portent aujourd'hui les mots *place Bourbon*, écrits sur un fond blanc, au travers duquel il est impossible d'apercevoir la moindre trace de leurs anciennes nuances. Au-delà de l'hôtel-de-ville et de la Briante sont *les promenades* commencées en 1784, sur le terrain de l'ancien parc de la maison de plaisance que les ducs d'Alençon possé-

daient hors l'enceinte du château; ces promenades ont été agrandies encore en 1814. Elles sont assez jolies pour mériter des promeneurs; malheureusement il est dans nos salons d'autres tapis verts, qui ont la préférence sur ceux de ces bosquets; on aime mieux s'y disputer sur un *quinola*, une *misère*, ou une *vole*, que de se livrer à un exercice agréable et salutaire.

« La longue et belle rue qui sépare les promenades des bâtiments spacieux que vous voyez un peu plus loin, est la *rue de Bretagne*, et ces batiments dépendent de *Bicêtre*. C'est dans la maison de la rue de Bretage, qui porte le n° 6, que fut arrêté en 1800, par la trahison du général *Guidal*, commandant le département, le comte *Louis de Frotté*, dernier chef de l'armée royaliste. Qui aurait prévu alors que, douze ou treize ans plus tard, le traître serait fusillé lui-même dans la plaine de Grenelle, comme M. *de Frotté* l'avait été à Verneuil? Juste retour des choses d'ici-bas!

« La maison de *Bicêtre* offre là, comme ailleurs, la douloureuse et dégoûtante réunion de toutes les misères et de tous les vices qui peuvent accabler notre espèce; mais on y voit avec peine que les alié nés soient confondus dans cette réunion, et sur-tout qu'ils soient aussi mal logés. — Dans l'Orient, interrompit Léon, où les fous ont été placés sous la sauvegarde de la superstition, ils sont traités avec

tous les égards et tous les soins que leur situation réclame; chez nous ils ne sont que sous la sauvegarde de l'humanité, et on les entasse dans des cachots infects et malsains, à côté de vils criminels! »

« Le collége qui est à vos pieds, reprit M. N***, est le dernier objet qui me reste à vous désigner en cette ville. Il a été réédifié et augmenté par les jésuites en 1727; les bons pères s'y étaient établis dès 1675. On cite parmi ceux qui y ont professé, *le père Delarue* et *le père Ducerceau;* ce dernier faisait en outre les délices de la province par son *Messager du Mans. Bourdaloue* et *Laneuville* y ont prêché. C'est aussi au collége d'Alençon que *Fréron* a occupé quelque temps une des chaires de la société, qu'il abandonna pour devenir ce que chacun sait. Le collége est aujourd'hui sous la protection de l'administration municipale, et dirigé par M. *Frémi;* aussi le nombre des élèves croît-il chaque jour: on y compte en ce moment cent quatre-vingts pensionnaires.

« J'ai réservé pour mon dernier tableau, poursuivit notre complaisant cicérone, la partie la plus riche et la plus variée de l'horizon qui nous entoure. En portant vos regards vers le sud, de l'autre côté de la Sarthe, vous remarquerez, plus ou moins rapprochés, le *château de l'Ile,* le village de *Saint-Germain*, et la maison de campagne appelée le

Berteau, près de laquelle est la fontaine minérale de *Saint-Barthélemi,* qui n'est plus à la mode parmi les médecins, mais que quelques malades, qui s'en trouvent bien, visitent encore. Dans la direction de la fontaine, à trois lieues environ, est le village de *Saint-Ceneri*, qui doit son nom à un solitaire italien qui vint y mourir en 666. A côté du village sont les ruines d'un château fort que trois cents de nos compatriotes défendirent vaillamment pendant trois mois contre le canon de quinze cents Anglais. En remontant vers l'ouest, je signalerai à votre attention le village des *Châtelets*, où de tendres rendez-vous en ont quelquefois amené de plus sérieux. Les bois qui avoisinent le château de *Verveine* et les carrières granitiques de *Pont-Percé*, de *Hertré* et de *Beauséjour,* d'où sont sortis les matériaux de nos plus anciens comme de nos plus modernes édifices C'est près de *Pont-Percé*, dans les fissures des roches de granit, que l'on trouve le plus fréquemment les cristaux connus sous le nom de *diamants d'Alençon.* Il faut être averti, pour s'apercevoir qu'il y a près de la ferme d'*Hertré,* à cent pas de la route de Bretagne, les ruines d'un vieux château, cité pour avoir reçu dans ses murs Henri Ier, roi d'Angleterre, il y a environ six cents ans.

En se rapprochant du nord, on distingue la *Butte*

de Chaumont, colline détachée de toutes celles qui l'entourent, et dont le point culminant est aussi le plus élevé de notre département. Vers la droite est le château de *Glatigni*, que fait construire le maréchal de camp *Cavalier*, qui commandait le régiment des dromadaires en Égypte. Du côté opposé, sur les bords de la route de Bretagne, s'élève le *Château de la Touche*, qu'habite le lieutenant-général *Bonnet*. Enfin, en tirant un peu sur la gauche, nous abattrons notre vol sur les longues collines de *Sainte-Anne*, village célèbre par la foire qui s'y tient, et par les miracles qui s'y opèrent tous les ans, le 26 juillet. »

Après avoir promené long-temps encore nos regards sur le panorama naturel dont M. N*** venait de nous donner une explication si détaillée, nous nous disposions à quitter ce magnifique spectacle, quand il nous y ramena une dernière fois encore, en nous disant : « Avec le desir que vous paraissez avoir, bon Ermite, d'embrasser d'un seul coup d'œil tout ce qui intéresse Alençon, je puis penser que vous ne serez pas fâché de ne descendre de cet observatoire qu'après avoir été initié à la connaissance des hommes aussi complétement que vous venez de l'être à celle des lieux et des faits. Profitons de l'avantage de notre situation, et souffrez que je vous indique le berceau des différentes célébrités

dont nous nous honorons et même de celles dont nous ne nous honorons pas. »

A ces mots, nous reprîmes les places que nous occupions d'abord dans l'observatoire, et M. N*** continua en ces termes :

« Je reporterai d'abord vos regards sur la rue *aux Sieurs* ou *aux Cieux*, que vous avez remarquée non loin du château. Vous apprendrez que c'est là qu'a vu le jour, le 29 août 1753, le lieutenant-général *Jean-Augustin Ernouf*, porté sur nos registres de naissance comme fils de *Jean-Charles Ernouf*, dit *Manuel, maître de danse*, origine sur laquelle je n'appuie que parceque quelques biographes semblent avoir voulu la dissimuler sous un vernis de noblesse, et qu'il me semble juste de laisser à chacun l'honneur de son point de départ. C'est dans cette même rue qu'est né, le 28 octobre 1755, *Jacques-Julien Houton de la Billardière*, médecin voyageur et naturaliste, que l'institut a admis dans son sein en 1800. C'est encore là que demeure un fils qui promet de rappeler le talent de son père, *Pierre-François Godard*, habile graveur en bois [1]. Le général espagnol *Santa Rosa*, tué en Grèce pour la cause de

[1] C'est à M. Godard d'Alençon que l'on doit ces médaillons, petits chefs-d'œuvre de la gravure en bois, qui décorent les *Jeux de cartes historiques* de M. Jouy.

cette liberté qu'il ne pouvait plus servir dans sa patrie, trouva quelque temps un asile hospitalier dans la rue *aux Cieux*, tandis que son compatriote *Torrijos* en avait cherché un rue *du Bercail*.

« La rue *Saint-Blaise*, celle où se trouve la préfecture, s'enorgueillit d'avoir vu naître, le 23 mai 1762, le célèbre *des Genettes* (René-Nicolas Dufriche), dont le nom est si honorablement associé à la gloire de notre armée en Égypte, qu'il préserva de la peste. Nous réclamons également comme nos compatriotes le général du génie *Valazé*, cousin du docteur des-Genettes, bien qu'il soit né près d'Essey, à la maison de campagne *des Genettes*, apanage de la famille Dufriche; et son père, qui mourut comme aurait pu faire un citoyen de Sparte ou de Rome. On se rappelle que, condamné par le tribunal révolutionnaire, il se poignarda en entendant son arrêt. Un de ses co-accusés ne s'étant pas aperçu qu'il se fût frappé, lui dit : *Tu pâlis, Valazé?* — *Non, je meurs,* répondit-il. Avant de vous attirer dans la rue Saint-Blaise, j'aurais dû vous arrêter un instant rue du *Val-Noble*, où M. de Boisjolin, dont vous avez relaté les titres poétiques en parlant de Louviers, naquit le 29 juin 1760. Son père, qui portait son nom de famille, celui de *Vieilh*, s'y fit connaître par plusieurs brochures sur les finances, parmi lesquelles il y en eut une qui lui procura, en 1763, les honneurs de la Bastille. Il était coupa-

ble d'avoir réclamé des mesures économiques et un allégement aux misères du temps.

« Tout près de nous, au coin de la rue du Collège et de la porte *Lancrel*; est la maison où est né le lieutenant-général *Bonnet*, qui s'honore d'avoir eu une origine à-peu-près semblable à celle du poëte Favart. Il partit simple soldat.

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

« Cette rue se recommande encore à nos souvenirs par les noms de M. *Charpentier*, capitaine d'artillerie de marine et traducteur du *Traité d'artillerie navale* du général Howard-Douglas, et de M. *Bourdon*, membre de l'Université, auteur estimé de plusieurs ouvrages de mathématiques.

« Il faut vous diriger vers l'église Notre-Dame pour trouver la rue *du Bercail*, qui y fait face; c'est là que demeura, dans les dernières années de sa vie, l'historien de notre ville, *Pierre Joseph Odolant-Desnos*, qui a trouvé un spirituel continuateur dans M. l'abbé *Gauthier*, chapelain de Bicêtre. C'est sous le petit dôme que vous avez pu remarquer parmi les bâtiments divers de cet établissement que cet homme vraiment évangélique exerce les fonctions de son saint ministère et apprend aux infortunés qui ont failli que

Dieu fit du repentir la vertu des coupables.

La rue du Bercail compte aussi parmi ses habitants deux jeunes médecins qu'une gloire commune semblait attendre. Un seul, le docteur *Bougon*, poursuit sa carrière; l'autre, Henri Auguste *Duval*, a été arrêté par la mort au milieu de la sienne, et n'a laissé que ses amis dans la confidence de son mérite.

« Le faubourg Monsort réclame M. *Lermier*, un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, et auteur de plusieurs intéressants ouvrages sur les constructions hydrauliques.

« La tradition ne nous a point transmis l'indication des maisons où sont nés *Blessebois*, *Bourdier*, *Cormier*, madame *de Villedieu*, *Guillaume Lerouillé*, auteur d'une glose latine très curieuse sur la Coutume du Maine et sur les Statuts du duché d'Alençon. On y voit que les braconniers étaient punis comme les voleurs de graud chemin, qu'un vilain qui donnait un soufflet à son seigneur subissait la peine capitale; qu'on donnait la torture sur des présomptions; que les biens des hérétiques étaient confisqués, et qu'on brûlait les sorciers. Nous sommes dans une égale ignorance sur le lieu précis de la naissance de M. de *La Servière*, écrivain couronné par plusieurs académies de province, et secrétaire intime de M. *Franchet*.

« Parmi les célébrités ridicules, je vous citerai la fameuse *sibylle* de la rue de Tournon, mademoiselle *Lenormant*, qui est Alençonnaise. Parmi

les célébrités fâcheuses, nous sommes contraints d'inscrire les noms de *Castaing* et ceux de Jean René *Hébert*, dit *le Père Duchesne*. Vous pouvez voir en passant, dans la grande rue, la petite maison portant le n° 80, dans laquelle ce démagogue a vu le jour le 15 novembre 1757. Nos vieillards ont conservé le souvenir de l'extrême probité de son pére; sa mère était noble. Dans quel sang avait-il puisé la rage qui l'animait? »

M. N*** termina par ces mots ses indications et sa nomenclature, et nous descendîmes de l'observatoire presque aussi lentement et aussi péniblement que nous y étions montés.

N° CLXIX. [5 AOUT 1826.]

LES EAUX DE BAGNOLES.

Sic præsentibus utaris voluptatibus, ut futuris non noceas.
SENEC.

En goûtant les plaisirs de l'ardente jeunesse,
Songez à ne pas nuire à ceux de la vieillesse.

Caen est pour moi, à ce qu'il paraît, la terre promise; m'en voici encore éloigné par un accès imprévu de rhumatisme goutteux qui prolonge mon séjour à Alençon. Léon, aux premières atteintes du mal que j'ai ressenti, s'est empressé de s'informer quel était le médecin le plus en vogue de la ville. On lui a cité trois noms qui paraissent inspirer ici une confiance égale; ce sont ceux des docteurs Lib***, Lég***, et Lav***. Je me suis décidé pour le premier, en me rappelant qu'il m'avait été désigné comme possesseur des manuscrits du principal historien d'Alençon, Odolant-Desnos, dont il a épousé la petite-fille. Malheureusement le docteur Lib*** venait de partir pour sa terre *des Vignes*, un instant

avant celui où Léon se présenta chez lui. Il s'est hâté alors d'avoir recours au docteur Lav***, qui, étendant jusqu'à moi une faveur qu'il restreint à-peu-près maintenant à ses seuls amis, a bien voulu me prodiguer ses soins.

« Vous me trouverez sans doute assez accommodant, me dit le docteur après qu'il eut observé les symptômes de mon mal; vous deviez vous rendre d'ici à Vire, Monsieur l'Ermite? Eh bien! je retarderai peu votre départ, et je ne changerai rien à votre route. Je vous engagerai seulement à faire une halte de quelques jours à moitié chemin, aux *Eaux de Bagnoles*. — Je vous entends, docteur; quand on n'a plus rien à espérer de l'art, il faut se jeter dans les bras de la nature, et vous aimez mieux laisser à celle-ci la chance des revers. — Ce n'est point là ma pensée; j'ose me flatter au contraire de faire concourir l'un et l'autre à les éloigner long-temps encore. — C'est donc des *eaux de Bagnoles* que vous attendez ce phénomène? — Oui, mon cher Ermite. Le nom de ces eaux n'a pas sans doute frappé vos oreilles aussi fréquemment que ceux de *Bagnères*, de *Baréges*, du *Mont-d'Or*, ou de *Plombières*: il est plus connu jusqu'à présent des malades que des oisifs. Quand les embellissements qu'on y a faits depuis quelques années auront pris leur entier développement, ces derniers y afflueront sans doute; il suffit, quant à présent, que les

premiers se trouvent bien du séjour qu'ils y font.
« L'action de ces eaux n'est pas seulement puissante sur des rhumatismes goutteux comme le vôtre : sciatiques, maladies cutanées, catarrhes rebelles, blessures d'armes à feu, ankiloses, toux, obstructions, œdèmes, voilà les maux nombreux que ces eaux salutaires guérissent ou adoucissent chaque jour. — Cette énumération est très rassurante, docteur, pour tous ceux qui n'ont pas encore épuisé la patience du rapide messager qui nous apporte toute cette aimable troupe sur ses ailes, et qui, au besoin, l'aide encore de sa faux. — N'importe, interrompit Léon, avec un accent moins stoïque que le mien, partons pour Bagnoles. — Dans deux jours vous en aurez la permission de la faculté, reprit le docteur. »

Ces deux jours de souffrances et d'attente ont été abrégés par les fréquentes visites et les longues causeries de mon aimable Esculape. On ne peut former en l'écoutant qu'un regret qui ajoute encore à l'estime qu'inspire son caractère, c'est que la discrète réserve que lui impose son état réprime un peu l'épanchement de ses communications. Il y a pourtant un si grand fonds de bonhomie dans sa causticité, que je suis convaincu que ceux qui sont l'objet de ses bons mots doivent être les premiers à les lui pardonner. J'ai remarqué aussi, en faveur de

sa philosophie, que, malgré la longue expérience qu'il a des hommes, il a conservé pour eux beaucoup de bienveillance; et en faveur de la rectitude de son esprit, que, malgré l'étendue de ses connaissances, il ne croit pas plus qu'il ne faut à son art.

Nous avons fait nos derniers adieux au docteur et à M. N***, dont nous nous sommes séparés avec les sentiments que l'on éprouve en quittant un vieil ami, quoique notre connaissance ne date que de quelques jours. Nous cheminons en malades, c'est-à-dire au pas; sur la grande route d'Alençon à Rennes; nous la quitterons à *Prez en Pail*, pour prendre, jusqu'à *Couterne* seulement, celle qui conduit à *Domfront*. Nous avons le temps d'examiner les châteaux et les chaumières qui bordent la route. La première maison de plaisance qui nous a frappés par son étendue et l'agrément des jardins qui l'environnent est celle de *Verveine*. Nous apprîmes qu'elle appartenait à M. *J. Rattier*, honorablement connu à Paris dans le commerce de la draperie. A quelques milles plus loin, deux énormes grenades dorées, qui surmontent les pilastres d'une grille, située sur le bord de la route, indiquent la retraite du général *Bonnet*, qui nous avait été déjà signalée du haut de l'observatoire de la bibliothèque d'Alençon.

Nous remplissons par la lecture le repos que la

monotonie de la route laisse à notre curiosité, c'est Léon qui analyse notre bibliothèque de voyage.

« Bagnoles, me dit-il en achevant de parcourir une notice insérée dans les *Archives de la Normandie*, publiées par M. Louis Dubois, Bagnoles est le seul établissement d'eaux thermales que la France possède dans les départements du nord-ouest. Son nom, que l'on a même écrit autrefois *Baignolles*, indique, comme celui de *Bagnères*, que la destination de ces divers lieux remonte à des temps fort reculés. C'est évidemment du mot de basse latinité *bagnuin*, employé pour *balneum* que ces deux noms dérivent. Le souvenir le plus ancien que la tradition ait conservé de Bagnoles ne se rapporte cependant qu'au commencement du seizième siècle; encore l'anecdote qu'elle a consacrée peut-elle paraître assez douteuse. On raconte qu'un cheval malade, abandonné de son maître, et poussé par le hasard au bord de la fontaine de Bagnoles, se désaltéra et se plongea dans ses eaux. Son instinct, excité par l'adoucissement que ce premier bain apporta à son mal, le retint aux environs de la fontaine et le ramena chaque jour dans son sein. Retrouvé par ses anciens maîtres, ils cherchèrent la cause de cette cure miraculeuse, observèrent le cheval, et découvrirent la fontaine de Bagnoles.

« Il paraît résulter de quelques anciens titres qu'elle était connue sous ce nom dès 1614; mais ce

n'est que de 1687 que date sa réputation thermale. Un arrêt du conseil du 10 juin de cette même année concéda cette fontaine à deux entrepreneurs. En 1692, on y construisit des bains, une chapelle, et quelques bâtiments d'habitations qui ont subsisté jusqu'à la fin du siècle dernier. Je passe sous silence les analyses contradictoires qui ont été données des eaux de Bagnoles dans un temps où l'art n'avait point encore les moyens d'arriver à ce degré de certitude auquel il peut atteindre aujourd'hui. MM. *Vauquelin* et *Thierry*, appelés il y a dix ou douze ans à les examiner de nouveau, y ont reconnu du muriate de soude, et en moindre portion le sulfate et le muriate de chaux ainsi que le muriate de magnésie. Le limon de la fontaine contient du soufre et du fer. La température de la source est de vingt-deux degrés de Réaumur. Cet établissement a repris depuis 1814, parmi nos eaux thermales les plus renommées, le rang qu'il n'aurait jamais dû perdre. Il doit sa réhabilitation aux soins du propriétaire actuel, M. *Alexandre Lemachois* [1], qui a multiplié autour de cette fontaine des constructions élégantes et commodes et de vastes plantations. — C'est ce dont nous pourrons juger bientôt, inter-

[1] Depuis que ce discours a été écrit, M. Lemachois, également regretté des baigneurs qui fréquentaient Bagnoles et de ses nombreux amis, a été enlevé par une mort prématurée.

rompis-je ; car, si je ne me trompe, voici à notre gauche ce château de *La Bermondière*, retraite de Réaumur, que l'on nous a désigné comme voisin de Couterne. »

Nous ne tardâmes pas effectivement à faire notre entrée dans cette petite ville, où nous avons abandonné la grande route pour prendre le chemin de traverse qui conduit à l'établissement des eaux. A Couterne, on n'en est plus éloigné que d'une lieue et demie; la route est en fort bon état. A-peu-près à moitié chemin, on passe devant le château de la famille de Frotté.

On nous avait annoncé Bagnoles comme rappelant en miniature les sites de l'Helvétie. Nous ouvrons les yeux, nous les dirigeons sur tous les points pour chercher, dans ce qui nous entoure, quelque chose qui présente de l'analogie avec la Suisse; rien n'a un caractère plus normand que les campagnes que nous traversons. La surprise et le contraste ne commencent qu'à la porte même du parc de Bagnoles. La gorge étroite et profonde qu'il occupe semble avoir été entr'ouverte par un déchirement volcanique. L'œil le moins expérimenté en reconnaît les traces dans ces rochers perpendiculaires et crevassés qui forment le vallon comme feraient les parois de deux murs en ruines, dans leurs débris confusément épars, et dans le mélange et la superposition des terres et de rocs de diffé-

rentes familles. Les géologues en trouvent des preuves plus positives encore dans la présence du feldspath, des basaltes, de la mine de fer, et des stratifications diverses, soit pulvérisées, soit en fragments, répandues dans cette gorge et sur ses flancs.

Tout en faisant ces premières observations, nous suivons une longue allée garnie de peupliers, et sinueuse comme la petite rivière de Vée, à laquelle elle doit sa fraîcheur. Nous laissons sur notre droite les principaux bâtiments des bains, nous traversons le léger pont qui unit les deux rives, et nous voilà à la porte du directeur. Nous n'avons pas eu la précaution d'écrire pour retenir un appartement à l'avance; il n'y en a point de libre; mais c'est avec l'expression de la politesse la plus engageante que M. Lemachois nous offre de partager pour quelques jours son appartement. Il en résultera un peu de gêne pour tous; néanmoins, aux manières de notre hôte, j'offrirais de parier que nous éprouverons du regret quand viendra le moment où il pourra nous loger plus à l'aise.

J'ai besoin de repos, et je m'établis sur ma chaise longue pendant que Léon va éclairer la place.

Il résulte de son rapport que le logement du directeur où nous nous trouvons, et dont la salle à manger commune occupe le rez-de-chaussée, est situé sur la rive droite de la Vée, ainsi que les offices, les écuries, et tous les bâtiments acces-

soires. La fontaine des bains particuliers, au-dessus desquels il y a deux étages d'appartements élégants et commodes, la chapelle, le vieux bâtiment où se trouve le bassin, et la chaumière renfermant un billard et un salon, sont établis sur la rive droite. Léon a ajourné au lendemain sa promenade dans le parc, qui n'a pas moins de cent arpents; il a été retenu aux bains par la célébration d'un auto-da-fé dont les flammes, reflétées sur mes fenêtres, auraient ranimé dans mon cœur l'espérance d'un prompt soulagement à mes maux, si j'en avais connu la cause. On a brûlé solennellement les béquilles d'une jeune dame, arrivée percluse il y a quinze jours, et qui ce soir a dansé en rond autour du feu de joie, allumé en l'honneur de sa guérison. « Je sais, dis-je à notre aimable directeur, qui me donnait les détails de la cérémonie, que c'est un usage fort ancien parmi les hommes de brûler ce qu'ils estiment le plus. Jadis on brûlait les morts, on brûlait les offrandes faites aux dieux; de nos jours nous brûlons encore les choses sacrées; aux Indes, on va même jusqu'à brûler les femmes, mais néanmoins, continuais-je en agitant ma canne, je trouve quelque ingratitude à détruire ce qui nous a servi pendant le temps de la souffrance et de l'adversité. Au lieu de brûler les béquilles de vos convalescents, je vous engagerais plutôt à élever, dans quelque endroit choisi de votre parc, un petit tem-

ple à la nymphe de Bagnoles, où chacun irait suspendre sa canne ou sa béquille avec une inscription analogue à la circonstance. Le souvenir des béquilles brûlées s'efface; celui des béquilles offertes en *ex-voto* se conserve, et vous auriez ainsi les annales exactes des cures miraculeuses de Bagnoles. — Votre idée est charmante, me répondit M. Lemarchois, j'y songerai. »

Je prends deux bains chaque jour, et déja j'en ressens les heureux effets. J'ai fait aujourd'hui ma première apparition à la table commune, où j'ai pris place suivant le rang qui m'est assigné par la date de mon arrivée; excellent moyen de couper court aux discussions de préséance et aux petites prétentions de l'amour-propre. Le hasard m'a heureusement servi. J'ai pour acolyte un habitué des eaux dont j'ai grand'peur que les béquilles ne figurent pas de si tôt dans le temple que j'ai projeté, mais qui a conservé, au milieu des souffrances, cette inépuisable gaieté, dernière consolation des disciples d'Épicure, et plus philosophique peut-être que le froid stoïcisme des partisans de Zénon. J'ai eu bientôt lié connaissance avec M. N***, qui s'est chargé de me la faire faire avec la plupart des autres convives.

« Le haut bout de la table, me dit-il, est occupé par la supériorité sociale la plus marquante que nous ayons en ce moment aux bains. C'est madame

la comtesse de V*** qui l'occupe. On l'admire encore comme ces belles ruines d'Italie ou de Grèce, dont la faux du Temps a respecté quelques parties, suffisantes pour faire juger de ce qu'elles ont dû être jadis. Vous voyez près d'elle son petit-fils, dont les soins empressés et les attentions délicates semblent plutôt l'effet d'un culte que celui de la tendresse filiale.

« Cette figure grave et sévère, bien que dans la fleur de l'âge, et qu'on dirait modelée sur celle d'un guerrier romain, appartient à un militaire français ; c'est le colonel O***, qui vient de réparer ici des forces dont la patrie ne doit plus faire usage ; tandis que l'officier débile et caduc que vous voyez à quelque distance de lui est sous les drapeaux. Ces contrastes sont au reste tellement communs de nos jours, et sont répandus dans tant de professions, que l'on pourra définir notre époque, celle où la vieillesse était en activité et la jeunesse en retraite. En regard du colonel est sa jeune épouse, dont vous avez pu déjà juger l'élégance et la grace, et chez laquelle vous découvrirez chaque jour quelque nouvelle qualité et quelques solides vertus.

Quant à cette autre femme, non moins jeune, mais d'un genre de beauté différent, sur laquelle vos regards sont arrêtés, vous voyez en elle l'ornement et l'ame de notre salon ; c'est par elle que

l'on danse et que l'on chante ici. Chaque soir elle tient le piano avec une complaisance qui ferait pardonner l'absence d'un talent distingué, si elle avait besoin de cette indulgence. Les soins que réclame toujours la santé d'une jeune veuve ont déterminé un oncle plein de tendresse à amener madame ***. à Bagnoles. Elle paraît se trouver très bien de ce séjour, sur-tout depuis que le jeune comte de ***. est des nôtres. L'oncle de cette nièce chérie est ce grand monsieur que vous reconnaîtrez vis-à-vis à la politesse de ses manières et à l'aménité de son langage. Je vous signalerai ce petit homme à figure rubiconde comme le joyeux anecdotier de la compagnie. Demeurez certain qu'au bout de vingt-quatre heures il vous rendra le compte le plus exact de la famille et de la fortune de tout nouveau venu. Cet autre s'est chargé de la fourniture des calembourgs. Nous avons été contraints de restreindre sa fécondité; s'il lui en échappe plus de six par jour, il encourt une amende.

Je n'ai rien à vous dire du voisin de votre jeune compagnon de voyage, puisque vous connaissiez avant moi le fils du comte de L*** C***, dont on aurait tort de mesurer le courage sur la stature[*]. Ne vous semble-t-il pas qu'il ait passé

[*] Il paraît que ce tort-là a été celui de l'ennemi secret qui a depuis suscité contre M. de Las C... deux sicaires d'une taille co-

dans ses yeux noirs et vifs quelques étincelles du feu qui animait les regards de l'aigle sous les ailes duquel s'est écoulée une partie de sa première jeunesse?

« Vous avez reçu plus d'une visite de M. *Laville*, second médecin de cet établissement; je ne le désigne donc pas à votre attention. Nous aurions d'ailleurs quelque peine à l'apercevoir d'ici; mais à son accent méridional vous pouvez préjuger qu'il fait les honneurs de l'autre extrémité de la table. C'est habituellement près de nous que se place M. *Piette*, notre premier médecin, qui produit ses quatre-vingt-quatre ans comme la preuve la plus irréfragable de son talent médical. Il regrettera de ne s'être pas rencontré avec un vieillard qui le suit d'aussi près que vous, mon cher Ermite, dans la carrière de la vie.

« La nécessité où les baigneurs se trouvent à Bagnoles de vivre en communauté répand parmi nous un air de famille qui n'existe pas toujours ailleurs. Vous avez pu observer déja que le ton de la meilleure compagnie et qu'une cordiale simplicité président à ces réunions. Nous devons aussi à la sagesse de notre directeur d'en avoir jusqu'à présent banni le jeu. »

lossale. On se rappelle comment le jeune comte a mis en fuite les deux géants assassins avec le seul secours de son parapluie.

Il m'a fallu plus d'un jour pour parcourir la totalité du parc; maintenant j'en connais tous les détours, et je sais à quels parrains ou à quelles marraines sont redevables de leurs noms les principaux points de ralliement qui s'y trouvent, car il est d'usage ici, qu'après trois saisons, un baigneur donne un nom qui conserve son souvenir au site ou à la fabrique du parc qu'il préfère. C'est ainsi que le *rocher de Sommariva* a reçu le sien du Mécène dont les arts pleurent la perte; qu'un nouveau *Pâris* a baptisé le *mont Ida;* que la *grotte Fresnay* rappelle madame *Delaunay*, veuve de cet honorable négociant que Louis XVI anoblit en récompense de la loyauté qu'il avait mise à remplir les fournitures de toiles des armées navales. *L'île Clémence* a emprunté le prénom de la fille de cette même dame. Enfin *le bois de Beauregard* doit, m'a-t-on dit, la dénomination qui lui sied si bien à madame *Dubois de Beauregard*, de Laval, célèbre dans ce pays par un don de 150,000 francs qu'elle a fait aux trapistes pour aider à leur établissement. Je n'ai jamais parcouru ce bois sans que mes réflexions ne se soient dirigées malgré moi sur le bon emploi des richesses.

J'ai visité aussi *la forge*, qui est aussi au-dessus des bains, et l'hôpital militaire, qui forme une division de l'établissement tout-à-fait distincte. En revenant, nous sommes passés devant une vieille

masure, que, suivant une conjecture que je crois un peu trop hardie, on prétend avoir été habitée par Charlemagne.

A mesure que mes forces reviennent et que mes douleurs se calment, je donne une carrière plus vaste à mon essor, et je me prépare ainsi à reprendre le cours de mes voyages. Des plaisirs de la pêche, qu'on peut se procurer à la ligne ou au filet, j'ai passé à ceux d'une grande partie de chasse que nous avons eu occasion de faire aux environs. Maintenant je suis affilié à une *société de pèlerins* qui ont fait vœu de parcourir tous ceux des lieux environnants susceptibles d'exciter la curiosité ou l'intérêt. Léon est le supérieur de l'ordre, et règle la marche une carte du département à la main. Tous les chevaux de l'établissement et tous les ânes des environs ont été mis en réquisition. Nous avons fait une nouvelle visite au château de La Bermondière, que nous n'avions aperçu qu'en passant. Nous avons parcouru les majestueuses avenues de celui de Couterne, il nous reste encore à voir celui de Chantpie. Les grosses forges de *Varennes* et de *Cossé* passeront ensuite sous notre inspection, et, pour terminer par des objets relatifs à notre institution, c'est la *Chapelle de saint Orler*, fameuse par ses miracles et *la tour de Bonvouloir*, qui seront le but de nos deux dernières excursions.

Cette tour de Bonvouloir, dont l'aspect est très

pittoresque, se trouve au milieu de la *forêt d'Andeinne*. C'est une espèce de phare, élevé au centre des vastes forêts qui couvraient jadis ce pays; elle servait à rallier pendant le jour et à éclairer pendant la nuit la marche des soldats qui se trouvaient égarés aux environs.

Il y a eu ce matin des chuchottements au déjeuner. Une de nos jolies baigneuses y manquait. Un de nos plus aimables baigneurs était l'objet d'une attention qu'il ne semblait pas soupçonner et qui ne pouvait échapper qu'à lui seul. J'ai remarqué qu'en sortant de table, on se formait par groupes, dont la conversation, également animée, paraissait cependant avoir des résultats très différents. Dans les uns, où la vieillesse et l'âge mûr étaient plus particulièrement réunis, les figures paraissaient sérieuses et presque courroucées; dans les autres, où la jeunesse dominait, les physionomies avaient l'expression de la plus folle gaieté. J'ai toujours préféré dans ce monde envisager les choses sous le côté plaisant. Malgré mon âge, je pris rang parmi les rieurs; M. N*** s'y trouvait déja; je l'abordai en le priant de me mettre au fait de cette énigme. Il s'agit d'une *charade*, me répondit-il; et quand il m'eut parlé quelques instants, je vis qu'il avait raison au moins dans le sens de Faublas. Le révélateur voulait m'imposer, pour prix de sa confidence, l'obligation de reproduire l'anecdote dans mes obser-

vations, sous le titre *des Ombres Chinoises*, mais je ne saurais consentir à manquer à l'égard des autres d'une discrétion dont je voudrais encore avoir besoin moi-même. Je ne soulèverai donc point le rideau, qui est loin d'ailleurs d'avoir voilé la charade en question; mais si jamais ce livre tombe dans les mains des parties intéressées, je les engage à se souvenir qu'il y a toujours une leçon cachée sous les ingénieuses fictions de la mythologie, que ce n'est pas sans dessein qu'elle nous représente l'amour aveugle, que ce dieu s'accommode mieux du silence que du bruit, du mystère que de l'éclat, des ténèbres que du jour, et que dans les rendez-vous, où l'amour sera seul en tiers avec eux, il y va de l'intérêt de tous trois de souffler les lumières.

N° CLXX. [13 AOUT 1826.]

LE BOCAGE.

> Nos pères, les anciens Germains, habitaient un climat où les passions étaient très calmes... Il semble que la loi mesurait la grandeur des outrages des femmes comme on mesure une figure de géométrie ; elle ne punissait point le crime de l'imagination, elle punissait celui des yeux.
>
> *Esprit des lois*, liv. XIV.

« Agréablement préoccupés du présent, et par conséquent peu soucieux du passé ; distraits de l'ensemble par le charme des détails, me disait Léon à notre sortie de Bagnoles, nous avons parcouru jusqu'ici la Basse-Normandie sans trop chercher à prendre une idée générale de sa géographie et à connaître ses anciennes divisions politiques ; cependant elles éclairent le savant dans l'étude de l'histoire, en même temps qu'elles éveillent l'attention de l'observateur dans les différentes nuances qui distinguent entre elles les diverses agglomérations d'un même peuple. Je crois avoir déja dit qu'on

appelait *Basse-Normandie*, par opposition à la *Haute-Normandie*, toute la partie de cette province située sur la rive gauche de la Seine; mais il n'est pas sans intérêt d'ajouter que cette vaste étendue de pays, qui forme à-peu-près trois départements, se subdivisait en *Roumois*, *Lieuvain*, *pays d'Auge*, *pays d'Ouche*, *plaine de Caen*, *Bessin*, *pays du Houlme*, *Cotentin*, *Avranchin*, *pays des Marches*, et *Bocâge*. Si l'on osait former une conjecture sur la manière dont les Normands se répandirent dans la nouvelle patrie qu'ils avaient conquise, on pourrait se hasarder à dire que la portion militaire et agricole de leur population se fixa de préférence dans la Basse-Normandie, et sur-tout dans la plaine de Caen, dans le Bessin et au midi du Cotentin, tandis que la portion plus spécialement adonnée à l'industrie et à la marine demeura sur la rive droite. L'état comparatif des habitants des deux portions de l'ancienne province est encore aujourd'hui la plus forte preuve que l'on puisse apporter de cette assertion. Sur la rive droite, une infatigable activité met tout en mouvement, des ports fameux sont ouverts, et les travaux du commerce et de l'industrie se mêlent à ceux de l'agriculture jusqu'au fond des campagnes où ce premier des arts fleurit avec le plus d'honneur; sur l'autre une population plus calme semble avoir conservé dans son intégralité la beauté du sang et la force physique de ses aïeux. Le cheval,

noble compagnon du guerrier, le bœuf, non moins utile au laboureur, y sont les objets de l'éducation la plus attentive et d'une sollicitude héréditaire. Peut-être faudrait-il cependant apporter quelques modifications à ce système, pour ce qui concerne les parties occidentales et septentrionales de la Basse-Normandie, que quelques écrivains, déterminés par l'aspect uniforme et identique de ces contrées, désignent sous le nom général de *Bocage*, quoique plusieurs autres ne l'appliquent qu'au territoire dont *Vire* était la capitale. Il n'est pas, en effet, sans vraisemblance que les populations établies dans la Neustrie avant l'invasion des Normands se soient trouvées plus particulièrement refoulées vers ces contrées inaccessibles, car leurs landes étaient d'un faible attrait pour l'avidité des vainqueurs, et leurs vastes forêts présentaient un sûr refuge à la faiblesse des vaincus. Je serais donc fortement porté à croire que les Normands n'en occupèrent que les points les plus importants.

« Il en dut être de même lors de la domination des Romains : retranchés au sein de leurs forêts, les habitants du Bocage y repoussèrent, probablement en haine des conquérants, la civilisation qu'ils leur apportaient pour se faire pardonner le succès de leurs armes. Du moins, à qui scrute minutieusement leurs mœurs actuelles, il est facile de retrouver encore des traces d'usages gaulois, et l'empreinte de cette

superstition et de cette crédulité que les druides inspiraient aux peuples, qu'eux aussi voulaient maintenir, pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine, dans les ténèbres d'une profonde ignorance. On n'a pas plus de peine à reconnaître chez les habitants du Bocage cette énergie, cet opiniâtre attachement à des idées locales, cet esprit stationnaire et cette personnalité patriotique qui sont le partage des peuples dont le sang a éprouvé peu de mélange. Vous ne vous étonnerez pas, d'après ces dispositions du caractère national, que ce pays ait été un de ceux où les guerres de religion aient éclaté avec le plus de fanatisme et de fureur, et où la guerre civile ait trouvé dans nos derniers troubles de plus nombreux partisans. Les Bocains devaient être en effet également opposés à la révolution par leurs qualités et par leurs défauts. Ennemis d'améliorations dont ils n'appréciaient pas plus la portée qu'ils n'en sentaient le besoin, ils s'élevèrent avec aveuglement contre les bienfaits qui marquèrent l'aurore de notre régénération politique, tandis qu'ils étaient trop généreux et trop braves pour plier sans résistance sous le joug sanglant que nous imposa bientôt après l'anarchie.

« La statistique de ce pays n'offre pas des traits moins saillants ni un caractère moins original que ses mœurs. Le Bocage, en réunissant sous cette désignation tout le territoire qui présente un même as-

pect, s'étendait depuis les plaines de Caen et du Bessin jusqu'aux confins de la Bretagne, province avec laquelle il a, du reste, plus d'un point de ressemblance. C'est aux nombreuses forêts dont il est couvert qu'il a dû son nom. Celles de *Saint-Sever*, de *Gavrai*, de *Gers*, et d'*Andeinne*, justifient cette dénomination. En parcourant les champs conquis par l'industrie agricole, la multitude d'arbres et de haies vives qui entourent chaque propriété, les plants de pommiers qui ombragent les habitations et peuplent les vergers, présentent encore aujourd'hui à l'œil agréablement trompé l'aspect d'un bocage épais sans autres limites que l'horizon. Les grandes routes, dont les lignes blanches se détachent vivement sur les teintes vertes et foncées du paysage, coupent seules cet immense fourré. Ce n'est qu'à mesure que l'on y pénètre que l'on découvre successivement et toujours dans un cercle très étroit les habitations, les prés, et les champs consacrés à la culture. L'uniformité de cet océan de verdure est aussi parfois heureusement interrompue par les ondulations qu'occasionent les vals du Bocage, tandis que les rivières qui les arrosent unissent le murmure de leurs cascades à celui du feuillage, et que les vastes étangs qui s'y trouvent éclairent et égaient les gorges des vallées en réflétant l'azur éclatant des cieux. »

Ces considérations sur le Bocage contribuèrent à

abréger le temps que nous mîmes à franchir l'espace qui sépare *Couterne* de *Domfront*. Elles furent quelquefois interrompues par les réflexions que nous inspirait l'aspect des campagnes que nous traversions. La culture nous y parut généralement dans un état satisfaisant; mais il n'en est pas de même de la population, dont l'extérieur du moins semble annoncer une misère et des besoins en contradiction avec la fertilité du pays. S'il y a quelque chose de réel dans cet état de malaise apparent, cela ne viendrait-il pas de ce que l'industrie ne concourt point assez activement avec l'agriculture à propager le bien-être qui n'est jamais complet qu'autant qu'elles marchent ensemble? Il est évident, en effet, que l'agriculture, quand elle ne répand pas ses produits au-delà du cercle qui les voit naître, ne suffit qu'à la nourriture de l'homme. C'est l'industrie qui lui donne une habitation saine et commode, et qui le couvre d'un habit décent.

Domfront, qui, de l'aveu même de ses habitants, est une vilaine petite ville, mal bâtie, mal alignée, et sans aucun mouvement remarquable, se présente pourtant sous un point de vue assez pittoresque, en venant de Couterne. Elle doit rendre grace de cet avantage à sa situation élevée et aux ruines de ses fortifications et de son château. Suivant ses annalistes, son nom lui vient d'un certain *saint Front*, dont l'existence n'est guère établie, je crois, que par

la tradition, où d'un officier romain appelé *Defensor*, ainsi que l'attestent, disent-ils, des médailles d'or et de cuivre trouvées dans une île de la Mayenne; d'autres prétendent pourtant qu'il est tiré de la combinaison des mots celtiques *dan-frônt* (élévation près d'une rivière), ou *dôm-frqnt* (habitation sur une hauteur). J'abandonne le choix de ces étymologies à ceux qui trouveront plus de raisons pour se déterminer en faveur de l'une que de l'autre.

Il est difficile à ceux qui ont lu le Scarron, Roquelaure ou l'abbé Dulaurens, d'entendre prononcer sérieusement le nom de *Domfront*. Pour moi, à mesure que j'approchais davantage de ses murs, la foule des réminiscences plus ou moins bouffonnes qui assiégeaient ma pensée, me disposait à une hilarité que j'étais près d'abandonner à son cours, lorsque je remarquai que Léon était dans une disposition d'esprit aussi grave que la mienne était gaie. Occupé à parcourir un petit livre intitulé : *Essai sur l'histoire et les antiquités de la ville et de l'arrondissement de Domfront*, je voyais sa physionomie se rembrunir à chaque page. « Est-ce que l'historien du *Passais* ou du *Pissaye*, lui dis-je enfin, aurait pris les choses plus sérieusement que l'historien de Ragotin ou celui du compère Mathieu? — Il faut avouer, me répondit-il, que jamais choix ne fut plus bizarre et moins fondé que celui qu'il a plu à ces

écrivains, aussi bien qu'au biographe de Roger-Bon-Temps, de faire de la ville de Domfront pour objet de leurs mauvaises plaisanteries et pour théâtre des jeux grotesques de leur imagination. Savez-vous, poursuivit-il, sous quelle image cette malheureuse petite ville, attachée sur un rocher, que d'énormes fortifications rendaient plus inaccessible encore, se présente à mon esprit? — Je ne me crois pas d'humeur assez sérieuse pour le deviner maintenant, lui répondis-je. — Sous celle de Prométhée déchiré par mille vautours, s'écria Léon. Lisez son histoire, ajouta-t-il en remettant entre mes mains la brochure qu'il avait dans les siennes, et vous jugerez si la comparaison est trop forte. Les murs flanqués de vingt-quatre tours, le château carré, les chemins couverts et les remparts, qui auraient dû protéger cette place, ne servirent qu'à la rendre le but de toutes les ambitions féodales du voisinage. Tous les petits tyrans d'alentour se précipitèrent alternativement sur elle comme des oiseaux de proie sur une pâture dont ils se disputent les lambeaux. Ses annales n'offrent qu'une suite non interrompue de sièges, de combats et d'assauts. Vainement ses habitants espérèrent-ils se dérober à la cruauté de Robert de Bellême, en se mettant à la merci de Henri Ier. Celui-ci, qui n'était point encore roi d'Angleterre ni duc de Normandie, en fit le point d'appui de ses entreprises contre son frère Robert, et

attira sous les murs de Domfront tous les fléaux de cette guerre sacrilége.

« Domfront fut aussi une des villes sur lesquelles Philippe-Auguste fit retomber le poids de l'ambitieuse indignation que lui inspira la mort du jeune Arthus de Bretagne, assassiné par Jean-sans-Terre. En 1356, elle fut prise par Philippe de Navarre, qui la remit aux Anglais. Le duc de Bretagne la fit inutilement assiéger en 1412; mais, en 1418, elle succomba de nouveau, après une glorieuse résistance, sous les coups de Warwick. La misère de ce pays, toujours ravagé par de nouvelles guerres, fut portée à un tel degré sous la domination anglaise, que plus de cent mille habitants s'arrachèrent au sol qui les avait vus naître, et cherchèrent en Bretagne une patrie plus paisible. Les succès de Charles VII apportèrent quelque soulagement à ces maux, dont les dernières traces avaient à peine disparu lorsque les guerres religieuses en rouvrirent une source encore plus funeste. C'est dans les murs de Domfront que fut pris, le 26 août 1574, cet infortuné Montgommery, auquel la capitulation faite avec le maréchal Matignon garantissait la vie, mais qui n'en fut pas moins décapité à Paris un mois après. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les troubles de la ligue, des maladies contagieuses, et les secousses de la révolution, ont successivement porté atteinte à la prospérité de ce pays voué au malheur. »

Domfront a acheté assez cher l'honneur d'avoir servi de séjour à plusieurs personnages célèbres, attirés dans ses murs par l'importance des événements dont ils étaient témoins, pour ne pas renoncer volontiers à la petite vanité de voir énumérer leurs noms. Guillaume-le-Conquérant, Henri Ier, et Henri II, y résidèrent plus ou moins long-temps. Éléonore de Guyenne, femme de ce dernier, y donna le jour à une fille qui reçut le nom de sa mère. Charles VIII y passa en allant en pèlerinage au mont Saint-Michel, et Charles IX, accompagné de Catherine de Médicis, en se rendant à Argentan. Aujourd'hui, de simples particuliers auraient grand'peine à trouver à Domfront une auberge convenable pour se loger. On nous en avait prévenus, et nous nous sommes hâtés en conséquence de quitter cette petite ville sans avoir pu nous faire rendre un compte bien satisfaisant de ce vieux proverbe: *Domfront, ville de malheur, arrivé à midi, pendu à une heure; pas seulement le temps de dîner.* Quelques personnes attribuent cette singulière exclamation à un chef calviniste qui fut conduit à la potence au moment même où il venait d'arriver et d'être pris sous les murs de la ville.

Les hommes de la réputation desquels Domfront peut tirer quelque célébrité, sont, en suivant l'ordre alphabétique, *Achard*, évêque de Séez, auteur de plusieurs écrits ascétiques; *Berrier*, premier com-

mis de Colbert; le docteur de Sorbonne *Courte-cuisse*, qui fut premier aumônier de Charles VI; le capucin *François*, auteur de *la Science du Prince*; *Langlois*, évêque de Séez, et fondateur du collège du même nom à Paris; *Lerées*, membre de l'académie française, dont les traditions du temps assurent qu'il était l'*aigle*, ce qui ne prouve peut-être pas plus en faveur de l'académie qu'en faveur de l'académicien; *Marguerie*, mathématicien distingué, et lieutenant de vaisseau, tué sous les ordres de M. le comte d'Estaing à la prise de Grenade; l'orientaliste *Pouchard*; le docteur *Roussel* et son frère, professeur de droit à Caen; *Saint-Germain*, poëte, qui a laissé plusieurs jolies pièces en style marotique; et enfin le savant moine *Tassin*, qui a écrit entre autres l'*Histoire littéraire de l'ordre de Saint-Maur*, dont il faisait partie.

Nous avons pris le chemin de traverse à *Saint-Bomer* pour nous diriger sur *Vire* par *Tinchebray*. La grande route, qui se prolonge jusqu'à *Condé*, décrit un angle dont nous n'avons parcouru que la base; mais je doute que nous y ayons beaucoup gagné. Tinchebray est une bourgade tout-à-fait insignifiante, dont le nom se trouve pourtant inscrit dans l'histoire, à cause de la bataille où le plus jeune des fils de Guillaume-le-Conquérant, le trop heureux Henri Ier, vainquit et fit prisonnier Robert, son frère et son souverain légitime.

Il faut avoir suivi les chemins du Bocage pour se faire une idée de l'état de détérioration dans lequel ils se trouvent, et ce pays est cependant un de ceux où il serait le plus facile de les bien entretenir! La nature semble avoir voulu y épargner le travail de l'homme. Le roc y perce la terre à chaque pas, et présente d'abondants matériaux à la place même où il serait nécessaire de les employer; mais l'apathique habitant ne se donne pas la peine de niveler les aspérités de ces rochers. Les chemins en sont parsemés, et vous tombez du sommet d'un bloc de granit dans un bourbier profond. Nous fûmes obligés de faire à pied la presque totalité de la route; en craignant encore à chaque instant que notre voiture vide ne se brisât en éclats.

Quand nos députés et nos hommes d'état sentiront-ils l'importance des chemins praticables et des communications faciles? quand apercevront-ils quelle serait l'influence immédiate des bonnes routes sur la civilisation, l'agriculture et l'industrie? quand se détermineront-ils à provoquer ou à présenter une loi claire, précise et forte, dont l'exécution facile ne laissera aucun subterfuge à la résistance des particuliers et à l'incurie de l'administration? *Des chemins!, des chemins!* tel doit être le cri général en France. Souvenons-nous que les Romains ont fait peut-être plus de bien au monde par la création de ces belles voies, que le temps n'a point encore en-

tièrement détruites, qu'ils ne lui ont fait de mal par leurs armes.

Le Bocage, riche de si nombreux étangs, arrosé par une si grande quantité de rivières, aurait aussi d'immenses avantages à attendre d'un système de canalisation bien conçu. Avis aux grands capitalistes, avis aux conseils généraux, et aux conseils d'arrondissement des départements de l'Orne et de la Manche. La carrière des améliorations est immense dans ce pays, et il serait difficile de déterminer quel point de prospérité il est susceptible d'atteindre sous une administration qui voudra y protéger et y mettre en pratique les vrais principes de l'économie politique.

Je ne pouvais me livrer à ces réflexions sans songer que je me trouvais dans le voisinage d'un château dont le propriétaire pouvait un jour réaliser ces espérances. Lorsque je quittai la route qui conduit à Condé, pour prendre le chemin de traverse qui mène à Vire, je n'étais pas à plus de deux lieues du village et de la terre du Pontécoulant. Quelques-uns de mes lecteurs se souviendront peut-être que l'Ermite de la Chaussée-d'Antin, en 1811, a fait la peinture de ce délicieux coin de terre et de ses habitants[1]. J'ai regretté vivement que l'absence des

[1] Voir l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, Ier volume page 59 (la Vie de château).

propriétaires, auxquels la plus tendre amitié me lie depuis trente ans, ne m'ait pas permis d'aller retremper mon esprit et mon cœur dans des lieux où j'ai passé quelques uns des plus heureux jours de ma vie. . . . .

Quoique le chemin s'améliorât sensiblement à mesure que nous approchions davantage de Vire, nous continuâmes notre route à pied. Le charme du paysage qui environne cette ville nous faisait alors un plaisir de ce qui n'avait été jusque-là qu'une fatigue stérile. Nous abandonnâmes même les voies battues pour chercher les aspects les plus favorables que cette industrieuse cité présente du sommet des hauteurs qui la dominent. Assis sur une de ces éminences les plus agrestes et les plus solitaires, nous reposions nos yeux sur les ruines du donjon de Vire, que nous avions en face, quand nous entendîmes prononcer, du ton que l'on met habituellement à une lecture soutenue, ce que nos lecteurs vont lire à leur tour : . . . .

« La connaissance de l'antiquité a des charmes « secrets pour tous les hommes; on aime à connaître « ce qui s'est passé dans les siècles qui nous ont « précédés. Le récit des actions de *nos* ancêtres « *nous* enchante et *nous* attendrit; la vue d'une « ruine antique imprime dans l'imagination un ca- « ractère de grandeur que n'eut peut-être même

« jamais l'objet qu'on admire. Les mœurs anciennes « rappellent la vie patriarcale; le vieux langage « paraît si énergique dans sa touchante simplicité « qu'on n'en voudrait rien perdre; une inscription à « demi effacée, une vieille chanson, un fragment « de colonne, un vase mutilé, une médaille rougie « par la rouille paraissent plus précieux que les « plus beaux ouvrages modernes, par cela seul qu'ils « sont antiques. En promenant ses regards sur un « vaste horizon, on aime à se représenter ce qu'é- « tait ce pays il y a deux mille ans; combien de ré- « volutions ont changé la face de ces contrées! Ces « campagnes si fertiles étaient alors couvertes de « ronces; ces vergers si fructueux étaient stériles « et déserts; le lieu où est située cette ville si « florissante n'était qu'un rocher aride; ces villages « si vivants, ces maisons si riantes n'étaient alors « que de pauvres huttes; ces habits si élégants ont « succédé à *des casaques de peaux de mouton*. »

« Peste soit de la chute » s'écria Léon, qui avait écouté cette tirade avec le même intérêt que moi. Il n'eut pas le temps d'ajouter le second hémistiche, que nous vîmes paraître un homme qui se promenait un livre à la main. Son costume et sur-tout sa coiffure poudrée annonçaient la fidélité à des habitudes contractées dans un autre âge; et sa physionomie douce et prévenante semblait inviter à une

communication que Léon s'empressa d'établir. La tirade que nous venions d'entendre en fut le premier sujet, et bientôt nous eûmes engagé une conversation réglée sur les antiquités du *Bocage* et de *Vire*.

« Tout ce qui tient à mon pays, nous dit l'étranger, a des attraits particuliers à mes yeux; Bocain de cœur et d'ame, je concentre mes études et mes affections aux lieux qui m'ont vu naître. J'aime à percer la nuit des temps pour deviner ce qu'elle nous cache, et je ne me rebute d'aucune démarche ni d'aucun soin pour parvenir à connaître, jusque dans les plus minutieux détails, l'état actuel des hommes et des choses. *Histoire archéologique des Bocains*, *Histoire industrielle des Bocains*; *Histoire militaire des Bocains*, voilà les trois divisions principales dans les limites desquelles j'ai circonscrit les recherches de ma vie entière. »

Notre nouvel interlocuteur nous prouva que, si on pouvait desirer qu'elles eussent été dirigées par une érudition plus éclairée et par une critique plus saine, il était impossible qu'elles fussent plus consciencieuses et plus détaillées. La religion et les mœurs du temps passé nous parurent avoir été l'objet de prédilection de ses études, de même qu'elles l'étaient de ses éloges. Malgré son enthousiasme à cet égard, sa bonne foi ne lui permit ce-

pendant pas de nous dissimuler les détails d'une certaine visite pastorale faite en 1251, 1253, et 1263 par l'archevêque de Rouen *Odon-Rigaut*. Il en résulte clairement que, pendant ces années de grace et de religion, sur seize chanoines, dont se composait le chapitre de *Mortain*, le prélat n'en trouva que quatre résidants; encore étaient-ils notés pour leur inconduite; que le désordre régnait dans le monastère du *Rocher;* que les religieux de *Saint-Hilaire de Harcourt* faisaient gras; que ceux de l'abbaye de *Montmorel* soignaient mal les lépreux; que les religieuses de *Beslière* voulaient avoir chacune un confesseur particulier, malgré la règle qui ordonnait de n'en avoir qu'un pour toute la communauté; que le doyen d'*Avranches* était si négligent, qu'il ne savait pas même le nom des clercs attachés à son église; que les moines de *Hambie* ne jeûnaient pas et couchaient en commun; que les chanoines de *Coutances* manquaient à l'office, se parlaient haut d'un côté du chœur à l'autre; que celui-ci était ivrogne, celui-là marchand, et cet autre incontinent; que le pain de l'aumône, dans l'abbaye de *Saint-Sauveur,* était grossier; que sur vingt-deux religieux, deux seulement résidaient dans l'abbaye de *Cherbourg;* qu'ils admettaient les séculiers dans le cloître, et les femmes jusqu'à l'autel; que l'abbé était adonné au vin et fréquentait de mauvaises

compagnies; qu'au prieuré de *Saint-Michel*, à *Sausseteuse*; deux moines vivaient sans aucune règle, mangeant de la chair avec des femmes, et ne célébrant point d'office; qu'un moine de *Sainteny* vivait avec une femme mariée; qu'enfin les religieux de l'abbaye de *Cerisi* mangeaient chacun dans leurs chambres, qu'ils y traitaient les femmes les plus distinguées des environs, et que notamment le *Chanoine-cuisinier* buvait souvent avec elles.

L'inconnu s'étendit encore avec beaucoup de détails et de complaisance sur *l'industrie des anciens Bocains* pour *conserver les bonnes mœurs*. Il nous cita les principales dispositions des lois à l'abri desquelles on avait cru devoir placer la vertu des femmes, tout en regrettant qu'elles ne fussent plus en vigueur dans ce siècle où *l'on vomit l'ordure sans pudeur et où l'on commet le crime sans honte*. « Si un homme, nous dit-il, serrait le doigt ou la main d'une femme libre, il était condamné envers elle à une amende de quinze sous d'or ou deux cents vingt-cinq livres tournois; si c'était le bras, la somme était double; si c'était le coude, il payait trente-cinq sous d'or, et ainsi graduellement des autres parties du corps, jusqu'à ce que enfin, les choses étant poussées trop loin, on le mettait hors d'état de recommencer. . . . .

« On revint cependant sur cette dernière dispo-

sition quand les mœurs s'énervèrent et que l'on commença à attacher plus de prix à l'argent. Tout fut alors estimé à sa plus juste valeur :

« L'honneur d'une fille au service d'un prince fut fixé à . . . . 60 l. » s.

« Au service d'un gentilhomme, à . . 13 4.

« Au service d'un homme du peuple, à 7 4

« L'honneur d'une meunière était payé . . . . 30 »

« Celui d'une cuisinière . . . . 24 »

« L'homme qui avait un commerce criminel avec la femme d'un paysan serf, payait . . . . 120 »

« Si c'était une femme libre, il était obligé d'acheter une autre femme au mari.

« Tous les autres crimes, depuis le meurtre jusqu'aux moindres blessures, avaient aussi leur tarif. On payait la vie d'un homme ou d'une fille vierge. 60 »

« Un os cassé . . . . 48 »

« Une oreille coupée 14 8

« Un œil crevé . . . . 6 »

« Le menton fendu . . . . 24 »

« Chacune des quatre dents de devant 4 16

« Pour les suivantes. . . . . 31. 12 s.
« Pour un coup de poing sur le nez. . 3 12

Tel fut, suivant l'inconnu, l'état de la législation dans les cinquième et sixième siècles, jusqu'aux capitulaires et aux coutumes des Normands, qui n'apportèrent pas encore une très grande amélioration dans les mœurs de cet âge d'or, si l'on en juge du moins par le décret de *la Trève de Dieu*, que les évêques rendirent à Caen en 1043. Ce décret défendait de tuer, voler, piller, brûler château, bourg, ou village, *depuis le mercredi après le coucher du soleil, jusqu'au lundi suivant à son lever*. Et l'on prétendra encore offrir à notre admiration ce code du guerrier : « Ma lance pointue et mon épée tran-« chante sont ma fortune et mes richesses ; c'est « avec elles que je laboure et que je moissonne, « que je cueille du vin et que je me procure un hom-« mage et une soumission universels. Que tout être « qui n'ose pas résister à ma lance pointue, à mon « épée tranchante, et à mon brillant bouclier, tombe « à mes genoux, se prosterne devant moi, et m'a-« dore comme son seigneur et son roi. »

Échauffés par la vivacité de nos discussions archéologiques, industrielles, et militaires, nous ne nous étions pas aperçus que le soleil avait disparu derrière les collines. L'inconnu nous donna le signal de la retraite, en nous offrant de nous guider

vers la ville par des sentiers peu fréquentés, mais qui lui paraissaient familiers. Nous acceptâmes sa proposition, et nous le quittâmes à l'entrée de Vire, charmés de la politesse de ses formes et de la naïveté de son caractère, mais en même temps étonnés du bizarre assemblage de pensées élevées et d'idées communes, de réflexions philosophiques et de préjugés aveugles, de tirades éloquentes et d'expressions triviales que sa conversation nous avait offert.

N° CLXXI. [20 AOUT 1826.]

LES VAUX-DE-VIRE.

Usiges est en Normandie
Que qui hebergié est, qu'il die
Fable ou chanson lie à son hoste.
Li dis du Soucretain, M. S. n° 7615.

Je ne m'étonne pas qu'en ce val enchanté
Basselin sur son luth ait autrefois chanté.
Là, ce vieux troubadour créa le vaudeville;
Là, dans l'essor heureux d'une verve facile,
Sans modèle et sans art il trouva ces chansons
Qui d'une langue informe adoucirent les sons.
Voilà son toit modeste et son humble héritage,
Toit simple et dédaigné des hommes de notre âge,
Mais que l'ami des vers se plaît à visiter!
CHÊNEDOLLÉ, *Etudes poétiques.*

« Un écrivain qui a donné l'histoire de la poésie française, me disait Léon en dirigeant notre première sortie dans Vire vers les vallons qui forment ses faubourgs, a prétendu que la *Provence avait été la porte par où la rime était entrée en France*. Il a été à cet égard l'écho d'un préjugé qui, pour être généralement répandu, n'en est pas moins dénué de tout fondement. Il est vrai que parmi cette foule d'hom-

mes qui, par négligence ou par nécessité, reçoivent des idées toutes faites, il n'est personne peut-être qui ne regarde la Provence comme le berceau de la poésie française. Ses anciens troubadours jouissent d'une réputation populaire qui a passé jusqu'à nos jours, et quand on n'a pas voyagé dans cette province, on se la représente volontiers comme une espèce d'Arcadie où les bergers, le galoubet à la bouche et le tambourin au côté, animent encore les danses vives et gracieuses de leurs bergères. Quant à la Normandie, c'est sous un aspect plus sérieux et plus grave qu'elle se présente à l'imagination. Je doute qu'il y ait quelqu'un chez qui elle réveille la moindre idée de poésie ; il semble que la gloire de ses guerriers ait prévalu sur celle de ses trouvères, et que la terreur et l'effroi que les premiers ont long-temps inspirés aient effacé les souvenirs agréables et les émotions douces que les chants des seconds étaient propres à faire naître.

« Notre renommée littéraire ne commence en quelque sorte qu'avec Malherbe et Corneille. On ne songe pas que ces deux puissants génies n'ont pas dû surgir tout-à-coup des deux extrémités d'une province où le culte de la poésie aurait été négligé jusque-là. On oublie que les champs féconds où ils ont si largement moissonné, ont dû être défrichés avant eux. Le vulgaire, qui s'embarrasse peu des travaux que n'environne pas un grand éclat, dé-

daigne de suivre à la trace les efforts de ceux qui ont ouvert la carrière ou qui l'ont suivie en silence. Cette étude est loin pourtant d'être dénuée d'intérêt. On y acquiert la preuve que c'est aussi bien du nord au midi que du midi au nord que la poésie s'est répandue en France, et que les trouvères normands firent résonner la lyre avec non moins de succès que les troubadours provençaux.

« Les chansons, soit sacrées, soit profanes, sont les premiers poëmes chez tous les peuples. C'est par des chansons tendres ou épigrammatiques que la poésie se manifesta d'abord en France. Les premières que l'on connaisse remontent jusqu'à Philippe-Auguste, époque à laquelle un trouvère normand plaçait déja dans la bouche d'une jeune fille ces vers d'une si gracieuse naiveté :

> Enfant j'étais et jeunette
> Lorsqu'à l'école on me mit ;
> Mais je n'y ai rien appris
> Fors un seul mot d'amourette.
> Nuit et jour je le répète
> Depuis qu'ai un bel ami.

« C'est encore un Normand, *Alexandre de Bernai*, que j'ai omis de vous citer en parlant de la ville dont ce poëte a retenu le nom, qui le premier a déterminé le rhythme du plus majestueux de nos vers, du vers alexandrin. Sans abdiquer notre qualité de

Français, nous pouvons également prétendre au droit de faire une légère variante à un des vers les plus cités du législateur de notre Parnasse, et dire :

. . . .

Le *Normand* né malin créa le vaudeville.

. . . .

Car nous sommes ici sur le sol qui l'a vu naître.

« Voici, poursuivit Léon, en me montrant une petite usine, située tout auprès du *pont des Vaux*, sous le coteau des Cordeliers, voici l'humble demeure du véritable père du vaudeville français, de ce joyeux *Olivier Basselin*, que la nécessité avait fait foulonnier et que *son astre* avait fait poëte. Je sais que l'envie, qui conteste tout aux Normands, pour les punir peut-être d'avoir été jadis un peu trop enclins à contester ce qui appartenait aux autres, a voulu élever des doutes sur la légitimité de cette origine; mais nous ne craignons pas l'examen et nous pouvons soutenir nos prétentions titres en main.

« Vainement La Monnoye et quelques autres auteurs, guidés par amour pour l'euphonie ou par le desir de trouver des allusions étymologiques, ont dénaturé le mot primitif de *Vaux-de-Vire*, et prétendu que c'étaient des *chants allant à vau-la-ville* ou des *voix de ville*; c'est aux lieux où les refrains bachiques de Basselin ont retenti pour la première fois, et d'où ils se sont répandus en Normandie et

de là dans toute la France, qu'il faut venir étudier leur véritable dénomination. Elle se conserva longtemps intacte chez les compatriotes du vieux chansonnier, chez les écrivains les plus rapprochés de son époque. « C'est de Vire... d'où sont procédées « les chansons que l'on appelle *Vaux-de-Vire*, dit « Bourgueville de Bras, dans ses *Antiquités de Neustrie.* — D'icelui (de Vire), dit encore André Du- « chesne, dans ses *Antiquités des villes de France*, « ont pris leur origine ces anciennes chansons qu'on « appelle communément *vaudevilles*, pour *Vaux-de-Vire*, desquelles fut auteur un *Olivier Basselin*, « ainsi que l'a remarqué Belle-Forest. »

« On peut encore citer ces deux vers de La Fresnaye, dont vous avez inscrit le nom parmi les illustres de Falaise, comme auteur d'un *Art poétique*.

> Chantant en nos festins ainsi les *Vaux-de-Vire*,
> Qui sentent le bon temps, nous font encore rire.

Si, après quatre siècles, vous êtes jaloux de faire retentir les échos de ces vallons des mêmes chants qui les égayèrent jadis, voici le recueil des poésies de *Basselin*, publié avec tout le zèle de l'amour-propre patriotique, et tout le soin dont M. Louis Dubois est capable comme bibliophile. »

Je pris le livre des mains de Léon et je me plus à parcourir les plus agréables chansons du joyeux fou-

lonnier que je me rappelais avoir lues quelques années auparavant dans une autre édition, en 1811, par M. *A. Asselin*, ancien sous-préfet de Vire. Je laisse à d'autres le soin de prononcer entre le mérite de ces deux éditions. M. A. Asselin a donné une grande valeur à la sienne en la rendant fort rare; M. Dubois a peut-être plus de droits à la reconnaissance publique pour avoir suivi une route tout opposée. Je ne sais s'il mérite autant d'éloges aux yeux des véritables gens de lettres pour avoir rajeuni l'orthographe du vieux chansonnier, quoique ce fût le meilleur moyen pour populariser ses œuvres.

Je ne pus parcourir ce premier recueil d'un genre de poésie dans lequel les Français se sont si souvent et si heureusement exercés depuis, sans m'arrêter à cette chanson que l'on peut citer encore comme un modèle :

En un jardin d'ombrage tout couvert,
Au chaud du jour, ai trouvé Madelaine,
Qui, près le pied d'un sycomore vert,
Dormait au bord d'une claire fontaine.
Son lit était de thym et marjolaine.
Son tétin frais n'était pas bien caché.
D'amour touché,
Pour contempler sa beauté souveraine,
Incontinent je m'en suis approché.
Sus, sus, qu'on se réveille,
Voici vin excellent

Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qui n'en prend.

Je n'eus pouvoir, si belle la voyant,
De m'abstenir de baisotter sa bouche;
Si bien qu'enfin la belle s'éveillant,
Me regardant avec un œil farouche,
Me dit ces mots: « Biberon, ne me touche,
« Tu n'es pas digne avec moi d'esprouver
« Le jeu d'aimer.
« Belle fillette à son aise ne couche
« Avec celui qui ne fait qu'ivrogner. »
Sus, sus, qu'on se réveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qui n'en prend.

Je lui responds: « Ce n'est pas déshonneur,
« D'aimer le vin, une chose si bonne.
« Vostre bel œil entretient en chaleur,
« Et le bon vin en santé ma personne.
« Pour vous aimer, faut-il que j'abandonne
« Le soin qu'on doit avoir de sa santé?
« Fi de beauté,
« Qui son amant de desplaisir guerdonne
« Au lieu de bien qu'il avait mérité. »
Sus, sus, qu'on se réveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qui n'en prend.

« J'aime bien mieux l'ombre d'un cabaret
« Et du bouchon de taverne vineuse,
« Que oil qui est en un beau jardinet. »
La belle alors me répond despiteuse :
« Tu ne m'es bon, cherche une autre amoureuse. »
Puisque par toi j'ai perdu mes amours,
Toujours, toujours,
Contre l'amour et la soif rigoureuse
Que sois, bon vin, armé de ton secours.
Sus, sus, qu'on se réveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille ;
Il fait mol qui n'en prend.

Il est peu de rhythmes et de refrains dont on ne trouve le type dans les *Vaux-de-Vire* de Basselin. Presque tous les recueils se sont enrichis de sa jolie chanson :

Eh ! qu'avons-nous affaire
Du Turc ni du sophy
Don, don?
Pourvu que j'aye à boire,
Des grandeurs je dy :
Fi ! etc.

On n'a pas cité moins souvent celle qui commence par ces vers :

Que Noé fut un patriarche digne !
Car ce fut lui qui nous planta la vigne, etc.

Le refrain dô l'*Aveugle de Bagnolet* de notre Béranger ne rappelle-t-il pas, sauf la différence qui caractérise la littérature des deux époques, celui du *Naufrage* de Basselin?

> Donnez par charité à boire
> A ce povre homme marinier,
> Qui par tourmente et fortune
> A tout perdu sur la mer.

Mais la chanson où l'on retrouve le plus d'analogie entre le talent du créateur du vaudeville et son plus illustre successeur en France, est celle qu'il a intitulée *le Siége de Vire*; car Basselin n'avait pas moins de patriotisme que le chantre de *nos Amis les Ennemis*. Il paraît même hors de doute qu'il périt victime des Anglais, qui, en 1417 comme en 1814, étaient les plus cruels fléaux de notre patrie. Je ne puis résister au plaisir de terminer par cette chanson ce que je citerai du vaudevilliste virois :

> Tout à l'entour de nos remparts
> Les ennemis sont en furie :
> Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
> Prenez plus tost de nous, soudards,
> Tout ce que vous aurez envie:
> Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
>
> Nous pourrons après, en beuvant,
> Chasser nostre mélancholie,

Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
L'ennemi qui est ci-devant,
Ne nous veut faire courtoisie:
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

Au moins, s'il prend nostre cité,
Qu'il n'y trouve plus que la lie;
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!
Deussions-nous marcher de costé,
Ce bon cidre n'épargnons mie;
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!

Après la mort de Basselin, on souffrit et on ne chanta plus; son nom même tomba dans un entier oubli. Un de ses compatriotes, poëte lui-même, et de plus avocat et peintre, *Jean Lehoux*, eut l'idée, vers la fin du seizième siècle, de recueillir et de publier les chants de Basselin: action généreuse et patriotique qui ne valut à son auteur que la persécution des prêtres de son pays. Le malheureux éditeur fut excommunié et obligé de faire le voyage de Rome pour y aller demander l'absolution. C'est avec le plus vif regret que j'ai inutilement cherché dans Vire le moindre monument qui rappelât la mémoire de Basselin. Un tel oubli accuse une ville entière; car, en pareil cas, si l'administration est négligente, c'est aux citoyens à réparer son ingratitude. Le voyageur aimerait à rencontrer, au fond des Vaux qu'a illustrés Basselin, un monument

simple et naïf comme sa muse, et à lire le nom de Lehoux sur son piédestal.

« Si tous les poëtes virois ne sont pas parvenus au même degré de gloire que Basselin, me dit Léon pendant que nous remontions vers la ville, plusieurs ont au moins le mérite d'avoir essayé de marcher les premiers dans des voies encore peu connues. L'historien de tous les genres d'industrie des Bocains, M. *Séguin*, a tâché d'illustrer les premières tentatives de *l'industrie* de ses compatriotes *dans les sciences et les belles-lettres.* C'est en parcourant ses ouvrages que j'ai appris qu'un certain *Jean de Cahagues* donna à Vire, en 1570, une traduction de *l'Avare* de Plaute, et, en 1580, une tragédie de *Joseph.* Dans le dix-huitième siècle, la représentation d'une autre tragédie, dont le sujet était *le Martyre de saint Laurent*, devint aux yeux du peuple l'occasion d'un miracle qui s'accrédita si bien, que le lieu de la scène, qui avait été établie en plein vent près de l'écluse Champagne, porte encore le nom de *Butte du Miracle.* « Comme le feu formé de gaz, dit l'historien, ne brûlait point le martyr, le peuple, séparé du lieu de la scène par la rivière, cria: *Miracle!* » Il y a quelques mille ans, un pareil prodige aurait sans doute valu à l'acteur les honneurs de la légende.

« Les poëtes virois ont, à ce qu'il paraît, un goût prononcé pour les sujets sacrés : car, en 1803, on

y a joué *le Martyre de saint Étienne;* mais cette représentation n'a rien offert de miraculeux.

« C'est d'après la liste très minutieuse que le même M. Séguin a formée des hommes qui se sont illustrés par leur industrie ou leurs talents, soit dans les sciences, soit dans les arts, au pays du Bocage, poursuivit mon jeune ami, que j'ai dressé pour vous celle des hommes célèbres de Vire. Si vous ne craignez pas de vous abandonner à la fidélité de ma mémoire, que je ne garantis cependant pas, je vous citerai, sans aucun ordre de genre de talent ni de date, le jésuite *Tellier,* confesseur de Louis XIV, plus connu par sa funeste influence sur la conscience de ce prince que par les nombreux écrits théologiques et polémiques qu'il a publiés; *Étienne Le Torquil,* auteur d'un ouvrage contre les protestants, dont on peut juger l'esprit par le titre; il porte: *De la difformité de l'Église réformée*; *Desmarés*, oratorien, janséniste, et prédicateur célèbre, dont Boileau a dit, dans sa dix-neuvième satire:

Desmâres, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux prêché.

Jean Gosselin, bibliothécaire de Charles IX, et de Henri III, qui a écrit sur la réforme du calendrier et sur la musique; *Sonnet de Courval*, poëte satirique, qui dédia ses ouvrages à la reine-mère, en 1620; *Jean-Baptiste Duhamel*, premier secré-

taire de l'académie des sciences; *Roberger de Vaussenville*, mathématicien, qui usa sa vie sur la quadrature du cercle; *Adam*, sculpteur de quelque talent, et enfin le docteur de Sorbonne *de La Bigue*, qui chemine péniblement vers la postérité, sous le faix des neuf volumes in-folio de sa *Bibliothèque des Pères*. Je m'abstiens d'ajouter les noms de quelques autres auteurs qui n'y sont pas parvenus avec des ouvrages théologiques sans intérêt et sans utilité pour cette science.

« Quant à la génération actuelle, mieux partagée peut-être que celle qui l'a précédée, elle s'enorgueillit de compter dans ses rangs M. *Castel*, qui a consacré sa lyre à chanter ces mêmes *Plantes*, dont le pinceau de son compatriote, M. *Turpin*, reproduit avec tant de fraîcheur et d'éclat les formes et les nuances fugitives. M. *Chênedollé* a fixé aussi, avec non moins de talent et de succès, la muse didactique sur le parnasse virois; il est du nombre de ces poëtes envers lesquels la gloire contemporaine semble cependant un peu injuste; mais il peut porter avec espérance ses regards vers la postérité. Son poëme du *Génie de l'homme* sera toujours un beau témoignage en faveur du sien. Ses *Études poétiques*, qui ont été se placer sans bruit dans la bibliothèque des hommes de goût, offraient assez de beautés pour faire la réputation d'un poëte qui au-

rait été le héros d'une coterie ou d'un parti. M. *de Chênedollé* nous promet un poëme en douze chants de *Titus* ou *Jérusalem détruite*, qui ne peut manquer d'ajouter encore à ses titres poétiques.

« Parmi les hommes qui cultivent la poésie exclusivement pour elle et pour eux, vous devez recueillir les noms de M. *Lanon de la Renaudière*, auteur d'un poëme de la *Fête-Dieu*, inséré dans les notes du *Génie du christianisme*, et de M. *Richard Dubourg d'Isigny*, dont je connais une charmante imitation de la célèbre ballade de Goëthe intitulée : *le Roi des Aulnes*.

« Si le hasard n'amenait pas au-devant de nous M. R. L*** et son beau-père, M. D***, continua Léon, en abordant l'un et l'autre sur la place du château de Vire, je vous aurais engagé à citer le premier comme l'honneur du barreau de cette ville, et le second comme un de ces braves, qui, après avoir acquis des droits à la reconnaissance du pays pour lequel ils ont prodigué leur sang, ont su redescendre avec la philosophie du sage dans le calme et l'obscurité de la retraite. »

La rencontre inattendue de ces deux interlocuteurs donna une nouvelle étendue à la conversation, sans en changer l'objet. « Un étranger, nous dit M. L***, après quelques phrases préliminaires, ne saurait faire choix d'un point plus favorable que le

lieu où nous nous trouvons pour prendre une première idée de l'ensemble et des environs de la ville de Vire. Cette place, élevée sur un rocher taillé presque à pic, domine tout ce qui l'entoure comme un promontoire escarpé. On a observé avec justesse que les deux principales vallées qui forment les Vaux-de-Vire présentent la forme d'un T, dont le jambage s'appuie sur la place du château. Vous venez de passer entre l'hôtel-de-ville et la bibliothèque publique que nous avons maintenant en face. L'hospice des Enfants-Trouvés est le morceau capital que présente à notre droite ce point de vue digne du Diorama. Il est assis au sommet du coteau, tandis qu'au pied on remarque l'hôpital-général. Le coteau de gauche est couronné par des maisons particulières qui ne le cèdent en rien pour l'importance et l'étendue à l'hôtel de la sous-préfecture, qui s'y trouve aussi. Ses flancs sont couverts d'étentes à draps, signe ostensible de l'industrie de notre ville. Cependant d'épais tourbillons de fumée qui s'exhalent de nos ateliers de teinture, et le bruit des foulons ou des papeteries dont les marteaux retombent en cadence, s'élèvent du fond des Vaux : telle est aujourd'hui l'image que présente notre ville. Quant aux restes majestueux du vieux donjon, qui donnent à cette agréable promenade un aspect tout particulier, ils semblent oubliés là par le temps pour re-

porter vers le passé les pensées de la génération présente. . . . .

« On croit l'origine de notre ville plus ancienne encore que ces ruines. Je ne vais pourtant pas si loin que ceux qui prétendent attribuer la fondation de Vire à Viridorix, en alléguant pour toute preuve l'analogie que la première syllabe du nom de ce général présente avec celui de notre ville. Je me rangerais plus volontiers de l'avis des annalistes qui, sur la foi d'un papier terrier dressé par ordre de François Ier, en 1540, en font honneur à Charlemagne, et de celui des étymologistes qui croient tout naturellement que cette ville a reçu son nom de la rivière sinueuse qui *vire*, c'est-à-dire qui tourne autour de son enceinte. . . . .

« Le continuateur de la chronique de Sigebert place notre berceau sous Henri Ier, roi d'Angleterre; mais il paraît plus vraisemblable que ce prince ne fit que réparer et augmenter la forteresse qui existait déjà, car il est constant que, vers la fin du douzième siècle, Vire était un gros bourg ayant vicomté, tabellion, foire, marché et tout ce qui composait alors une organisation sociale complète; on prétend aussi que les invasions des Normands ont été pour elle l'occasion d'un accroissement considérable. Dans le neuvième siècle, les habitants d'*Étouvi*, que l'on suppose avoir été une ville assez im-

portante, vinrent, dit-on, chercher sous les remparts de Vire un abri qu'ils ne trouvaient pas chez eux. Quand la conquête fut consommée, ils s'attachèrent aux murs où ils avaient trouvé sûreté et protection au moment du danger. Ils fixèrent leur industrie sur les bords de la rivière qui arrosait ses formidables remparts. La tradition désigne le *Valherel* et le faubourg *Acharel*, aujourd'hui la *rue du Pont*, comme les lieux où ils formèrent leurs premiers établissements de tannerie et de pelleterie.

« C'est le désastre d'une autre ville, qui, dans le quatorzième siècle, fit succéder à ce premier genre d'industrie la fabrication des étoffes de laine. C'était à *Coutances* qu'étaient alors établies les manufactures de draps de la contrée; mais Charles V, fatigué des intrigues que les habitants de cette ville ne cessaient d'ourdir en faveur des Anglais, les ayant contraints d'abandonner leurs foyers, ils vinrent se réfugier à Vire, où ils implantèrent cette nouvelle branche de commerce, qui n'a cessé d'y porter des fruits abondants.

« Avant la révolution, la fabrique de Vire, restreinte dans son essor par les réglements, faisait cependant un commerce d'exportation assez étendu dans nos colonies et sur-tout au Canada. Pendant la révolution, les produits de ses ateliers servirent à habiller les vainqueurs de l'Italie. Les draps que

l'on fit pour cet usage en prirent même le nom de *Cisalpins*. M. *Tirel* fut un de ceux qui se distingua le plus par ses généreux efforts, car vêtir les défenseurs de la patrie, c'était alors concourir puissamment à vaincre ses ennemis. Les manufacturiers de Vire ont fait changer depuis leur industrie avec les circonstances. Après l'avoir rendue utile à leur pays dans les besoins de la guerre, ils ont su l'approprier aux douceurs de la paix; ils cherchent à rapprocher leurs produits de la perfection de ceux d'Elbeuf et de Louviers. On fait des draps à Vire depuis dix francs jusqu'à trente francs l'aune.

« La fabrication du papier n'occupe que secondairement l'activité laborieuse de notre population. D'autres noms ont pris rang avant celui de notre ville dans cette carrière industrielle; cependant nos fabricants n'y marchent pas sans quelque gloire: je n'en voudrais pour garant que le nom de M. *Désétables*. Le chantre du *Val-de-Vire* a cité ce fabricant avec éloge, après avoir décrit ses ateliers dans ces vers :

Suivons cette onde errante, où, le long des rivages,
Les flots blanchis d'écume agitent cent rouages;
J'avance à pas pressés; j'entends ces lourds marteaux
Dont le bruit monotone assourdit les échos,
Broyer, mêler, pétrir la pâte préparée,
Qui, par l'onde et le feu à son tour épurée,

Se transforme bientôt en tissus éclatants,
Merveilleux héritiers de lambeaux dégoûtants!

« On cherche souvent les causes qui fixent de préférence l'industrie dans telle ou telle cité, sans pouvoir en déterminer d'autre que le hasard. Je ne serais pas surpris que celle de Vire ait dû son développement à l'avantage que cette ville a eu de traverser les temps de la féodalité sans devenir l'apanage exclusif d'aucun seigneur particulier; elle relevait immédiatement de la couronne, ce qui lui valut plus de liberté, et par conséquent plus d'industrie. »

Quand M. L*** eut achevé de parler, nous nous dirigeâmes vers le donjon, dont nous examinâmes attentivement les restes. M. D*** prit à son tour la parole en ces termes : « Voici l'antique témoin de la valeur et des hauts faits de nos ancêtres. Ces remparts ne furent cependant pas toujours inexpugnables, et Vire a subi ces vicissitudes de la guerre qui, nous l'avons trop appris, semblent dépendre plutôt des caprices de la fortune que de la constance et du courage. Tombée au pouvoir des Anglais en 1367, cette ville rentra sous la domination française en 1450. Mais ce fut sur-tout du temps des guerres de religion qu'elle eut à souffrir. Elle devint tour-à-tour la proie des divers partis. Elle fut prise, perdue, et reprise par Montgomery, qui s'y.

livra à des excès qu'expliquent, mais que ne justifient pas ceux dont les protestants étaient eux-mêmes l'objet. On conserva dans la ville une telle frayeur à la seule idée des huguenots, que plus d'un siècle après la mort de Montgommery, en 1688, pendant que le prince d'Orange menaçait les côtes du Bocage d'une descente; la ville fut saisie d'une terreur panique au seul nom de huguenot prononcé dans une rixe particulière. Ce mot fatal, répété de proche en proche, fit croire que les protestants étaient aux portes de Vire. La population fut en un instant sur pied. Un prêtre, nommé *Fétu*, le bâton de la croix d'une main et le crucifix de l'autre, animait cette tourbe effrayée, en criant qu'il fallait vaincre ou périr. Quelques mégères, portant des hallebardes et des arquebuses, se faisaient remarquer dans ces rangs, à la tête desquels des cordeliers, armés de broches à rôtir, formaient une espèce de bataillon sacré; tandis que d'autres femmes, prenant à la gorge les prêtres qui passaient, les contraignaient d'entendre leur confession au milieu des rues.

« Le temps a heureusement effacé les traces de ces anciennes haines religieuses plus envenimées encore que les haines politiques. Puisse-t-on n'en jamais rallumer le flambeau! Vire n'a plus rien à craindre aujourd'hui de la guerre. C'est une ville

d'industrie et de paix dont tout le matériel militaire se borne à deux pièces de canon, fondues avec les chandeliers des nombreuses corporations qui entravaient autrefois la liberté du commerce. Cet airain, sous sa nouvelle forme, n'a point changé de but: il servait à éclairer nos fêtes, aujourd'hui son bruit les annonce. »

En quittant la place du Château, MM. L*** et D*** nous engagèrent à visiter la bibliothèque publique, dont M. l'abbé *des Mortreux* nous fit les honneurs avec autant d'érudition que de prévenance. Le vaisseau en est petit, mais bien approprié à l'usage auquel il est destiné. Vire doit ce bienfait à un de ses habitants nommé *Pinchon* qui légua à la ville, en 1781, sa bibliothèque particulière, composée de trois mille volumes. Ce nombre s'est augmenté pendant la révolution de quelques débris échappés à la bibliothèque des cordeliers, dont le couvent était voisin. Son accroissement annuel, restreint ici par les bornes étroites que lui prescrit l'économie municipale, est loin d'être en proportion avec le progrès des sciences et des lettres, et avec l'élan que la typographie a pris depuis dix ans. Quand verrons-nous l'esprit d'association suppléer à la munificence administrative? Pourquoi les bibliothèques ne s'enrichiraient-elles pas, comme aux États-Unis, à l'aide de souscriptions particu-

lières? Je crois qu'il n'est pas maintenant une ville en France où il ne fût facile de former une société de bibliophiles qui se feraient un plaisir et une gloire de concourir par de modiques souscriptions individuelles, soit à créer des bibliothèques dans les villes où elles manquent, soit à compléter celles dont les rayons réclament tant d'ouvrages utiles! Les souscripteurs pourraient aussi exercer une influence salutaire pour rendre les bibliothèques accessibles à toutes les classes, et propager jusqu'aux moins élevées le goût de la lecture et de l'étude qui, *quoi qu'on die*, développe toujours celui de la vertu.

N° CLXXII. [27 AOUT 1826.]

CAEN.

> Que ceux qui sont placés aux premiers rangs de l'ordre social apprennent qu'ils doivent se faire pardonner leur supériorité.
>
> — Né dans les rangs du peuple, un penchant naturel à un plébéien a dirigé mes premiers pas.
>
> VOY. DE POLYCLÈTE, lett. XLVII.

En entrant dans la cour étroite et sombre de *l'hôtel d'Angleterre*, où nous sommes descendus, Léon s'est précipité avec une exclamation de surprise et de joie dans les bras d'un jeune homme qui semblait attendre impatiemment son arrivée. Ils avaient à peine échangé l'un et l'autre leurs premiers embrassements et leurs premiers discours, avec cette chaleur d'âme et cette pétulance d'action, dont l'expression vivifie encore la vieillesse, que Léon amena le jeune étranger vers la voiture où je me trouvais encore, puis m'adressant la parole: « Permettez, dit-il, mon cher Ermite, que je vous présente M. L. D***, cet ancien et excellent ami, dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de vous entre-

tenir. Nous avons tous deux quelques raisons d'être fiers d'une liaison qui remonte jusqu'à notre berceau, qui s'est resserrée malgré l'éloignement où nous a jeté la diversité des carrières que nous avons suivies, et à laquelle la divergence des opinions politiques, cette cause si fréquente de dissolution pour les amitiés vulgaires, a fourni des motifs de s'accroître encore. — Je ne m'en étonne pas répondis-je : cette dernière circonstance me prouve seulement que, bien que vous ayez marché dans des voies différentes, vous avez eu tous deux les yeux constamment fixés vers cette bannière commune que l'honneur ne plante pas dans tel camp à l'exclusion de tel autre, comme les fanatiques de parti le prétendent, mais que pour le bonheur de l'humanité il place, au contraire, au milieu du champ qui sépare les rangs ennemis. Il y a toujours contact entre les hommes qui ne perdent pas de vue cet heureux signe de ralliement. C'est à eux qu'appartient la mission de calmer les dissensions civiles, de rapprocher les partis, et de fondre les vieilles haines et les anciennes antipathies dans un sentiment mutuel d'estime et de considération. — J'entre tellement dans votre pensée, poursuivit M. L. D*** (que j'appellerai le chevalier L. D*** pour me conformer à la dénomination sous laquelle il est désigné dans le cercle de sa société habituelle), que je desirerais voir augmenter chaque jour cet échange de pro-

cédés et d'égards, que les hommes d'opinions diverses commencent enfin à montrer les uns envers les autres. Si l'amitié pouvait même en être la suite, je crois que les partis et le pays, qui se trouve toujours froissé entre eux, y trouveraient une garantie nouvelle. Ce serait à mon sens un frein puissant contre les égarements de l'esprit de faction; car qui pourrait jamais consentir à faire dans l'intérêt exclusif d'un parti une chose dont il aurait à rougir un jour aux yeux de son ami. »

Les deux jeunes gens m'aidèrent à descendre de voiture, et Léon m'annonça qu'il comptait sur la coopération du jeune chevalier pour diriger et éclairer ma marche dans la capitale de la Basse-Normandie. « Peut-être trouverez-vous chez moi, mon vénérable Ermite, ajouta en souriant mon nouveau cicérone, quelques préjugés et quelques préventions à combattre; mais votre esprit est assez fin pour les démêler, et comme je ne prétends soumettre personne au joug de mes idées, vous aurez toute liberté de n'en prendre que ce qui vous conviendra. »

J'ai laissé les deux jeunes amis tout entiers à eux-mêmes pendant quelques heures, dont j'ai profité pour goûter un peu de repos et remettre ma frêle machine de l'ébranlement qu'elle avait éprouvée sur la route de Vire à Caen. L'après-midi nous nous sommes mis en marche.

La première impression qu'un étranger reçoit en parcourant Caen est celle qui résulte de la régularité de ses rues et de la belle construction de ses maisons et de ses monuments. Quoique ceux-ci soient presque tous gothiques, ils ont cependant une apparence de fraîcheur et de nouveauté qui surprend, quand on remarque le genre de leur architecture, et quand on songe à l'époque de leur fondation. Le chevalier L. D*** nous apprit que cet avantage était dû à la qualité et à la beauté des pierres qui ont servi à leur construction. Toutes ont été tirées des carrières qui avoisinent Caen, et dont les plus renommées sont encore aujourd'hui celles des villages d'*Allemagne* et de *Lamaladrerie*. Ces carrières sont pour le pays une source de commerce et de richesses que huit siècles n'ont point encore tarie. C'est avec ces pierres qu'ont été bâties en Angleterre, du temps de Guillaume-le-Conquérant, l'abbaye de Westminster et celle de Saint-Martin. Le roi de Hollande l'emploie en ce moment pour la construction d'un nouveau palais. Il a fait aussi transporter pour le même usage une grande quantité de granit, autre produit du sol de ce département, et de celui de la Manche, dont l'exportation prend chaque jour plus d'importance. Il n'est pas étonnant que, placée au milieu de matériaux aussi beaux et aussi abondants, une grande partie des habitants de la plaine de Caen ait dirigé son in

dustrie vers leur emploi. Ce pays fournit des tailleurs de pierre à une grande partie de la France. On voit au retour de chaque printemps partir leurs nombreuses colonies; elles se dirigent vers les divers points où on se livre à de grandes et belles constructions. Et quand la rigueur de la saison a fermé le cercle de leurs travaux, ces industrieux ouvriers reviennent rapporter à leurs femmes et à leurs enfants le salaire gagné et soigneusement économisé pendant l'absence.

« Le temps et les efforts, toujours croissants de l'industrie, ajouteront peut-être encore une nouvelle branche à ces travaux, car il existe aussi aux environs de Caen plusieurs carrières de marbres qui égalent ceux dont s'enorgueillit le midi de la France. On en entrevoit des roches considérables et riches des plus brillantes couleurs à *Vieux* et à *Fontenay-le-Marmiou.* C'est des carrières de Vieux, autrefois exploitées, que le cardinal de Richelieu fit tirer tout le marbre qui est entré dans la construction de la chapelle de la Sorbonne. Les antiquités trouvées aux environs de Caen prouvent que les Romains, qui aimaient les matériaux durables, n'ont pas non plus dédaigné ces marbres que l'on a abandonnés comme trop fragiles. Peut-être n'a-t-on pas fait attention qu'il en était de même de toutes les couches supérieures des carrières, et que ce n'était qu'à une certaine profondeur que le marbre

acquérait toute la dureté dont il est susceptible.

« La rue où se trouve l'hôtel que vous habitez, nous dit le chevalier, quand nous eûmes terminé les réflexions que nous inspirait l'aspect général de la ville, se nomme *la rue Saint-Jean*. Elle aboutit à la place et ensuite à *la rue Saint-Pierre*, avec laquelle elle forme un angle droit. Ces deux rues, qui traversent la presque totalité de Caën, en sont les plus belles et les plus fréquentées; comme vous aurez occasion de les parcourir souvent, je préfère diriger vos pas vers le *Grand-Cours*, où notre ville se déploiera plus majestueusement à vos regards. »

Le *Grand-Cours* est une des plus agréables promenades que j'aie rencontrée dans une ville de province. Situé entre la prairie de *Louvigny* et la rivière de l'Orne, que la cascade des moulins de *Montaigu* anime de son bruissement continuel, il offre sous ses arbres antiques la fraîcheur du plus impénétrable ombrage. Nous nous assîmes sur un des bancs qui regardent la prairie, autour de laquelle la ville semble arrondie en un vaste demi-cercle, et notre jeune interlocuteur en commença la description historique en ces termes :

« La question de l'antiquité de notre ville a été l'objet d'opinions si contradictoires, et ces opinions ont été soutenues des deux côtés par des hommes si savants, que ce n'est pas de moi, indigne, que vous devez en attendre la solution. L'illustre évêque

d'Avranches, Huet, entraîné peut-être par cet esprit de corps qui domine les plus sages, se complaît à supposer que Caen a dû sa première origine à quelques ecclésiastiques réunis pour desservir l'ancienne église de *Saint-Étienne-le-Vieux*. Son avis me paraît plus raisonnable quand il reconnaît que les plus grandes villes ont dû souvent leur origine au hasard, et qu'il n'est pas si aisé de dire ce que Caen était autrefois que de dire ce qu'il n'était pas. On peut en effet affirmer, sans craindre d'être démenti, que cette ville n'a été fondée ni par *Cadmus*, ni par *Caius César*, ni par un autre *Caius* maître d'hôtel du roi Arthur; mais s'est-elle élevée à côté et avec les débris d'une autre ville plus ancienne, de ce *Vieux* (*civitas Viducassium*) que l'on prétend avoir brillé d'un grand éclat pendant la domination des Romains, et avoir été enrichi de nombreux monuments par ces vainqueurs du monde? *Huet* est pour la négative, et M. *Lange*, dans une dissertation sur l'*État primitif de la vallée de l'Orne*, a soutenu l'affirmative. A l'aide de conjectures d'une si grande vraisemblance, et de raisons si rigoureusement déduites, tant de l'état où se trouve encore le sol de la vallée de l'Orne, que des vestiges des monuments découverts à Vieux, qu'il est difficile de ne pas se laisser aller à son opinion. Ce dernier écrivain a eu d'ailleurs l'avantage d'être éclairé par des découvertes qui n'avaient point encore été faites lorsque

Huet écrivoit son livre. Je crois donc que l'on peut résumer les probabilités historiques de l'origine de Caen, en disant qu'avant sa fondation il a existé près de ses murs, à Vieux, une autre ville qui fut aussi la capitale du pays et le siége du gouvernement romain; que cette ville, comme toutes celles qui avaient été le séjour de prédilection des Romains, devint l'objet de l'animadversion des Saxons, lors de leurs invasions vers la fin du troisième siècle et dans le cours du quatrième; que l'ouvrage de la civilisation tomba sous les coups de la barbarie; et que les farouches vainqueurs, contraints cependant de se choisir un asile, construisirent une nouvelle ville dont ils jetèrent les premiers fondements à la place qu'occupe aujourd'hui le château.

« Les étymologistes viennent encore appuyer ces inductions de leurs conjectures, en faisant dériver du saxon les noms de *Cathem* ou *Cathom*, sous lesquels Caen fut d'abord désigné. Ils y reconnaissent les mots CAT, *conseil*, et HOM ou HEM, *demeure*, c'est-à-dire *demeure du conseil* ou *siége du gouvernement*, ou bien encore selon d'autres, *demeure de guerre*. Ces probabilités nous conduisent jusqu'en 625, où la tradition se charge alors de notre histoire, et fait honneur à saint Rigobert, évêque de Bayeux, de la conversion des Saxons et de la fondation des quatre églises de *Saint-Sauveur*, de *Notre-Dame*, de *Saint-Pierre* et de *Saint-Jean*.

« Ce n'est qu'à dater de la cession de la Neustrie aux Normands par Charles-le-Simple, en 912, que l'on commence à pouvoir parler de Caen avec quelque certitude historique. Il paraît que cette ville avait déja une assez grande importance, puisqu'à l'occasion d'une entrevue qui eut lieu trente-trois ans plus tard entre Richard I[er], duc de Normandie, et Louis IV, roi de France, elle est citée dans une ancienne chronique comme une des bonnes villes de la province. Quoi qu'il en soit, son accroissement fut considérable sous les ducs, et sur-tout sous Guillaume-le-Conquérant. Ce prince, que les chroniques du temps désignent comme un grand bâtisseur, devait aimer le séjour d'une ville à la porte de laquelle il trouvait de si abondants matériaux, et dont la population lui offrait de si habiles ouvriers pour les mettre en œuvre. C'est à ses soins que nous devons les deux plus beaux monuments de notre ville. Je veux parler de l'*abbaye de Saint-Étienne*, dite l'*Abbaye-aux-Hommes*, et de celle de la *Sainte-Trinité*, dite l'*Abbaye-aux-Dames*. Mais auparavant de désigner la première à votre curiosité, il faut que j'arrête vos regards sur les immenses bâtiments de l'établissement de charité, désignés sous le nom de *Bon-Sauveur*. C'est le premier édifice qui se présente à l'extrême gauche du demi-cercle que la ville décrit sous nos yeux.

« Vous pouvez reconnaître l'*abbaye de Saint-*

Etienne à l'élégance de ses doubles clochers. Le Lycée est établi dans les anciens bâtiments d'habitation des moines. Quant à l'*Abbaye-aux-Dames* ou de la *Trinité*, c'est à droite de ce même demi-cercle qu'il faut que vous la cherchiez ; on ne peut, je crois, en apercevoir d'ici que les tours, encore n'est-ce pas sans difficulté ; mais je vous proposerai d'en faire le but d'une visite particulière. M. de Vandœuvre a eu l'heureuse idée de l'utiliser, en y transportant l'hôpital, situé auparavant sur le terrain plat de l'Isle-Saint-Jean, où il s'opposait au développement de la ville du côté du quai. Le sol est élevé, l'air est pur et sain à l'hôpital de la Sainte-Trinité. Cet édifice est de plus entouré d'un vaste jardin et de plantations spacieuses. Le défaut d'eau était le seul obstacle qui presentât quelques difficultés à l'exécution du projet de M. de Vandœuvre. Mais grace à une machine à vapeur, l'eau circule dans les salles de l'hôpital, sur le sommet du coteau, avec autant d'abondance que sur les bords de l'Orne.

« On prétend que Guillaume et Mathilde ont fondé ces deux abbayes pour expier l'infraction qu'ils avaient faite aux lois canoniques, en se mariant malgré le degré de parenté prohibé qui existait entre eux. Peut-être n'ont-ils voulu que créer un magnifique asile à leurs cendres. Celles de Guillaume reposent au milieu du chœur de l'abbaye de

Saint-Étienne, et celles de Mathilde dans l'église de la Sainte-Trinité. Leurs restes deux fois dispersés, d'abord pendant les guerres de religion et plus récemment pendant les désordres de l'anarchie, ont repris la place qu'ils occupaient primitivement. Ces deux abbayes, qui sont encore les deux plus beaux monuments de notre ville, comptent près de huit cents ans d'existence, puisqu'elles furent achevées et dédiées de 1075 à 1080. Notre savant antiquaire, l'abbé de La Rue, pense cependant que les deux pyramides qui couronnent l'abbaye de Saint-Étienne sont de deux siècles plus modernes, aussi bien que l'extérieur des bas côtés. Si vous desirez voir de plus près ce monument c'est de dessus la place qui fait face au Lycée que je vous engage à le contempler. . . . .

« En continuant de promener nos regards de gauche à droite sur le demi-cercle qui nous entoure, nous les arrêterons un instant sur l'humble clocher de l'église aujourd'hui abandonnée de *Saint-Étienne-le-Vieux*. Les amateurs d'antiquités vont visiter encore sur ses murs les restes mutilés d'un bas-relief, dans lesquels les uns aiment à voir une représentation informe de Guillaume-le-Conquérant entrant en triomphe à Caen, et d'autres veulent reconnaître un trait de la vie de Titus. Ce bas-relief représente un homme à cheval, passant sur le corps d'un malheureux étendu à ses pieds. Au-

trefois un homme et une femme à genoux, dans l'attitude de suppliants, étaient joints à ce groupe; mais il n'en reste plus de traces.

« Ce petit dôme, d'une forme élégante et moderne, appartient à une église élevée par les jésuites avant leur expulsion. On l'appelle ici *Gloriette*, par allusion sans doute à l'élégance et au bon goût de son architecture. Ne serait-ce point plutôt, reprit Léon, par allusion à la modestie de ses fondateurs? — Le clocher, poursuivit M. L. D***, qui paraît s'élever sur le même rayon de perspective que ce moulin à vent qui marque dans le lointain la route de La Délivrande, est celui de l'église *Notre-Dame* dite de *Froide-Rue*. Elle n'a rien de très remarquable; aussi ne vous en parlerai-je que pour vous guider dans la découverte du château qui couronne la partie de la ville que vous voyez s'élever en amphithéâtre. C'est là qu'un assez grand nombre de savants placent notre berceau, contrairement encore à l'avis de l'évêque d'Avranches, qui traite cette opinion d'erreur populaire. Ses adversaires étaient la leur du constant usage où étaient les Saxons, auxquels ils attribuent la fondation de notre ville, de s'établir toujours sur des hauteurs. Ils la fortifient encore de la découverte qu'on a faite de mines assez considérables aux environs du château, du nom saxon de *Darnetal*, c'est-à-dire *près de la vallée*, que portait l'emplacement où sont si-

tués l'église, le pont, et le moulin de Saint-Pierre; et enfin de la désignation de *Saint-Pierre-sous-Caen*, que le peuple donnait généralement à cette église, et que l'on retrouve dans les plus anciens titres. Quels qu'aient été au reste les fondateurs du château, il est au moins constant qu'il prit des accroissements considérables sous Guillaume-le-Conquérant et sous Henri Ier. son fils, qui fit construire le donjon. Il fut ensuite réparé sous Louis XII et sous François Ier, et considérablement fortifié sous Henri III. Caen était entouré de murailles qui ont été sapées à mesure que la puissance du gouvernement s'est affermie davantage en France. Une partie du château a été rasée en 1793, mais ce qui en reste offre encore un ensemble de défense assez complet, et peut servir suivant les circonstances à protéger ou à dominer la ville.

« Du pied du château s'élance la flèche la plus gracieuse et la plus légère de toute la Normandie, celle de l'église *Saint-Pierre*, dont le rond point excite aussi l'admiration des connaisseurs. C'est dans la rue de la Poste, sur les bords de l'Odon, qu'il faut être placé pour admirer tous ses détails; le mélange des différents styles d'architecture gothique, qui y sont confondus sans désordre, lui donne un caractère extraordinaire de luxe et de richesse. Cette flèche a été élevée en 1308, sous la

direction d'un marguillier nommé *Nicole-Langlois*, ce qui a donné lieu à l'antiquaire Ducarel, et au bibliographe Dibdin, de conclure que c'était un ouvrage de la *munificence anglaise puissamment raisonné*, dirait Figaro! Il est vrai que le dernier de ces deux docteurs d'Outre-Manche, ne fait pas la moindre difficulté de faire venir du fond de l'Allemagne (*from Germany*), les belles pierres qui ont entré dans la construction de nos monuments, et qui ont été tirées comme chacun sait, des villages désignés sous les noms de *haute* et *basse Allemagne* qui sont à deux lieues de nos portes. Quelqu'un a prétendu que le maître maçon qui avait construit en 1300 le clocher de cette jolie église, se nommait *Huet*, et était un des aïeux du savant évêque qui a depuis illustré les origines de Caen; mais il est remarquable que Huet n'ait rien dit lui-même de cette particularité, et qu'il n'ait désigné que l'architecte Hector Soyer, pour avoir élevé en 1521 les voûtes et le rond point de cette église.

« En vous indiquant l'église *Saint-Gilles*, je n'ai d'autre but que de vous faire connaître l'emplacement du faubourg qui en a reçu son nom, et d'attirer vos regards vers le dernier temple qui termine cette espèce de guirlande monumentale, c'est l'église *Saint-Jean*, ouvrage du quatorzième ou du quinzième siècle. Ses tours ne le cèdent guère en élé-

gance à celles de l'église Saint-Pierre ; mais on voudrait voir une flèche couronner celle des deux qui a conservé son aplomb.

« Si vous vous borniez à ce seul aspect de Caen, poursuivit M. L. D***, vous n'en auriez qu'une idée imparfaite. Pour la compléter, je vous engagerai à me suivre vers sa partie orientale sur le nouveau quai, où nous nous placerons précisément à l'angle formé par le confluent de l'Odon et de l'Orne, dont les embranchements divers forment une île du quartier Saint-Jean. »

Nous quittâmes le Vieux-Cours, et, suivant les bords de l'Orne, nous passâmes le long d'une magnifique caserne, à laquelle on attend depuis longtemps qu'on mette la dernière main. On démolissait à notre droite le pont de Vauxelles, pour remplacer ses arches grossières et la voie beaucoup trop étroite qu'elles offraient par un monument plus digne de notre âge. On en avait posé la première pierre peu de jours avant notre arrivée. Les batardeaux et le pont de service étaient déja prêts, et une partie des matériaux qu'on devait employer dans ce grand ouvrage étaient dispersés sur les rives.

« Cette partie de la ville, continua notre aimable interlocuteur, quand nous fûmes arrivés au point qu'il avait indiqué à notre curiosité, est celle qui

a été depuis vingt-cinq aus le principal objet des soins de nos administrateurs. Chaoun-d'eux a eu la noble ambition de laisser son nom aux travaux auxquels il avait présidé. Voici devant nous le *cours Cafarelli*. Ses jeunes arbres ombragent le nouveau lit de l'Orne, dont les ondes rendent bien à cette promenade les charmes qu'elles-mêmes lui empruntent. Autrefois la rivière traçait de nombreux méandres, partie dans les prairies qui s'étendent à notre droite en avant du faubourg Vauxelles, partie à gauche et en plus grande quantité dans celles qui sont situées à notre droite au pied de *Calix*. Il y avait peut-être quelque chose de plus poétique et de plus pittoresque dans ces capricieux détours du fleuve, mais le besoin de précipiter le cours de l'Orne pour éviter les inondations occasionées par la marche trop lente de ses eaux, a déterminé à creuser le nouveau canal. Si le temps que vous vous proposez de nous consacrer vous laisse quelques loisirs pour des excursions autour de nos murs, je vous recommanderai de visiter les ruines de Calix, antique monument orné de médaillons et de figures en bas-relief, et surmonté de statues qui semblent placées à son sommet comme deux sentinelles en vedette. C'est ce qui a valu à ce singulier édifice le surnom populaire de *Tour-des-Gendarmes*.

« En nous tournant maintenant vers la ville, nous apercevons le théâtre des améliorations administratives de M. de Vandœuvre. C'est lui qui pour premier bienfait a, comme je vous l'ai déja dit, transféré l'hôpital dans les bâtiments de l'Abbaye-aux-Dames. Il a en outre orné d'agréables plantations la partie du quai qui borde les rives de l'Odon ; son nom est resté à cette portion de ses travaux.

« Notre port ne peut guère être considéré que comme un petit port de cabotage assez insignifiant. Il ne reçoit que des bâtiments de cent-cinquante à deux cents tonneaux, et tout le commerce maritime de notre ville est concentré dans les mains de trois ou quatre armateurs. Les dangers que présente l'entrée de l'Orne, obstruée par de nombreux bancs de sable, et l'impossibilité actuelle de naviguer sur son cours supérieur, laissent végéter notre ville au rang des ports les plus secondaires. On assure cependant qu'en ouvrant une embouchure plus directe à l'Orne, entre *Colleville* et *Oystreham*. On pourrait créer dans la baie de Colleville un port maritime de premier ordre, et sous les murs de Caen un port de commerce dont l'importance s'accroîtrait à proportion des travaux que l'on ferait pour rendre navigable le cours supérieur de l'Orne. Cette belle rivière, maintenant inutile au commerce, pourrait être mise en communication avec la Loire

par la Sarthe; ainsi elle établirait entre le nord et l'ouest de la France une navigation intérieure, et par conséquent exempte du danger des tempêtes et des chances de la guerre qui rendent le circuit par mer toujours plus ou moins périlleux. Pour avantage local elle offrirait le débouché le plus facile et le plus actif aux villes d'Angers, du Mans, de Séez, d'Alençon, d'Argentan, de Domfront, et à tout ce pays du Bocage, frustré jusqu'à présent des faveurs administratives.

« Ce projet dont vous seriez peut-être tenté, mon cher Ermite, de faire honneur aux principes lumineux et profonds de notre nouvelle économie politique a près de trois cents ans d'existence. C'est en 1530, sous François Ier, que la première idée en fut conçue. Le génie de Vauban la féconda en 1679. Un de nos compatriotes, M. *de La Loude*, secondé des lumières de M. *Duhamel* de l'académie des sciences, démontra en 1746 que l'exécution en était aussi facile que peu dispendieuse, et nous voilà en l'an de grace 1825 sans que l'on ait encore songé à mettre la main à l'œuvre. Sous le seul rapport maritime le gouvernement devrait cependant sentir la nécessité d'ouvrir un refuge à ses vaisseaux sur cette vaste étendue de côtes qui n'en offre aucun depuis la Hogue jusqu'au Havre. On se rappelle encore qu'en 1762, les Anglais surent faire tourner contre

nous les avantages que présente la baie de Colleville, en y faisant stationner une escadre pendant près de six semaines. Deux détachements tentèrent même une descente sur la côte. On n'a point oublié non plus dans ce pays qu'ils ne furent repoussés que par l'intrépide astuce d'un sergent garde-côtes nommé *Cabiaux*. Ce brave homme, accompagné d'un seul tambour, qui ne tarda pas à l'abandonner, résolut, à la faveur de la nuit, et d'un brouillard fort épais, de tenir tête à l'ennemi. A sa première approche il apostrophe la troupe d'un *qui vive* fortement prononcé, et tire son coup de fusil comme l'aurait fait une sentinelle avancée. Puis répétant vivement la même manœuvre, il se replie sur d'autres points de manière à faire croire que des postes nombreux occupaient la côte, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à la tête d'un petit pont en bois, il prend le ton d'un officier donnant des ordres à un bataillon entier pour un feu de file. A ces mots les Anglais tombent ventre à terre. Le sergent s'empare alors de la caisse que lui avait abandonnée le tambour fugitif, et bat la marche en même temps qu'il imite par le mouvement rapide de ses pieds celle d'une troupe qui aurait défilé sur le pont. L'ennemi entouré de profondes ténèbres fut dupe du stratagème et crut prudent de hâter sa retraite, en laissant sur la côte un officier grièvement blessé. Cabieux le trouva le

lendemain matin étendu sur le champ de bataille; mais vainqueur aussi généreux qu'il avait été audacieux combattant, il emmena son prisonnier chez lui où il parvint par ses bons soins à le rendre à la vie.

« En attendant les immenses avantages que lui procurerait l'exécution du projet de Vauban, notre commerce lutte avec énergie contre la défaveur de sa situation présente. La fabrication de la dentelle et la bonneterie sont les deux branches les plus florissantes de notre industrie. La première absorbe environ quatre millions répartis entre vingt-cinq à trente mille ouvriers qui gagnent depuis vingt centimes jusqu'à un franc vingt-cinq centimes par jour; la seconde ne met en mouvement qu'un capital moindre de moitié, mais que se partagent seulement quatre mille ouvriers; les noms de MM. *Bonnaire*, *Leblond*, *Paysan-Deseoutures*, et *Belami*, méritent d'être distingués parmi ceux des chefs de cette industrie : notre commerce maritime, et notre négoce sont soutenus par les spéculations des maisons *Lefrançois*, *Gavelier*, *Duclos-Hervieux*, *Manoury-Lacour*, et *Moisson*.

Quoiqu'il soit l'objet de nombreuses transactions sur notre place, et qu'il attire dans notre arrondissement des capitaux considérables, ce ne serait guères ici le lieu de vous parler du commerce des

chevaux, si, en vous conduisant à la préfecture, je n'avais l'intention de vous proposer de visiter le nouvel établissement que M. *Félix Pierson*, vient de créer en ce genre. Ses belles écuries, tenues avec la recherche anglaise, offrent toute l'année une réunion de chevaux d'élite propre à fixer le choix des amateurs qui veulent se procurer des chevaux faits; ou qui ont manqué la foire du premier lundi de carême. C'est en effet celle qui réunit le plus grand concours de vendeurs et d'acheteurs; mais ce n'est pas le premier lundi de carême, comme l'indiquent les almanachs, c'est huit jours auparavant qu'il faut se trouver ici pour cette foire célèbre, car dès le dimanche gras les plus beaux chevaux sont vendus dans les écuries des faubourgs. »

Les écuries de M. Pierson nous ont paru dignes des éloges que M. L. D*** leur avait donnés. Nous en sortîmes, souhaitant au jeune propriétaire un succès égal à celui de ce fameux Aumont, retiré aujourd'hui dans la vallée d'Auge, où il s'occupe à compléter les trente mille livres de rente qu'il veut laisser à chacun de ses cinq enfants, ou bien encore de ce riche *Dajon*, seigneur suzerain du joli château de *Louvigni*, que nous avions aperçu pendant nôtre promenade au Grand-Cours.

Après le coup-d'œil que nous avions jeté sur les édifices religieux, j'avais manifesté à M. L. D*** le

desir de voir les principaux édifices civils. C'est à ce vœu qu'il avait répondu en nous dirigeant vers le *petit cours Cafarelli*, vis-à-vis la façade de l'hôtel de la préfecture.

« Ce monument, dit Léon à son ami, est je crois l'œuvre d'un des plus habiles préfets qui aient administré le département du Calvados. C'est à M. *Méchin* qu'il en faut rapporter la première idée, et c'est à lui qu'appartient la ferme et généreuse résolution d'en avoir fait un monument propre à honorer l'époque de sa construction. »

Les plans en sont dus à M. *Romain*. Le style en est antique et généralement pur. Il nous sembla que c'était une idée fort ingénieuse que celle d'avoir consacré à chacun des arrondissements du département une des colonnes de la façade. De charmants bosquets et de fertiles jardins potagers ajoutent à l'agrément de cette résidence actuelle de M. *de Montlivault*. Le petit cours Cafarelli, qui longe les murs de l'hôtel de la préfecture et de ses jardins, est une promenade que son heureuse situation rend chère à tous les âges. A midi les rayons d'un soleil vivifiant y appellent les enfants et les vieillards; et quant à la jeunesse, qui porte en elle-même tous ses feux, c'est vers le déclin du jour qu'elle y vient chercher l'ombrage et le mystère.

Nous avons quitté l'hôtel de la préfecture pour

nous rendre devant l'hôtel-de-ville, et de l'hôtel-de-ville, au palais de Justice. Le premier de ces deux monuments n'est guère remarquable que par une certaine régularité. Il occupe, ainsi que les bâtiments de la Bibliothèque et du Musée, qui en dépendent, un des quatre côtés de la place Royale, remarquable d'ailleurs par les allées d'arbres qui l'entourent, et par les balustrades en pierre dont elle est environnée. Le palais de Justice, voisin de l'*Abbaye-aux-Hommes*, sert d'ornement à un des pans d'un hexagone, que l'on se propose probablement de rendre plus régulier. Ses colonnes sont d'ordre ionique. La façade et le péristyle ont un bel aspect; mais cette première idée de grandeur s'efface bientôt, quand on pénètre dans les longs corridors et dans les salles très mesquines qu'occupent les tribunaux et la cour. « Je serais tenté de croire, nous dit Léon, qu'il y a une leçon morale cachée sous ce défaut apparent de construction, et que l'architecte a voulu prévenir les plaideurs que souvent, en croyant entrer dans le temple de la justice, ils ne font que pénétrer dans le dédale obscur de la chicane[1]. »

[1] Depuis cette observation on a inauguré une magnifique salle où se tiennent les audiences solennelles de la cour royale et celles de la cour d'assises.

Nous avions parcouru la ville presque en tous sens : L. D*** s'aperçut que les courses de l'après-midi commençaient à réveiller chez moi la fatigue du matin ; et après quelques courtes stations autour de l'abbaye de la *Sainte-Trinité*, et devant l'obélisque élevé à la mémoire du duc de Berry, seulement remarquable par l'énormité de l'unique bloc de granit qui le compose, il me proposa de me ramener à mon hôtel.

N° CLXXIII. [2 SEPTEMBRE 1816.]

LES MOEURS ET LES LETTRES.

> Soutenons bien nos droits; sot est celui qui donne;
> C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
>
> BOILEAU, ép. II.

« Vous avez mis tant d'exactitude et de complaisance, dis-je le lendemain au jeune ami de Léon, à me donner tous les détails historiques et statistiques susceptibles d'entrer dans le tableau physique que j'avais à tracer de votre ville, que je ne crois pouvoir m'adresser à personne mieux qu'à vous pour me fournir les couleurs les plus délicates dont j'ai besoin, afin de reproduire la physionomie morale de ses habitants. Je connais assez votre esprit pour être sûr que rien d'important n'aura échappé à vos observations, et j'honore trop votre caractère pour me défier de son impartialité. — Comme vous vous livreriez peut-être avec moins d'abandon à mes opinions politiques, reprit M. L. D***, je tâcherai, sans vous en faire le

sacrifice, de généraliser assez mes aperçus, pour qu'ils ne contrarient pas les vôtres.

« Pour bien juger de notre caractère, je crois qu'il faut l'envisager avant, pendant, et depuis la révolution.

« Avant la révolution, notre nombreuse aristocratie était forte et dominante. Une ligne de démarcation que l'on ne songeait d'aucune des deux parts à franchir, la séparait de la bourgeoisie et du peuple. De son côté cette bourgeoisie était fière et indépendante; et le peuple, un peu turbulent, se refusait à toute domination qui venait du dehors de ses murs. Ainsi chaque classe, bien pénétrée de la plénitude de ses droits, en jouissait dans sa plus grande extension : peut-être m'accuserez-vous de voir avec les préjugés de ma caste; mais je regarde cette situation sociale comme une des plus avantageuses, et je cite l'Angleterre pour exemple. »

Je vis que Léon avait quelque peine à laisser passer cette assertion sans réplique, et je l'entendis murmurer le nom des États-Unis; mais il ne voulut pas interrompre le discours de son ami, qui continua en ces termes : « Pendant la révolution, tout le monde sait que notre ville fut un des points d'appui de l'opinion monarchique, et des efforts que ses partisans faisaient pour son triomphe. La noblesse était guidée par les sentiments de l'honneur et du devoir, sous lesquels vous ne consenti-

rez probablement à voir que son intérêt personnel. Quant à la bourgeoisie, nous conviendrons tous que l'horreur du sang et la haine de tous les despotismes, sans en excepter celui de l'anarchie, déterminaient seules sa généreuse impulsion. »

« Pour ma part, s'écria Léon, j'applaudirais avec moins de réserve, si les habitants de Caen, au lieu de décimer dans des querelles particulières et dans des combats singuliers, où le sort des armes était presque toujours inégal, les régiments républicains, casernés dans leur ville, eussent tenté en ligne des efforts plus nobles et une lutte plus franche. »

M. L. D*** laissa à son tour cette objection sans réponse, et reprenant son discours : « Cet esprit d'opposition, dit-il, qui caractérisait notre ville, se soutint sous le consulat et sous l'empire. La restauration nous trouva prêts à l'applaudir et à la seconder; mais depuis, faute d'avoir un ennemi commun à combattre, nous avons divisé nos bannières, soit que chaque classe ait senti plus spécialement le besoin de défendre ses intérêts respectifs, soit qu'il y ait parmi nous un esprit de contradiction, qui ait toujours besoin d'un aliment quelconque. L'ancienne noblesse, qui a compté plusieurs défections dans ses rangs, a formé un parti distinct, qualifié ici comme ailleurs, du surnom d'*ultra*; et la bourgeoisie sous les étendards de quelques nobles qui

ont préféré jouir des bénéfices d'une aristocratie de fait, plutôt que de s'attacher à la vaine poursuite des priviléges d'une aristocratie de nom, a formé les rangs des libéraux. Tel est encore aujourd'hui l'état de la société et des partis.

« Il faut joindre à ces nuances générales de notre caractère politique quelques qualités et quelques défauts qui appartiennent à notre caractère particulier. Au rang des premiers, nous nous flattons de pouvoir placer la bravoure, l'amour du travail, l'intelligence des affaires, et des sentiments d'indépendance et de justice d'une susceptibilité prompte à s'exalter. On nous reproche, parmi les seconds, une humeur un peu querelleuse, et un attachement trop opiniâtre à nos intérêts, ce qui nous précipite tour-à-tour dans des duels sanglants ou dans des procès ruineux. Cependant la population, chaque jour plus éclairée, commence à suivre moins fidèlement ces traditions dernières des mœurs de ses ancêtres.

« Un trait caractéristique que j'ai réservé pour l'énoncer à part de tous les autres, parcequ'il a dans la ville de Caen un relief remarquable, c'est l'amour des sciences et des arts. Je n'ai rencontré dans aucune ville de province un aussi grand nombre de personnes lettrées, et je n'ai vu nulle part les bienfaits de l'éducation aussi généralement recherchés. Le nombre des savants et des écrivains distingués

que nos murs ont vus naître, dépassera, toute proportion gardée d'ailleurs, le tribut que les autres villes ont payé en ce genre à la France.

« Caen, interrompit Léon, a mérité d'être surnommée, dans le vieux langage, *la ville de Sapience*. Si on voulait lui donner aujourd'hui une qualification plus moderne, on pourrait l'appeler *l'Athènes de la Normandie*. Je vous avoue que j'aimerais à voir cette ville acquérir de nouveaux droits à ce titre, et devenir, comme Édimbourg, le centre d'un petit état indépendant dans la vaste république des lettres. Il y aurait profit pour tous : car si le séjour de Paris a des avantages pour les gens de lettres, d'un autre côté il y a aussi de graves inconvénients. On y perd, malgré soi, son originalité. On se laisse envahir par les idées dominantes, que l'on flatte au lieu de les combattre ; en un mot, on suit son siècle, au lieu de le maîtriser. Les dissipations de la capitale dévorent aussi les heures qu'un homme de lettres devrait donner à ses travaux, en même temps que les exigeances d'une vie dispendieuse poussent l'écrivain à travailler plutôt pour l'argent que pour la gloire.

« Je m'abuse peut-être, mais Caen me semble réunir tous les avantages que pourraient desirer des gens de lettres studieux et avides de retraite. Il me semble qu'une *Revue mensuelle*, qui y serait rédigée sur le plan des célèbres revues anglaises, par une

société d'écrivains du caractère que j'indique ici, en devrait égaler le succès. Les critiques, placés en dehors du tourbillon de la littérature parisienne, en jugeraient mieux les effets et les œuvres, et pourraient s'affranchir plus facilement dans leurs compositions particulières des défauts qu'ils remarqueraient dans les autres, ou des influences auxquelles ils auraient cédé.

« — Pour vous faire apprécier dans son ensemble notre situation scientifique et littéraire, reprit à son tour M. L. D***, j'avais le projet de vous proposer aujourd'hui de passer en revue tous les établissements qui se rattachent, soit à l'instruction publique, soit aux sciences et aux arts. Commençons par l'instruction. Caen a compté jadis jusqu'à quatre colléges; aujourd'hui le seul collége royal fleurit sur leurs débris. Dans une sphère supérieure à celle du collége, brille notre académie universitaire, qui se compose d'une faculté des lettres, d'une faculté des sciences, et d'une faculté de droit; une école secondaire de médecine supplée au défaut de cette dernière faculté, exilée de la communion de ses sœurs. Ces diverses institutions remplacent notre ancienne université, dont la fondation remonte à l'année 1431; elle fut faite par Henri VI, roi d'Angleterre, auquel la France est encore redevable de l'université de Poitiers. L'université de Caen ne se composait d'abord que d'une faculté de droit, mais on y adjoi-

gnit peu d'années après les facultés de théologie et des arts, et enfin celle de médecine.

« Quoique toutes les facultés actuelles se prêtent un appui réciproque, et qu'elles empruntent un véritable lustre des noms de MM. *Delarue*, *Lamouroux*, et *Maillet-Lacoste*, c'est néanmoins de la faculté de droit que notre académie moderne, de même que l'ancienne université, tire son plus grand éclat. MM. *Delisle*, *Thomine-Desmasures*, et *Marc*, en sont les honorables soutiens. Malgré le voisinage de Paris, l'école de droit ne compte pas moins de six cents étudiants sur les bancs. Plusieurs d'entre eux fréquentent dans leurs loisirs notre école d'équitation, parfaitement dirigée par M. le lieutenant-colonel *Dejean*, et le plus grand nombre assiége nos académies d'armes, où le vieux *Armaillac* conserve encore la tradition des anciens principes, tandis que *Lafond* et *Bure* se livrent, grace à leur jeunesse, à un jeu plus vigoureux et plus brillant. Plus d'un élève lutte avec succès contre ses professeurs dans cet art dangereux; il est des noms, tels que ceux de MM. *de Lapomeraye*, *d'Hautéfeuille*, *Leroy*, et *Barabé*, qui se sont placés dans ce genre au-dessus de toute comparaison.

« Outre son académie universitaire, Caen possède une académie royale des sciences, arts, et belles-lettres. *Huet* nous a transmis les circonstances qui ont accompagné son humble fondation en 1652.

Ce ne fut d'abord qu'une espèce de cabinet de lecture que M. Moysant de Brieux ouvrit dans sa maison, pour sauver aux nouvellistes les plus distingués de la ville, qui se réunissaient au carrefour Saint-Pierre, le désagrément de lire la gazette en plein air, et parfois à la pluie. Cette société prit ensuite une physionomie plus littéraire, par les soins de Ségrais, qui en fit une sorte d'émule de l'académie française. On assure, ajouta Léon, que, toujours digne d'une pareille rivalité, elle lutte maintenant d'inaction avec l'indolente protégée de Richelieu.
— Le choix de ses membres, répondit M. L. D**, la rend cependant encore remarquable entre les académies de province; il en est peu qui n'aient quelque droit réel à faire partie d'une société savante ou littéraire. Parmi ceux, que je n'ai pas encore eu l'occasion de vous citer, il faut compter M. *Lair*, qui jouirait d'une réputation plus étendue, s'il eût concentré, dans deux ou trois ouvrages, les connaissances variées, les vues utiles, et les pensées ingénieuses qu'il a disséminées dans une foule de notices d'un intérêt de circonstance. Depuis trente ans, on n'a pas formé ou exécuté à Caen un seul projet favorable à l'industrie, ou honorable pour la littérature, que M. *Lair* n'y ait prêté le secours de ses efforts ou de ses notices. Le recueil de ses légers écrits sera quelque jour d'un véritable intérêt pour l'histoire de notre ville. C'est aussi à M. Lair qu'ap-

partient l'idée d'avoir ouvert une souscription pour faire frapper une médaille en l'honneur de Malherbe, seul hommage que ce poete célèbre ait reçu de ses compatriotes. MM. *Debaudre*, *Vaultier*, *Lange*, et *Simon*, concourent, chacun avec les talents de sa profession, à soutenir l'éclat de notre académie. On y remarque aussi M. *l'abbé Jamet*, qui a heureusement appliqué à une méthode nouvelle d'instruction pour les sourds et muets des talents mûrs dans la pratique de l'enseignement, et qui use de l'ascendant que lui donnent ses vertus pour fonder sur une large base les institutions humaines et charitables du *Bon-Sauveur*. . .

« La *Société d'agriculture et de commerce* qui réunit sur ses fauteuils une partie des membres de l'académie, auxquels viennent s'adjoindre quelques riches et habiles agronomes, et les membres les plus marquants du négoce et de l'industrie, vise moins à la renommée qu'à l'utilité; aussi ne vous citerai-je M. *Mathan*, pair de France, M. le général *Hulot*, et MM. Daigremont-de-Saint-Mauvieux, de Bonneville, de Fontette, Dufresne, et Houël, que pour les féliciter de prêter l'appui de leurs noms ou de leurs exemples à cette modeste mais importante association. . .

« — N'oublions pas non plus, reprit Léon en s'emparant à son tour de la parole, de mentionner deux sociétés qui s'annoncent avec toute l'ardeur du

prosélytisme. L'une est la *société Linnéenne*, qui à la rigueur auroit pu ne former qu'une branche de la société d'agriculture. Quant à l'autre, elle doit sa naissance à un genre d'études que l'esprit novateur de la révolution nous avait fait un peu négliger peut-être, mais vers lequel il est à craindre que l'esprit rétrograde qui nous domine ne nous reporte trop passionnément: je veux parler de l'étude des antiquités locales. Heureusement le ridicule, auquel elle offre une prise si facile, est là pour nous sauver de ses excès. Ce sont les voyageurs anglais qui, par leurs nombreux et minutieux ouvrages sur une province où il viennent puiser les traditions et les souvenirs les plus intéressants de leur histoire, ont réveillé le feu sacré des antiquaires assoupi sur son autel gothique. L'auteur *des Puritains* et de *Wawerley* a bien eu aussi sa part d'influence sur cette résurrection. C'est pour la plus grande gloire du moyen âge que la *société des Antiquaires de la Normandie* s'est spontanément formée. Forcée de s'affranchir des divisions administratives, elle n'a d'autres limites que celles de l'ancienne province, c'est-à-dire qu'elle s'étend aux cinq départements qui en ont été formés. Sa création nous a révélé que la France pouvait opposer à l'Angleterre des savants capables de discuter avec M. *Turner* sur les arches circulaires et sur les arches aiguës, avec le docteur *Dibden* sur les majuscules des vieux Missels, avec

M. *Spencer Smith* sur la chasuble INFONDIBULIFORME *de saint Regnobert*, et avec M. *Stothard* sur la grande question de savoir si Guy, comte de Ponthieu, portait ou non des moustaches.

« Quoi qu'il en soit, *la société des Antiquaires* renferme dans son sein des hommes d'un esprit assez supérieur pour régler son essor, pour la défendre de l'exagération à laquelle elle pourrait se livrer sur l'importance de ses travaux, pour l'engager à dérober aux profanes ce qu'ils offrent quelquefois d'inutile et souvent de diffus, enfin et sur-tout pour protéger le présent et l'avenir contre l'influence du passé. Ce sont des soins que l'on peut avec confiance abandonner à MM. l'abbé *Delarue*, *Pattri*, *de Caumont*, *Lair*, *Pluquet*, *Lambert*, *Clogenson*, *Leprevost*, *Marquis*, *Rever*, *et Biaux*. »

Dès que Léon eut achevé cette rassurante énumération, M. L.D*** nous engagea à nous rendre au *Musée*, situé, comme je crois l'avoir déja dit, sur la place Royale, dans des bâtiments dépendants de l'hôtel-de-ville.

Le musée de Caen, comme tous les musées de province, se compose d'un fonds de tableaux ou mauvais ou médiocres, et de quelques morceaux remarquables que le hasard y a jetés, mais qu'il y faut retenir avec d'autant plus de soin, qu'ils sont plus rares. Il ne faut que l'aspect d'un beau tableau pour arracher à l'enthousiasme de quelque génie

qui l'ignorerait lui-même ce cri qui annonça un peintre inimitable à l'Italie: *Auch' io son Pittore!* Le tableau du musée de Caen que je regarderais comme le plus capable de produire cet effet électrique, est sans contredit une *tentation de Saint-Antoine*, que l'on attribue à Paul Véronèse. Trois figures entrent seulement dans cette composition, le saint, le diable, et une femme, dont la tête, vue en raccourci et dans l'ombre, est d'une beauté ravissante. Le Cicérone femelle qui nous conduisait nous montra un *Holopherne*, que l'on dit échappé au même pinceau; mais je me permets d'en douter.

Nous remarquâmes successivement, et je notai *un mariage de la Vierge*, par Pérugin; *une mort d'Adonis* dans le genre du Poussin, si elle n'est pas de lui; un tableau de Rubens, dont le sujet m'est échappé; *une Samaritaine*, par Champagne et de prétendus portraits de *Guillaume-le-Conquérant*, et de sa femme *Mathilde*, dont aucun intérêt historique ne relève la médiocrité, car il est certain qu'ils ne reproduisent même pas le costume du temps de ces deux personnages, et par conséquent très probable qu'ils reproduisent encore moins leurs traits.

Parmi les tableaux plus modernes qui fixèrent notre attention, je me garderai d'omettre *Titon* et *l'Aurore*, dus au pinceau de Vien, et arrachés par un heureux hasard à l'obscur étalage d'un brocanteur; un portrait de Malherbe, par Robert Lefèvre

son compatriote, et un portrait de Robert Lefèvre lui-même. Un *David* de M. Berthon ternit par l'éclat de ses jeunes couleurs les vieux tableaux qui l'entourent. Puisse le temps confirmer ce succès! Cependant une *Calypso* de je ne sais quel auteur semble placée à peu de distance de là, pour prouver sans doute aux générations à venir, jusqu'à quel degré il aura été donné à quelques peintres de faire descendre leur art, dans le siècle des David, des Gros, des Girodet, des Gérard, des Guérin et des Vernet.

Du Musée nous sommes passés dans *la Bibliothèque*. Son vaisseau spacieux et bien éclairé a la forme d'une croix latine. D'une des extrémités de la grande galerie l'œil plane sur un magnifique point de vue. La plupart des bibliothèques de province datent de la révolution, époque où elles furent formées avec les débris de celles des couvents. La bibliothèque de Caen a hérité, comme les autres, des dépouilles monacales, mais son origine est plus ancienne. Elle fut fondée par la munificence de quelques particuliers pour l'usage de l'université; elle a été déclarée depuis la propriété de la ville. Un sentiment ingénieux de reconnaissance a inspiré l'idée de placer au-dessus des rayons de cette bibliothèque les portraits des hommes qui l'ont enrichie par leurs bienfaits ou par leurs ouvrages. M. L. D*** nous fit entr'autres remarquer les traits de *Jean Berthaut*, évêque de

Sèez ; du fameux *Malherbe*, de *Ségrais*, de *Samuel Bochard*, né à Rouen, mais qui fut ministre protestant à Caen, de son petit-fils, *Samuel de Colleville*, qui fit don à la bibliothèque des livres de son grand-père, du célèbre *Huet*, auteur des Origines ; d'*Antoine Carelier*, imprimeur de l'université de Caen, à laquelle il légua pour deux mille francs de livres ; du cardinal *Fleury*, donataire d'une somme de mille écus ; du jésuite *Porée* ; du docte *Tanneguy Lefebvre* ; du mathématicien *Varignon* ; et du dernier bibliothécaire, *François Moysant*, qui a présidé à la régénération de cet utile établissement, et auquel on est redevable du bon ordre et du bon goût qui ont présidé à sa distribution intérieure.

La bibliothèque de Caen ne renferme pas moins de vingt mille volumes, dont le plus grand nombre a malheureusement pour objet ces futilités et ces arguties théologiques sur lesquelles seules l'intelligence humaine s'absorba pendant plusieurs siècles. Les livres de Bochard sont remarquables par les notes marginales écrites de sa main ; ils sont l'objêt d'un catalogue particulier. Parmi les livres les plus curieux et les plus anciens, les bibliomanes se font présenter de préférence, un *Arétin, de Bello adversus Gothos*, de 1470 ; un *Juvénal*, de 1474 ; un *Valère-Maxime*, de 1475 ; un *Repertorium statutorum ordinis Cartusiensis*, de 1484 ; et encore une *Vie des Pères*, de 1494. Parmi les manuscrits ils

admirent trois volumes, tonchant *le faict de la guerre*, extraits de Polybe Frontin, Végèce, etc.; une *Histoire du Cotentin*, et deux ouvrages biographiques précieux par les détails qu'ils renferment sur les célébrités normandes; l'un écrit en latin par un des premiers bienfaiteurs de la bibliothèque de l'université, nommé *François Martin*, a pour titre: *Athenæ Normanorum veteres ac recentes*; l'autre, écrit en français, est intitulé le *Moréri des Normands*.

Ainsi que toutes les autres bibliothèques publiques, celle de Caen semble appartenir à un pays étranger à la littérature des dix-huitième et dix-neuvième siècles, et sur-tout aux nombreuses et remarquables productions qui ont renouvelé depuis cinquante ans le système des sciences physiques et mathématiques. Nous avons retrouvé là comme ailleurs la dotation annuelle de douze cents francs, qui semble être l'apogée de la munificence municipale. Quand les souscriptions suppléeront-elles à cette lésinérie administrative? Les habitants de Caen semblent appelés par des souvenirs nationaux à donner le premier cet utile exemple à la France; c'est à eux qu'il appartient, en présence des images des anciens bienfaiteurs de la bibliothèque, de former une *association de bibliophiles*, qui joindrait son tribut aux fonds accordés par la

ville. Il serait à desirer que la rétribution qu'elle fixerait fût légère, afin d'ouvrir ses rangs à un plus grand nombre de souscripteurs.

Tout en nous livrant à ces vœux, nous approchâmes d'un cadre appendu dans l'embrasure d'une croisée de la bibliothèque, et renfermant le dessin d'une pétrification extrêmement remarquable, trouvée il y a quelques années dans le village d'*Allemagne*. C'est un crocodile fossile couvert de ses écailles, et différent de toutes les espèces actuellemant vivantes. Il a été envoyé à Paris, où il a reçu le nom de *Crocodilus Cadomensis*. Ce monument antidiluvien aurait pu donner une vaste carrière à nos conjectures, si nous n'en eussions été distraits par l'aspect de tables disposées contre les murs voisins, et qui nous parurent attendre des inscriptions. M. L. D*** nous apprit qu'elles étaient destinées à recevoir les noms des hommes célèbres que Caen a vu naître.

« C'est encore une de ces idées heureuses et nationales, remarqua Léon, qui font honneur à la ville où elles sont conçues, et qui méritent d'être adoptées dans les autres. A coup sûr l'importanee provinciale peut avoir ses excès et ses ridicules, mais l'abnégation de toute gloire locale et cet esprit contempteur de centralisation, qui ne veut admettre de talent et de mérite que depuis la barrière

du Trône jusqu'à la barrière dès Bons-Hommes, est bien autrement à redouter. On a la manie de tout concentrer en France: les gens de lettres comme les autres se précipitent et se heurtent dans une même carrière. Il n'y a d'acclamations et de lauriers que pour ceux qui triomphent dans cette lice de prédilection. On ne fait pas attention que si l'on obtient par-là un peu plus d'éclat sur un point, on s'en prive sur beaucoup d'autres. La province elle-même se rend coupable de cette réprobation humiliante pour elle. Au théâtre aussi bien qu'en littérature c'est toujours de Paris qu'elle reçoit les objets de son culte: c'est toujours des théâtres de la capitale que nos grands théâtres de province attendent le mot d'ordre, tandis qu'ils devraient chercher à s'attacher des poëtes et des musiciens particuliers, et à se créer un répertoire qui leur fût propre. Un écrivain a-t-il produit un ouvrage dans la retraite de sa ville natale, son premier soin est de dérober au public cette tache originelle, en le livrant à un imprimeur et à un libraire parisiens. Ainsi tout présente un aspect uniforme, une fastidieuse similitude, et la république des lettres prend l'allure et les mœurs d'une monarchie absolue. L'Italie et l'Allemagne, dans des limites bien plus resserrées que les nôtres, nous offrent sur les divers points de leur territoire des théâtres fiers d'avoir les premiers

produit au grand jour les ouvrages les plus remarquables, et des académies rivales. En Angleterre, Londres laisse Oxford et Cambridge se disputer la palme universitaire, et voit Édimbourg contrebalancer son influence et ses succès littéraires. Dans la France seule règnent le monopole et la centralisation des arts, des sciences, et des lettres ; au reste ce n'est que du concours des gens de lettres et du public que l'on peut attendre la réforme de cet abus. Il faut parmi les premiers que tous ceux qui se sentent trop pressés dans la tumultueuse arène de Paris, qui trouvent les accès fermés par des rivaux, qui n'ont souvent d'autre avantage sur eux que d'être les premiers occupants, se replient sur les grandes villes départementales. Il faut que les libraires de province et les directeurs de spectacles osent lier leurs spéculations à ces talents qui n'attendent que l'occasion de se produire, et que le public encourage d'abord leurs efforts, pour applaudir ensuite à leurs succès.

« Caen me paraît, sous le rapport littéraire, être une des villes qui présentent le plus des conditions nécessaires pour concourir à cette heureuse révolution. C'est aux grands théâtres de Lyon, de Bordeaux, de Rouen, de Strasbourg, de Lille, et de Nantes, à ouvrir de nouvelles carrières aux auteurs dramatiques. Alors on ne sera plus réduit à entendre

les mêmes pièces et les mêmes chants d'un bout de la France à l'autre, et à voir des acteurs, s'efforçant de se copier servilement les uns les autres, grossir leur voix au même hémistiche, et lever le même bras à la même exclamation. Alors ces tableaux légers, que trace le vaudeville, pourront faire allusion à des mœurs et à des anecdotes locales, et ceux qui n'ont trait qu'à des travers parisiens ne seront plus représentés devant un public pour lequel ils ne peuvent être que des espèces d'énigmes, dont le mot leur échappe. Quant à ces ouvrages d'un ordre supérieur qui appartiennent à tous les temps et à tous les lieux ; Paris continuera toujours à en livrer le plus grand nombre à l'admiration des départements ; mais les départements pourront avoir aussi la gloire d'en offrir quelques uns à l'enthousiasme des Parisiens. »

Nous étions encore devant les tables qui attendent les noms célèbres de Caen, lorsque Léon termina la digression à laquelle elles avaient donné lieu. En attendant qu'on y inscrive les noms des élus appelés à y figurer, je citerai ceux qui, d'après les renseignements de mes jeunes amis, m'ont paru les plus dignes de cet honneur. Parmi les illustres que Huet a mentionnés dans ses Origines, ils ont choisi, en omettant toutefois les noms que nous avions eu l'occasion de rappeler dans nos entretiens ;

Oresme, précepteur de Charles V ;

Gervais Chrétien, qui, chargé de conduire des levriers au même prince, quand il n'était encore que dauphin, lui plut, étudia à ses frais, devint son médecin, et, en mémoire de son origine, fonda un collége pour les pauvres ;

Jean Marot, père de *Clément*, et auteur de quelques ouvrages dont on aurait moins parlé, si son fils n'eût pas composé les siens ;

Jacques Dalechamp, célèbre médecin, traducteur d'Athénée, et annotateur de Pline ;

Le fameux professeur *Rouxel* ;

Charles de Bourgueville, plus connu sous le nom de M. *Debras*, auteur des antiquités de Caen ;

L'helléniste *Constantin* ;

Nicolas Vauquelin Desivetaux, précepteur de M. de Vendôme, fils de la belle Gabrielle, et ensuite de Louis XIII ; mais plus célèbre encore par la manie pastorale à laquelle il se livra vers la fin de sa vie ;

Jacques de Chassaignes, le Plutarque des illustres Caenais de son temps ;

Chandeville, descendant de Malherbe, auquel une carrière, terminée à vingt-deux ans, permit cependant de donner quelques preuves de sa consanguinité avec ce grand poëte ;

François de Cauvigny, loué par Pellisson dans son Histoire de l'académie française ;

L'hydrographe *Fournier*, soustrait par les jésuites à l'autorité paternelle;

Sarrasin, dont le nom n'a pas besoin d'annotation;

Jacques et *Nicolas Turgot*, souche d'une famille sur laquelle le ministre du même nom a jeté depuis un plus grand éclat;

Bois-Robert, qui allia l'esprit des lettres à l'esprit de la cour, et qui, grace à la faveur de Richelieu, concourut puissamment à la fondation de l'académie française;

Savary, l'auteur français qui a peut-être fait le plus de vers latins: le plus connu des ouvrages qu'il a publiés est un poëme sur la chasse au lièvre;

Patrix, ami de Voiture, poëte original, dont on trouve dans tous les recueils la petite pièce commençant par ces vers:

> Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
> Côte à côte d'un mort on m'avait inhumé, etc.

Échappé à une maladie grave, à l'âge de quatre-vingts ans, c'est lui qui répondit à ses amis, qui le pressaient de se lever: « Hélas! messieurs, est-ce « bien la peine que je m'habille encore? »

Jacques le Paulmier qui s'est distingué dans la poésie grecque, comme Savary, dans la poésie la-

tine. Il ne maniait pas l'épée avec moins de succès que la plume. On cite le duel à l'épée et au poignard qu'il eût à soixante-cinq ans, contre un jeune homme qu'il désarma;

Tanneguy Lefebvre, prêtre catholique, ministre protestant et critique célèbre;

Les frères *Halley*, professeurs distingués, qui comptèrent Huet au nombre de leurs disciples et de leurs amis;

Gille-André de La Roque qui s'est livré à des recherches minutieuses mais exactes sur le ban, l'arrière-ban, les noms, la noblesse, et les antiquités de Caen;

Étienne Lemoyne et *Étienne Morin*, savants ministres protestants;

Il faut ajouter à la nomenclature de Huet :

Hamilton, auteur de jolis contes, et des Mémoires du duc de Grammont, son beau-frère;

Massieu, membre de l'académie française, et de celle des belles-lettres, dont on cite une Histoire de la poésie française;

Le Cène, traducteur de la Bible;

Hermant, historien des conciles;

Le médecin *Malouin*, coopérateur de *l'Encyclopédie*, et auteur de *l'Histoire générale des cérémonies religieuses;*

Et enfin l'infortuné *Malfilastre*, dont la mort

cruelle fait autant de honte à sa patrie que ses talents lui font d'honneur.

« Il y a tant de connexité entre une bibliothèque et un magasin de librairie, dit M. L. D***, quand nous eumes compulsé nos tables biographiques, que je crois pouvoir me dispenser de toute transition pour vous engager à visiter celui de M. *Mancel*, rue Saint-Jean. Ce jeune éditeur, secondé par les conseils et les encouragements de quelques amis de la littérature, a rendu à la librairie de cette ville une activité qu'elle avait perdue depuis long-temps. Il s'est adonné de préférence à la publication d'ouvrages d'un intérêt local. C'est par ses soins qu'ont été publiés l'*Essai historique sur la ville de Caen*, par l'abbé *Delarue*, les *Antiquités anglo-normandes* de *Ducarel*, traduites par M. *Léchaudé d'Anisy*, et les *Archives de la Normandie*, recueillies par M. *Louis Dubois*. Bientôt on lui devra la traduction de *l'Histoire de Normandie d'Orderic Vital*, par M. *Guizot*, et une nouvelle édition de *la Chronique de Guillaume de Simiéges*.

« M. Mancel est aussi le libraire de la société des Antiquaires de Normandie. Il me présenta les deux premiers volumes des mémoires de cette société, qui venaient de paraître. Il me pria en outre d'accepter les premières épreuves d'un plan de Caen, réduit à une proportion qui le rend portatif, sans

nuire à sa netteté, et une demi-douzaine de lithographies, représentant les principaux monuments de sa ville natale. La fidélité de ces jolis dessins a plus d'une fois réveillé celle de mes souvenirs.

« La destination présente de cette maison, reprit M. L. D***, en parcourant des yeux le magasin de M. Mancel, offre un contraste trop digne de remarque, pour que je ne l'indique pas à vos observations. Ce magasin, aujourd'hui *vrai trésor des remèdes de l'ame*, ce salon de lecture, silencieux confident des méditations de nos professeurs et de nos gens de lettres, servaient, il y a quelques années, de dépôt à des trésors d'un tout autre genre, et étaient témoins de plaisirs plus bruyants. En un mot, vous êtes ici dans l'ancien *café Longuet*, célèbre il y a vingt ans à Caen comme le point de réunion d'une société de jeunes gens que les funestes événements de la révolution avaient trop tôt livrés à eux-mêmes. Issus des familles les plus distinguées de la ville, unis par la conformité des opinions, liés par des plaisirs communs, ils formaient une sorte de puissance que l'autorité voulait ménager, mais qu'elle fut souvent obligée de combattre. Ils avaient résisté au consulat, à l'empire, ils ne purent résister à eux-mêmes. Le temps, qui mûrit tout, adoucit le fier ressentiment des uns, et la fortune, qu'on voit rarement marcher long-temps à la suite de la dissipation, fit

courber les autres sous ses coups. Chacun de ces jeunes et brillants épicuriens chercha alors à s'ouvrir une carrière nouvelle. Ils adoptèrent presque tous celle des armes, et nos braves comptèrent bientôt avec joie dans leurs rangs MM. E. d'H***, de La P***, d'In***, A. de Mar***, Ter***, etc. La gloire les y accueillit. Un seul membre de cette société, doué d'un caractère aussi ferme qu'intrépide, résista à la séduction générale, et refusa de passer sous des drapeaux qu'il avait trop long-temps regardés comme ennemis. Peut-être était-il déja dominé par les inspirations secrètes de ce talent un peu acerbe, mais vigoureux et profond, et dont il a donné depuis des preuves. On assure que M. A. D** avait déja médité ici, entre deux parties de plaisir, plus d'un chapitre de son *Esprit des religions*, et l'esquisse du sombre tableau qu'il a tracé depuis du *règne de Philippe II*.

« Avant de regagner votre hôtel, poursuivit M. L. D***, je vous proposerai une dernière excursion dans la rue Saint-Étienne, où nous trouverons la maison de Malherbe, au coin de la rue de l'Odon. »

Un marbre attaché sur une maison d'antique apparence, que nous aperçûmes bientôt à gauche, en descendant la rue, nous révéla le berceau du poëte qui

. . . . le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Son *élégie sur la mort de mademoiselle Dupérier* réunit une hauteur de pensées, une délicatesse de sentiments, une fraîcheur d'images, et un charme d'expression qu'aucun autre poëte n'a égalés depuis dans un semblable sujet.

L'inscription de cette maison, simple comme celle de la maison de Corneille à Rouen, ne porte que ces mots:

ICI NAQUIT MALHERBE,
EN 1555.

N° CLXXIV. [9 SEPTEMBRE 1826.]

BAYEUX ET VALOGNES.

Vivitur parvo bene...
HORACE.
Heureux celui qui sait se contenter de peu!

M. L. D***, qui cherchait tous les moyens de prolonger notre séjour et de retenir son ami quelques moments de plus auprès de lui, nous proposa une excursion à l'embouchure de l'Orne et au rocher du Calvados. « Vous ferez bien, me dit Léon, d'indiquer, au moins par égard pour nos Saumaises futurs, à quelle occasion ce roc a reçu son nom. Dieu sait à quelles conjectures ils pourraient se livrer pour trouver l'étymologie d'un mot espagnol, imposé à un département français. Les uns ne craindraient probablement pas d'avancer qu'il lui fut donné à la suite de quelqu'invasion ou de quelque conquête, bien que les Espagnols n'aient jamais mis le pied sur cette partie du sol français qu'en qualité de prisonniers de guerre. D'autres, remarquant que le mot *Calvados* veut dire *Calvaire*, pré-

tendraient peut-être que ce rocher reçut son nom de quelque grande croix plantée par quelques disciples de Loyola. Ils appuieraient leur opinion de l'usage où l'on était d'élever ce signe de salut aux endroits périlleux; ils argumenteraient de la haute piété des habitants de ces rivages, qu'ils justifieraient d'ailleurs par quelques ruines d'une antique chapelle, consacrée, diraient-ils, pendant plusieurs siécles à Notre-Dame de La Délivrande, et avec toutes ces apparences de raison et de vérité ils n'établiraient qu'une erreur. Notez donc que *le rocher du Calvados* fut ainsi appelé du nom d'un des vaisseaux de la fameuse Armada de Philippe II, qui vint se briser contre ses flancs. C'est à la même circonstance qu'il faut rapporter la dénomination de *Fosse d'Espagne* sous laquelle on désigne la baie, située derrière les rescifs du Calvados. »

Pour faire plus facilement notre excursion, nous avons pris une voiture publique, qui part tous les matins de Caen pour *Lyon-sur-Mer* et qui revient tous les soirs. *Lyon* est un petit village dans lequel on a imaginé depuis deux ou trois ans d'établir des bains de mer. Le nombre des baigneurs s'accroît chaque année et Lyon pourra acquérir quelque importance. Il nous a servi de point central pour diriger notre double promenade à l'embouchure de l'Orne et à la chapelle de Notre-Dame de La Délivrande. Nous avons eu soin dans notre route de

tourner un petit poste d'avant-garde jésuitique, établi depuis peu dans ces parages.

La chapelle de La Délivrande est comme la chapelle de Notre-Dame-de-Grace, et toutes les chapelles favorites des marins, l'objet d'un culte un peu superstitieux. De petits vaisseaux avec tous leurs agrès, des cœurs de fer-blanc, de vieilles béquilles, des jambes et des bras, moulés en cire, ou sculptés en bois, sont appendus aux voûtes de ce petit temple. On y remarque un cadenas offert par un voleur très dévot à la Vierge. Pour prouver son innocence, le saint personnage demanda à être conduit devant la statue de Notre-Dame, en l'honneur de laquelle il fit célébrer une messe, et au moment du sacrifice le cadenas qui retenoit ses fers s'ouvrit et tomba de lui-même. Le juge d'instruction de ce temps-là ne résista pas, dit-on, à une pareille preuve, et l'accusé fut mis en liberté aux acclamations de la multitude. Tous ces *ex-voto* rappellent plutôt les traditions du paganisme que le culte épuré du Christ; mais le philosophe, dont les approches de la mort ébranlent souvent la fermeté, et troublent les idées, peut bien passer quelque chose à des hommes peu éclairés et placés chaque jour en présence du danger.

Les deux amis se sont enfin séparés, et nous voilà Léon et moi sur la route de Bayeux. Un grand et beau village marque à-peu-près la moitié de la

distance qui sépare cette ville de Caen; c'est *Bretteville-l'Orgueilleuse*. Les étymologistes varient sur le motif qui lui a valu cette épithète : le plus grand nombre l'attribue à la hauteur du clocher de son église. Il y a sur l'entrée d'une halle nouvellement bâtie une inscription en l'honneur de M. de Mont livant, gravée sous les yeux et avec l'autorisation de ce magistrat, ce qui pourroit faire croire aussi que la modestie n'a guère d'accès dans les limites de cette commune.

Si une circonstance particulière ne nous eût imposé l'obligation de nous rendre de suite à Bayeux, nous aurions quitté la grande route à Bretteville, pour aller saluer à *Juvigny* le château qu'habita Malherbe, et le parc où il promena souvent ses poétiques rêveries. Nous fîmes au moins à sa mémoire l'hommage de nos regrets. Un peu avant d'arriver à Bayeux, Léon me fit remarquer un cimetière abandonné, où repose sous une modeste pierre le vainqueur de Thionville, le général *Félix de Wimpffen*, mort le 23 février 1814.

Bayeux est sans contredit un des points de la Normandie où les hommes se sont le plus anciennement réunis en société. Cette ville a quelque prétention au titre de capitale du pays. Fiers du siége épiscopal qui lui reste, ses habitants, même les plus philosophes, sont portés à regarder Caen avec cet air de jalousie et de dédain que les aucieunes fa-

milles, dont l'opulence est anéantie et la grandeur éclipsée, témoignent pour les hommes nouveaux qui doivent à des circonstances plus récentes leur fortune et leur gloire. La première chose qu'un patriote bayeusain vous apprend c'est que sa patrie avoit déja fleuri sous les noms successifs d'*Arægenus*, *Næomagus*, *Bayocassium*, avant qu'il y eût même une cabane à la place où Caen s'élève aujourd'hui. Il a soin de vous révéler aussi l'antique origine de la suprématie religieuse. On la fait remonter jusqu'aux druides. Il paraît en effet prouvé qu'il en existait un collége à Bayeux, et qu'il tenoit ses assemblées sur le mont *Thaunus*, à la place où l'on a bâti depuis les prieurés de Saint-Vigor et de Saint-Nicolas-de-La-Chesnaye. L'enthousiaste et complaisant bayeusain, auquel nous avions été recommandés, et qui nous donnait ces notions premières sur sa ville natale, nous cite à l'appui de cette assertion un passage d'Ausone, où ce poëte fait l'éloge de deux professeurs de Bordeaux, qui étaient, l'un grand-prêtre, et l'autre trésorier du temple des Druides de Bayeux.

« Le hasard, continua-t-il, nous a donné des preuves qui établissent que notre ville conserva sous les Romains son importance primitive. En 1760, en faisant des fouilles pour la reconstruction du chœur de l'église Saint-Laurent, on trouva plusieurs objets antiques qui annonçaient le séjour du peuple

conquérant. Depuis, en détruisant l'ancien château, on découvrit dans ses fondations des colonnes milliaires, des fragments de sculptnre ou d'architecture, et un grand nombre de médailles qui donnèrent à penser que Bayeux avait eu des temples, des théâtres, et des gymnases. Les Saxons qui succédèrent aux Romains sur toute cette côte, laquelle même prit de là le nom de *Littus saxonicum*, après avoir ravagé ces monuments des arts, en avaient englouti les débris sous leurs grossiers remparts; mais on n'avait trouvé encore aucuu vestige qui annonçât l'emplacement de ces monuments supposés. Les découvertes de 1760 avaient seules éveillé quelque espérance à cet égard au fond du cœur de nos antiquaires. L'église Saint-Laurent était pour eux un morceau de convoitise. Ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour en explorer le sol, lorsque la gelée seconda leurs vœux, et fit tomber, en 1820, les anciens murs du cimetière. Les travaux, entrepris pour les réparer, mirent à découvert les traces des constructions antiques. Le zèle se ranima. On sollicita de l'autorité un secours pécuniaire qui fut accordé, et le soleil de 1821 éclaira les débris d'anciens thermes que la terre dérobait à tous les yeux depuis quatorze siècles. On distingua la destination des différeutes pièces du monument à la disposition des pavages de marbre et des canaux. La place de l'*hypocaustum* fut reconnue aux petits piliers de

brique qui s'y trouvaient; le ciment, la poterie, les métaux, et le talc, furent déclarés romains, enfin les médailles aidèrent à préciser plus nettement l'époque de ces constructions. On n'en a trouvé aucunes plus anciennes que celles de l'empereur Claude, qui régna, comme chacun sait, de l'an 41 à l'an 54 de l'ère chrétienne, ni de plus récentes que celles de l'empereur Gratien assassiné en 383.

« Un de nos jeunes compatriotes, M. *Lambert*, après avoir principalement surveillé et dirigé ces recherches, a rendu le compte le plus satisfaisant de leurs résultats, et des inductions auxquelles ils pouvaient donner lieu. Il en a fait l'objet de deux mémoires insérés parmi ceux qu'a publiés la société des Antiquaires de la Normandie. »

La digression archéologique de M. F*** m'éclairait sur l'histoire de Bayeux jusqu'au quatrième siècle; Léon acheva de m'en dérouler succinctement les annales, en m'apprenant que les fiers Saxons, après s'être soumis au sceptre des rois francs, virent à leur tour leurs foyers envahis par les Normands. La première invasion qu'ils y firent, date de 844. Quelques années plus tard, Rollon, qui vint aussi pour ravager le pays, s'y laissa charmer par les attraits de la belle Popée. Bayeux devint, sous Guillaume-le-Bâtard, l'apanage de son frère utérin, de ce fameux évêque Odon, si célèbre par la part active qu'il eut à la conquête de l'Angleterre, et par

son respect pour cette maxime chrétienne: *Ecclesia abhorret à sanguine.* Le bon prélat, armé d'une massue, assommait les pauvres Anglais; mais sa conscience ne lui permettait pas de leur faire la moindre blessure avec des armes tranchantes. Cette ville fut ravagée et brûlée deux fois par les Anglais, sous Henri I[er] et Édouard III. Enfin, lors des guerres de religion, les calvinistes s'y livrèrent à ces fureurs qu'il n'appartient qu'aux passions religieuses d'inspirer.

Aujourd'hui les Bayeusains, qui n'ont, comme on voit, aucune raison de regretter le bon vieux temps, savourent les douceurs de la paix la plus profonde, on pourrait même dire du calme le plus plat. Leur ville est tout-à-fait propre à servir de retraite aux personnes qui, avec une fortune médiocre, cherchent à se procurer la plus grande dose possible de jouissances positives. La vie y est à bon marché, et la chère excellente. On y trouve réunis dans une heureuse profusion les produits divers de la pêche et de la chasse, de la ferme et du jardin, des prés et des bois. En un mot, ses chapons sont préférés à ceux du Mans, et ses gélinottes n'ont point de rivales.

La société présente d'abord la grande division de la noblesse et de la roture; puis vient celle de la haute et de la basse bourgeoisie, lesquelles se subdivisent à leur tour en coteries secondaires. Un salon fréquenté par des gens de la vieille roche est

un asile impénétrable pour les gens de justice; et, par ricochet, la femme d'un avoué ne voudrait pour rien au monde frayer avec la femme d'un huissier.

La fabrication de la dentelle est l'unique industrie de Bayeux; elle occupe environ trois mille ouvrières. M. *Tardif*, membre de la chambre des députés, en emploie le plus grand nombre. On cite après lui M. *Huvet*, et mesdames *Depierre* et *Carpentier*.

« Deux objets principaux, reprit le Bayeusain, méritent de fixer ici votre attention. Le premier, est la cathédrale; et le second, la tapisserie de la reine Mathilde. Notre suprématie religieuse s'est conservée sans interruption depuis les druides jusqu'à nos jours. Notre cathédrale a remplacé leur temple, nos chanoines leur collége, et notre séminaire leurs écoles. Le siége épiscopal, maintenu dans nos murs, en dépit des prétentions de Caen, est le dernier débris que nous ayons conservé de notre grandeur passée. La beauté de notre cathédrale augmentait nos droits à cet acte de justice. Jugez-en vous-même, nous dit M. F***, au moment où nous arrivions au détour d'une petite rue, qui conduit devant la face de cette basilique. »

Il nous fallut lever les yeux presque aplomb au-dessus de nos têtes, car, faute d'une place publique en avant de son portail, on est réduit à regarder

perpendiculairement la cathédrale de Bayeux. C'est encore un de ces monuments gothiques, où tous les genres et toutes les époques se confondent; mais dont la masse est imposante. Les arcades de la nef sont les seuls restes du monument primitif qui aient échappé à deux incendies successifs; elles remontent à l'évêque Odon. Les autres parties de l'édifice datent des douzième, treizième, et quatorzième siècles. Cette église est aussi pauvre et aussi nue à l'intérieur qu'elle était riche et ornée autrefois. Les seuls morceaux curieux de son ancien trésor, qui aient été conservés jusque aujourd'hui, sont la chasuble de saint Regnobert et le coffret qui la renferme. Le coffret paraît être l'ouvrage des Sarrasins. Les uns veulent qu'il ait été trouvé dans leur camp, après la bataille de Poitiers, les autres le regardent comme un présent fait par saint Louis à l'époque des croisades. Il y a autour de la serrure de ce coffret une inscription en caractères orientaux dont on a fait deux traductions qui offrent entre elles à-peu-près autant d'analogie que les opinions des antiquaires. Voici la version du premier traducteur, *Pétis de La Croix:* « Au nom « de Dieu! quelque honneur que nous rendions à « Dieu, nous ne pouvons pas l'honorer autant qu'il « le mérite, mais nous l'honorons par son saint « nom. » Comme cette version n'est nullement en rapport avec la brièveté du texte, on a cru devoir

l'envoyer de nouveau au savant M. *de Hammer*, qui bien et duement averti, s'est renfermé dans une interprétation plus laconique. Selon lui, l'inscription signifie : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! sa justice est parfaite et sa grace est vaste. » En vérité ces traductions rappellent la fameuse mystification de l'ambassadeur turc dont *Musson* amusait nos salons, avec cette différence cependant qu'ici ce ne sont pas les orientalistes qui sont les mystifiés.

Au-dessous du chœur de la cathédrale de Bayeux se trouve une crypte ou chapelle souterraine, remarquable par son antiquité et par son étonnant effet de lumière. C'est un morceau qui ne conviendrait pas moins au pinceau de M. Bouton que la crypte de l'Abbaye-aux-Dames à Caen.

Le gothique et fameux ouvrage à l'aiguille que l'on appelle *tapisserie de Bayeux*, ou *tapisserie de la reine Mathilde*, est dans une des salles de l'hôtel-de-ville, tout près de la cathédrale. C'est un morceau de toile de lin, blanche et d'un tissu assez fin, sur lequel sont représentés tous les événements de la conquête, depuis l'ambassade dont Édouard-le-Confesseur chargea Harold auprès de Guillaume jusqu'à la défaite et la mort de ce même Harold. Il me semble que c'est assez improprement que l'on désigne cet ouvrage sous le nom de *tapisserie*, celui de *broderie* lui conviendrait davantage. On n'y voit

en effet que l'indication du contour extérieur des hommes ou des choses. Les milieux et les fonds ne sont point remplis. C'est ce que les artistes appellent un simple trait, exécuté par un travail qui rend à-peu-près l'effet de la broderie au crochet. Les couleurs de ce trait varient suivant celles des objets qu'il indique. Les personnages sont représentés dans des proportions assez justes; mais l'architecture est sur une échelle beaucoup plus petite que les figures. Malgré ces imperfections de dessin, cet ouvrage est infiniment remarquable et très précieux pour l'histoire. Les armes, les costumes, les usages, y sont représentés avec une extrême fidélité. Quelques antiquaires pudibonds prétendent que la chaste susceptibilité de la reine Mathilde ne lui aura pas permis de reproduire les formes un peu viriles des conquérants; et en conséquence ils attribuent la direction de ce travail à l'évêque Odon, moins délicat sur ce point; mais c'est une question assez insignifiante. Il suffit qu'on reconnaisse unanimement que cette fameuse tapisserie ait été faite du temps des événements qu'elle retrace.

M. F*** nous engagea à visiter la bibliothèque du chapitre; mais Léon, qui avait à la main le Voyage du docteur Dibdin, m'assura que le seul ouvrage qui pourrait exciter notre surprise au milieu de cet amas de livres théologiques, était un exemplaire

des *Contes de La Fontaine*, *in-4°*. Alors nous passâmes outre.

Pour compléter les notions que nous pouvions desirer sur Bayeux, il ne nous manquait plus que la nomenclature de ses hommes célèbres. « C'est un travail, nous dit M. F***, dont j'ai fait l'objet d'une étude spéciale. Je me suis également occupé des morts et des vivants; un coup-d'œil jeté sur les matériaux que j'ai réunis, pourra vous épargner de fastidieuses recherches. » M. F*** eut effectivement la complaisance de nous apporter son manuscrit à l'*hôtel de Luxembourg*, et Léon se mit à en extraire les notes suivantes :

Saint-Marcoul, savant et célèbre prédicateur, dont les reliques reposaient à Reims, dans une église qui portait son nom, et où nos rois faisaient une neuvaine, lors de leur sacre, pour obtenir la faculté de guérir les écrouelles. S'il faut en juger d'après les cérémonies du dernier sacre, il paraît que c'est un avantage auquel la couronne a renoncé, sans trop s'embarrasser de ce qu'on penserait du passé.

Alain Chartier, fameux par ses talents, et par le baiser que Marguerite d'Écosse déposa sur *cette bouche qui avait prononcé tant de belles choses.*

L'archevêque de Rouen, *Jean de Bayeux*, assassiné par les moines de Saint-Ouen.

Le docteur *de La Bigne*, premier compilateur de la bibliothèque des Pères.

Le professeur *Couture.*

Le boursouflé *Brébeuf*, que ses quatre vers sur *Cadmus*, inventeur de l'écriture, feront vivre plus long-temps que sa traduction de Lucain tout entière.

L'abbé *de Choisi*, membre de l'Académie Française, qui, sous la soutane, publia une Vie de David, une Vie de saint Louis, des Dialogues sur l'immortalité de l'ame, et une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, et qui est véhémentement soupçonné d'avoir revêtu le jupon de *la comtesse Desbarres*, pour avoir impunément des maîtresses, et pour écrire des mémoires scandaleux.

Cahier de Gerville, prédécesseur du vertueux Roland au ministère de l'intérieur. Ce fut lui qui le premier provoqua les améliorations qu'ont subies nos lois sur l'état civil: dabord en publiant un excellent mémoire sur l'état civil des protestants en France, ensuite en rédigeant la pétition que la municipalité de Paris présenta sur cet objet en 1789 à l'assemblée constituante. Puisse-t-on ne pas détruire l'ouvrage auquel il prit une part si honorable!

Delauney, jeune peintre, mort comme Drouais, dont il fut contemporain, avant d'avoir pu confirmer les espérances que son talent faisait naître. La gravure a reproduit son joli tableau représentant

le Pèlerinage de saint Nicolas. C'était dans sa patrie, en présence des ruines du prieuré de Saint-Nicolas de La Chesnaie, qu'il avait conçu cette gracieuse composition.

Félix Bodard, vice-consul à Smyrne, et consul à Naples et à Gênes. Ami d'enfance du fabuliste *Le Bailly*, il avait consacré quelques uns de ses loisirs à la littérature, et fait représenter dans sa jeunesse plusieurs pièces sur le théâtre italien.

Le contre-amiral *Lhermitte*, un des officiers qui ont le plus honorablement soutenu la gloire de notre pavillon, dans un temps où le gouvernement semblait en quelque sorte complice de ses ennemis pour en ternir l'éclat.

Robert Lefèvre, qui vivra par ses portraits, comme ses portraits feront vivre ceux qu'ils représentent.

Philippe Delville, membre de la convention, où il déploya au 31 mai un courage qui eut trop peu d'imitateurs.

Mademoiselle *Georges* (Wemmer), née le 24 février 1787. Cette belle et célèbre tragédienne est venue en 1820 offrir l'hommage de ses talents à la ville qui l'avait vue naître. Elle joua *Mérope* dans l'espèce de grange qui sert de salle de spectacle à Bayeux, et elle montra une énergie et une tendresse qu'elle n'avait peut-être jamais déployées à un aussi haut degré sur de plus grands théâtres.

Mademoiselle Georges peut justifier la réputation de beauté dont jouissent les femmes de Bayeux. En général leur taille est élevée et bien prise, leurs traits réguliers, et leur carnation de la plus grande fraîcheur. Dans la plaine de Caen ce sont les hommes qui jouissent plus spécialement de ces avantages; ce qui a donné lieu au dicton populaire : *Garçons de Caen, filles de Bayeux.*

« Pour ce qui est de notre biographie vivante, nous dit M. F***, vous devez citer M. *Pluquet*, neveu de l'auteur du *Dictionnaire des Hérésies*, antiquaire connu par plusieurs mémoires pleins de recherches curieuses sur les poëtes et les trouvères normands. Il a publié aussi sous le titre de *Contes populaires* une petite brochure où il s'est plu à réunir les vieilles traditions, les histoires de fées, les croyances absurdes, et les préjugés de toute espèce, que le bon vieux temps a légués à notre siècle de lumières. C'est là qu'il faut chercher les miraculeuses histoires de *la fée d'Argonges*, de *la dame d'Aprigny*, de *Jeanne Bacon*, et la diabolique aventure du *chanoine de Cambremer*.

« A côté de M. Pluquet, se présentent M. *Lambert*, déja cité au sujet des antiquités romaines; M. *Delauney*, ancien curé de Vaucelles; et un autre

[1] M. Pluquet prépare en ce moment une édition du poëme de Robert-Wall qui paraîtra chez M. Frère, libraire à Rouen.

M. *Delauney*, membre de l'assemblée constituante, et auteur d'un poëme sur Bayeux et ses environs. Comme antiquaire, M. Delauney attache probablement plus de prix aux notes de cet ouvrage, qu'au texte lui-même.

« Nous avons aussi quelques dames, poursuivit M. F***, qui se livrent pour leurs amis et pour elles-mêmes au culte si doux des muses. Mesdemoiselles P*** et D*** de R*** sont de ce nombre, et mériteraient qu'on soulevât entièrement le voile mystérieux dont elles s'enveloppent. J'aurais mentionné également madame d'H***, si elle n'eût abandonné le culte des faux dieux, et déserté le mont Parnasse, pour aller s'agenouiller sur le mont Valérien.

Avant d'abandonner Bayeux sans retour, nous avons cherché à nous former une idée générale de l'assiette de cette ville. Elle est située au milieu d'un pays fertile en pâturages, et arrosé par la rivière d'Aure, qui, ainsi que la Drôme, va se perdre à quelques lieues de là dans une fosse nommée *la fosse du Souci*. Ségrais a chanté dans son poëme d'*Athis* le phénomène que présentent le cours et la perte de ces deux rivières. Tous les lieux d'alentour y figurent, et sont supposés avoir pris leurs noms à la suite de métamorphoses dans le goût de celles d'Ovide, mais qui malheureusement ne sont pas écrites du même style. Le mont *Caumont* est dans ce poëme le père de l'*Aure* et de *la Drôme*, qui

promènent d'abord une onde innocente et pnre dans deux lits voisins; mais bientôt l'amitié prend le caractère d'nne tendresse coupable dans le cœur d'*Aure*. Il poursuit sa sœur la *Drôme* de ses feux illégitimes. *Caumont*, en père bien avisé, cherche à donner le change à la passion de son fils, en lui proposant pour *seule* épouse la Naïade de la rivière la plus voisine; mais l'humeur sauvage de cette jeune beanté est peu faite pour charmer *Aure*, et *Caumont* est obligé de retenir ses eaux captives dans ses flancs. L'impétuenx ruisseau s'échappe de sa prison, et après avoir erré quelque temps dans la campagne à la recherche de sa sœur, il l'atteint enfin, et s'nnit à elle à peu de distance de la mer; mais Neptune irrité refuse de recevoir leurs ondes, et, d'un coup de son trident, il leur onvre *la fosse du Souci* pour les dérober ainsi que leur crime à la clarté du jour. Il y a là plus d'imagination que de goût.

Depuis long-temps le génie des ponts-et-chaussées anrait dû s'immiscer dans cette affaire de famille et forcer Neptune à user de plus d'indulgence à l'égard de ces deux malheureux amants; pour parler sans figure, il serait fort à desirer dans l'intérêt du pays environnant, que l'on créât un canal ponr porter à la mer les eaux de l'Aure et de la Drôme, dont le cours souterrain occasione des ravages qui vont toujours croissants et qui se sont

même quelquefois ressentis dans toute la vallée de *Trivières* et d'*Isigny*.

Si nous avions eu un jour de plus à donner à l'exploration des environs de Bayeux, nous l'aurions consacré à la mine de houille de *Litri*, qui n'est distante de cette ville que de quelques lieues. M. F*** a voulu suppléer à nos propres observations par la description qu'il nous fit du charmant village qui environne la houillère, par celle des belles machines à vapeur, appliquées à son exploitation, et par les détails qu'il nous donna sur l'excellente administration de cette grande usine.

« L'heureuse influence de cette mine sur la prospérité de ce pays, nous dit-il, devrait être un motif d'émulation bien puissant pour exciter sur d'autres points de la France à des recherches géologiques analogues. Il faut avoir été témoin de la métamorphose que ce pays a éprouvé depuis 1741, époque de la découverte de la houillère de Litri, pour se faire une idée de tous les avantages qui en découlent. Beaucoup de gens ne voient généralement dans une mine de charbon qu'un moyen d'augmenter la masse du combustible au profit de l'industrie et au détriment de la propriété territoriale. Quand on parcourt ce pays, on ne tarde pas à s'apercevoir que c'est à la mine de Litri qu'il doit sa prospérité agricole. En effet le bon marché de la houille a permis d'établir à dix lieues à la

ronde une grande quantité de fours à chaux dont les produits, employés comme engrais, fertilisent plus de cent cinquante mille arpents de terre. De nombreux ouvriers travaillent à l'exploitation de ces fours, tandis que d'autres extraient la pierre calcaire ou sont occupés à son transport. Il est encore des vieillards qui se rappellent avoir vu ce pays, riche aujourd'hui d'une population laborieuse, d'abondantes moissons, d'habitations commodes, et de tout le matériel nécessaire à son industrie et à sa culture, parsemé seulement d'un petit nombre de huttes habitées par quelques malheureux, qui avaient peine à arracher à des terres argileuses et froides le gage d'une chétive existence. La découverte et l'exploitation d'une mine de charbon a tout changé. C'est ainsi que l'industrie participe à la puissance suprême et créatrice dont elle est une émanation. »

Après avoir recueilli ces dernières instructions de notre aimable interlocuteur, nous avons pris la route d'*Isigny*. L'aspect des campagnes que nous traversons pour nous rendre à cette petite ville, célèbre par son commerce de cidre et de beurre, est tout différent de celui que présentent les plaines que nous avons parcourues jusqu'ici. Nous pourrions nous croire au milieu d'un parc où l'on aurait ménagé tous les points de vue imaginables d'une nature champêtre et bien cultivée. Des haies vives

et des plants de pommiers bordent la route sans interruption, et l'œil ne quitte un champ couvert d'une riche moisson que pour se reposer sur l'éclatante verdure d'un pâturage qu'animent de nombreux bestiaux. Les habitations, même celles qui paraissent appartenir à la classe la plus pauvre, ont une apparence de propreté qui charme : elles sont souvent tapissées d'arbres à fruit soigneusement taillés, et toujours entourées d'un jardin bien cultivé. L'espèce humaine participe à ce bien-être général ; toutes les figures que l'on aperçoit aux portes ou aux croisées sont remarquables par la fraîcheur du teint et la beauté de la carnation. L'ensemble de ce pays agricole reporte la pensée vers cette félicité de l'âge d'or, dont on aime à retrouver quelques images ailleurs que dans les poëtes. Ce tableau des mœurs champêtres et d'occupations agricoles attache et pénètre. En sa présence on se sent convaincu que l'agriculture est en même temps la première et la plus douce destination de l'homme.

Une pluie assez forte qui tombait au moment où nous passions devant *Formigny* nous a empêchés de mettre pied à terre pour aller visiter la place où le connétable de Richemont porta le dernier coup à la puissance anglaise en Normandie, le 15 avril 1450. D'ailleurs nous y aurions vainement cherché un monument qui consacrât cette mémorable action. La petite chapelle que la piété

de nos pères y avait élevée, a été convertie en grange. Quelques amis de la gloire nationale ont émis des vœux stériles pour que cette profanation fût expiée; mais on conçoit que des ministres réduits à gouverner la France avec un milliard n'en puissent distraire cinq à six mille francs pour relever un pareil monument.

Le temps que l'on a mis à changer nos chevaux à *Isigny* nous a suffi pour parcourir cette petite ville et son port. C'est encore un point où la nature semble vouloir que les avantages soient achetés par le travail de l'homme.

A peu de distance d'Isigny nous sommes passés sur *le pont du Vey*, important ouvrage attendu depuis près d'un siècle, et qui présente enfin un point de communication sûr et permanent entre la péninsule normande et le reste de la France. Nous nous sommes arrêtés quelques instants sur ce pont bâti tout en granit et destiné à prouver à la postérité que les Français auraient pu sous une bonne administration lutter avec le peuple-roi en travaux utiles et durables. J'appris que ce pont avait été construit sous la direction de M. Pattu. « Notez aussi, me dit Léon, que Dumouriez avait sollicité, sous un gouvernement dont les liens se relâchaient chaque jour davantage, l'exécution de cette importante entreprise et que la construction n'en fut arrêtée que le 17 frimaire an 5. Le projet de Dumouriez était plus

vaste que celui que l'on a adopté. Il proposait de créer le pont sur le *Grand-Vey*, de réunir dans un seul chenal ou dans deux au plus les eaux des sept rivières qui se fraient en cet endroit une embouchure si difficile et si lente à travers les sables, d'en fixer les bancs, de les conquérir à la culture, et de rendre en même temps la salubrité à tout le pays environnant. La communication établie par le Grand-Vey aurait aussi raccourci de treize lieues le chemin de Cherbourg à Caen. Offrons du moins ce projet à l'activité de nos neveux. Le pont du petit Vey satisfait aux besoins les plus urgents, et a mis un terme aux accidents nombreux qui arrivaient chaque année à ce dangereux passage.

La grande route de *Bayeux* à *Carentan* nous a semblé propre à résoudre les doutes que l'on pourrait élever encore contre le système des chaussées à la Mac-Adam. Je ne me rappelle pas en avoir parcouru de plus unie et de plus roulante. Léon me fit remarquer que le cailloutage dont elle est formée se compose d'un galet rond et à-peu-près de la grosseur d'une aveline, ainsi que le prescrit l'économiste Anglais. La nature fait ici ce que l'on ne peut attendre ailleurs que de la main de l'homme.

Que dire de *Carentan?* si ce n'est que cette petite ville est une petite place de guerre, située dans un pays marécageux et malsain, et qu'on l'appelait autrefois *Cronciatonum*, nom qui signifiait *fil de tis-*

serand, et qui lui fut donné à cause des toiles qu'on y fabriquait. Ceux des antiquaires qui rapportent tout à César et au temps de César attribuent la fondation de Carentan à un de ses lieutenants, nommé *Carus*, qui, selon eux, y construisit un château dont on ne voit point la moindre trace. Les murs de cette ville sont baignés par *la Douve*, rivière dont on a eu le projet de resserrer les eaux dans un canal qui aurait eu son embouchure sur la côte opposée à celle de Carentan, et qui par conséquent eût formé une île du département de la Manche.

Jean Lorret, auteur de la Gazette burlesque de la cour, écrite en vers libres, et adressée à la duchesse de Longueville, *Éléonore Langevin*, docteur de Sorbonne, et *Benjamin Basnage*, ministre protestant, sont les seuls hommes qui aient sauvé leur nom de l'oubli dans lequel dorment paisiblement les générations de Carentan.

Sauf quelques nuances légères, le paysage entre Carentan et Valognes est le même qu'entre Bayeux et Carentan. La route est tracée dans une direction si régulière, qu'en sortant de *Sainte-Mère-Église* on aperçoit, à trois lieues devant soi, le clocher de *Montebourg*, qui semble un obélisque placé au fond d'une immense avenue. Léon me dit qu'il y avait à une demi-lieue de Montebourg un camp romain, connu, parmi les amateurs de castramétation, sous le nom de *petit camp de Mont-Castre;* mais, quoiqu'il

m'ait assuré que son enceinte était encore bien conservée, je n'en ai pas moins passé outre.

Lesage a voué *Valognes* au ridicule. Un autre écrivain, dont la massue était moins redoutable pourtant que les flèches perçantes de l'auteur de Turcaret, a écrasé cette malheureuse petite ville de tout le poids de sa colère. L'effervescence de 1792 explique l'acharnement de La Vallée contre le séjour de prédilection de tous les petits nobles de la contrée. Cette double attaque m'a inspiré un sentiment de compassion en faveur de Valognes, et j'y suis entré avec l'intention d'y chercher et d'y recueillir tous les motifs de réhabilitation qu'elle aurait à faire valoir. Mais hélas! l'ancienne noblesse semble lui avoir imprimé d'une manière indélébile le sceau de l'inutilité et de l'ennui. L'industrie n'a encore fait aucune tentative importante et féconde pour l'effacer. Le commerce de consommation locale prend seul un peu d'extension. Quelques boutiques sont établies dans les hôtels délaissés; mais elles ne sont point à leur place. On dirait de ces arbrisseaux utiles dont la semence a été jetée par le hasard sur des monuments gothiques, et qui ont peine à étendre leurs racines sur leurs ruines stériles.

Les appartements de l'*hôtel du Grand-Turc*, où nous sommes logés, portent ce caractère de grandeur *prétentieuse* et de luxe de mauvais goût qui semble avoir présidé à la construction de la ville en-

tière. Il serait facile de ménager le logement d'une famille dans chacune des chambres que nous occupons. D'innombrables moulures, des festons, et des astragales, se relèvent en bosses poudreuses sur les murs; des fresques de la plus risible médiocrité décorent les plafonds, et de misérables tapisseries font regretter la nudité des murs qu'elles recouvrent. Quant à la cuisine, celle du *Grand-Turc* est digne de la première ville du monde... *pour le rôti.*

L'usage de planter des vignes devant les maisons donne à quelques rues de Valognes une physionomie toute particulière. Pendant la belle saison, la trace des habitations disparaît derrière ce rideau de feuillage et de fruits, et la ville reproduit alors l'effet de ces édifices en charmille qu'alignaient jadis les jardiniers français.

Si nous avions eu le bonheur de rencontrer à Valognes M. *de Gerville*, ce savant explorateur des antiquités de son pays nous aurait guidés dans la recherche de l'ancienne *Alauna*, ville qui fut le berceau de Valognes, et dont on a découvert en 1695 l'enceinte, les thermes, l'amphithéâtre, et l'aqueduc. Notre curiosité s'est reportée sur les monuments modernes; nous avons visité le nouveau palais de Justice que l'on construit en ce moment. Au milieu du dix-septième siècle, Valognes n'avait point encore d'hôpital. Un pauvre domestique s'avisa en mourant de léguer vingt sous de rente pour

en fonder un. Sa bonne œuvre prospéra; les riches rougirent de leur égoïsme; des dons considérables vinrent se grouper autour du denier du pauvre, et l'on fut bientôt en état d'élever l'*hôpital général.* Nous avons voulu voir un établissement dû à de si faibles commencements; mais ce n'est pas sans douleur que nous avons remarqué que les couvertures en étaient à jour.

Nous sommes restés trop peu de temps à Valognes pour juger par nous-mêmes de l'état actuel de sa société. Tout ce que nous avons observé, c'est que l'herbe croît aujourd'hui dans les cours de ses hôtels déserts. Jadis quarante voitures de maître en foulaient le pavé. Ceux qui ont été témoins de la splendeur de ce Versailles du Cotentin, et qui y survivent, en déplorent entre eux la chute, et tâchent d'en réveiller quelques traditions. Un seul vieillard, dont l'esprit jeune encore a su se conformer à celui de son siècle, et que la bonté de son cœur porte vers un sentiment de bienveillance générale, accueille indistinctement les hommes de tous les rangs, et se plaît à rapprocher toutes les conditions; M. de Sainte-S*** est payé de sa noble conduite par la reconnaissance de tous ses concitoyens, et par l'estime de ceux même qui ne l'imitent pas.

Léon *** a peut-être manqué de renseignements exacts sur la biographie des hommes célèbres de Valognes; mais il n'a pu me citer que trois noms

que quelque éclat recommande à la postérité; encore ces noms appartiennent-ils à nos temps modernes: ce sont ceux de *Vicq-d'Azir*, de M. *Dacier*, secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions, et du brave colonel *Bricqueville*, parti soldat, parvenu au commandement du sixième régiment de dragons, et rentré dans sa patrie couvert de soixante blessures. Les environs de Valognes offrent heureusement quelques noms à glaner pour ajouter à cette liste trop courte. *Fréville* a donné le jour à *Dumoutier*, précepteur de Ferdinand des Ursins, devenu pape sous le nom de Benoît XIII; *Grosville*, au chevalier *de Brucourt*, auteur d'un ouvrage estimé sur l'éducation de la noblesse; et *le Val-de-Scie*, au fameux docteur de Navarre *Jean Delaunoy*, non moins connu sous le nom du *Grand dénicheur de saints*. Ce savant défenseur des libertés de l'Église gallicane, consacra sa longue et laborieuse carrière à combattre toutes les prétentions temporelles de la cour de Rome, et à porter le flambeau d'une critique judicieuse sur les contes ridicules et sur les fausses croyances dont la religion catholique s'est surchargée en traversant des siècles d'ignorance et de barbarie. Il attaqua *la simonie*, *les annates*, et les prétendus *privilèges des moines*. L'arrivée de saint Lazare et Madeleine en Provence, l'apostolat de Denis-l'Aréopagiste, la vision de Simon Stoch, et plusieurs autres traditions du même

genre durent céder devant sa logique pressante, et devant la vérité de l'histoire. Le nombre des saints dont il a purgé la légende est considérable. « J'espère que vous ne ferez pas de mal à notre saint Yon, lui dit un jour le président de Lamoignon, chez lequel il se trouvait.— Comment lui en ferais-je, répartit le docteur, je n'ai pas l'honneur de le connaître. » De son côté, le curé de Saint-Eustache de Paris disait : « Quand je rencontre le docteur Delaunoy, je le salue jusqu'à terre, et ne lui parle que chapeau bas, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon saint Eustache, qui ne tient à rien. »

Les ouvrages de Delaunoy ont été publiés par l'abbé Granet, et imprimés à Genève en dix volumes in-folio. Une réimpression des œuvres choisies de cet auteur aurait peut-être aujourd'hui le mérite de l'à-propos.

N° CLXXV. [16 SEPTEMBRE 1826.]

LE GUIDE DE DUMOURIEZ.

Le projet du port de Cherbourg est une des plus hardies et des plus glorieuses entreprises de ce siècle; elle honore le monarque qui la approuvée, et qui a eu le courage d'en ordonner l'exécution, les personnes à qui on la doit, et la nation qui l'a conçue.

Mémoires de DUMOURIEZ, lib. XI, chap. V.

« Si j'étais jamais atteint de quelque ambition administrative, me disait Léon ***, la modeste préfecture de la Manche serait, je crois, celle que je rechercherais avec le plus d'ardeur. Je n'en connais point en France, qui puisse flatter davantage un esprit avide de créations. La péninsule sur laquelle s'étendent ses droits administratifs offre en effet la plus vaste carrière aux grands travaux, aux entreprises utiles, et au double développement des améliorations industrielles et agricoles. Si on en excepte le port de Cherbourg, qui au reste est encore loin d'être achevé, il est difficile de se soustraire à un sentiment d'humiliation nationale en parcourant

cette contrée, et en comparant ce qu'elle est avec ce qu'elle pourrait être. Comment ne pas convenir en effet avec soi-même que, si le sort eût donné un pareil pays pour patrie à un peuple rival, ses belles rades et ses baies spacieuses auraient vu s'ouvrir depuis long-temps des ports aussi sûrs que formidables, et que ses rivages seraient couverts de nombreux chantiers de construction et d'immenses arsenaux, où l'on travaillerait à consolider la supériorité de la marine militaire pour assurer la prospérité de la marine marchande ? Comment ne pas s'avouer encore que si les Hollandais eussent été maîtres de l'intérieur de ces terres, coupées en tout sens par des eaux abondantes, ils y eussent créé un système de canalisation, qui eût suppléé au défaut des routes de terre, qui eût multiplié les communications sur tous les points, et réuni aux richesses commerciales tous les avantages de la plus fertile agriculture? car par-là on eût pu porter et répandre jusqu'au fond du village le plus reculé cet engrais si actif que la mer prodigue sur ces rives, cette *tangue*, qui, semblable aux eaux du Nil, fait naître l'abondance par-tout où sa poussière fécondante peut atteindre

« Je ne m'étonne point que Dumouriez, esprit actif et entreprenant, se soit si fort passionné pour ce pays. Comme homme d'état, et comme guerrier, il songea d'abord à sa défense. Le naïf exposé

de ses projets, et le tableau des efforts qu'il fit pour arriver à leur exécution, est un des morceaux les plus instructifs de ses Mémoires. Cette lutte d'un grand talent et d'une volonté forte contre l'apathique indifférence des ministres, contre les prétentions locales, et contre les prérogatives contradictoires d'une administration sans harmonie et sans ensemble, intéresse puissamment en faveur de celui qui la soutient, en même temps qu'on reconnaît avec effroi les symptômes d'une dissolution complète dans le gouvernement, qui, au détriment du trône, avait alors *un roi de la terre, un roi de la mer, un roi de l'artillerie, un roi des fortifications;* puissances indépendantes les unes des autres, et auxquelles la volonté du souverain lui-même était trop faible pour imprimer une unité de tendance et d'action. Sous ce rapport, il est affligeant de songer que la création du port de Cherbourg fut un acte d'autorité arbitraire de la part de Louis XVI. Il est même probable que si les vœux de la nation ne se fussent pas unis, dans cette circonstance, à ceux du prince, le futur vainqueur de Jemmapes, appuyé de tout l'ascendant du roi de France, n'eût jamais triomphé de ces conflits d'autorité, et des résistances administratives. Ministres et bureaucrates, méditez cette partie de la vie de Dumouriez, et si votre cœur conserve quelque étincelle d'amour pour votre patrie, préservez-la à jamais d'une semblable

anarchie. Quoi qu'il en soit des obstacles qui entravèrent la création du port de Cherbourg, elle a commencé pour ce pays une ère nouvelle d'amélioration, que l'esprit du siècle et la force des choses contraindra d'achever.

« C'est en longeant une partie des côtes de ce département, et en pénétrant par des chemins écartés au centre de ses terres, continua Léon, que vous pourrez mieux juger de la justesse des réflexions qu'il m'a inspirées. Nous nous dirigerons d'abord sur *Barfleur*, en passant par *Saint-Waast*, petit port de mer voisin de *la pointe de la Hougue*.

Une grande route récemment établie conduit de *Valognes* à *Saint-Waast*, et de *Saint-Waast* à *Barfleur*. Nous eûmes l'occasion d'apercevoir les heureux effets de cette création; les habitations nous parurent plus élégantes, et les enclos mieux soignés sur les bords du chemin. C'est probablement aussi à ce nouveau débouché offert à l'agriculture, qu'il faut attribuer les défrichements considérables que M. le général Le Marrois a entrepris dans *les bois du Rabé*, un peu avant *Quethon*. Les bâtiments de la ferme avoisinent la grande route, et l'œil se repose avec plaisir sur les moissons et sur les plants de pommiers qui ont remplacé des bois peu productifs.

Saint-Waast est une petite ville à laquelle deux longs talus en pierre, qui conduisent, l'un vers *la*

Hougue, et l'autre, vers *la pointe de Réville*, ne me paraissent point devoir mériter le nom de port; mais l'aspect de la mer est ravissant autour d'elle. Du côté de la terre, les côtes du Cotentin, parées d'une brillante végétation, s'abaissent par une pente insensible jusqu'au niveau des eaux; du côté de la mer, *l'île Tatihou*, le *rocher de la Dent*, le *fort de l'Ilette*, la *tour de la Hougue* se dessinent de la manière la plus pittoresque sur l'azur des cieux et des eaux, tandis que l'on entrevoit à l'horizon les *îles Saint-Marcouf* et l'embouchure des *Veys*. Quelques bâtiments de commerce, équipés par MM. *Lamarche* et *Rouland*, cinquante bateaux pêcheurs, et cent parcs d'huîtres, occupent de douze à quinze cents personnes à Saint-Waast. Tout y annonce l'activité et l'aisance. « Enfin, suivant l'expression du matelot qui nous guidait sur ces rivages, tout le monde y mange du pain blanc », ce qui est ici l'apogée de la prospérité publique.

Nous avons long-temps promené nos regards sur cette belle rade, où Louis XIV sacrifia follement sa marine, pour soutenir les prétentions du légitime Jacques II, qui ne put, dit-on, s'empêcher de sourire à notre désastre. Serait-il heureusement vrai que les calculs de la politique ne parviennent jamais à étouffer les sentiments de la nature? Tourville avait battu en 1690 ces mêmes flottes combinées d'Angleterre et de Hollande qui le bat-

tirent en 1692. Mais quand il fut vainqueur, il était maître de diriger les événements, et quand il fut vaincu, il obéissait à un de ces ordres absurdes qui, pour le malheur des états, émanent trop souvent du sein des cours. Il lui était impérieusement enjoint d'attaquer la flotte ennemie, forte ou faible; elle se composait de quatre-vingt-quatre vaisseaux, tandis que Tourville n'en avait que quarante-deux. Le célèbre amiral disputa néanmoins la victoire pendant trois jours à des forces aussi supérieures, mais enfin la flotte française fut dispersée; vingt-deux vaisseaux se sauvèrent heureusement à Saint-Malo; sur le reste, qui chercha un refuge à Cherbourg, et à la Hougue, neuf seulement échappèrent, et onze furent brûlés par l'ennemi.

Lors de la création du port de Cherbourg, quelques personnes, oubliant les difficultés que cette rade avait présentées à la retraite de Tourville, penchaient pour lui donner la préférence. Cet avis fut promptement rejeté; nos neveux seront peut-être moins difficiles un jour.

A-peu-près à moitié route de Saint-Waast, Léon fit arrêter notre voiture au pied du *mont Pernelle*. Force me fut de l'en laisser seul explorer le sommet. Ce n'est plus à mon âge que l'on peut se hasarder à gravir les flancs perpendiculaires d'une montagne aussi escarpée. Plus heureux que moi, il se plut à l'escalader en suivant la ligne la plus directe et la

plus rapide. A en juger par l'esquisse qu'il m'a rapportée du point de vue dont on jouit de cette hauteur, les côtes de la Normandie, si fécondes en beaux sites, n'en offrent probablement aucun autre qui soit comparable à celui-ci. L'église de la Pernelle, entourée de son cimetière et des chaumières du *Custos* et de la Bonne-Sœur, occupent seules, mais dans la plus heureuse disposition, le sommet aride du mont. Tout le reste du tableau est au pied de la hauteur, dans un abaissement qui semble d'autant plus profond, qu'on n'aperçoit point la pente qui y conduit. Toute la baie du Cotentin, ceinte d'un demi-cercle de riantes collines, se déploie sur la droite, dans un horizon immense; la large embouchure des *Veys* y paraît à peine sensible, et les îles *Saint-Marcouf* ne sont que deux points noirs à la surface des eaux. Sur un plan plus rapproché, on distingue l'île *Tatihou*, *Saint-Waast*; *la Hougue*, et une vaste étendue de prairies et de vergers. Sur la gauche, l'œil remarque d'abord la pointe et le fort de *Reville*, s'égare ensuite le long des bords sinueux de la *Saire*, franchit le pont qui unit ses rives, et va s'arrêter dans le plus grand éloignement possible sur les clochers de *Barfleur* et sur le phare de *Gatteville*.

Je trouvai, avant d'arriver à Barfleur, l'occasion de faire une halte plus agréable pour moi que celle du mont Pernelle. Je ne voulus point passer devant le château d'A*** sans visiter le vénérable et spirituel

vieillard qui, partagé entre les souvenirs d'une honorable carrière et les affections d'une famille empressée à lui plaire, coule paisiblement ici le soir d'un beau jour. Je suis resté quelques heures avec M. d'A***. Les charmes de sa conversation m'ont rappelé aux plaisirs de ma jeunesse, à ces temps d'heureuse insouciance et d'aimable frivolité que personne ne pensait alors devoir payer si cher. M. d'A*** est resté un homme de l'autre siècle; mais il n'en reproduit que les idées généreuses, la politesse exquise, et l'esprit anecdotique. Aussi ne sait-il pas moins charmer les jeunes gens qu'intéresser la vieillesse. Léon n'a pas moins regretté que moi de ne pouvoir passer près de lui que de si courts instants.

D'A*** à *Barfleur* nous avons eu à lutter contre la difficulté d'une route nouvellement encaissée; c'est un inconvénient passager. La chaussée s'affermira promptement sous le poids des voitures, et un chemin facile conduira bientôt jusque dans ce petit port, aussi insignifiant aujourd'hui qu'il paraît avoir été important jadis. Il mérite cependant d'être visité à cause de l'aspect tout particulier qu'il présente. Les masses informes de granit qui hérissent l'enceinte, et l'accès de son port, lui donnent un caractère que l'on ne retrouve sur aucun autre point de la Manche. Cette petite portion d'un rivage maintenant abandonné est digne des études du peintre et de l'attention du poëte. C'est de semblables ro-

chers que devait être entourée la demeure des Cyclopes. Les fureurs de la mer, accrues par les obstacles que leur présentent ces noirs rescifs, ne doivent être nulle part plus effrayantes et plus dangereuses.

« De fortes inductions, me dit Léon, en parcourant avec moi le talus voisin de l'église, portent à croire que Barfleur fut fréquenté par les Romains lors de leurs guerres dans la Grande-Bretagne; et l'on sait positivement que c'était un des ports où les ducs de Normandie, devenus rois d'Angleterre, s'embarquaient le plus fréquemment. Le funeste et célèbre naufrage de *la Blanche-Nef*, dont vous serez peut-être bien aise que je vous retrace les détails, à la vue des grèves qui en furent témoins, ne laisse aucun doute à cet égard.

« C'était en 1120; Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, après avoir marié son fils Guillaume à la fille du comte d'Anjou, venait de conclure avec le roi de France une paix qui lui faisait espérer un règne tranquille. Le monarque, les deux nouveaux époux, et toute leur cour, composée de la plus brillante jeunesse des deux états, étaient réunis à Barfleur, et se disposaient à traverser la Manche, quand le fils du nautonier, qui avait conduit la Nef de Guillaume-le-Bâtard, lors de la conquête, se présente au roi, en réclamant avec instance l'honneur dont son père avait joui : — « Mon choix est déjà fait,

lui répondit Henri; mais tu conduiras mon fils et toute sa cour. » Le vaisseau du roi partit le premier; celui qui portait le jeune prince, sa femme, et toute leur suite, leva l'ancre un peu plus tard. Cependant la mer était calme, le ciel serein, et les feux étincelants de la lune ne permettaient pas d'apercevoir que la nuit eût fait place au jour. Cinquante rameurs choisis, et animés par le desir de toucher au rivage aussitôt que le vaisseau du roi, faisaient voler *la Blanche-Nef* sur les eaux. Malheureusement les jeunes passagers leur avaient fait distribuer en trop grande abondance le vin du départ. La prudence avait disparu avec la sobriété. Une force aveugle dirigeait seule le vaisseau, qui, engagé parmi les rochers du *ras de Catte* (aujourd'hui le *ras de Gatteville*), donna contre un écueil, et s'entr'ouvrit aux cris de détresse des passagers et de l'équipage. Le bruit en parvint jusqu'au vaisseau du roi, sans qu'on en soupçonnât la cause. Le jeune Guillaume eut néanmoins le temps de se jeter dans la chaloupe du bâtiment, et de regagner la terre; mais ayant aperçu la comtesse du Perche, sa sœur naturelle, qui se débattait sur les flots et l'appelait à son secours, il retourne au lieu du naufrage, la recueille sur son frêle esquif, où se précipite en même temps une foule d'autres passagers. La barque ne peut bientôt plus contenir tous ceux qui se présentent; elle fléchit sous le faix, et s'abyme dans les flots. De trois cents

passagers, deux seulement surnagèrent, en se cramponnant à la grande vergue. Le patron, après avoir été une fois submergé, reparut à la surface de l'eau: « Qu'est devenu le fils du roi? dit-il aux deux naufragés qu'il aperçoit. — Il n'a point reparu. — Malheur à moi! s'écrie-t-il; » et au même instant il se replonge dans les flots.

« Un seul des deux naufragés qui avaient d'abord échappé à ce désastre, eut assez de force pour résister à la rigueur de la saison, car on était en décembre, et pour attendre jusqu'au point du jour que des pêcheurs vinssent le recueillir. C'était un boucher de Rouen, le plus obscur peut-être de tous les passagers. Ce fut de lui que l'on recueillit les détails de cette catastrophe si cruelle et si imprévue. Mais à quel moyen avoir recours pour l'annoncer à Henri? aucun courtisan n'osait se charger d'un si triste message. On imagina enfin de placer sur le passage du roi un enfant en pleurs, auquel on venait de faire ce récit déchirant, et qui, interrogé par le prince sur la cause de ses larmes, le lui répéta avec la naïveté de son âge. Ce fut un coup de foudre pour Henri: après tant de guerres et de brigues, d'injustices et de crimes pour assurer la couronne à son fils, il se trouvait frappé dans sa personne, comme monarque et comme père. Le souvenir de cet affreux naufrage le poursuivit toute sa vie, et les historiens ont remarqué que depuis ce

jour le sourire même le plus léger n'effleura plus ses lèvres.

Des chemins seulement praticables pour les personnes à pied ou à cheval, nous ont conduits de Barfleur au *Vast*, village devenu important dans ce pays par les créations industrielles de M. *de Fontenillat*. Une manufacture de zinc, appartenant au gendre de ce célèbre manufacturier, occupe la pente stérile de bruyères que l'on rencontre un peu en avant du *Vast*. Nous remarquâmes aussi à notre gauche le château du *Vicel*, habité par M. le général Le Marrois, et agréablement situé au point le plus élevé d'une gorge, qui descend du sommet de deux montagnes jusqu'au fond d'un vallon charmant. Je ne parle point de l'intérieur de la filature de coton de M. de Fontenillat, ni de celui de ses moulins à blé, disposés, m'a-t-on dit, d'après le système anglais. Il paraît qu'en l'absence des chefs de la maison, une consigne sévère interdit aux étrangers l'entrée de ces usines; et je n'ai pas dû chercher à la violer. L'ensemble des bâtiments présente un coup d'œil imposant.

De belles halles et une longue suite d'habitations saines et commodes; toutes construites sur un plan régulier, prouvent que l'intérêt général n'a pas moins animé M. de Fontenillat que l'intérêt particulier. Ce fut sans surprise, mais non sans chagrin, que j'appris quelles difficultés il avait eues à

vaincre pour attirer dans ses ateliers la population des environs. Nous avions personnellement recueilli une preuve de cette déplorable antipathie, un peu avant d'arriver au *Vast*. « Qu'ai-je besoin de « gagner de l'argent? disait une petite fille couverte « de haillons à Léon, qui l'engageait à aller de-« mander du travail à la filature. — Mais avec cet « argent tu achèterais de meilleurs habits. — Ceux-« ci sont assez bons. — Tu pourrais remplacer par « du pain blanc le pain noir que tu dévores. — Ce-« lui-là me suffit. — Tu blanchirais les murs de ta « chaumière, tu exhausserais son sol humide. — A « quoi cela me servirait-il? » A coup sûr il y a des gens qui ne manqueront pas de trouver quelque philosophie dans ces réponses, et il y en a en effet; mais c'est de la philosophie de sauvage, et le peuple qui la professe végète à demi-nu dans des tanières insalubres, est rongé de vermine, mange un pain que l'on abandonnerait aux chiens dans d'autres pays, et se chauffe, comme dans celui-ci, avec de la bouse de vache séchée au soleil.

Un chemin bien entretenu établit une communication facile entre *le Vast* et la grande route de Barfleur à Valognes. Nous couchâmes dans cette dernière ville, et le lendemain le jour naissant éclaira nos premiers pas sur la route de *Cherbourg*.

Les sept lieues de grande route qui séparent *Valognes* et *Cherbourg* n'offrent rien de remarquable.

Ainsi que sur toutes les côtes, la fertilité du sol décroît à mesure que l'on avance davantage vers la mer : d'énormes masses granitiques, qui élancent du milieu des vallons et des bois leurs flèches stériles, en annoncent l'approche. On descend par une pente douce, prolongée pendant une lieue environ, jusqu'au niveau de la plage où est situé Cherbourg; mais à mi-côte il apparaît soudainement dans un de ces sites heureux qui frappent l'œil le plus inattentif. C'est à l'un des tournants de la route, tout près d'une petite maison qui semble placée là par le goût d'un artiste, que nous mîmes pied à terre pour contempler ce tableau imprévu. Une montagne granitique occupe la droite du spectateur; à gauche s'élèvent en amphithéâtre les flancs d'un vallon dont la végétation riante et les jolies habitations forment un vif contraste avec la nudité des rochers opposés. La grande route décrit un large demi-cercle au pied du mont, et guide vers la ville l'œil qui suit son détour.

« Vous pouvez déjà, me dit Léon, vous former d'ici une idée première de la division générale de *Cherbourg*. A droite vous reconnaîtrez le port de commerce à quelques mâtures de bâtiments marchands; tandis que *le fort d'Artois* et les vastes toitures de deux cales couvertes vous signalent à gauche le port de marine militaire. Quant à la

ville, elle s'étend, comme vous voyez, entre ces deux ports.

« Il est nécessaire, continua-t-il, d'avoir cette division toujours présente à la pensée quand on parcourt *Cherbourg*, ou quand on s'occupe de son histoire jusqu'aux trois quarts du dernier siècle. Le théâtre de ses annales se restreint à la ville et au port de commerce. Le port de marine militaire est une création contemporaine dont il faut s'occuper à part.

« Des savants, qui n'ont pas fait attention que beaucoup de villes ont reçu d'abord en langue indigène des noms que les historiens ont ensuite traduits en latin, se sont, par suite de cette inadvertance, livrés aux conjectures étymologiques les plus bizarres. C'est ainsi qu'on a fait de Cherbourg un bourg fondé par César (*Cæsaris Burgus*). On a eu beau objecter que jamais César n'avait mis le pied dans le Cotentin; les imperturbables étymologistes ont répondu que si ce n'était lui, c'étaient ses lieutenants qui, par un trait de flatterie subalterne, lui avaient fait hommage de la ville qu'ils fondaient sous ses ordres. Quelques médailles, trouvées dans les ruines de l'ancien château, prouvent que les Romains ont passé par-là; mais ce ne fut point du temps de César: d'autres compilateurs attribuent l'origine de *Cherbourg* à Cherbert, frère de Dagobert, quoiqu'il n'ait jamais eu la moindre autorité.

sur ce pays. Ce qui résulte des chroniques, c'est que, lors de l'invasion des Normands, il existait dans cet endroit un fort, un petit port, une abbaye et quelques maisons; mais cette réunion d'édifices de différentes espèces ne s'appelait point encore Cherbourg, à en juger du moins par le bon mot que ces mêmes chroniques attribuent plus tard à Richard III. Elles rapportent que ce prince, ayant fait faire aux fortifications de cette station maritime des réparations et des augmentations qu'il trouvait sans doute dispendieuses, s'écria : « *Ly Castel est un cher bourg per mi*, et que les courtisans lui donnèrent le nom de *Cherbourg*, pour perpétuer le souvenir de cette saillie de leur duc.

Les Anglais brûlèrent Cherbourg en 1295; ce désastre détermina à le mieux fortifier : aussi échouèrent-ils devant ses murs en 1346, lors de la descente opérée à la Hougue sous Édouard III. En 1353 cette ville fut cédée à Charles II, dit le Mauvais, roi de Navarre, par suite des arrangements qu'il avoit pris avec la couronne de France, pour ses possessions de Champagne et de Brie. Le besoin de se maintenir sur ce point isolé obligea ce prince à créer des fortifications considérables. Ce fut lui aussi qui, pour reconnaître le dévouement des bourgeois de Cherbourg, les créa tous barons. C'est à cet anoblissement que fait allusion l'expression populaire de *pair à baron*, dont on se sert

encore quelquefois en parlant d'un bourgeois de Cherbourg. Il paraît au reste que ce n'était pas un vain privilége; car on assure qu'il fut un temps où les femmes des environs quittaient leur résidence habituelle au moment de faire leurs couches, pour venir créer et mettre au monde de petits barons à Cherbourg.

« Charles-le-Mauvais fit payer un peu cher aux habitants de Cherbourg l'avantage d'être nobles, en les livrant aux Anglais. Ce fut la dernière place dans laquelle ils se maintinrent sous Charles VII; ils n'en furent chassés qu'en 1450. C'est à un vœu fait à la Vierge par les habitants de Cherbourg, pendant ce dernier siége, que l'on attribue la construction d'une machine à ressorts, représentant l'Assomption de Marie, que l'on voyait autrefois dans la principale église de la ville. Les historiens de Cherbourg en parlent à tort comme d'un morceau unique dans son genre, car il y avait une apothéose toute pareille à Dieppe. Cette machine était, à ce qu'il paraît, une espèce de gloire dont l'effet répondait assez à celui de nos gloires d'opéra.

« Pendant les guerres de religion, Montgommery fit plusieurs tentatives pour s'emparer de Cherbourg; mais ce fut la seule place de la presqu'île que Matignon parvint à soustraire à ses bouillantes attaques.

« Telle est, me dit Léon, l'analyse succincte de

l'histoire de Cherbourg proprement dit. C'est en présence des lieux qu'il faut retracer celle du port militaire; et pour pénétrer dans son enceinte, nous avons besoin d'une permission qu'il nous faudra aller prendre aux bureaux de la marine chez le major-général.

Pendant cette revue historique nous longions le joli cours, qui annonce agréablement la ville, et les côtés d'un bassin, destiné aux vaisseaux du commerce, mais que le peu d'importance de celui de France n'a pas mis jusqu'à présent dans la nécessité de creuser entièrement. Le sol n'en est que de quelques pieds plus bas que celui des terrains environnants; et en attendant que la mer y fasse gronder ses flots, il sert de promenade aux oisifs, et d'arène aux jeux des enfants ou des matelots.

Nous fîmes choix pour notre logement de l'*hôtel de France*, et après avoir parcouru le vieux port, établi par les soins et sous le ministère de M. Trudaine, nous nous rendîmes aux bureaux de la marine, situés de l'autre côté du bassin. Il n'est peut-être pas inutile de prévenir mes lecteurs que la permission que nous allions y chercher ne peut être réclamée comme un droit; mais qu'elle est une faveur que les autorités maritimes peuvent refuser, et qu'elles n'accordent qu'aux Français munis de passe-ports en régle. Selon l'usage des personnes qui veulent visiter le port avec utilité et économie

de temps, nous prîmes un garde-marine pour nous accompagner.

La mer est pour les marins une sorte de patrie commune, indépendante du sol qui les a vus naître; et il y a entre gens qui l'ont fréquentée une fraternité particulière; et une identité de langage et de sentiments qui les unissent les uns aux autres par de prompts rapports. Nous n'avions pas encore traversé la ville avec le *patron Jean*, que quelques mots techniques lui avaient déja prouvé que la mer n'était point un élément nouveau pour moi. J'appris en revanche sur quels vaisseaux il avait monté, à quels combats il s'était trouvé, dans quelles rencontres il avait été blessé. A travers tous ces détails personnels que je provoquais, il n'en était pas moins attentif à nous faire remarquer la propreté et l'alignement des rues que nous parcourions. Trois fois il avait même interrompu tout-à-fait son discours, pour nous faire admirer la prison qui est en construction, et les deux fontaines publiques dont les aiguilles pyramidales et les vastes bassins sont chacun d'un seul morceau de granit.

« Tout est bien changé depuis cinquante ans autour de nous, reprit-il ensuite; sur-tout pour un homme qui, comme moi, a vu cette ville avant les immenses travaux qu'on y a faits. Car vous saurez, messieurs, que j'ai eu l'honneur de servir de guide au général Dumouriez, lors de la première inspec-

tion qu'il fit de cette rade avec M. de La Bretonnerie. — Ces deux hommes, interrompit Léon, sont incontestablement ceux qui ont le plus contribué à la création du port de Cherbourg : le premier par ses écrits, ses démarches, ses sollicitations et son entreprenante activité pendant qu'il fut commandant de la ville ; et le second, en concevant l'idée de fermer la rade par la fameuse digue ; ce qu'il a exécuté avec un courage et une ténacité de caractère qu'aucuns obstacles ne rebutèrent. »

Cet entretien nous conduisit jusqu'à l'entrée du port Militaire, où le guide de Dumouriez présenta nos *laissez-passer* au concierge. Nous parcourûmes d'abord *la corderie*, qui a quinze cents pieds de long ; nous avançâmes ensuite vers le rivage pour visiter *le magasin à bois*, bâtiment de mille pieds d'étendue, sous la toiture duquel on a ménagé un plancher destiné à tracer les épures des vaisseaux en construction. Les gens de l'art remarquent que la charpente qui soutient le comble de ce large bâtiment n'a d'autre point d'appui que les murs, et la regardent en conséquence comme un chef-d'œuvre.

Quatre cales couvertes, c'est-à-dire quatre énormes toitures soutenues par de magnifiques pilastres, et qui sont assez élevées et assez vastes pour que l'on puisse construire un vaisseau de ligne à l'abri de chacune d'elles, excitèrent ensuite notre admi-

ration. Nous examinâmes avec une surprise au moins égale *la forme* qui se trouve entre les cales, et qui est destinée à radouber les vaisseaux. C'est un bassin en granit, dont la cavité a la forme d'un vaisseau de premier ordre, mais qui est d'une proportion assez grande pour que les ouvriers puissent circuler et travailler autour du bâtiment une fois qu'il y est introduit. Rien n'est plus ingénieux que le moyen d'introduction que l'on emploie. *La forme* communique avec le bassin du port par une entrée d'une largeur suffisante pour le passage des plus grands vaisseaux. Cette entrée est habituellement et hermétiquement fermée par un *bateau-porte*, espèce de batardeau mobile, qui ne laisse pas le moindre passage aux eaux de la mer. Lorsqu'il s'agit de faire pénétrer un vaisseau dans la *forme*, on ouvre cette entrée, et la marée l'y amène. On attend alors qu'elle ne laisse plus, en se retirant, que quelques pieds d'eau dans la *forme*, pour en refermer l'entrée avec le bateau-porte; puis, à mesure que l'on enlève cette eau à l'aide de pompes, on soutient par de nombreux étais, préparés d'avance, le bâtiment, qui se trouve ainsi à sec, pour ne plus recevoir d'eau jusqu'à ce que les réparations soient entièrement achevées.

Les cales et la forme occupent le côté droit du bassin d'avant-port. Notre guide allait nous en faire l'histoire, lorsque Léon l'engagea à reprendre les

choses d'un peu plus haut, et à nous donner une idée générale de l'ensemble du port et de la rade de Cherbourg. « Nous en concevrons mieux, ajouta-t-il, l'importance et l'utilité des travaux que l'on y a faits. — Je tâcherai, répondit notre guide, de vous répéter le moins imparfaitement qu'il me sera possible les observations que j'ai entendu faire au grand général dont j'ai eu le bonheur d'accompagnér les pas sur ces côtes. » Puis il se recueillit quelques instants, et il reprit à-peu-près en ces termes : « La nature a ménagé deux rades du mouillage le plus sûr dans la baie de Cherbourg. Cette baie s'étend depuis *la pointe de Querqueville*, que vous voyez à votre gauche, jusqu'au *cap Lévi* que nous avons à droite. Il y a impossibilité de la bloquer, à cause du grand courant de la Manche qui se fait sentir à la hauteur des deux points que je viens de vous indiquer. La plus petite des deux rades règne depuis *la pointe du Homet*, que voici tout près de nous à gauche, jusqu'à l'*île Pelée* que nous avons en face; et la grande, depuis l'*île Pelée* jusqu'à *la pointe de Querqueville*. Cette dernière rade a près de quatre mille toises. Ajoutez que, sur trente-deux aires de vent, il n'y en a que dix qui soient contraires à son entrée et à sa sortie, et qu'au-delà du cap on trouve assez d'eau pour diriger la marche des vaisseaux de quelque côté qu'on le desire. Vous saisirez aussi, au premier coup d'œil, tout l'a-

vantage que l'on pourrait tirer de l'*île Pelée* et des *pointes du Homet* et de *Querqueville*, pour couvrir l'entrée et toute l'étendue de cette rade. Mais on ne trouva pas ces avantages naturels suffisants encore, et M. de La Bretonnerie conçut le hardi projet de faire exécuter au milieu des flots, et par la main de l'homme, un de ces grands travaux qui semblent être réservés à celle de la nature. Il proposa d'établir depuis l'*île Pelée*, que vous voyez à une lieue en mer, jusqu'à la *pointe de Querqueville*, c'est-à-dire dans l'espace de deux lieues d'étendue environ, une *digue* de plus de cent toises de largeur à sa base, et par-là d'établir en quelque sorte un port en pleine mer. Ce projet fut adopté; et vous connaissez les efforts inouis que son exécution a coûtés. Toute la France a retenti de l'ingénieuse invention des *cônes* due à M. *de Cessart*, et des moyens employés pour amener en ligne, et couler à la place qui leur est assignée, ces énormes masses remplies de quartiers de rochers, qui servent de fondement principal à la *digue*. »

Pendant que notre guide parlait ainsi, nous cherchions, de toute la perspicacité de nos regards, à apercevoir cette fameuse digue, à travers les vagues de la marée montante, mais sans rien pouvoir découvrir. *Maître Jean* s'aperçut de l'objet et de l'inutilité de notre recherche, et il reprit : « Le projet primitif avait été d'élever cette digue au-dessus de

la hauteur des plus grandes marées, d'en affermir le sommet par un talus en maçonnerie, et d'en arrêter les extrémités par des musoirs; mais il n'a point encore été exécuté. On n'a élevé la digue qu'à la hauteur nécessaire pour empêcher le passage des vaisseaux; cependant il est à craindre que l'action des vagues n'aplatisse et ne nivelle à la longue cet énorme rempart, et que ses débris ne soient quelque jour rejetés et entassés dans la rade, où ils formeraient des bancs et des atterrissements dangereux. Et alors, comme disait M. Dumouriez, *on aura gâté la nature, et cet inconvénient sera sans remède.* On ne reconnaît la place qu'occupe la digue qu'à la ligne blanchâtre qui tranche sur la couleur plus foncée de la mer. Elle commence un peu à la gauche de l'*île Pelée*, sur laquelle s'élève aujourd'hui le *fort Royal*, que vous voyez précisément en face de l'entrée de l'avant-port. C'est sur ce point extrême de la digue que dîna Louis XVI, au milieu de l'élite de la marine française, et d'un peuple enivré de voir un aussi grand ouvrage consacré par la présence du souverain qui en avait fait le travail de prédilection de son règne. La première passe se trouve entre ce point et le fort Royal, sous le canon duquel elle est placée; la digue règne ensuite sans interruption jusqu'au *fort Dauphin* ou *fort Central*, ainsi nommé parcequ'il occupe le centre de la digue, et depuis ce fort jusqu'auprès de la *pointe de Querqueville*, où

est la seconde passe. Ainsi ces deux entrées se trouvent protégées, du côté de la mer, par les feux du fort Royal et du fort Central, et du côté de la terre par ceux du fort d'Artois, élevé sur la pointe du Homet et du fort de Querqueville, placé sur la côte. Il résulte de leur position respective que l'on ne saurait entrer dans cette rade, ou qu'on ne saurait en sortir, sans passer d'un côté à bâbord sous le canon du fort Royal et du fort Central, et de l'autre côté à tribord sous le canon des forts d'Artois et de Querqueville. Tel est le vaste refuge que la marine avait réclamé pour ses vaisseaux; mais des réflexions plus approfondies ont fait sentir depuis, ainsi que M. Dumouriez l'avait prédit, la nécessité de revenir au projet du maréchal Vauban, et de créer un port au fond de cette rade, pour faire face à celui de Porstmouth. L'avant-port que voici est le premier pas fait vers l'exécution de ce projet, commencé aussitôt que le retour de l'ordre et d'une saine administration permit de s'occuper des travaux d'utilité publique. Il a été livré aux eaux de la mer le 27 août 1813, en présence de l'impératrice Marie-Louise et d'une suite nombreuse de personnages marquants et d'artistes célèbres. Il a neuf cents pieds de long, sept cent vingt pieds de large, et cinquante-cinq de profondeur. La largeur du chenal d'entrée est de cent quatre-vingt-seize pieds.

On avait commencé à creuser le bassin d'arme-

ment en même temps que celui de l'avant-port; vous le voyez à notre gauche. Il paraît que des circonstances, qu'il ne m'appartient ni d'apprécier ni d'expliquer, n'ont point encore permis au gouvernement de l'achever. On a recommencé depuis peu à y travailler, et vous allez bientôt entendre jouer les mines, à l'aide desquelles seules on parvient à creuser dans ces masses compactes de granit. »

Un instant après, de nombreuses détonations attirèrent en effet nos regards vers le second bassin, et nous vîmes les débris du roc voler de tous côtés en éclats. Ce fut alors que nous pûmes juger de l'extrême difficulté de ce travail, qui consiste à effolier peu à peu le granit avec le secours de la mine. L'entière confection du bassin d'armement est attendue avec impatience; c'est le complément indispensable des autres travaux. Jusque-là l'avant-port se trouve en quelque sorte sans objet, puisque les vaisseaux que l'on y lance y sont moins en sûreté que dans la rade, et qu'on est obligé de les conduire à la remorque pour les armer à Brest.

Outre le bassin d'armement, on doit creuser d'autres bassins derrière l'avant-port. Nous avons vu un plan de bassin circulaire auquel on a, dit-on, renoncé: l'effet en est original et séduisant sur le papier.

Nous avons fait le tour de l'enceinte du port, que des fortifications défendent dans toute son étendue. En revenant du côté des cales, où Léon vou-

lait faire la visite d'un vaisseau de ligne, notre guide nous montra, le long du bassin d'armement, les fondations des magasins destinés à recevoir le gréement des vaisseaux, et les cabanes où étaient casernés les prisonniers espagnols pendant les travaux de l'avant-port.

Un vaisseau de ligne de cent vingt canons, près d'être achevé, fut celui auquel Léon donna la préférence. Je répèterai ici, pour quelques uns de mes lecteurs, une partie de l'application que le *patron Jean* lui donna, et que j'ai eu moi-même quelque plaisir à entendre, à cause des souvenirs qu'elle rappelait à ma pensée.

« Un vaisseau de ligne de cette dimension, lui dit le guide de Dumouriez, avant de monter un escalier en bois qui conduisait au sommet du bâtiment, est la plus grande construction mobile qui sorte de la main de l'homme. Sa longueur ordinaire est de deux cents pieds, et son élévation de cinquante-cinq. On a compté qu'il entrait neuf mille chevilles dans sa construction; et quand il est entièrement armé et gréé, on estime qu'il pèse quatre millions cinquante mille livres; sa valeur moyenne est d'un million de francs.

« Montons maintenant à bord. Le plancher supérieur que nous foulons, continua-t-il, s'appelle *le pont;* mais avant de nous en occuper, visitons les quatre étages que nous avons sous les pieds. Le

premier que nous allons rencontrer en descendant se nomme *première batterie*, ou *premier entrepont*, et se garnit de canons de trente-six ; viennent ensuite la deuxième batterie ou deuxième entrepont, qui reçoit des canons de vingt-quatre ; la troisième batterie ou troisième entrepont, composée de pièces de douze ; et enfin *la cale* qui est le magasin du vaisseau. Elle est divisée en plusieurs fosses ou *soutes* pour les différentes provisions. La fosse aux poudres, désignée communément sous le nom de *Sainte-Barbe*, est à une extrémité, et la Fosse-aux-Lions, où se trouve *la prison*, se trouve à l'autre. Quand nous serons remontés sur le pont, vous distinguerez d'abord le côté de *la proue*, c'est celui qui fend les eaux, et le côté de *la poupe*, qui est celui où se trouve le gouvernail. Le *pont* se divise en trois parties à-peu-près égales. Celle du milieu, garnie seulement de lisses en fer et de filets, se nomme *vibord* ou *passavant*. On appelle *gaillard d'arrière* la partie qui est du côté du gouvernail, et *gaillard-d'avant*, celle qui est vers la proue. Le *grand mât* occupe le centre du passavant; le *mât d'artimon* doit son nom à la place qu'il occupe auprès du gouvernail, que nous appelons aussi le *timon*. Le *misène* s'élève au point qui sépare le gaillard-d'avant du vibord ; et enfin le *mât de beaupré* est voisin de la proue. Chacun de ces grands mâts est en outre surmonté d'un mât de *perroquet*,

flèche légère ajoutée à son extrémité, et décorée d'un pavillon. Du côté du gouvernail est ce qu'on appelle le *château-d'arrière ;* il se compose de la chambre des pilotes, de la chambre du conseil, de la chambre du capitaine, et de celle des canonniers, réparties les unes au-dessus des autres, depuis le pont jusqu'à la cale, et dans l'ordre que je viens de vous indiquer. »

Je voulus connaître le nom du vaisseau que nous venions de parcourir. Une inscription attachée provisoirement à la proue m'apprit qu'il s'appellerait un jour le *duc de Bordeaux.* Je crus distinguer, à travers ces caractères assez récents, le titre d'un autre enfant aussi destiné au trône. Serait-il possible que ce vaisseau fût resté imparfait depuis la catastrophe qui l'en a précipité, et qu'on eût laissé dépérir dix ans sur les chantiers un ouvrage qui demande tout au plus dix mois pour être achevé?

n° CLXXVI. [23 SEPTEMBRE 1826.]

DE CHERBOURG A AVRANCHES.

Tancrède. . . . .
A servi, nous dit-on, les Césars dans Bysance.
. . . . on voit même en nos jours
Trois simples écuyers, sans biens et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie,
Aux champs apuliens se faire une patrie.

Tancrède, acte I, scène I.

Je passe sans transition de *Cherbourg* à *Saint-Lô*, et j'épargne à mes lecteurs le désagrément que je n'ai pu éviter moi-même, celui de revenir sur les lieux que j'ai parcourus avec eux dans le discours précédent. Ce n'est qu'en sortant de *Carentan* que l'on retrouve l'embranchement de la route qui conduit à *Saint-Lô*. Je n'ai point eu le courage, ainsi que m'y engageait mon vieil ami M. A***, pendant que nous examinions à Cherbourg les raretés de sa bibliothèque normande, et sa belle collection de médailles, d'entreprendre par des chemins à-peu-près impraticables le tour de la presqu'île. A l'en croire cependant, un voyageur plus intrépide que

moi trouverait dans cette excursion un assez ample dédommagement à ses peines. Il rencontrerait d'abord *Urville*, point de débarquement des Anglais en 1758, ensuite le *cap de la Hogue* et les *falaises de Jobourt*, dans les cavités desquelles des milliers d'oiseaux viennent chercher un abri en hiver. Attachés les uns aux autres pour se défendre contre les rigueurs du froid, ils forment des agglomérations dont la grosseur est à-peu-près égale à celle d'un tonneau, et paraissent attachés aux parois du rocher comme de belles grappes de raisin sont suspendues aux murs qui les soutiennent. En descendant jusqu'au *Gros-Nez-de-Flamanville*, on jouit de la vue de sites charmants, trop rarement explorés par nos artistes, et de la perspective de ce qu'on appelle à notre honte, dans ce pays, les *petites îles anglaises* : elles n'auraient en effet jamais dû cesser d'être des îles françaises.

Espérons que plus tard la nouvelle route de *Valognes* à *Barfleur* sera continuée de *Barfleur* à *Cherbourg* par *Saint-Pierre-Église*, et qu'elle longera ensuite les sinuosités de la péninsule pour redescendre par les bourgs de *Briquebec* et de *Saint-Sauveur*, dont M. de Gerville a signalé les vieux châteaux aux archéologues et aux paysagistes. L'accès de ces parages abandonnés deviendra alors plus facile ; la prospérité du pays s'en accroîtra pendant la paix,

et, en cas de guerre, le transport des moyens de défense sera plus rapide et plus sûr.

Nous avons rempli, pendant le trajet de Cherbourg à Carentan, une lacune relative à la première de ces deux villes. Léon avait négligé à dessein de me la faire remarquer. « J'ai pensé, me dit-il, que la recherche des hommes de quelque célébrité que Cherbourg a vus naître charmerait les ennuis du voyage, jusqu'à ce que des sites nouveaux vinssent réveiller notre attention. Nous nous mîmes en conséquence à compulser nos notes et nos auteurs. Parmi les noms que cite madame *Retau Dufresne*, nous avons choisi ceux des deux frères *de Caillère*, l'un membre de l'académie française, et plénipotentiaire à Riswich, l'autre gouverneur général à la Nouvelle France, et de *Desroches-Orange*, qui, par une de ces exceptions jadis trop rares, devint, de simple soldat, lieutenant-général et grand-maître de l'hôtel royal des Invalides. Nous nous sommes aperçus que la Clio de Cherbourg avait omis le médecin *Jean Hamon*, précepteur de M. de Harlay, et un des solitaires de Port-Royal. L'évêque de Senez, *Jean de Beauvais*, a jeté, dans des temps moins éloignés, un plus brillant éclat sur la ville qui lui servit de berceau. C'est le seul orateur qui ait consolé la chaire de la perte de Massillon: plus grand encore par la simplicité de ses mœurs que par ses talents. Quelques vieillards se rappellent l'avoir vu à Cherbourg,

lorsqu'il venait visiter sa mère qui y tenait une petite boutique de chapellerie. Il ne dédaignait point de passer de son palais épiscopal sous l'humble toit qui avait protégé son enfance, et il y vivait sans ostentation et sans faste, avec la même frugalité qu'aux jours de sa jeunesse.

Les noms contemporains de M. *Dupuytren*, et de M. *Gauthier*, jeune orientaliste auquel on doit une magnifique édition des Mille et une Nuits, sont destinés à grossir à leur tour la liste des célèbres barons cherbourgeois. Je n'oserais en dire autant de celui de M. *Avoyne de Chantereine*, député de la Manche. Les hommes qui s'attachent de trop près aux circonstances courent risque de passer avec elles.

Avant que l'évêque *saint Lô* eût, au commencement du sixième siècle, donné son nom à sa ville natale, elle se nommait *Briovera*, c'est-à-dire *Pont-sur-Vire*. Il semble assez bien établi qu'elle ne se composait alors que du port et du château. Rien ne paraît prouver que les Romains aient connu *Briovera*, et que cette ville ait existé du temps de leur domination. C'est à *Semilli*, village à une lieue de Saint-Lô, que ceux qui veulent absolument qu'il n'y ait que des villes d'une haute antiquité dans ce monde, cherchent les titres de celle de *Briovera*. Selon ces antiquomanes, Semilli a été pour Saint-Lô ce que Vieux fut pour Caen, Noviomagus pour

Lisieux, et Étouvi pour Vire. Si Semilli fut jamais une ville, il est probable que ce fut une ville ouverte, dont les habitants vinrent dans le bon temps chercher un refuge sous les murs de la forteresse qui protégeait le pont jeté sur la Vire; on n'y voit plus aujourd'hui qu'un vieux château et trois avenues.

On prétend que Charlemagne, animé du desir d'opposer un boulevart redoutable aux invasions des pirates du Nord, que sa politique profonde prévoyait, augmenta les fortifications de *Briovera*, en même temps que celles de plusieurs places de l'Armorique. On ne dit pas ce qui le détermina à y fonder un abbaye. En 890, la ville fut détruite, et les habitants passés au fil de l'épée par les Normands. Un de ses évêques en releva les fortifications; ce qui ne l'empêcha pas de retomber au pouvoir de Geoffroi Plantagenet, en 1141.

Trois seigneurs normands s'étant jetés, en 1345, dans une intrigue qui avait pour but de favoriser les prétendus droits d'Édouard, roi d'Angleterre, sur la couronne de France, Philippe de Valois fit décapiter les félons à Paris, et envoya leurs têtes à Saint-Lô, selon les uns, à Carentan, selon les autres, afin qu'elles y fussent exposées. Édouard, pour les venger, vint assiéger et ravager Carentan et Saint-Lô, et fit de magnifiques funérailles aux victimes de sa cause. On a retrouvé ces têtes à Saint-Lô vers le milieu du dix-huitième siècle; elles étaient par-

faitement conservées et arrangées avec un art qui fait infiniment d'honneur au bourreau de Paris. Le cou reposait sur une espèce d'assiette en fer à laquelle il était fixé par une verge de fer, qui traversait la tête perpendiculairement, sortait par le sommet du crâne, et s'arrondissait en forme de crosse.

Lors des guerres religieuses qui eurent à Saint-Lô le même caractère d'acharnement et de fanatisme que dans le reste du Bocage, cette ville tomba au pouvoir de Montgommery, et fut reprise ensuite par Martignon. C'est là que s'arrêtent ses fastes historiques. On n'en parle aujourd'hui que comme du chef-lieu d'une préfecture, animé par quelques manufactures d'étoffes de fil et de laine, connues sous les noms de *finettes*, de *tiretaines*, ou de *droguets*. Ce sont les chutes de la Vire qui donnent le mouvement à ces usines, auxquelles se joignent encore quelques tanneries. On a évalué que l'industrie n'occupait pas moins de quinze cents personnes, tant à Saint-Lô qu'aux environs.

Saint-Lô s'étend à-la-fois sur une éminence escarpée et dans un vallon profond. Il en résulte l'effet le plus pittoresque. La ville haute sert de point de vue à la ville basse, et réciproquement. Les maisons sont généralement fort mal bâties; quelques constructions nouvelles annoncent un meilleur avenir. Un petit jardin nous a paru être ici l'orne-

ment nécessaire d'une maison; mais le goût le plus déplorable gâte cet embellissement. Je ne crois pas que nous ayons vu un seul arbre abandonné à sa croissance naturelle. Tous sont taillés en boules, en paons, en pyramides: on les façonne comme le marbre ou la pierre.

Il y a trois monuments à visiter à Saint-Lô: l'église, la préfecture, et la prison. Ce que nous trouvâmes de plus remarquable en visitant l'église ce fut une proclamation de M. *Clément*, maire de la ville, à ses administrés, à l'occasion du sacre; elle était affichée sur le portail. Ce magistrat annonçait que le jour de la fête il y aurait *une distribution de pain et de viande faite aux indigents à domicile*, et que le lendemain on procéderait *à l'ouverture d'un cours public et gratuit d'arithmétique, de géométrie, et de dessin linéaire, spécialement destiné aux ouvriers*. Nous ne pûmes nous empêcher de comparer ce mode si paternel et si sage de faire participer le peuple aux réjouissances d'un avènement, avec les honteuses saturnales que nos magistrats de police parisienne s'obstinent, par la plus absurde de toutes les opiniâtretés, à renouveler dans toutes les circonstances solennelles.

L'hôtel de la préfecture est un édifice curieux à visiter pour les amateurs de vieilles constructions. Quant à la prison, elle vient d'être achevée; elle paraît être l'ouvrage du même architecte qui a con-

struit celles de Valognes et de Cherbourg. On nous avait dit à Carentan que l'on était aussi sur le point d'en bâtir une dans cette ville. « Ce grand nombre de prisons neuves, me dit Léon, pourrait fournir à de mauvais plaisants la matière de quelques unes de ces vieilles épigrammes dont on est assez prodigue envers les pauvres Normands ; mais j'aime à croire que vous attribuerez plutôt cette amélioration au tardif triomphe des vrais principes de la philosophie et de l'humanité, qu'aux exigences locales. La création des quatre prisons du département de la Manche se rattachera, par un honorable souvenir, au berceau de cette *société des prisons* qui a déjà fait tant de bien, et à laquelle il en reste encore tant à faire. Il était naturel que la contrée que nous venons de parcourir, un peu arriérée en civilisation, fût une des premières l'objet de sa sollicitude. On trouvait dans les anciennes maisons de détention du département de la Manche le caractère de barbarie du temps où elles avaient été construites; leur aspect inspire maintenant les idées d'une raisonnable philanthropie qui dominent notre âge. On a enfin compris que sous quelques rapports il en était des prisons comme des hôpitaux, qu'il fallait tâcher de rendre les hommes meilleurs dans les unes, de même qu'on essaie de les guérir dans les autres.

Nous avons terminé notre revue de *Saint-Lô* par un tour de *Champ-de-Mars*, et par la visite du haras,

situé à l'extrémité de cette promenade, dans l'ancienne abbaye de Sainte-Croix.

« La liste des hommes célèbres qui ont vu le jour à *Saint-Lô*, me dit Léon, ne sera pas longue à établir. Parmi les morts, il n'y a que trois noms à citer; ce sont ceux de *François Briqueville*, capitaine distingué du parti calviniste; de l'abbé *Le Grand*, auteur de quelques ouvrages historiques, et de l'abbé *Clouet*, qui a écrit sur la géographie : parmi les vivants, il n'y en a qu'un seul à mentionner; c'est celui de notre excellent peintre en miniature, M. Saint.

Une distance de cinq lieues seulement sépare *Coutances* de *Saint-Lô*; nous trouvâmes la route couverte d'une multitude de voitures chargées de *tangue*.

Coutances, que les jolis clochers de sa cathédrale annoncent au loin, est moins une ville qu'un vaste séminaire. On n'y rencontre à chaque pas que des hommes et des jeunes gens revêtus du costume ecclésiastique, ce qui, selon l'observation d'un voyageur étranger, semble jeter un voile noir sur la ville. Des livres de dévotion et des ouvrages de collége sont les seules productions qui sortent des deux imprimeries de Coutances, et que l'on trouve dans ses cinq magasins de librairie.

Il paraît que Coutances a été consacré, de temps immémorial, aux études théologiques. Avant l'établissement du christianisme, il y avait, dit-on, un

collège de druides; cette ville s'appelait alors *Cosédia*, parcequ'on y préparait aussi les peaux de mouton, dont on se servait pour s'habiller dans le pays; du moins les savants affirment que c'est là ce que signifie le petit mot *Cosédia*.

Ce fut Constance Chlore qui donna à Coutances (Constantia Castra) le nom qu'elle porte aujourd'hui. On croit aussi que ce fut lui qui fit construire l'aqueduc qui a porté l'eau dans cette ville, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Les restes de ce monument, maintenant tout-à-fait ruiné, ne servent plus qu'à embellir les différents aspects de Coutances; mais il est difficile de distinguer, à travers les réparations dont il a été long-temps l'objet du temps de saint Louis et dans le dix-septième siècle, la moindre trace d'architecture romaine.

De charmantes promenades, dominant un pays fertile, environnent Coutances, et sont dominées elles-mêmes par la ville. Un séminariste, qui préparait sa thèse à l'ombre de leurs riants berceaux de verdure, nous signala les principaux édifices qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. La cathédrale surpasse tous les autres. Je remarquai avec plaisir que l'on avait placé ce beau monument de la religion sous l'égide d'une des plus belles découvertes de la philosophie moderne; des paratonnerres surmontent les clochers. L'évêché et l'hôtel-de-ville avoisinent cette église. Quant aux tribunaux et à

la gendarmerie, ils sont établis dans un ancien couvent de bénédictines, tandis que l'hôtel-dieu, situé dans la ville basse, occupe aussi un ancien couvent d'augustines. Notre jeune interlocuteur accompagna ces deux dernières indications d'un soupir étouffé, qui suffit cependant pour nous déceler toute sa pensée.

« Quelque ville que l'on parcoure en France, lui dit alors Léon, on trouve par-tout des établissements publics dans des églises ou dans des couvents. J'ai entendu souvent de bonnes ames gémir de cette profanation des lieux saints, et j'en gémis comme elles; mais c'est probablement par des raisons différentes; car d'abord, je regarde comme un fléau toute association religieuse qu'un lien d'utilité quelconque ne rattache pas à la grande famille, et comme l'opprobre du christianisme toute communauté qui peut acquérir des richesses illimitées. L'abolition de presque tous les ordres religieux de France n'est donc à mes yeux que l'abolition d'un grand abus et d'un grand scandale; mais j'applaudis avec un assentiment moins absolu à l'emploi que l'on a fait de leurs temples et de leurs monastères; il est rare en effet que ces édifices, détournés de leur destination première, s'adaptent bien à la destination nouvelle qu'on leur donne. Des étalons, par exemple, sont assez mal logés dans des cellules monacales, et le jour sombre et mystérieux d'une église

gothique convient mal aux travaux de l'industrie. Il résulte de ces disparates une apparence d'invasion et de barbarie qui répugne à l'homme qui voudrait voir chaque chose à sa place : toutefois ce ne sont là que des considérations secondaires. La pensée qui me frappe avec le plus de force en présence de ces métamorphoses, la pensée qui me fait pousser à moi de douloureux soupirs, c'est de songer qu'après quatorze cents ans d'organisation politique et sociale, la révolution ait trouvé notre malheureuse patrie tellement dépourvue d'établissements civils. Ceux qui regrettent les couvents pleurent sur ce que la France a perdu ; moi, je pleure sur ce qui lui manquait. Je vois un pays dans lequel les autorités municipales étaient sans demeure spéciale, les magistrats sans prétoire, les malades sans hôpitaux, les défenseurs de la patrie sans asile, tandis qu'il n'y avait guère de petite ville de dix à douze mille ames qui ne comptât dix à douze associations monastiques. Encore si tout en cédant à l'esprit des temps, si tout en accordant une protection particulière à ces sociétés égoïstes et parasites, le gouvernement eût au moins satisfait aux besoins de la grande société, si nos cités eussent possédé des hôtels-de-ville, des palais de justice, des hôpitaux, des casernes, des colléges, des musées et des bibliothèques, je concevrais davantage les doléances auxquelles l'invasion des couvents a donné lieu ; mais,

dans l'état de dénûment où se trouvait la France, je trouve que c'est sur elle seule qu'il y avait à gémir. La société civile, déshéritée pendant quatorze siècles par les sociétés religieuses, n'a fait que rentrer dans ses droits. Ce que l'on appelle la spoliation des monastères n'a été qu'une juste restitution faite à la patrie; et si les contrastes que l'on remarque entre l'architecture des monastères et leur destination présente peuvent inspirer une douloureuse indignation, ce ne doit être que celle que font naître les empiètements du pouvoir théocratique et du joug monacal. »

Le séminariste ne chercha point à répondre à ces arguments un peu vifs, et après nous avoir indiqué la route de la cathédrale, que nous voulions visiter, il nous quitta pour reprendre l'étude de sa thèse.

L'intérieur de la cathédrale de Coutances ne tient pas tout ce que son aspect extérieur semble promettre. Nous remarquâmes cependant l'extrême légèreté des piliers accouplés qui soutiennent le chœur et les rosaces vitrées de la nef, qui sont d'une élégance, d'une délicatesse et d'une variété peu communes. On assigne au onzième siècle la fondation de cette basilique, et on en attribue l'honneur à l'évêque Robert, qui fit aussi bâtir celle de Saint-Lô; cependant elle ne fut achevée que par Geoffroy de Montbray, en 1056, et graces aux libéralités des Tancrède de Hauteville. Aussi Geoffroy, animé par

un juste sentiment de reconnaissance, plaça-t-il sur le portail de son église les statues des douze héros.

On peut ouvrir par ces braves chevaliers la liste des hommes célèbres qui ont vu le jour aux environs de Coutances. Il suffit de rappeler leurs noms pour rappeler leurs exploits. L'histoire et la poésie ont à l'envi consacré ceux de *Guillaume-Bras-de-Fer*, de *Drogon*, de *Geoffroy*, de *Robert-Guiscard*, de *Tancrède*, et de *Roger*, en même temps que l'Italie, la la Sicile, la Grèce, la Syrie, et la Palestine en ont conservé la mémoire. Il faut citer aussi, mais pour des motifs bien différents, *l'abbé de Saint-Pierre*, auteur du fameux projet *de paix perpétuelle*, et *Saint-Évremont*, qui était trop philosophe pour vieillir en France; aussi mourut-il à Londres à plus de quatre-vingts ans. L'un et l'autre naquirent dans des châteaux peu éloignés de Coutances. Quant à la ville elle-même, les trois docteurs en Sorbonne, *Jacques Lefevre*, *Trigan*, et *le Sourier*; le cordelier *Feuardent*; les professeurs *Le Roi* et *Delaunoy*, et les poëtes *Jean Fontaines* et *René Boudier*, et le duc de Plaisance, M. *Lebrun*, célèbre dans les lettres par sa traduction du Tasse, et dans l'histoire par son association au consulat et ses hautes dignités impériales, sont les seuls de ses habitants qui aient fait quelques efforts pour transmettre leurs noms et celui de leur patrie à la postérité.

Pour ne pas fatiguer mes lecteurs par la succes-

sion uniforme des mêmes tableaux, j'omets la description du pays qui sépare *Coutances* de *Granville*, et je m'arrête sur la côte aride qui domine ce petit port. On a la mer devant soi; à droite on distingue les îles de Chaussey, et dans les beaux jours celle de Jersey; à gauche s'étendent au loin la baie de Cancale, et sur le devant du tableau une rive sinueuse, dont l'Océan ronge incessamment les bords. Ses flots dévorants en ont déja fait successivement disparaître et ce *Fanum Martis*, ville ou station que traversait la voie romaine, qui conduisait de Valognes à Rennes, et *l'abbaye de Scicy et la forêt de Chesey* qui entourait le mont Saint-Michel avant qu'il fût une île *in periculum maris*, et *le Bourgneuf*, et enfin les villages *du Bourget*, et de *Saint-Étienne de la Palluelle*, dont un coup de vent permit, en 1735, d'entrevoir les anciennes rues. La ville est bâtie moitié sur la grève, moitié sur les flancs de la falaise. On distingue les bâtiments de l'hôpital dans la ville basse; l'église et de belles casernes dominent la ville haute, défendue du côté de la terre par une porte fortifiée, contre laquelle l'armée vendéenne, composée alors de quatre-vingt-dix mille hommes, vint échouer en 1793. On aurait peine à concevoir qu'un si faible obstacle ait arrêté une si nombreuse armée, si on ne savait jusqu'où va l'impuissance de ces masses populaires qui n'ont ni organisation ni discipline.

Une baie semi-circulaire, protégée par un môle, forme tout le port de *Granville*. On s'occupe d'y établir une jetée nouvelle et des quais.

Après ce coup d'œil général, nous aurions pu nous dispenser de descendre à Granville, et prendre de suite la route d'*Avranches*. En effet tout ce que nous y avons appris c'est qu'on y embarquait beaucoup de quincaillerie, d'eau-de-vie, de cidre, et qu'on s'y livrait spécialement à la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve. A défaut d'observations plus importantes, la coiffure des femmes éveilla nos conjectures; elle se compose d'une espèce de cornette relevée à la manière des femmes de Calabre et de Sicile. N'en pourrait-on pas faire remonter l'origine au temps des Tancrède, et l'attribuer aux relations que ces héros établirent entre leur pays natal et ces deux royaumes? C'est un sujet que nous livrons à la méditation et aux recherches des antiquaires.

« Les vicissitudes historiques de cette petite ville, me dit Léon pendant que nous gravissions lentement la côte qui conduit à Avranches, prouvent que pendant long-temps on n'attacha que peu d'importance à la place qu'elle occupe aujourd'hui. En effet, le terrain sur lequel elle repose fut concédé gratuitement, en 1206, par Philippe-Auguste, à un certain Jean d'Argouges, seigneur de Graton. Un des descendants de ce d'Argouges, presque aussi libéral

que le roi, la céda, en 1439, à un seigneur anglais, sous la singulière condition que celui-ci, comme son vassal, lui ferait chaque année l'hommage d'un chapeau de roses. Cet Anglais fut le premier qui sentit l'importance de cette position, et il voulut y bâtir une ville; mais Henri VI, son souverain, trouvant l'idée avantageuse pour lui-même, força le propriétaire de lui céder son acquisition, et entoura l'enceinte de la place de quelques fortifications. Charles VII crut à son tour qu'il était dans ses intérêts de ne pas laisser les Anglais maîtres d'un pareil poste, et il s'en empara en 1445. Après avoir été augmentées à diverses époques, les fortifications de *Granville* furent détruites par ordre de Louis XIV, et en partie relevées sous Louis XV, en 1720 et 1744. La fondation du môle date de 1750.

Nous sommes arrivés à la nuit close à *Avranches*, sans avoir pu, à travers l'épaisseur des ténèbres, distinguer rien de ses approches. Notre surprise n'en a été que plus agréable et plus vive, lorsque nous nous sommes trouvés le lendemain matin transportés au point culminant d'un des plus vastes et des plus magnifiques tableaux qu'il soit donné aux yeux des hommes d'embrasser. C'est sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale, au milieu duquel les missionnaires ont élevé un Christ d'une proportion colossale, qu'on engage les étrangers à se placer, pour en jouir dans son plus parfait en-

semble. Les rochers et la baie de *Cancale*, *Saint-Michel*, *Tomblaine*, leurs grèves sablonneuses, sillonnées par les embouchures du *Coësnon*, de la *Sées* et de la *Sélune*, les villes de *Dol*, de *Pontorson*, et de *Saint-James*, et enfin le château de *Ducey*, ancien apanage des Montgommery, sont les objets capitaux de cette immense perspective. Quand on veut en varier les aspects et le cadre, on peut encore la contempler de dessus la terrasse du *Jardin des Plantes*, ou, à quelque distance de la ville, sur la pente des riants coteaux de la *Nafrée*.

Du côté de la terre, *Avranches* se présente au sommet d'un angle formé par les deux vals de *Sées* et de *Sélune*, remarquables l'un et l'autre par une industrie et un aspect différents. Cent cinquante papeteries animent une partie *du val de Sées*, occupé dans le reste de son étendue par la population nomade de ces chaudronniers, de ces étameurs, et de ces rémouleurs que l'on est souvent dans l'habitude de prendre, hors de leur pays, pour des Auvergnats. Le *val de Sélune* est un beau verger, planté d'une quantité innombrable d'arbres divers, qui confondent délicieusement leurs feuillages et leurs fruits. Il s'y mêle aussi des arbres de haut jet; mais le défaut de chemins praticables pour les transporter oblige de les réduire sur place en planches, en lattes, en douves; et ils se trouvent ainsi perdus

pour la construction civile et pour la construction maritime.

Quelques étymologistes qui ne savaient que le latin ont voulu voir la racine du nom primitif d'*Avranches, Jugena Abrincatuorum*, dans le mot *arbor*, cette conjecture étant d'ailleurs justifiée à leurs yeux par les forêts dont Avranches était jadis entourée; mais les habiles en langue celtique ont trouvé que *Jugena* voulait dire *Bellevue*, et *Abrincatuorum, avide de combats*, ce qui peint en deux mots les lieux et les hommes. Quoi qu'il en soit, on est dans l'ignorance la plus complète sur l'époque de la fondation d'Avranches. Tout ce qu'il y a de constant c'est que son nom celto-latin est cité par le géographe Ptolémée, qui vivait cent cinquante ans après Jules-César. Saint Léonce passe pour avoir établi l'évêché de cette ville en l'an 400 environ; mais l'histoire de ses successeurs est couverte de ténèbres qui ne s'éclaircissent qu'au milieu du sixième siècle, lorsque saint Paterne ou saint Paër occupait le siége. Je passe sous silence la nomenclature des évêques d'Avranches, qui remplit seule les annales de cette ville; la pénitence publique que subit sur le parvis de la cathédrale Henri II, duc de Normandie et roi d'Angleterre, en expiation du meurtre de Thomas Becquet, est à-peu-près le seul fait historique qu'on en puisse ex-

traire. Après avoir promis obéissance au pape, et s'être engagé à mener une armée de croisés à Jérusalem, le coupable fut conduit devant la porte de l'église, et là, à genoux au milieu des évêques et des légats, il reçut l'absolution.

En 1236, saint Louis réunit Avranches à la couronne, en l'achetant d'un certain Robert de Praër, qui en était vicomte. Il fit fortifier cette place avec un soin tout particulier, et vint lui-même animer les travaux par sa présence. C'est de son temps que date la plus grande partie des fortifications que l'on voit encore aujourd'hui. Mais ces avantages tournèrent contre la couronne, lorsque *Avranches* tomba entre les mains de Charles-le-Mauvais. Après lui cette ville fut occupée par les Anglais, et reprise par Charles VII; enfin elle eut sa part dans les agitations et dans les désastres qu'occasionèrent trop long-temps en France les guerres de religion. Depuis Henri IV, si on excepte une émeute populaire, motivée par l'énormité des impôts sous Louis XIII, *Avranches* a joui jusqu'à nos jours du calme le plus profond.

L'intérieur d'*Avranches* est aussi insignifiant que ses environs sont enchanteurs. Ce n'est pas dans ses murs, c'est hors de ses murs qu'il faut visiter cette ville. Son collége est en effet le seul édifice digne de quelque attention. On doit aussi, en passant sur la place d'armes, s'arrêter devant deux an-

ciennes tours entre lesquelles le télégraphe est établi ; elles peuvent offrir au crayon d'un dessinateur le sujet d'un joli croquis, aussi bien que quelques restes assez imposants des mêmes fortifications qui circonscrivent l'enceinte du jardin de l'évêché. Je préviens ceux de mes lecteurs qui parcourraient cette promenade, leur *Ermite* à la main, de faire la recherche d'un boulet engagé dans la partie circulaire de ces fortifications ; car on ne manque jamais à Avranches de demander à un étranger *s'il a vu le boulet.* On n'a pu cependant m'indiquer pendant quel siége il avait été lancé.

Au premier rang des Abrincatuins, qui ont le mieux justifié l'étymologie celtique de leur nom, il faut citer le général *Valhubert*, tué à Austerlitz. Son nom et sa statue devaient décorer, à Paris, la place qui sépare le pont d'Austerlitz du Jardin des Plantes ; mais la place a repris son ancienne dénomination de *place du Jardin du Roi*, et la statue a été reléguée dans le jardin de l'hôtel des Invalides ; la patrie du héros l'a jusqu'ici inutilement réclamée. Parmi ceux des compatriotes du brave Valhubert qui, par des mérites différents, ont fait passer leur mémoire jusqu'à nous, il faut distinguer l'orientaliste *Postel*, qui se vantait de pouvoir aller de la France en Chine sans interprète ; le casuiste *Pontas* qui a trouvé moyen de faire un *Dictionnaire des cas de Conscience* en trois volumes *in-folio* ; les

jurisconsultes *Roupnel*, et *Richer*; l'historien *Richer* qui a écrit un ouvrage, qui pourrait être beaucoup plus volumineux, sur les grands événements produits par les petites causes; *Jacques Parrain*, qui a commenté la Bible et traduit Lucrèce; le capitaine de vaisseau *Verdun de La Crenne*, connu par des travaux astronomiques, et enfin *le Berriays*, auteur *du nouveau Laquintinye*, et précepteur du président Gilbert Desvoisins, qui fut son plus honorable ouvrage.

N° CLXXVII. [30 SEPTEMBRE 1826.]

LA DRUIDESSE DE TOMBLAINE.

Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Andromaque, acte V.

Léon avait ménagé ma marche en Normandie de manière à m'amener sur les frontières de la Bretagne, et à faciliter ainsi mon passage d'une province dans l'autre; mais les événements ont dérangé les plans de sa prudence. Il m'a même fallu quitter Avranches avant d'avoir fait mon pèlerinage jusqu'au mont Saint-Michel, quelques droits que ce lieu célèbre eût à la visite d'un ermite, et sans avoir parcouru le rocher de *Tomblaine* qui en est voisin.

M. N***, savant solitaire avranchin, auquel je faisais part de cette contrariété, s'offrit avec la plus aimable prévenance à m'en adoucir le désagrément: « Postés sur la terrasse de notre Jardin des Plantes, me dit-il, et armés d'une lunette d'approche, meuble indispensable à tout habitant de ce beau pays, il vous sera facile, mon cher Ermite, de rapprocher les distances et de voir Saint-Michel aussi distincte-

ment que si vous étiez sur ses remparts. Quant aux détails d'intérieur, fiez-vous à un homme qui a exploré jusqu'aux moindres recoins de ce monastère fameux, guidé tantôt par les indications épistolaires de *M. de La Houssaye*, tantôt par la *Notice historique et topographique* qu'un anonyme a publiée récemment sur ces mêmes lieux. »

Je saisis avidement la compensation qui m'était offerte, et, comme la journée du lendemain ne devait plus me retrouver dans Avranches, j'engageai M. N*** à ne pas retarder notre promenade au Jardin des Plantes.

Quoique les yeux de Léon et les miens commençassent à s'accoutumer à la magnificence des perspectives d'Avranches, celle qui s'offrit à nos regards réveilla encore chez nous un nouveau sentiment d'admiration. Les monts Saint-Michel et Tomblaine n'en formaient pas un des ornements les moins pittoresques. M. N*** profita du moment pendant lequel nous nous abandonnions au premier élan de notre enthousiasme pour développer les tubes de sa longue vue; puis, se retournant vers nous : « C'est une question, dit-il, débattue avec un succès à peu près égal parmi les géologues et les antiquaires, que celle de savoir si ces deux rochers ont été toujours séparés de la terre ferme, ou bien s'ils s'élevaient au milieu de ces antiques forêts dans la profondeur desquelles les druides aimaient

à cacher leur culte et leurs mystères. La nature du sol qui les entoure et les arbres nombreux ensevelis dans leurs sables, rendent cette dernière opinion très plausible. Aujourd'hui la mer couvre deux fois par jour les grèves au milieu desquelles ces deux rochers de granit sont isolés. Le mont Saint-Michel, qui attirera d'abord notre attention, parceque c'est le seul habité, a un quart de lieue de circonférence. On a évalué que le sommet des édifices qui le surmontent s'élevait à quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On peut, dans l'intervalle de chaque marée, y accéder à pied sec; mais il serait d'une extrême imprudence de se hasarder à faire seul ce trajet au milieu de sables mouvants, coupés par l'embouchure de plusieurs rivières. Les étrangers doivent suivre la côte jusqu'à la commune *d'Ardevon*, où ils sont sûrs de trouver des guides pour les diriger, soit à pied, soit en voiture, jusqu'aux portes de la ville de Saint-Michel.

« Ce mont paraît avoir été, de temps immémorial, voué au culte des dieux. Les druides furent les premiers qui l'occupèrent. On prétend qu'ils l'appelaient *Mons Beleni*, Mont de Bélus. Vous vous rappelez sans doute que Bélus était, chez les Gaulois, le dieu du soleil. Quand les armes romaines renversèrent les pierres ensanglantées des druides pour y substituer l'autel du maître des dieux, ce

rocher prit le nom de *Mont-Jou*, *Mons Jovis*, c'est-à-dire mont de Jupiter. Ce ne fut qu'en 708 qu'il reçut celui de Saint-Michel, sur la demande formelle que cet archange fit à saint Aubert, douzième évêque d'Avranches, auquel il se donna la peine d'apparaître plusieurs fois à cet effet. Il paraît que d'abord le bon évêque avait cru tout simplement qu'il rêvait; mais, pour qu'il eût à son réveil une marque sensible de sa vision, saint Michel, à la seconde apparition, lui enfonça son doigt dans le front. Les incrédules peuvent voir encore dans l'église de Saint-Gervais à Avranches le crâne du prélat. Ils y remarqueront une cavité précisément de la grandeur nécessaire pour loger un doigt d'archange, en supposant toutefois que les archanges n'aient pas les doigts plus gros que le commun des mortels. Ce mont est au reste celui des empreintes miraculeuses; car on rapporte que saint Aubert, ne pouvant parvenir à faire aplanir le sommet du rocher sur lequel il voulait construire son monastère, eut l'inspiration d'y faire donner un coup de pied par un enfant; le rocher céda sous cet effort, roula au bas de la montagne, où on le montre encore, ainsi que la marque laissée par le pied de l'enfant.

« Saint Aubert envoya chercher des *reliques de saint Michel* sur le mont Gargan, autrement dit mont Saint-Ange, dans le royaume de Naples, et en confia la garde à douze clercs qui ne devaient

amalgame d'autorité a existé jusqu'à la révolution.

« En 1423, les Anglais, qui convoitaient depuis long-temps la possesion de cette forteresse, l'assiégèrent, mais inutilement. Cent vingt chevaliers repoussèrent leur armée, forte de quinze mille hommes, et lui enlevèrent même deux énormes pièces de canon que l'on montre encore aux étrangers. Elles sont un monument curieux de la manière dont on fabriqua d'abord les pièces d'artillerie; elles se composent de plusieurs barres de fer, liées ensemble par des cercles du même métal.

« La gloire de ce siège éveilla la curiosité de Louis XI qui, attiré à Avranches dans une guerre contre les Bretons, visita le mont Saint-Michel. Ce modèle des rois dévots ne voulut pas abandonner un lieu si célèbre dans les annales religieuses, sans y laisser des traces de son passage, et, le 1er août 1469, il institua l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, « en l'honneur, est-il dit dans les statuts, de « monseigneur saint Michel, archange, *premier chevalier*, qui précipita du ciel l'ennemi de Dieu. »

« Pendant les guerres d'Italie, qui épuisèrent la France sous Louis XII et sous François Ier, le monastère prospéra au milieu de la détresse générale, grace à une sage administration intérieure; mais, sous les règnes de Henri II et de Henri III, cette abbaye étant tombée entre les mains des courtisans qui n'étaient jaloux que de ses énormes revenus, sa

splendeur commença à déchoir. Les mœurs de la cour pénétrèrent jusque dans le couvent; les déréglements survinrent; et on fit une pension aux moines, à la charge d'abandonner le théâtre de leurs désordres. Pendant les guerres de religion, chaque parti se disputa ce poste important, et le desir de s'en emparer donna lieu à des tentatives d'une audace inouie. »

En achevant ces mots, M. N*** nous engagea à regarder à travers sa longue vue qui se trouvait dirigée sur le mont Saint-Michel. Nous distinguâmes clairement les murailles escarpées, les tours et les bastions qui l'environnent. Le côté qui paraissait à nos regards présentait une pente inclinée sur laquelle s'élevaient une petite église et quelques maisons, avec des jardins dont la terre a été rapportée sur le roc. M. N*** nous apprit que la partie du nord et de l'occident était inhabitée, et n'offrait qu'une surface granitique hérissée de rochers. Il nous aida à reconnaître la première porte de la ville; le corps de garde dans lequel les étrangers doivent déposer les armes dont ils sont porteurs; la rue qui conduit au château; l'église qui couronne la masse conique de ses bâtiments; *la promenade des Petits-Fous*, au pied de la lanterne du clocher; *la promenade des Grands-Fous* un peu plus haut, et enfin le télégraphe au sommet de l'édifice. «Si votre œil, poursuivit M. N***,

pouvait percer l'épaisseur des murs de granit dont cette abbaye est construite, j'indiquerais tour-à-tour à votre curiosité ses divers souterrains, ses caves, la roue et le câble à l'aide desquels on monte les provisions au château, les *oubliettes*, que l'on appelait aussi, par une affreuse ironie, les *in pace*. Au rez-de-chaussée, je vous ferais parcourir les chambres du gouvernement, celles de l'exil et de l'abbatiale, les cuisines et le réfectoire (parties toujours remarquables dans les couvents), et enfin les dortoirs, la bibliothèque, l'infirmerie, et la grande salle des chevaliers de Saint-Michel.

« La multitude des souvenirs qui se rattachent à ce rocher, la singularité des monuments qui le couvrent, quelquefois la piété, et plus souvent la superstition, ont attiré de tout temps une foule de pèlerins et de curieux au mont Saint-Michel. Il est fâcheux que l'on n'ait pas eu primitivement l'idée d'y établir un de ces registres sur lesquels les étrangers auraient écrit successivement leurs noms. En suivant l'ordre des temps, on y aurait lu ceux de Richard II, duc de Normandie, et de Judith sa femme, qui y furent mariés; de Robert, fils de Guillaume-le-Conquérant, qui s'y rendit au retour de la Terre-Sainte; de Henri II, son frère, et de Louis VII, roi de France, qui s'y réunirent; de saint Louis, qui y vint au retour des croisades, ac-

compagné de son fils Philippe, et qui déposa sur l'autel une somme considérable pour l'augmentation des fortifications; de Philippe-le-Bel, lequel y déposa deux épines de la couronne de Jésus-Christ, et un morceau de la vraie croix; du fondateur de l'ordre des chevaliers de Saint-Michel; de son digne descendant Charles IX; de Henri III; du duc d'Orléans, frère de Louis XIV; de madame de Sévigné; et, dans des temps plus rapprochés de nous, du comte d'Artois, aujourd'hui régnant, ainsi que des jeunes princes de la maison d'Orléans, conduits par leur gouvernante, madame de Silleri, plus connue depuis sous le nom de madame de Genlis.

« Un trait, honorable pour le cœur de ces derniers voyageurs, est resté gravé dans la mémoire des habitants du mont Saint-Michel. Les jeunes princes ayant aperçu qu'un des instruments de torture dont on avait fait autrefois usage dans les cachots de l'abbaye, et que l'effroi populaire désignait sous le nom de *cage de fer*, bien qu'il fût en bois, subsistait encore, demandèrent des haches, portèrent les premiers coups, et ne quittèrent la place que quand ils se furent assurés de l'entière destruction de ces horribles entraves. Un journaliste hollandais avait été la dernière victime que Louis XIV avait fait gémir dans cette cage. Il était coupable de n'avoir pas respecté l'absolutisme d'un roi qui n'était cependant pour lui qu'un étranger

et qu'un ennemi. Le malheureux avait fini par chercher à se distraire de ses longues souffrances en ciselant, à l'aide d'un clou, quelques ornements sur les barreaux de son affreuse prison.

« Le nombre des dévots au grand Saint-Michel a considérablement diminué depuis la révolution. Autrefois plusieurs confréries, qui avaient ce pèlerinage pour objet spécial, existaient dans les pays voisins, et se rendaient ici chaque année en grande pompe. Aujourd'hui, on y voit encore quelques boutiques tenues par des femmes qui vendent des médailles, des chapelets, des croix de Saint-Michel et des chaperons ornés de coquilles. Peut-être les pèlerins seraient-ils moins empressés à se parer de ce dernier attribut, s'ils en connaissaient mieux l'origine. On assure qu'elle remonte jusqu'aux druidesses. De leur temps, lorsqu'un équipage était sur le point de s'embarquer, il envoyait en députation un de ses matelots, afin de demander aux prêtresses des flèches auxquelles on attribuait la vertu de calmer les orages. Cette mission devait toujours être confiée à un jeune homme dont le cœur était vierge encore; et, quand le retour était heureux, c'était le même ambassadeur qui devait revenir auprès de la prêtresse, des mains de laquelle il avait reçu les flèches tutélaires, pour lui exprimer la reconnaissance des matelots. De son côté la druidesse l'initiait à de tendres mystères;

et, à chaque révélation nouvelle, elle ornait ses épaules d'un coquillage. Ne serait-ce point aussi de cette antique coutume que certaines coquilles ont pris le nom qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours?

« Tel est, poursuivit M. N***, le résumé de l'histoire du mont Saint-Michel. Comme asile de la superstition, il est à espérer que ses jours de gloire sont passés; comme place-forte, il est dans les devoirs du gouvernement de veiller à la conservation de ses remparts. Les bâtiments du couvent ont été transformés en maison de détention. Des ateliers y sont ouverts, et l'industrie concourt avec la morale à y ramener les coupables à la vertu. C'est là qu'a été détenu et qu'est mort, après quelques mois de réclusion, le dernier des faux dauphins, le sabotier *Mathurin Bruneau*, qui était parvenu cependant à convaincre de sa légitimité un prêtre, un chevalier de Saint-Louis, plusieurs vieilles femmes, et quelques fripons. Quant à Tomblaine, sur lequel je dirige maintenant ma lunette d'approche, vous pouvez vous assurer par vos propres yeux que ses monuments se réduisent à un petit nombre de ruines, ensevelies sous l'épine et la ronce, de même que les éléments de ses annales ne consistent que dans des inductions incertaines et dans de vagues souvenirs.

« Pour éviter de donner à Tomblaine une étymologie commune avec le *mont Belenus*, quelques

annalistes ont fait dériver son nom de *Tombuluna*, petite tombe. Mais on a repoussé cette version en faisant observer avec justesse que Tomblaine était plus grand que le mont Saint-Michel. D'un autre côté, un historien breton, *d'Argentré*, a avancé que ce rocher était désigné dans quelques bulles sous la dénomination de *tumba Helenæ*, tombe d'Hélène; et il justifie cette orthographe par une histoire. Il raconte que la nièce d'un roi de la Petite-Bretagne, nommée Hélène, fut enlevée par un chevalier espagnol qui la conduisit sur ce roc, et qu'après y avoir consommé un hymen qui n'eut que le ciel pour témoin et le plus volage des dieux pour garant, le félon s'enfuit en laissant là la belle, qui mourut de désespoir.

— Il ne manque à la vraisemblance de cette origine, interrompit Léon, que d'être d'une date plus ancienne; car la belle Hélène dont parle d'Argentré vivait à la fin du onzième siècle, et le rocher de Tomblaine était connu sous ce nom bien antérieurement à cette époque. Des recherches plus sévères, et une tradition non moins touchante que celle rapportée par l'historien breton, m'ont amené à croire que c'était à l'époque de l'invasion des Romains dans ce pays qu'il fallait faire remonter ce nom de Tomblaine, d'une étymologie évidemment latine. Si vous avez quelques instants à donner à mon récit, je serai flatté que vous appréciez

la justesse de mes conjectures, et que vous jugiez de l'intérêt de mon histoire. »

L'expression de curiosité que cette proposition fit naître dans les regards de M. N*** et dans les miens, dispensa Léon d'attendre une réponse plus formelle, et il commença en ces termes :

« Vers la fin du troisième siècle, lorsque les Romains, maîtres des plus belles provinces de la Gaule, cherchaient à étendre leur autorité jusque sur ses confins les plus reculés, et répandaient dans l'Armorique des colonies de Francs, de Maures, de Suèves, et de Bataves, la contrée que nos yeux embrassent était gouvernée par un roi, ou plutôt par un chef de cité nommé *Conan*. Ce prince était intrépide comme tous les chefs gaulois; mais sa valeur aveugle se consumait en efforts impuissants contre la savante tactique des Romains. Dès le commencement de la guerre, ils s'étaient emparés de la forteresse qui lui servait de résidence, et de la personne du jeune *Cléovir*, son fils et son unique héritier.

« Le château de Conan s'élevait, dit-on, à quelques lieues d'ici, sur un promontoire qui a disparu depuis; car l'Océan et le temps semblent avoir travaillé de concert à effacer ces souvenirs de la mémoire des hommes.

« Banni de la demeure de ses aïeux; privé de son fils bien-aimé, le Gaulois n'avait point demandé la paix, mais il s'était replié sur les deux monts que

l'on nomme aujourd'hui Saint-Michel et Tomblaine. Un collége de druides occupait le premier; des druidesses étaient établies sur le second. Comme tous les princes inhabiles à gouverner par les voies ordinaires, Conan avait cherché dans la puissance sacerdotale un appui à son pouvoir ébranlé. Un intérêt commun unissait la cause des druides à la sienne; car, partout où les Romains avaient établi leur empire, les autels sanglants de ces prêtres cruels avaient fait place aux dieux du Capitole.

« Ainsi le patriotisme des soldats de Conan se trouvait encore exalté par le fanatisme religieux. Les druides parcouraient secrètement le pays, appelaient aux armes tous ceux qui étaient en état de les porter; et malheur à ceux qui résistaient à leurs ordres! bientôt ils étaient atteints par un arrêt du ciel. Lorsque la divinité en courroux réclamait une victime par la voix des prêtres, c'était toujours leur sang qu'elle demandait en expiation.

« Quoique vaincu dans plusieurs combats, Conan parvint, par un dernier effort, à réunir encore une armée autour du dernier refuge des druides. Il rappela à ses soldats la gloire de leurs aïeux qui avaient pris et saccagé Rome; il les engagea à venger leurs pères et leurs frères dernièrement moissonnés dans les combats, et enfin à mourir libres plutôt que de vivre esclaves. Les druides, de leur côté, peignirent les Romains comme les ennemis des

dieux, attribuèrent leurs succès aux crimes et à l'impiété dont la nation gauloise s'était rendue coupable; mais annonçant en même temps qu'une seule victime suffirait pour le salut de tous, ils plongèrent un fer sacré dans le cœur d'un jeune homme, voué dès long-temps à leur vengeance. Des cris de fureur et de rage accueillirent ce sacrifice et ces discours. L'armée, persuadée qu'elle avait les dieux pour elle, demanda d'une voix unanime à marcher au combat. Les Romains, retranchés autour de l'ancien palais de Conan, où leur chef s'était établi, furent attaqués à l'improviste. Déja même ils avaient été obligés d'abandonner leurs retranchements extérieurs, quand l'ardeur des Gaulois, épuisée par la vivacité de cette première attaque, commença à se ralentir. Les Romains saisirent habilement cet instant d'hésitation pour former leurs rangs et prendre l'offensive; et les Gaulois, repoussés à leur tour, furent mis dans une déroute complète. Conan lui-même, atteint par le fer ennemi, tomba au milieu de la mêlée. Un combat terrible s'engagea autour de lui; mais le seul avantage que put obtenir la valeur gauloise dans cette journée désastreuse, ce fut d'arracher son chef aux mains de l'ennemi, et de protéger sa retraite jusqu'à la demeure des druides. La nouvelle de la défaite que venait d'essuyer l'armée y avait déja répandu le désordre et l'effroi. Cependant on reprit, à l'ar-

rivée du prince, une espérance qui devait bientôt s'évanouir. Un druide, habile dans l'art de guérir les blessures, fut appelé auprès de Conan; il ne put dissimuler que l'atteinte était mortelle. Le Gaulois l'apprit sans murmure; et faisant approcher le chef des druides auquel une étroite amitié l'avait toujours uni: « La mort, lui dit-il, est glorieuse « pour le guerrier qui succombe en défendant son « pays et ses dieux, et je perdrais la vie sans re- « grets si je laissais un vengeur après moi; mais « Cléovir, mais mon fils languit dans un honteux « esclavage. Ministre sacré de nos dieux, promets « à un père mourant de chercher à briser ses fers. « C'est toi qui élevas son enfance, dirige ses pre- « miers pas dans la périlleuse carrière où je le laisse « après moi; et si jamais il remonte au rang de ses « aïeux, tu sais quels vœux ma reconnaissance pour « toi se plut souvent à former; que Mœréa, que ta « fille.... » A ces mots la plaie du guerrier s'étant rouverte, son sang coula avec abondance, et sa tête tomba pour ne plus se relever sur le bouclier qui lui servait d'appui.

« Cependant, au milieu de cette scène de désolation et de deuil, on avait remarqué qu'à l'instant où Conan avait prononcé le nom de Mœréa un éclair de joie, un sourire mal comprimé avaient brillé dans les yeux et sur les traits composés du grand-prêtre. On n'ignorait pas que tout en ini-

tiant le jeune Cléovir à cette partie de leur science que les druides consentaient à révéler aux profanes, ce ministre ambitieux avait en même temps cherché à développer dans le cœur de son élève en faveur de sa fille un sentiment de préférence et de tendresse dont il espérait tirer parti plus tard. Les derniers mots du prince avaient, à cet égard, comblé tous ses vœux; mais on prétendait que le jeune Cléovir s'était plutôt laissé aller auprès de Mœréa à l'entraînement des séductions dont il avait été l'objet, qu'il n'avait cédé au libre penchant de son cœur. Le chef des druides n'avait rien négligé en effet de ce qui pouvait charmer et surprendre l'imagination tendre et passionnée du jeune prince. Tantôt Mœréa, les cheveux enlacés de verveine, la taille entourée d'une ceinture composée d'un métal brillant, et la tête à demi-couverte du voile des druidesses, paraissait à ses côtés dans les cérémonies religieuses; tantôt dans un appareil plus simple, mais non moins propre à relever ses grâces, il l'admettait aux entretiens secrets dans lesquels il développait à Cléovir les principes des sciences et de la politique. Alors il s'appliquait à fournir à sa fille l'occasion de montrer l'étendue de son esprit et le feu de son imagination. Les attraits d'une beauté ravissante secondaient merveilleusement les artifices de ce père ambitieux. Il y avait néanmoins, disait-on, dans le caractère de beauté de Mœréa, je

ne sais quoi d'impérieux et d'exalté, qui avait plus d'une fois glacé Cléovir lui-même au moment où il cédait avec le plus d'abandon à ses autres charmes. Cependant les liens d'une longue habitude, fortifiés par tant de séductions, avaient fait naître dans son cœur un attachement qu'il ne s'était jamais expliqué; tandis que dans l'ame ardente de Mœréa ce même sentiment, accru de toutes les espérances de l'ambition, s'y était concentré avec une inexprimable énergie.

« Les funérailles de Conan furent célébrées au milieu de ces récits divers; cependant le grand-prêtre réfléchissait aux moyens de replacer Cléovir sur le trône de son père. Ne pouvant rien espérer de la voie des armes, il se détermina à recourir aux négociations. Il se rendit auprès du chef des Romains, et il lui offrit, au nom du dernier roi, une trêve dont il pensait bien que les conditions modérées seraient agréables à la politique de l'empire, plus jalouse encore de soumettre que de vaincre. Il parvint en effet à faire admettre pour bases de la paix, que le culte druidique serait conservé, sauf les sacrifices humains, et que Cléovir succéderait à tous les droits de son père, sous la protection et la tutelle des Romains. L'astucieux négociateur espérait bien éluder plus tard ces restrictions; mais la nécessité lui faisait une loi de paraître les accueillir avec joie. Il proposa même, pour donner une

marque plus éclatante de la bonne harmonie qui allait régner entre les Romains et les Gaulois, de réunir les deux armées dans une assemblée générale où Cléovir serait couronné, et où chaque peuple donnerait à l'autre le spectacle des jeux et des divertissements de sa patrie. Il partit ensuite pour préparer la solennité de ce grand jour.

« Une vaste plaine fut choisie pour théâtre de la fête. Les chefs des deux armées y parurent avec tous les attributs de leur puissance. Le grand-prêtre des druides et sa fille offraient au milieu de ces guerriers un contraste qui contribuait à attirer sur eux tous les regards. Mœréa, insensible à l'admiration même qu'elle inspirait, et les yeux attachés sur le seul Cléovir, qu'elle revoyait après une si longue absence, suivait avec une dévorante anxiété jusqu'à ses moindres mouvements; et un tressaillement soudain l'avait saisie au moment où son père et le chef des Romains avaient déposé la couronne sur le front du jeune prince. Pour lui, morne et rêveur, il n'avait paru répondre à ces marques d'un intérêt passionné que par quelques regards que le hasard et l'inquiétude guidaient tour-à-tour. Cette froideur n'avait point échappé au regard du grand-prêtre, et, tandis qu'il cherchait à se l'expliquer, soit par les regrets encore récents que la mort de Conan devait inspirer au jeune prince, soit par l'atteinte portée dans sa personne au pouvoir qui venait de lui être

dévolu, Mœréa avait pénétré jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de son amant.

« Partons, dit-elle d'une voix tremblante à son « père aussitôt qu'elle put lui parler sans témoins; « retournons dans le sein de nos forêts; leur sombre « et mystérieux asile est seul fait pour moi. O mon « père, ne nous abusons point : une affreuse in« gratitude sera le seul prix de tes services et de « ma tendresse!... elle est déjà payée de la plus « noire perfidie; Cléovir trahit ses dieux, son pays « et sa maîtresse. »

« Le grand-prêtre, surpris de ce langage, et l'attribuant aux transports d'une imagination trop prompte à s'alarmer, cherche à calmer sa fille; mais l'interrompant avec une expression plus violente encore, elle s'écrie : « Eh quoi! elle a donc échappé « à tes yeux cette fille du chef des Romains, cette « Claudia qu'une tribune élevait au milieu de la « foule empressée d'applaudir à mon amant? J'ai « deviné sa beauté à travers le voile qui la dérobait « à tous les regards. Tu n'as donc point entendu « que c'était elle que des mots entrecoupés dési« gnaient autour de nous comme le gage de l'alliance « des deux nations? Va, mon cœur ne m'a point « trompée, ils s'adorent; mais malheur à eux et à « moi-même! De ce moment je ne suis plus à l'a« mour; je suis toute à la vengeance. » Son père s'efforça vainement de lui prouver que peut-être

elle s'abandonnait à des apparences trompeuses, il ne put ni retarder son départ, ni la déterminer à revoir Cléovir. Accompagnée de quelques braves Gaulois, elle reprit, le soir même, la route de la demeure des druides. En la voyant ainsi, pâle, échevelée, les lèvres tremblantes, les yeux enflammés de courroux, parcourir les forêts à la lueur rougeâtre des flambeaux résineux, on l'aurait prise pour la déesse de la vengeance égarée dans les bois de l'Averne et guidée par les torches sanglantes des Euménides. Enfin elle arrive avec le jour naissant au pied du mont occupé par les druidesses: « O « mes sœurs, leur dit-elle en les réunissant à ses « côtés, recevez parmi vous une infortunée qui « n'eût jamais dû vous quitter. Foulons aux pieds « ces impuissantes et frivoles parures, et remplacez-« les par vos saints vêtements, Mœréa se voue à ja-« mais au culte du dieu de ses pères. » A ces mots, elle arrache les ornements qui décoraient et sa tête et son sein, reçoit l'habit des druidesses et monte au sommet du rocher. Là, les regards tournés vers le palais de Cléovir, tantôt assise, tantôt marchant à pas précipités, elle reste jusqu'au soir à donner un libre cours à sa fureur et à ses larmes.

« Cependant le grand-prêtre s'était abandonné à quelques inquiétudes en écoutant les révélations de sa fille; mais, toujours maître de lui-même, il était resté au milieu des Romains pour sonder les replis

du cœur de Cléovir. Il ne tarda pas à y lire à découvert, car le jeune prince avait tout appris du druide, excepté l'art de feindre. Celui-ci se fut bientôt aperçu qu'entouré, depuis sa captivité, par les séductions de la politique romaine, Cléovir avait embrassé avec l'enthousiasme de son âge toutes les idées généreuses et nobles que lui avaient offertes la sage législation, la riante mythologie, et les mœurs civilisées des vainqueurs; que l'esprit d'innovation s'était emparé du jeune prince, et que les Romains en avaient encore plus triomphé par leurs discours que par leurs armes. Mœréa avait jugé l'état du cœur de son amant avec un œil plus rapide et non moins sûr. Son père acquit en effet la triste certitude que Cléovir avait oublié auprès de Claudia les impressions fugitives de son adolescence. La jeune Romaine n'était pas moins belle que sa rivale; mais sa beauté avait précisément les charmes que Cléovir avait plus d'une fois regrettés chez la fille du druide. Son regard, d'une douceur enchanteresse, commandait en paraissant supplier; sa démarche aurait paru voluptueuse comparée à celle de Mœréa, et ses graces, perfectionnées par l'étude des beaux-arts, respiraient une mollesse et un abandon inconnus aux Gauloises. . . . . .

« Le druide se garda bien de laisser paraître son courroux aux yeux du jeune prince; il l'exhorta même à rester fidèle aux Romains, ses protecteurs,

et à saisir l'occasion qui se présentait de s'unir à eux par les liens du sang comme il l'était déja par ceux de la politique; mais en même temps il méditait sa perte.

« Docile aux conseils d'une voix qui avait dirigé son enfance, et entraîné par les propres inspirations de son cœur, Cléovir s'engagea chaque jour davantage dans le parti des Romains, et gagna leur confiance au point qu'ils jugèrent bientôt inutile d'entretenir un corps de troupes nombreux dans ses états. Le père de Claudia fut chargé de rester seul, avec quelques soldats choisis, auprès d'un prince qu'il regardait déja comme son gendre: tel était le moment que pressaient de tous leurs vœux le druide et sa fille. Jusque là ils avaient concouru par des avis secrets à maintenir les Gaulois dans une soumission parfaite; mais, dès qu'ils virent les troupes romaines éloignées de cette contrée et occupées à soumettre une autre partie de la Gaule, ils rallumèrent de tous côtés les feux de la rébellion et de la vengeance. Cléovir fut présenté à leurs yeux comme un Gaulois traître à sa patrie et à ses dieux, comme un lâche allié des Romains; et dans un même jour la vaste conspiration, que l'on avait tramée sourdement à l'avance, éclata à-la-fois sur plusieurs points opposés.

« Le jeune prince n'hésita pas à se diriger sur les lieux où la révolte s'annonçait avec le plus d'effer-

vescence et d'audace. Il espérait que sa présence et la mémoire de son père suffiraient pour faire rentrer dans le devoir un peuple égaré; mais son aspect ne servit qu'à soulever davantage les passions, et il fut obligé de céder devant un torrent dont il ne pouvait plus se flatter d'arrêter les ravages. Moins inquiet de son propre sort que de celui de Claudia, qu'il avait laissée presque sans défense auprès de son père, il réunit à la hâte quelques vaisseaux pour lui ménager par mer une retraite qu'il pressentait bien qu'il ne pourrait plus lui ouvrir à travers un pays révolté. Quelques Gaulois qui lui étaient demeurés fidèles secondèrent heureusement ses efforts; mais on était alors dans la saison des orages, et, quand il fallut lever l'ancre, les matelots déclarèrent qu'ils ne partiraient que quand on aurait fait briller à leurs yeux les flèches sacrées que les druidesses étaient dans l'usage de distribuer pour conjurer les tempêtes.

« Déconcerté par cet obstacle imprévu, et craignant qu'un messager maladroit ne trahit son projet et sa marche, Cléovir résolut d'aller chercher lui-même les flèches desirées. Caché sous les habits d'un simple matelot, il arrive au temple vers le déclin du jour, et expose la faveur qu'il réclame. Tout était dans une agitation extrême autour des deux monts. Un grand concours de peuple s'y pressait en demandant le signal du départ pour une expédition

dont on n'indiquait pas le but. Cléovir est introduit dans le sanctuaire, et une prêtresse dont il ne reconnait que trop bien la voix, Moréa, remettant entre ses mains les flèches sacrées : « Jeune homme, « dit-elle, puissent ces traits calmer les tempêtes « sous la proue des vaisseaux armés pour poursuivre « et exterminer les Romains! » Au même instant elle sortit du temple, et alla se perdre au milieu des flots tumultueux des guerriers et du peuple....

« L'ame tristement préoccupée et de ce qu'il a vu et de ce qu'il pressent, le jeune prince se hâte de revenir à ses vaisseaux. Il montre aux rameurs rassurés le gage que leur superstition réclamait, et lève l'ancre au milieu de leurs cris de joie. Mais, au gré de l'impatience de Cléovir, on n'avançait que lentement au milieu d'une mer houleuse et agitée par des vents contraires. Il avait espéré parvenir le jour même au pied du promontoire que dominait son palais ; il en était loin encore, quand la nuit le surprit. Enfin il détermine ses matelots à lutter contre le double danger des écueils et des ténèbres. Mais l'obscurité ne tarda pas à lui révéler d'autres sujets de crainte. En portant ses regards vers la terre, il aperçoit, depuis le sommet des monts druidiques jusqu'au pied de son palais, ces feux dont les Gaulois avaient coutume d'éclairer leur marche dans leurs attaques nocturnes, et il ne douta plus que l'expédition dont il avait entendu la foule s'entre-

tenir autour du temple ne fût dirigée contre les Romains. Bientôt ces feux se rapprochent, se réunissent et se croisent, et la forteresse est entourée d'un cercle effrayant de lumières, que quelques instants ont suffi pour convertir en un immense incendie. Cependant la tempête croissait sur la mer, et la fureur des flots devenait de plus en plus indomptable.

Loin de se laisser abattre dans ce moment de désespoir et d'angoisse, Cléovir redouble de courage; il se rappelle que, dans des jours plus heureux, il avait plus d'une fois conduit Claudia dans une grotte solitaire, creusée par la main du temps sur les bords de la mer, et qu'il lui avait fait connaître le chemin secret qui communiquait du palais à ce mystérieux asile. Il ne doute pas qu'elle n'y ait cherché un refuge dans le danger qui la presse. Plein de cet espoir, il tourne lui-même le gouvernail de ce côté; mais au moment de toucher au rivage, il en est repoussé par les vagues que brisent en sens divers les rescifs qui hérissent la grève. Les matelots, dont une lutte aussi longue et aussi terrible a épuisé le courage et les forces, demandent que Cléovir ait recours aux flèches des druidesses. Le jeune prince cède à leurs vœux: d'un bras animé par le désespoir, il saisit un des dards sacrés, et le lance au milieu des ténèbres; mais dans le même instant il a cru entendre à travers le bruit des flots

et le sifflement des vents un cri plaintif suivi de sourds gémissements qui portent dans son cœur plus de trouble que le désordre de la nature elle-même. Son vaisseau touche au rescif, s'entr'ouvre, et se brise; néanmoins il gagne le rivage, court à la grotte, dans laquelle il espérait rencontrer Claudia, ou du moins trouver le moyen de pénétrer jusqu'à elle. Les gémissements qui l'avaient déja frappé parviennent à son oreille plus déchirants et plus distincts. Éperdu, il ne sait que penser de cette scène de ténèbres et d'horreur, quand tout à coup une femme, les yeux égarés, les cheveux épars, et une torche à la main, pénètre dans la grotte au milieu d'une foule de soldats furieux; c'était Mœréa! Cléovir, croyant qu'elle veut enlever à sa rivale l'unique voie de salut qui lui restait, s'élance vers la secrète issue qui conduisait au palais; mais il s'aperçoit bientôt qu'il n'a plus que les restes de son amante à défendre. Claudia expirait au fond de la grotte, dans les bras de son père. Errante avec lui sur le bord du rivage, au moment où Cléovir avait lancé la flèche sacrée, le trait fatal, emporté par les vents, avait percé son sein.

« Mœréa reconnaît sa rivale, et la joie éclate dans ses regards. « Tu le vois, s'écrie-t-elle en « s'adressant à son amant, c'est la main des dieux « qui frappe cette indigne Romaine; son sang a

« purifié ces lieux : c'est mon bras qui l'affranchit « du joug de l'étranger. Les Romains ont égaré ta « jeunesse ; mais je consens à oublier tes erreurs et « jusqu'à tes mépris. Reviens à ta patrie et à tes « dieux ; c'est pour toi, pour toi seul que j'ai tout « entrepris ; sans toi, ma victoire n'est rien. Songe « à ton pays et à tes premiers serments. — O source « de tous mes maux, répond Cléovir, je reconnais « tes coups ; mais si les dieux peuvent disposer de « la vie de ceux qui nous sont chers, nous sommes « toujours maîtres de notre cœur. Si je me suis « allié aux Romains, c'était pour affranchir mon « pays du joug sanglant sous lequel ton père et « toi-même le teniez opprimé. Si, te méprenant « aux premières illusions de ma jeunesse, tu as « cru que je t'aimai jamais ; détrompe-toi ; ma « haine égala toujours ton amour. Voici, dit-il en « saisissant le corps inanimé de Claudia, voici l'uni- « que objet de ma tendresse, et je ne crains plus « désormais que tu nous sépares. » Aussitôt se faisant jour au milieu des soldats qu'un ancien respect empêchait de s'opposer aux volontés de leur chef, il sort de la grotte, gagne le point le plus élevé du promontoire contre lequel son vaisseau s'était brisé, et se précipite au sein des flots, qui en tourmentaient encore les débris.

« Mœréa vole sur ses traces, mais au moment où

elle atteint le sommet du rocher, un bruit parti de l'abyme l'avertit que son sein vient d'engloutir l'être adoré qui seul l'attachait à la vie. « Justes dieux! « s'écrie-t-elle, voilà donc vos arrêts! C'est ainsi « que vous couronnez les vœux de ceux qui se « vouent à votre culte. Non, vous n'êtes point de « vrais dieux; votre prêtresse vous renonce; malheu- « reuse Mœréa, voilà le triste fruit de tant d'amour! « Perfides, ajoute-t-elle en regardant la mer écu- « mante et en se livrant à un nouveau degré de « désespoir, non, vous ne jouirez point au sein des « enfers du bonheur que vous vous y promettiez. « Ingrat Cléovir, tu m'y trouveras encore; trop « heureuse Romaine, j'irai troubler la paix de ces « champs fortunés que ta religion promet à ton « amour. Mon ombre s'élèvera sans cesse entre « Cléovir et toi. »

« A ces mots, elle jette avec dépit le gui sacré qui était entre ses mains, arrache le voile et la couronne de verveine attachés sur son front, et, mesurant d'un œil calme la hauteur du rocher, elle se précipite dans les flots avec ce sourire affreux que fait naître l'espoir d'une prochaine vengeance.

« L'aurore, qui commençait à poindre, éclaira la dernière scène de cette nuit fatale. Romains et Gaulois, confondus ensemble et frappés d'une même stupeur, restent immobiles et oublient de reprendre

leurs rangs. Le père de Mœréa survient; il ne peut d'abord ajouter foi au cruel récit qui lui est fait; mais, n'en pouvant plus douter, une sombre douleur perce à travers le calme dont ses traits ont pris l'habitude. Il sent qu'il vient de perdre en quelques instants le fruit de plusieurs années d'artifices et d'intrigues. Néanmoins, renfermant ses sentiments secrets dans son cœur, il paraît aux yeux du peuple se résigner à la volonté des dieux. Il ordonne les cérémonies funèbres et envoie les plus habiles matelots et les plus hardis nageurs pour arracher à la mer les restes de ses victimes; mais toutes les recherches furent inutiles, les flots les avaient déjà entraînés dans l'abyme, et on pria sur de vains cénotaphes.

« Cependant, quelques jours plus tard, la mer rejeta sa proie. On retrouva les victimes sur le rivage le plus voisin du temple des druidesses. Cléovir tenait encore Claudia dans ses bras, et, par un hasard qui fut alors attribué à une cause surnaturelle, Mœréa, poussée par les flots entre les deux amants, semblait encore vouloir les désunir.

« Le grand-prêtre ordonna qu'on les enfermât tous trois dans une même tombe. Lorsque les Romains revinrent, quelque temps après, en vainqueurs, le temple des druidesses fut renversé; mais ils respectèrent ce tombeau. Le mot *tombuluna*,

dont ils se servaient pour désigner la petite éminence qu'il formait, fut employé dans le pays pour indiquer le mont lui-même; et c'est ainsi que le nom de Tomblaine est passé jusqu'à nous. »

Le jour était déja sur son déclin lorsque Léon acheva ce récit. Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur Tomblaine et sur ses environs, et le soir même j'avais abandonné pour toujours les frontières de l'ancienne Normandie.

N° CLXXVIII. [7 OCTOBRE 1826.]

COURSE A TRAVERS LE MAINE.

J'aime à me jeter, sans boussole et sans lest, au milieu de ces flots d'individus que je ne connais pas.

STERNE.

Dans la voiture publique, où j'avais pris place pour me rendre au Mans, j'avais lié conversation avec un jeune homme de Lisieux, et, tout en faisant l'éloge de son pays, je me félicitais d'avoir parcouru la Haute et la Basse-Normandie sans avoir eu le plus petit procès à soutenir.

« Ah! mon cher monsieur, me dit-il, ne croyez pas que vous soyez sorti du pays des huissiers et des procureurs : la Normandie processive se prolonge jusqu'au Mans, où vous allez. Vous ne connaissez peut-être pas le fameux proverbe... Pardonnez-moi, lui dis-je, *Un Manceau vaut un Normand et demi.*

« Sachez, monsieur, interrompit vertement un petit homme sec, dont la vieillesse et l'habit noir, le ton

ferme et la voix aigre, faisaient un personnage assez comique; sachez que votre adage n'a pas le sens commun, et sur-tout qu'il n'a aucun rapport avec la finesse et la ruse dont on gratifie les Manceaux. Voici l'origine de ce dicton. Quand la ville du Mans battait monnaie, le sou que l'on y frappait valait un sou et demi de Normandie : c'est là le vrai sens de ce mot que nos voisins répètent, et que vous répétez après eux. Vous voyez bien qu'ils ne seraient pas fâchés de partager avec autrui leur mauvaise renommée. »

Je n'eus garde de récuser cette étymologie, et je me contentai d'observer que la mine querelleuse de l'érudit manceau semblait militer en faveur du sens littéral qu'il essayait de combattre. Cependant nous arrivions au Mans. C'est une ville située en pleine campagne, dans toute la force du terme; les habitations des paysans se mêlent aux dernières maisons de la ville, et les rues se terminent par de simples cabanes, sans que l'enceinte de la cité soit indiquée par aucune limite : le voyageur parvient au cœur de la ville, et descend sur la grande place qui en occupe le milieu, sans s'être aperçu de son entrée dans la capitale du pays manceau.

L'activité qui régnait dans la place des Halles me surprit et me fit plaisir. J'avais vu, dans ma tournée à travers la France, beaucoup de gendarmes et de missionnaires en mouvement et en marche; peu

d'ouvriers employés à ces travaux publics qui augmentent le bien-être des citoyens et la prospérité locale des diverses parties d'un royaume : ici, au contraire, les charpentiers et les couvreurs remplissaient le vaste terrain qui sert de carrousel à la ville du Mans; par-tout des scies et des marteaux, des poutres traînées et travaillées à grand bruit; les chants des artisans et le fracas de leur industrie plaisaient à mon oreille.

A peine eus-je mis en sûreté mon petit bagage, que je me dirigeai, de l'auberge du *Croissant* où j'avais élu domicile, vers ces ouvriers dont la vue m'avait semblé de bon augure pour le commerce et l'industrie du Mans. J'appris de l'un d'eux, qui interrompit, pour me répondre, une des chansons de notre poëte lyrique par excellence, que l'on s'occupait de renverser un vieux hangar gothique, bâti depuis des siècles au milieu de la Halle, et de le remplacer par une vaste promenade à couvert, dont le plan et les proportions, autant que je pus m'en faire une idée d'après les expressions un peu embarrassées et fort techniques de mon *cicerone*, ne devaient manquer ni d'élégance ni de grandeur. C'est cette espèce de portique que les anciens regardaient, avec raison, comme un des ornements les plus nécessaires d'une ville. Dans nos régions septentrionales, il est étonnant que l'idée de ces ambulatoires (*Deambulatoria*) ne fût pas venue plus

tôt à nos architectes et à nos voyers. Quand un automne pluvieux empêche les citoyens de jouir de la promenade, et de se réunir en plein air, cette promenade à couvert, pour peu qu'on l'entretienne avec soin, devient un lieu de réunion agréable et nécessaire. Autrefois les échevins et les intendants ne songeaient guère qu'à faire exécuter les volontés du Mazarin de l'année ou à plaire à la favorite du jour; maintenant les maires ont des propagandes apostoliques à organiser et des calvaires à bâtir. La santé corporelle, le simple bien-être, ont dû passer après des soins d'une plus haute importance; et la plupart de nos vieilles villes portent l'irrécusable témoignage du peu de valeur qu'on attachait, dans le bon temps, à la salubrité, à l'aisance, aux commodités de la vie, à tout ce qui concerne ce corps si périssable et si fragile, que ce bon M. Tartufe nommait *sa guenille*.

« Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. »

Je revins à mon auberge en répétant et en commentant ce vers de Molière; critique sanglante d'un platonisme exagéré, d'un idéalisme niais, qui, sous prétexte d'élever l'humanité, l'anéantit. J'étais encore absorbé dans l'admiration que le génie de Molière m'a toujours inspirée, quand une fille d'auberge, coiffée du bonnet des Cauchoises, et remarquable

par une beauté presque athlétique dont le caractère ne rappelait en rien la délicatesse de Cypris et d'Hébé, s'arrêta devant moi. Je vis que ma méditation causait sa surprise, et, sans lui expliquer la philosophie de Gassendi et le spiritualisme attaqué par l'auteur du *Tartufe*, je lui demandai si elle pouvait m'indiquer l'endroit de la ville où demeurait M. Des...., ancien militaire en retraite, à qui ma lettre unique de recommandation était adressée. « Dam, monsieur, oui je sais où ce qu'il demeure, et vous irez bien chez M. Des...., mais vous trouverez maison vide;... mais non pourtant; il y a son neveu, que je connais, un jeune gars, bien bâti, dà, et auquel vous pourrez vous adresser. » Ce n'était pas mon affaire : je remis dans ma poche la lettre de recommandation, et craignant, fort injustement peut-être, que le « jeune gars bien bâti » ne fût pas aussi complétement à ma disposition qu'à celle des belles filles du pays, je me résignai à explorer tout seul les rues et les ruelles de la ville, sauf à commettre les mêmes erreurs topographiques dont se rendent coupables ces voyageurs qui, après avoir passé un jour et demi dans un village d'Abyssinie, donnent au lecteur un récit exact des mœurs du peuple, et son histoire depuis le déluge.

Me voilà jeté en pays perdu, sans un seul renseignement préliminaire : armé d'une lorgnette de

spectacle pour distinguer les noms des rues et des places; je m'orientai facilement en demandant le chemin qui conduisait à la cathédrale. Un voyageur, qui a vu en France tant d'églises gothiques, a le droit de se montrer difficile : celle-ci me parût plus bizarre que belle, et mon ignorance en architecture, ignorance dont j'eus honte plus tard, ne me permit de la trouver remarquable sous aucun rapport. Elle n'excita chez moi, je l'avoue, qu'un seul souvenir, et ce souvenir fut grotesque. Ce n'est point ma faute, c'est celle du facétieux chanoine dont le nom, si singulièrement allié à celui de Louis XIV et de madame de Maintenon, jette sur la dévote maîtresse du monarque, et sur le trône même, je ne sais quel reflet burlesque. Un bedeau, auquel je m'adressai, me montra le vieux pignon de l'édifice que l'auteur de *Dom Japhet* et du *Roman comique* habitait auprès de la cathédrale lorsqu'il venait faire au Mans son service de chanoine. Les louanges de Dieu, de la Vierge, et des saints, sortaient de cette bouche accoutumée à réciter, devant les jeunes roués de la cour, des vers semblables à ceux-ci :

> Amour nabot,
> Amour magot,
> Dans mon jabot
> Tu mis la braise, etc.

Je me rappelai cette tirade magnifique de l'une

des comédies de Scarron, jouée presque aussi souvent que les meilleures pièces de Molière, et je me détournai avec dégoût; je me souvins que madame de Maintenon, son équivoque épouse, en augmentant et exaltant la dévotion puérile d'un vieux despote, avait humilié la France et rabaissé le trône. Je pressai le pas en m'indignant contre cette réputation menteuse dont l'auréole entoure encore le souvenir de ce Tartufe féminin.

Les passants ou les boutiquiers, auxquels je ne craignais pas de m'adresser, comme l'avait fait en pareil cas Sterne mon prédécesseur, m'indiquèrent successivement le collége, qui occupe l'ancienne maison des Oratoriens; l'église de la Visitation; le séminaire, autrefois l'abbaye de Saint-Victor, et la place des Jacobins, auprès de la promenade du même nom. Cette promenade, dont les allées plaisent à l'œil, est malheureusement encaissée entre les terrasses qui la dominent, et qui la privent d'air et de vue. Quant à l'église de la Visitation, les deux énormes piliers qui masquent sa façade, et dont la gigantesque disproportion est si ridicule, ne me donnèrent pas une très haute idée du talent de l'architecte qui l'a construite dans un style ultra-romantique.

J'avais long-temps erré dans les rues du Mans, sans autre boussole que mon caprice. Un contraste frappant piqua ma curiosité. Après avoir marché

avec peine sur les cailloux mal assortis qui servent de pavés à des ruelles étroites, inégales, tortueuses, dont les vieilles maisons de bois ne sont soumises ni aux règles de l'aplomb, ni à celles de l'équerre, j'entrai dans des rues spacieuses, garnies de constructions élégantes, dont l'alignement parfait permettait à la vue de se perdre au loin dans les vertes campagnes du Maine. Étonné de la dissemblance de ces deux villes, je ne tardai pas à m'apercevoir que la première, symbole assez juste des institutions de la vieille France, était le Mans de l'ancien régime, et que la ville nouvelle, au contraire, était le produit récent de cette industrie féconde, réparatrice de tant de maux, dernier remède à tous les désastres dont la guerre, la discorde, et le fanatisme ont inondé notre patrie.

J'étais prêt à me contenter de ces observations rapides, et j'allais rentrer au gîte où j'étais débarqué, lorsque je me trouvai en face de la préfecture. Le concierge, auquel je m'adressai pour obtenir, s'il était possible, quelques renseignements spéciaux, me répondit avec cette sécheresse administrative à laquelle les moindres valets de la bureaucratie nous accoutument, que la bibliothèque était ouverte. Je montai sans autre préambule, et le hasard le plus heureux m'offrit dans la personne du bibliothécaire, auquel je déclinai mon nom, l'homme le mieux fait pour m'éclairer sur les points

que j'ignorais. M. R*** est un de ces savants qui joignent à l'érudition, la connaissance du monde : guidé par lui, j'admirai le bon ordre de la bibliothèque, riche de cinquante mille volumes et de sept cents manuscrits, dont plusieurs sont précieux ; sa conversation, fort agréable, remplit bientôt les lacunes les plus considérables qu'une course si rapide avait laissées dans les notions que j'avais pu improviser sur le chef-lieu du département de la Sarthe.

J'appris de M. R*** que, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la promenade des Jacobins, un cirque romain avait existé jadis ; il me montra plusieurs débris des fouilles commencées lorsqu'on voulut changer en promenade publique les vergers et le cloître des bons Pères. Jusqu'alors on avait ignoré l'existence de l'antique amphithéâtre où la vierge gauloise avait vu sans frémir couler le sang des gladiateurs. « Sans doute, me dit le savant bibliothécaire, vous avez passé en venant ici devant la somptueuse abbaye de Saint-Victor, consacrée aujourd'hui au séminaire ; l'abbé jouissait autrefois de deux cent mille livres de rentes. Il est vrai qu'un autre couvent de bénédictins, celui de *la Couture*, ne rapportait que cent mille livres. — Je vois d'ici l'abbé de la Couture déplorer sa misère et se comparer, les larmes aux yeux, avec l'abbé de Saint-Victor. — Quant à notre cathédrale, ce n'est point

un modèle, mais c'est un monument précieux pour l'histoire de l'art. — J'avoue qu'un mélange incohérent de formes romaines et gothiques a choqué ma vue, et que je ne l'ai point examinée en détail. — Vous avez raison ; c'est en effet un mélange de construction gothique et d'architecture romaine. Ce monument, sans grace et sans harmonie, marque le passage de l'art antique à l'art moderne, et participe de tous les deux. Si les irrégularités évidentes qui le déparent vous eussent permis de l'observer en détail, vous auriez remarqué ces arceaux extérieurs et à plein ceintre, qui contrastent d'une manière piquante avec les ogives de l'intérieur. D'ailleurs, nous la visiterons ensemble. »

J'acceptai avec plaisir la proposition de M. R***. Bientôt, entraîné par mes questions, qui se rapportaient sur-tout à l'industrie de la contrée, il me parla du commerce du Mans, de ses belles bougies, de ses poulardes européennes, de ses manufactures de papier, de calicot, et de lainages, et sur-tout de la culture du trèfle qui constitue la richesse spéciale du département de la Sarthe : un ouvrier, vêtu d'une veste brune, portant un tablier de cuir, dont l'éclat ne semblait pas dû à la propreté, entra dans la salle de la bibliothèque, et, son bonnet de laine d'une main, remit à M. R*** plusieurs volumes, en échange desquels il demanda *la Henriade* de Voltaire et *les Jardins* de Delille. Je considérais

attentivement ce personnage; M. R*** me dit : « Vous voyez une des merveilles de la ville du Mans; c'est le second tome d'Adam Billaut, menuisier de Nevers. C'est M. *Moiré*, remouleur et poëte. (à ces mots, M. Moiré et moi nous nous saluâmes en confrères). A dix-huit ans, M. Moiré apprit à lire sans le secours d'aucun maître; à quarante-deux, il s'aperçut du talent poétique dont le ciel l'avait doté : un ami des muses le dirigea dans ses travaux, et lui fit connaître les règles difficiles auxquelles le goût et l'usage ont soumis la poésie française. On ne peut réunir plus de modestie et plus d'amour pour l'étude que votre confrère M. Moiré. Il souffre que l'on corrige ses mauvais vers, en substitue de meilleurs, et *remet vingt fois son ouvrage sur la meule*. C'est un phénomène poétique. » Je me plus à causer assez long-temps avec ce poëte gagne-petit, et quelques vers qu'il nous récita me parurent remarquables par la verve et la correction. J'aurais désiré prolonger l'entretien; mais M. Moiré avait donné parole à ses pratiques, et ne voulait point les faire attendre.

M. R*** voulut bien renouveler l'offre qu'il m'avait déjà faite de m'accompagner à la cathédrale : nous nous dirigeâmes vers cet édifice, et je fus contraint de convenir que j'avais erré dans le jugement que j'en avais porté. La nef, bâtie avec de petites pierres cubiques disposées en assises horizontales,

avec des cordons en briques d'intervalles en intervalles, me sembla fort curieuse. Mon guide me fit aussi remarquer la frise du jubé, la rose de la croisée, les vitraux coloriés, dont l'éclat magique versait sur le pavé une multitude de teintes d'opale et de pourpre, dignes du pinceau de Bonton.

Le mausolée de Guillaume de Bellay, seigneur de Langey, attira nos regards : aucune épitaphe en vers ne le décore. On a fort bien fait de ne point le déshonorer en y inscrivant les deux mauvais vers que plusieurs voyageurs ont cités hardiment sur parole :

> Ci-gît Langey, qui, de plume et d'épée,
> A surpassé Cicéron et Pompée.

Panégyrique fort exagéré sans doute ; cependant le seigneur de Langey, vice-roi du Piémont sous François Ier, diplomate habile, bon capitaine, auteur de *Mémoires* sur son époque, souvent réimprimés, d'une *Instruction sur le fait de la guerre* et d'un *Épitome de l'histoire des Gaules*, méritait d'occuper une niche du temple de la Gloire. Germain Pilon, le célèbre sculpteur, exécuta ce monument, que Martin du Bellay, évêque du Mans, consacra à la mémoire de son frère, et qui me sembla justifier la double réputation de l'artiste et du prélat.

Je résumerai, avec toute la brièveté possible, les

résultats de ma conversation avec M. R***. L'histoire du Mans, dont il me retraça les évènements principaux, est celle de la plupart des cités gauloises : obscurité dans leur origine, barbarie dans leurs progrès, prospérité entravée par l'insouciance de l'administration, et se développant malgré les entraves qu'on lui impose. Que la capitale des Cénomans se nommât jadis *Subdinum* ou *Suindinum;* que la finale du mot *Cénomans* ait succédé à l'ancien nom de la ville, et ait usurpé le droit qui appartient à *Suindinum* ou *Subdinum ;* ou bien, que la ville du Mans n'ait été fondée qu'au troisième siècle par les Romains, comme certains érudits l'affirment, ce sont des discussions archéologiques que je laisse aux soldats de l'érudition, tout prêts à lutter, pour de misérables débris, sur le champ de bataille de l'antiquité.

Sous Charlemagne, c'était déja une des plus grandes villes de France, et cette ville, dont l'enceinte primitive se retrouve encore, n'était pas aussi étendue qu'un de nos bourgs. En 477, le Maine devint la propriété des rois de France de la première race. Ravagé par les Normands, il ne commença à respirer que sous le règne de cet usurpateur homme de génie, *Rollon*, à qui Charles-le-Simple céda la Normandie et le Maine. Dans ce temps où les princes se transmettaient, échan-

geaint, vendaient les royaumes, comme on trafique d'une métairie, saint Louis donna à son frère Charles, depuis roi de Sicile et comté de Provence, cette province que Philippe-Auguste avait reconquise sur Jean-sans-Terre. Elle fut possédée par les héritiers du comte de Provence, jusqu'au moment où Charles, comte du Maine, fils de Louis II, roi de Naples, institua Louis XI, roi de France, son héritier universel. En 1481, le Maine fut réuni à la couronne.

La Ligue eut beaucoup de partisans dans le Maine. Le maréchal de Bois-Dauphin, à la tête de cent gentilshommes et de vingt compagnies d'infanterie, se jeta dans la capitale de la province pour la défendre. Vingt-cinq mille écus, pris dans les coffres-forts des habitants, furent employés aux fortifications; il brûla pour cent mille écus de maisons, pilla, détruisit pour environ six cent mille livres, et, le 2 décembre 1589, ce ligueur impitoyable fut obligé de composer avec Henri IV, et de lui rendre les clés de la ville qu'il avait si cruellement traitée.

Les guerres civiles de la Vendée n'ont pas moins désolé le Mans que les fureurs de la Ligue, que des motifs à-peu-près semblables avaient excitées deux siècles plus tôt. Les Vendéens, poussés hors de leurs bois et de leurs rochers, s'étaient avancés dans le Maine; Westerman, qui commandait les

troupes de la république, venait d'être battu à la Flèche par Henri de La Rochejaquelein. Le 10 décembre 1793, l'armée royale se mit en marche vers le Mans; elle y arriva le même jour, et s'en empara, après un combat très vif contre la garnison. Là, les Vendéens reprirent des forces, se ravitaillèrent, et se préparèrent à de nouvaux dangers qui ne tardèrent point à reparaître. Le général Marceau s'avançait; l'inepte Rossignol lui avait remis, d'après les ordres de la Convention, le commandement en chef d'une armée qui marchait pleine de courage, sous la direction de son nouveau général. Cependant, l'énergie vendéenne s'était assoupie; le sommeil et la table firent perdre aux troupes royales le fruit de leurs longs travaux, et les soldats ne secondèrent point, avec leur ardeur accoutumée, les efforts de leurs valeureux capitaines.

Cependant, le 13 décembre, au commencement de l'attaque, les royalistes tinrent bon; les républicains ne purent enfoncer leurs colonnes, et le combat dura jusqu'à la nuit. Le prince de Talmont et M. de La Rochejaquelein firent des prodiges de courage: Marceau et Westerman n'emportèrent qu'à neuf heures du soir la ville qu'ils défendaient. Réunis sur la grande place, leur dernier asile, ils se battent encore, sans espoir de se sauver ni de vaincre: au milieu des ténèbres une fusillade, entremêlée

de coups de canon, frappe tous les rangs, et les enveloppe dans un massacre confus. D'Herbault est blessé à mort, et la déroute des Vendéens est décidée : vieillards, femmes, enfants, sont égorgés. Rien de plus affreux que les détails de cette action, telle que la rapportent les *Mémoires de La Rochejaquelein ;* scènes épouvantables, leçons terribles et perdues sur lesquelles je me hâte de tirer le rideau.

Mon aimable guide me donna une liste très détaillée des célébrités du Mans ; il me permettra de passer sous silence ces gloires obscures et inconnues qui ne brillent guère que sur le théâtre d'une académie départementale. Je ne professe pas un respect bien profond pour la réputation littéraire du théologien *Jean de Courtecuisse ;* il était plus Français que ses ouvrages, et je lui pardonne l'ennui que son *Traité de la foi* a causé à tous ceux qui ont pu le lire, en faveur de sa résistance héroïque contre les Anglais. Il aima mieux abandonner son évêché de Paris que de reconnaître Henri V pour roi de France. *Denysot*, peintre et poëte, mort en 1519, se place un peu plus haut dans le catalogue des Manceaux illustres. L'infatigable compilateur de la *Bibliothèque française*, *Lacroix du Maine*, joignit à son nom celui de sa patrie. On consulte quelquefois encore un *Traité de la peste*, par le docteur *Jacques Pelletier ;* son *Commentaire d'Euclide* est

tombé dans un profond oubli. Un autre médecin manceau, *Martin Cureau de La Chambre*, s'était beaucoup occupé de physiognomonie, long-temps avant Lavater : il était de l'Académie française, et mourut en 1669. Citons encore *Charles Blondeau*, auteur des *Hommes illustres* du Maine, et *Jean Billard*, oratorien qui lança contre les jésuites un pamphlet intitulé : *la Bête à sept têtes*. Les fils de Loyola ne s'amusèrent pas à réfuter cette accusation apocalyptique : ils répondirent à l'écrivain par une lettre de cachet, le logèrent à la Bastille, puis à Saint-Lazare, et enfin à Charenton, où il mourut en 1727.

Louis de La Vergne, comte de *Tressan*, qui fit long-temps les délices de la cour de Lorraine, est de tous les auteurs que le Maine a produits le plus célèbre. C'était un homme aimable, qui avait une teinture d'érudition, et qui la faisait valoir par le goût, le bon ton, et l'élégance. Le tour de son esprit était gracieux, mais non sans mélange de fadeur; et, il faut l'avouer, rien ne peut donner des romans de chevalerie une idée moins exacte que ceux qu'il a enjolivés avec toute la galanterie de la cour à laquelle il appartenait.

J'aurais tort d'oublier l'économiste *Véron de La Forbonnais*, auquel on doit divers écrits sur les finances; il est mort à Paris en 1800. M. *Ledru*,

auteur d'un *Voyage aux Canaries et aux Antilles*; le littérateur *Doigny*, auteur des *Ages de l'homme;* enfin, ce même littérateur avec lequel je m'entretenais, M. *Renouard*, qui a traité plusieurs points difficiles de l'histoire du Mans, termineront cette liste.

N° CLXXIX. [14 octobre 1826.]

LA FLÈCHE.

> Je crois voir la noire machine
> Dont le souple et l'immense corps
> Étend ses bras jusqu'à la Chine.
>
> *Auteurs du dix-septième siècle.*

Nous passâmes presque autant de temps à nous frayer un passage à travers les embarras dont les Manceaux encombrent la grande place de leur ville, que j'en avais passé à la parcourir. Ballots, charrettes, caisses, de toutes les dimensions, étaient entassés pêle-mêle, non seulement dans la place même, mais dans les rues adjacentes. Je laissai le postillon se démêler au milieu de ce chaos : *Scarron* eût tiré un meilleur parti que je ne puis le faire du dialogue animé et sans noblesse qui s'engagea entre notre conducteur et les habitants. Cependant nous partîmes. Rien de plus riant que la route d'*Angers* sur laquelle nous nous trouvions : c'est une avenue de peupliers et de platanes, dont l'ombrage alterné se marie, comme le dit Horace, avec une charmante élégance et l'effet le plus original.

Le hasard, qui se plaît à entasser dans les diligences toutes les bizarreries humaines, avait placé cette fois dans la nôtre un jeune poëte romantique dont les vers retentissent encore à mon oreille effrayée. Au milieu d'un déluge de paroles bibliques, germaniques, et ossianiques, tout ce que je pus deviner c'est que le jeune romantique venait d'être agrégé à l'académie angevine, et qu'il allait lire, à la prochaine séance, un poëme nouveau de sa façon, intitulé : *la Tour des fées*. Il n'apprit pas sans étonnement que j'ignorais ce que c'était que la tour fameuse qui lui avait servi de texte, et il daigna me faire connaître les traditions gothiques qui se rattachent, dit-il, à ce débris de la cité antique d'Allonère, située au milieu d'un bois, à une lieue du Mans. En compensation de ces documents, je crus devoir écouter, sans trop d'impatience, les bagatelles sonores dont l'académicien angevin nous fit valoir les beautés par cette diction vaporeuse dont le secret n'est point resté dans les limites de Paris.

Nous arrivions au pont jeté sur l'Huisne; on me montra, non loin des blanchisseries de M. *Bernard*, l'un des négociants les plus recommandables de la ville, ce marais devenu célèbre par la mésaventure de Scarron. Ce chanoine s'amusait à courir les rues du Mans, déguisé en sauvage, un jour de carnaval. Le peuple s'attroupe et le poursuit; il craint d'être reconnu, et se réfugie dans les joncs du marais : son

corps nu, et couvert d'un simple enduit de cire chargée de plumes, est saisi par le froid, et les douleurs de goutte et de rhumatisme, qui défigurèrent et torturèrent le malheureux, punirent bien cruellement, pendant le reste de sa vie, l'inconvenance d'un enfantillage qui n'était pas nouveau pour les contemporains du scandaleux Bois-Robert.

J'aperçus de loin le château des *Perriers*; à quelque distance de là, un magnifique *dolmen*[1] encore assis sur sa base, et un *peulvan*[2] renversé : la plus haute et la plus fragile de ces deux constructions druidiques avait cédé à la main du temps. Un spectacle moins majestueux m'attendait à *Foulton*, village de quatre-vingts feux, où se trouvent établis deux cafés, l'un fort élégant, l'autre étroit et borgne. Il est à remarquer que Foulton n'a pas encore de cabinet de lecture. Je saluai le village d'*Oisi*, berceau du père *Mersenne*, ami et disciple de *Descartes*, l'un des membres de cette réunion de géomètres, dont la conspiration en faveur de la science a donné de si beaux résultats. Comme *Pascal* et *Fermat*, Mersenne joignait beaucoup d'esprit à ses connaissances exactes. Il est mort à Paris en 1648.

Me voici à la Flèche. Muni d'une lettre de recommandation pour l'un des principaux profes-

[1] Tombeau gaulois.

[2] Autel.

seurs ; je demandai quel chemin me conduirait au fameux collége, le seul objet sur lequel mon attention se dirigeât. Cette question que j'adressais à un voyageur, dans la cour de l'hôtel de la poste, me fit reconnaître en lui une personne que j'avais vue à Rouen. Il se félicita du hasard qui nous rapprochait encore, et qui lui permettait de me servir de conducteur. Déjà il énumérait les curiosités que nous allions passer en revue, quand je l'arrêtai en lui disant que la Flèche ne pouvait pas m'arrêter long-temps, et que le collége seul recevrait ma visite.

« Ce n'est pas facile, me dit-il ; car les avenues du collége sont soigneusement interdites aux étrangers. Au surplus, la malédiction de *Gresset* semble encore peser sur la ville, qui n'a ni industrie, ni commerce. Située sur le Loir, dans un vallon fertile, elle jouit paisiblement des richesses de son sol, et ne songe point à augmenter son industrie et sa richesse. La crédulité la plus grossière règne encore ici et dans les environs. Si vous vous étiez arrêté à *Fontaine-Saint-Martin*, on n'eût pas manqué de vous montrer les ossements d'un *saint Gémétrius*, tout nouvellement déterré, et canonisé il n'y a pas un mois. »

Cependant nous arrivions au collége : l'aspect en est imposant. La cour principale, de dimensions extrêmement vastes, est entourée de magnifiques

bâtiments. Le jardin est grand et bien cultivé ; et le parc qui s'y trouve joint est arrosé par des eaux vives, amenées de plus d'une lieue. C'est dans cet édifice, ou dans cette ville, que se fait l'éducation, soumise à un régime presque militaire, de quatre cents pensionnaires du gouvernement, auxquels se joignent deux cents jeunes gens dont les familles paient la pension.

Les mêmes réflexions se présentèrent au même instant à l'esprit de mon nouveau compagnon de route et au mien. Nous crûmes voir se réveiller *Molina*, ses enfants s'emparer de l'ancien collège, et la Flèche redevenir une de leurs colonies. « Ah ! me dit-il, quel monument de la faiblesse de Henri IV pour les jésuites ! Ce grand homme les craignait; il voulait les vaincre par la générosité. *Il leur légua son cœur; Ravaillac se chargea de le leur livrer.*

N° CLXXX. [21 OCTOBRE 1826.]

LES ANGEVINS.

> .... *New times, new arts, new men: but still*
> *The same, old tears, old crims, and oldest ill*
> *Shall be among your race, in diferent forms.*
>
> Lord BYRON, *Heaven and Earth.*
>
> Les temps changent, les arts s'améliorent, les races d'hommes se succèdent, et cependant mêmes larmes, mêmes crimes, mêmes douleurs, sous des formes diverses.
>
> Lord BYRON, *le Ciel et la Terre.*

« Quelle magnifique situation! dis-je à M. M***, lorsque nous fîmes notre entrée dans la ville d'Angers. Les campagnes ont ici un caractère à-la-fois riant et sauvage qu'on chercherait vainement ailleurs. La Mayenne, grossie des flots de la Sarthe et de ceux du Loir, semble s'élever à la dignité d'un fleuve de premier ordre. Des collines boisées bordent l'horizon; il n'y a point de paysage plus pittoresque ni plus gracieux. — Admirez à votre aise, monsieur l'Ermite; le moment de la critique ne tardera pas à venir. Vous reconnaîtrez tout-à-

l'heure, que les Angevins, comme la plupart des hommes envers qui la nature s'est montrée prodigue, se sont contentés de jouir de ses bienfaits, sans les mettre à profit. De toutes les gothiques cités de France, il en est peu d'aussi noires, d'aussi tortueuses et d'aussi sales.

— Du moins n'adresserez-vous pas ce reproche à la belle promenade où nous sommes. — C'est une des innovations de l'industrie moderne. Il règne autour de la vieille ville une ceinture de nouveaux édifices, construits avec goût, alignés avec soin, des boulevarts aérés et bien plantés, qui cachent au voyageur la cité elle-même, toute bâtie en ardoise, et où nous entrons actuellement. Avouez qu'à l'aspect de ces masures grises et brunes, de ces auvents énormes qui avancent sur la tête des passants, de ces marches composées d'un bloc d'ardoises à peine dégrossi, vous croyez entrer dans quelque cité de Bohême au quinzième siècle. C'est cependant le siége d'une cour royale, d'un évêché, et de la préfecture de Maine-et-Loire; c'est une ancienne capitale; plaignons nos ancêtres qui vivaient ou qui croyaient vivre dans ces villes privées d'air et construites en dépit de toutes les convenances du goût, de la propreté, de la santé.»

Ici nous mîmes pied à terre, et M. M*** s'empressa de me déployer les trésors de cette érudition

locale dont je savais qu'il était abondamment pourvu. Il me parla des *Andes* ou *Andegaves*, premiers habitants de l'Anjou, qui suivirent dans la haute Italie la téméraire excursion de Belloyèse; on leur attribue la fondation du village d'Andes, où naquit Virgile. Fabius, lieutenant de César, conquit la ville d'Angers, capitale des Andes, qui sans doute ressemblait à une capitale de notre siècle, comme un hameau de l'Amérique septentrionale ressemble à Paris ou à Londres. La domination romaine pesa sur l'Anjou pendant cinq siècles; les conquérants civilisèrent le pays sauvage qu'ils avaient soumis à leur joug. Temples, cirques, amphithéâtres, tout ce que les arts ont de brillant et d'utile, des routes magnifiques, des aqueducs d'une construction qui brave le temps; ces monuments du génie romain ont fait pardonner au peuple-roi l'injustice de ses triomphes. Cependant, vers le milieu du cinquième siècle, la Gaule se soulève; l'instinct de la liberté se fait de nouveau sentir depuis les bords de la Méditerranée jusqu'au pied des monts Pyrénées. Les Bretons et les Andes s'unissent, échappent à la tyrannie romaine et retombent sous la *framée* des guerriers francs. Toutes les cités gauloises perdent leur nom. *Juliomagus*, capitale des Andes, se nomme alors *Andegavia*, d'où les mots *Anjou*, *Angevins*, sont dérivés par la suite des temps. En 464, Odoacre,

à la tête de ses Saxons, s'empare de l'Anjou : Childéric Ier le chasse, est dépossédé de nouveau par Odoacre, qui va mourir devant Ravenne, et laisse à Clovis Ier, fils de Childéric, le royaume qu'il avait conquis, perdu, et reconquis. La mort de Clovis, en incorporant l'Anjou au royaume d'Orléans, le fait passer sous la loi de Childebert, roi de Paris. Vers 540, l'histoire fait, pour la première fois, mention d'un comte d'Anjou; *Licinius*, ou saint Lezin, est adoré de ses peuples pendant sa vie, et canonisé après sa mort; cette double conquête n'était point facile, et la postérité lui doit un souvenir.

Quand la mairie du palais était une espèce de trône secondaire convoité par tous les ambitieux, Charles-Martel et Rainfroy ou Ragenfroy se disputèrent cet honneur; Rainfroy, vaincu, reçut de son rival le comté d'Anjou, pour compensation de ce que Charles lui enlevait. Cependant les Normands ravagèrent la France. Charles-le-Chauve, qui morcelait son royaume pour opposer aux agresseurs une résistance plus forte sur un plus grand nombre de points, divisa le comté d'Anjou en deux parties, l'une comprenant Angers avec tout le territoire situé entre la rive gauche du Loir et de la Mayenne, et la rive droite du Laym; l'autre dont Seran devint la capitale, et dont un vaillant capitaine, Rostuffe ou Robert, fut nommé comte : la ville de Château-

neuf s'élève sur les débris de la forteresse construite par Robert. Cependant les hommes du Nord brûlent Angers et le pillent en 845. Aux Normands succédèrent les Bretons. Angers devient la conquête de Nominoë, dont le fils Crispoë reçoit des rois de France la cession du territoire conquis par son père. Dès lors, plus de repos pour les habitants de l'Anjou; les Français, conduits par Robert, marquis de France, en disputent la possession aux Bretons. Hastings, Angevin d'origine, qui avait passé au service des Danois, revient combattre sa patrie; il la ravage, il l'écrase; de tous les forfaits historiques, celui-ci est peut-être le plus odieux. En 867, il tue Robert-le-Fort, premier auteur de la race des Bourbons, s'enferme avec les siens dans la citadelle d'Angers, se fait apporter les trésors de Charles-le-Chauve, et ne quitte son pays désolé qu'après avoir rançonné le roi de France et réduit ses concitoyens à la plus horrible misère.

Le souvenir d'Ingelger, non comme premier chef despotique de l'Anjou, mais comme homme généreux et chevalier loyal, mérite d'être conservé. A peine âgé de dix-sept ans, il prit en main la cause de la belle comtesse de Gâtinois, sa marraine, que Gontran, l'un des parents de son mari qu'elle venait de perdre, voulait dépouiller de ses biens. Gontran, doué d'une force herculéenne, proposait le duel à

qui oserait soutenir contre lui l'innocence de la comtesse de Gâtinois : telle était la forme de procès en usage; la violence avait fait les lois : elle avait fait les peines, elle devait faire aussi les innocents et les coupables. Le jeune Ingelger ramassa le gant jeté par le seigneur, et la scène rapportée par les vieux chroniqueurs caractérise vivement l'époque à laquelle elle se rapporte. La lice est ouverte, Charles-le-Chauve y assiste. La comtesse monte sur l'échafaud, qui sera teint de son sang si son chevalier succombe : le jeune homme reste vainqueur, et la comtesse lui donne sa main pour récompense de cet exploit généreux. Le comté héréditaire de la partie de l'Anjou qui se nommait *Dicà-Maine* fut concédé à Ingelger en 879; le comté d'Outré-Maine appartenait à Eudes, fils de Robert-le-Fort, qui céda ses domaines, en 888, à Foulques-le-Rax, fils d'Ingelger et son successeur.

Parmi ces figures de chevaliers, si intéressantes et si terribles pour l'imagination, si étrangement bigarrées de grands vices et de grandes vertus, il faut distinguer le brave Geoffroy-Grise-Gonelle, grand sénéchal de France, charge qui resta ensuite dans sa maison, et *Foulques-Nera*, son fils, homme au-dessus de son siècle, qui estimait la vie de ses semblables, et qui desirait leur bonheur. Voici un trait qui lui fait plus d'honneur aux yeux des phi-

losophes que vingt batailles gagnées. Il fondait l'abbaye de Beaulieu; mais en servant l'église, il avait soin de protéger, par la clause suivante de la charte d'inféodation, la liberté de ses vassaux : « Quiconque, dit-il, habitera la petite ville de « Beaulieu (où le couvent était fondé), ne pourra « jamais être infamé du crime servage : mais en « raison du franc-alleu, tous les habitants seront « libres; l'abbé ne pourra tailler chaque année tous « les habitants de Beaulieu, mais bien seulement lors « de son élection ou de l'achat qu'il pourra faire de « quelques terres, ou pour quelques causes ma- « jeures et évidentes. »

Ce bon citoyen était un brave guerrier; son fils, Geoffroy Martel, hérita de sa bravoure. A vingt-deux ans, il avait vaincu Guillaume V, duc d'Aquitaine. Conquérant du comté de Poitiers, il agrandit son domaine et dota des églises. Les chroniques vantent principalement le dernier de ces hauts faits. Elles ne manquent pas de citer sa vénération à la Sainte-Larme, qu'il déposa dans l'abbaye de Vendôme, relique précieuse et authentique qu'il tenait de l'empereur grec Michel-le-Paphlagénien. Les enfants de la subtile Byzance tenaient en réserve une foule de curiosités de cette espèce; les princes d'Occident les recherchaient avec avidité; c'était de cette monnaie que les descendants des empe-

reurs grecs payaient les services qu'on rendait à leur faiblesse politique et à leur théologique lâcheté.

L'histoire de l'Anjou se mêle ensuite à celle d'Angleterre, si fertile en atrocités, qu'on la croirait, dit Voltaire, écrite de la main du bourreau. L'héritière de Henri Ier, roi d'Angleterre, Mathilde, avait épousé Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou: malgré ses droits à cette couronne, le neveu de Henri s'en empara, et ne lui laissa que la Normandie. Le fils de Geoffroy monta, après la mort de Henri, sur le trône que son père n'avait pu conquérir: il donna le jour à Richard-Cœur-de-Lion et à Jean-sans-Terre, l'assassin d'Arthur de Bretagne. Ce crime, commis pour lui assurer la possession de l'Anjou, fut sans résultat pour l'assassin. Un jugement de la cour de Paris le priva des terres et souverainetés qu'il possédait en France.

Cependant le pouvoir souverain essayait déjà d'absorber toutes les souverainetés indépendantes qui réduisaient au néant son action et son influence. Diverses branches de la maison de France ont possédé le comté d'Anjou depuis l'an 1200 jusqu'à Louis XI, dont l'odieux génie fonda sur tant de ruines l'unité monarchique qui succéda au système féodal. Louis XI avait donné l'Anjou, en 1246, à ce roi régicide, Charles de Provence, porté, malgré ses peuples, au trône de Naples, et assassin de

Conradin de Souabe. Le bon roi René posséda aussi le même comté, qui passa, après sa mort, sous la domination de l'exécrable Louis XI.

La pitié et la terreur se mêlent dans l'ame de tout homme ami de l'humanité, qui parcourt les annales de ses ancêtres. Oppression, violence, désastre, superstition, c'est là toute l'histoire. Les guerres religieuses succédèrent au fléau féodal dont l'Anjou portait encore tant de traits sanglants. Angers, qu'une peste affreuse venait de ruiner, prit le parti de la ligue; tout ce que le fanatisme peut enfanter d'horreurs, vint fondre sur cette malheureuse contrée. Il existe encore un manuscrit de Louvet, greffier du présidial d'Angers, et qui rapporte jour par jour tout ce qui s'est passé dans cette ville de l'an 1600 à l'an 1605. « C'est, me disait M. M***, le « plus épouvantable registre mortuaire que l'on ait « jamais tracé : l'incendie succède au viol, l'assassi- « nat à l'emprisonnement; c'est le journal de toutes « les iniquités humaines; le sang est empreint à « toutes les pages; le sceau du fanatisme religieux « marque chaque ligne, et en fait une leçon hideuse « pour les peuples. Puisse la source de tant de dés- « astres être à jamais tarie! Puissent nos enfants ne « pas remuer avec la même horreur que nous inspi- « rent ces souvenirs les cendres de leurs aïeux! »

En 1580, l'Anjou tout entier était voué à la cause

de la ligue. Angers n'ouvrit ses portes à Henri IV qu'à toute extrémité, en 1598. On raconte que le roi béarnais alla visiter le couvent de la Basmette fondé par le roi René, avec lequel lui-même avait plus d'un trait de ressemblance. Le gardien, auquel il demandait quelle était la chose qu'il souhaitait le plus, lui répondit humblement: *Réforme et pauvreté*. « Ventre-saint-gris! je vous l'accorde; vous » êtes le premier homme de mon royaume qui » m'ayez demandé la pauvreté! »

Pendant ces guerres de la fronde, parodie des guerres de la ligue, Angers, défendu par le duc de Rohan, se rendit, en 1655, aux maréchaux d'Hocquincourt et de la Meilleraye, qui l'assiégeaient au nom du roi et pour le compte de Mazarin.

On descend le cours des siècles sans voir les passions des hommes changer de caractère; les costumes seuls diffèrent; les moteurs principaux de la misère humaine restent les mêmes. On s'est égorgé dans l'Anjou à la fin du dix-huitième siècle comme à la fin du seizième, au nom de Dieu et du roi. Le désastre de la Vendée a rejailli sur Angers. Les Vendéens, vainqueurs de Saumur, s'emparèrent de la ville, qui capitula; leur entrée fut un triomphe. L'évêque d'Agra officia en habits pontificaux dans la cathédrale, et l'on proclama solennellement le rétablissement de la royauté. Le sang des républi-

cains coula ; celui des royalistes, versé peu de temps après par leurs ennemis, alla grossir à son tour les flots de la Mayenne : affreuses rétributions des partis !

Telles étaient les notes rapides que je traçais sous la dictée de M. M***, après une promenade assez longue qui nous avait conduits à l'auberge du *Cheval-Blanc*, maison fort ancienne, et tenue par M. Broton, qui jouit, à vingt lieues à la ronde, d'une juste célébrité, que je me fais un plaisir de consigner ici.

Dans notre route, après avoir suivi une direction très contraire à la ligne droite, et qui m'avait permis d'admirer tour-à-tour les charmantes promenades dont la ville est embellie, j'avais remarqué une colonne très simple, placée à l'extrémité d'une rue bordée de fleurs placées dans des paniers, des hottes, et des caisses, et que de jolies paysannes offraient aux chalands. Je priai M. M***, que je n'avais pas voulu interrompre au milieu du détail intéressant des aventures de la comtesse de Gâtinois, de m'apprendre enfin à quelle célébrité antique ou contemporaine cet obélisque était érigé.

« Je n'aurais pas manqué, me répondit M. M***, de ramener votre attention sur cet objet, l'un des plus curieux et des plus bizarres monuments de cette ville. Mais puisque votre sagacité de voyageur vous a fait deviner, par une espèce d'instinct spé-

cial à cette race errante, l'attrait que ce petit monument devait offrir à votre curiosité, je ne vous ferai pas languir plus long-temps, et pendant que nous savourerons, en nous reposant, le vin blanc léger que l'Anjou produit et qui réunit deux mérites, celui d'être agréable et fort peu dangereux, je vous raconterai les traditions attachées à cette colonne, et l'histoire édifiante du bénéficier de Saint-Laud. »

N° CLXXXI. [28 OCTOBRE 1826.]

LE BÉNÉFICIER DE SAINT-LAUD.

Non plures habebit domicellas quàm tres; nec inutabit eas, nisi convenanti speciali... aut mulctabitur.
Penitentiary of archbishop EGBERT.

Tout prêtre se contentera de trois concubines; il n'en changera que par contrat spécial et exprès... Sans quoi, il subira la punition, etc., etc.
*Réglements pénitentiaires d'*EGBERT, *archevêque saxon.*

« Je ne vous apprendrai pas, mon cher Ermite, que l'état canonique des prêtres, dans leurs rapports avec le beau sexe, a totalement et souvent changé depuis la fondation de l'Église. Ce pourrait être le sujet d'un livre assez curieux, intitulé : *Histoire des femmes du clergé catholique;* je laisse à votre patience et à votre zèle pour le savoir le soin et la confection de ce traité. D'abord les prêtres furent, comme les laïques, obligés par la loi de l'état à ne point se dégager de ce devoir commun de tous les citoyens, celui de maintenir une famille : ils se marièrent. Quand le progrès des idées mystiques eut spiritualisé la doctrine du Christ, on vanta les

charmes du célibat, la sainteté de cet état, contraire à la nature, destructeur de la population, mortel aux vertus de famille, aux affections domestiques, d'où naissent tant de jouissances pures et de sentiments qui élèvent l'homme en l'arrachant à son égoïsme. Il se forma, sous les auspices de ce mysticisme raffiné qui voulait transporter sur la terre la vertu des anges, des sociétés de personnes des deux sexes vouées au culte de leur propre virginité. Il faut lire dans *Chrysostôme* la peinture de ces lieux de retraite où les chrétiens et les chrétiennes, fuyant ensemble les corruptions d'un monde pervers, trouvaient un point de réunion qui, tout en leur donnant une apparence de sainteté et de pureté surhumaines, favorisait les épanchements de ces ames ardentes, et leur permettait de satisfaire, sans scrupule, à leurs plus terrestres appétits. Ces doubles couvents, contre lesquels l'auteur de l'*Hœdeporicon* en voyage dans les monastères lance toutes les foudres apostoliques, subsistaient encore au septième siècle en Angleterre; et l'on voit aujourd'hui même les ruines de quelques édifices destinés à ce singulier genre de macération évangélique.

« Cependant les dogmes mystiques prévalurent à mesure que la barbarie des âges fit admirer davantage, à des hommes ignorants, ce prétendu triomphe remporté par la faiblesse de notre être

sur la fougue de nos sens. Les prêtres accréditèrent cette opinion, et la formation de l'Église, corps délégué de Dieu même pour régir les institutions de ce bas monde, corps isolé des intérêts humains, et ne vivant que pour sa propre grandeur et la plus grande gloire du Très-Haut, qui est la sienne propre, acheva d'introduire parmi les ecclésiastiques la coutume de vivre dans un célibat qui augmentait leur crédit. Il est vrai qu'en se privant du droit de choisir une épouse, ils se réservaient celui de changer de concubines; c'est ce dont tous les actes des conciles du moyen âge font foi. C'était un état particulier pour les femmes, une catégorie spéciale et qui n'emportait point le blâme public, que d'être maîtresse avérée d'un prêtre; on participait de la sainteté de l'amant, on jouissait des priviléges de la femme mariée. Nos aïeux trouvaient entre les idées les plus divergentes des points de conciliation très commodes.

« Sans pousser plus loin une investigation que je me contente d'indiquer, j'entre dans le récit des mésaventures du chanoine *Joachim-Isidore Fretteau*, telles que je les ai trouvées racontées en vieux style dans la *Chronique* manuscrite de *Bruneau de Tartiffume*, dont votre ami, le savant M. *Bodin*, a déja tiré de si curieux renseignements.

« *Agnès de Beaupréau* vivait à *Angers* sous la tutèle de son oncle, un des chanoines de la cathé-

drale, et connu dans les disputes théologiques par la subtilité de ses distinctions entre l'essence et la quintessence, la personne et la personnalité, le réalisme et la réalité, et autres matières de cette importance, débattues par des docteurs qui divisaient un cheveu en quatre et trouvaient moyen de le subdiviser encore :

Who cut an hair into three parts.

« La belle Agnès, sa pupille, était comme la plupart des femmes de son temps, dévote sans religion, et mieux instruite des lois d'une théologie incompréhensible à nos intelligences bornées du dix-huitième siècle, que des règles d'une stricte moralité. On la surnommait *la belle Angevine*. Il y a cinquante ans, vous auriez pu voir encore son effigie en marbre, que l'on avait placée sur le sommet de la colonne dont je dois vous raconter l'histoire. Malgré la rudesse du ciseau de l'artiste on reconnaissait, dans ce morceau curieux de sculpture, la beauté des traits et la grace remarquable de mon héroïne. Une taille élancée et élégante, la plus belle main du monde, une tête digne d'exercer le talent de Phidias, et de se faire adorer sous le nom d'Hébé, des cheveux blonds flottants, dont la nuance contrastait avec l'éclat des yeux noirs les plus vifs et les plus doux ; tel est le portrait que

tous ses contemporains ont laissé d'elle, et la statue dont j'ai fait mention attestait que leur admiration n'avait point exagéré la perfection du modèle.

« Agnès atteignait sa seizième année; négligée par son oncle, elle n'avait, dans l'isolement de sa vie, que la lecture de *saint Thomas d'Aquin* et des *Actes de la vie des Saints* pour distraire son ennui, et charmer ce doux tourment, cette vague inquiétude dont la magie est si enivrante et si dangereuse à cet âge. Son oncle tenait tous les lundis des conférences sur des sujets mystiques. Ce fut dans une de ces réunions auxquelles la belle Angevine assistait, qu'elle eut occasion de voir celui qui fit le malheur de sa vie, et qui causa à la fin ses erreurs, son crime, et sa mort.

« C'était un jeune chanoine auquel la protection d'une femme de la cour avait procuré le bénéfice de *Saint-Laud* : personne n'avait plus d'éloquence, de force, de grace, et de subtilité dans la discussion. Fretteau, tel était le nom peu romantique que lui donne l'histoire, réunissait beaucoup de talents, celui de composer des vers, de les chanter, de parler théologie en assez beau langage, et de séduire par ces aimables riens qui, de tout temps, ont charmé les femmes, celles auxquelles il les adressait. Tant de qualités brillantes le rendaient semblable à son devancier *Pierre Abeilard*, et, par une singulière combinaison de circonstances, attirèrent

sur lui un sort aussi terrible que celui du célèbre amant d'*Héloïse.*

« Isidore (je le nommerai ainsi) avait remarqué la jeune nièce, si attentive aux définitions des commentateurs de *Porigène Scotus,* qui péroraient devant elle. Les premiers signes d'une passion mutuelle ne tardèrent pas à se trahir; et dès que la conscience réciproque d'un penchant qui fut aussi prompt à s'allumer qu'à se manifester fut entrée dans leurs ames, ils trouvèrent mille moyens de se communiquer leurs pensées secrètes et d'établir cette douce correspondance de sentiments et d'idées, sans laquelle l'amour est un supplice cruel. Tantôt le jeune chanoine mêlait à la troisième ou quatrième section de son discours sur l'amour de Dieu, une apostrophe véhémente à l'amour, dont la belle Angevine, grace au commentaire que les regards d'Isidore y ajoutaient, faisait une application facile....; tantôt.... »

Ici je ne pus m'empêcher de prendre la parole. « Mon cher antiquaire, je vous arrêterai ici au milieu de votre narration. Permettez-moi de penser qu'une telle irrévérence s'accordait mal avec les mœurs profondément dévotes de nos ancêtres. Un narrateur aussi exact que vous l'êtes aurait pu éviter de mêler à son récit....

— Ah! monsieur l'Ermite, vous doutez de la vérité des faits! Je ne reconnais pas, dans cette ob-

servation, la sagacité ordinaire de votre coup d'œil philosophique. Les passions les plus humaines, ou pour mieux dire, les plus grossières, se sont toujours mêlées aux spéculations de la spiritualité la plus raffinée. Cette alliance du profane et du sacré n'a rien qui étonne les dévots d'un siècle barbare; je pourrais vous citer le poëme de *Sannazar*, où la Vierge et Vénus sont en conversation réglée, et plus de cent ouvrages espagnols, dont les auteurs, en mêlant à des idées saintes des images grotesques, n'ont pas cru jeter le moindre ridicule sur les dogmes qu'ils profanaient par cette mésalliance. Vous citerai-je, par exemple, cette strophe portugaise d'un nommé *Luys de Escobar*, amiral de Castille? c'est l'une des quatre cents énigmes qu'il a publiées; un dindon à la broche y est décrit sous les couleurs les plus convenables à la passion de Jésus-Christ, le plus saint de tous les dogmes du christianisme; le voici tout entier :

Quien es el que fue nasiedo
Des vezes, y condenado
Innocente sin peccado,
Y por dineros vendido,
Respojaronle primero
Sus vestidos y colores,
Y estava come cordero
Levantado en el madero
Por nosotros pecadores?

« Quel est celui qui est né dans la basse-cour? Pauvre inno-
« cent, condamné à mort, vendu par les siens; destiné à mourir
« pour nous autres pécheurs? Quel est celui que ses ennemis ont
« dépouillé de ses habits, de ses honneurs, et suspendu à la croix,
« comme un brigand? »

« Le mot de cette énigme impie, écrite sous les yeux de l'inquisition, est un *dindon;* je jurerais que l'auteur, en la composant, ne s'est pas douté de son blasphème. Mais revenons au sort d'Agnès et d'Isidore, dont votre critique a interrompu le récit; j'ai prouvé que, sans choquer le goût du siècle, Isidore pouvait bien mêler à ses conférences quelques élans d'un amour moins pur et moins chaste.

« Bientôt les cœurs des deux amants s'entendirent : Isidore venait souvent rendre visite au chanoine; et, comme tous les oncles du monde, celui-ci ne se doutait pas de ce que la ville entière savait. Mais de grands obstacles s'opposaient à leur bonheur. Isidore était entré dans les ordres; Agnès était destinée à la vie religieuse. A force de considérer leur position respective, tous les deux résolurent de s'affranchir de ce qu'elle avait de pénible. Isidore, en ouvrant un traité de Boëce *de Consolatione,* qu'il remit entre les mains d'Agnès, marqué d'un onglet à la page huitième, l'avertit ainsi de se tenir prête le soir même, à huit heures : tel était le mode de communication dont les amants étaient convenus. En effet, l'oncle chantait vêpres, ou, selon l'his-

toire, sommeillait dans la stalle de chêne qui lui était réservé, quand la belle Agnès et Isidore, sortant de la petite maison du chanoine, se dirigèrent ensemble vers l'un des faubourgs de la ville. Là Isidore possédait une petite habitation champêtre, et c'était là qu'Agnès avait consenti à passer ses jours dans ces liens d'un demi-mariage, que les convenances ecclésiastiques toléraient.

« Figurez-vous l'étonnement du chanoine, en trouvant dans son bréviaire une lettre de sa fille, où elle lui déclarait que « saint Isidore lui ayant apparu la nuit, lui avait donné le conseil de se placer sous la protection spéciale du jeune chanoine « qui se trouvait sous son invocation; et, renonçant « aux joies du monde, de pratiquer, de concert avec « le saint homme, toutes les austérités de la vie « ascétique. » Le vieux chanoine porta de vaines plaintes au présidial d'Angers. Isidore avait des amis puissants; et le lévite, imitant en cela l'exemple de la plupart des docteurs de la ville, goûta sans scandale tout le bonheur que le ciel permet à la terre.

« Malheureusement il joignait à beaucoup d'ardeur et de passion, une égale inconstance. Le bruit de son aventure s'était répandu dans la ville, et les dames qui, au quinzième siècle, n'étaient ni moins faibles ni moins vaines que celles d'un temps plus rapproché, virent d'un œil favorable le séducteur

de la belle Angevine. Agnès s'aperçut du changement de celui qu'elle aimait. Son amour avait pris des forces dans la solitude, et son imagination dévote, mélancolique et véhémente, exagéra les torts du volage. Le vieil oncle, instruit du lieu où Isidore l'avait cachée, n'avait pas manqué d'entretenir, avec les domestiques des deux amants, des relations que sa richesse et sa haine contre le jeune chanoine rendaient fort dangereuses pour tous les deux.

« Les intrigues d'Isidore n'étaient point secrètes. Le vieux chanoine avait soin de les révéler à la belle Agnès, par une vieille servante, dont le bavardage, payé par l'oncle, entretenait chez elle toutes les fureurs de la jalousie. Le trouble, les larmes, régnèrent bientôt dans l'asile d'amour que le jeune ecclésiastique avait ouvert à la nièce du théologien. Un enfant, né au milieu de ces tourments domestiques, mourut peu de jours après sa naissance. Isidore, plus fatigué qu'affligé des orages que le caractère indomptable d'Agnès faisait naître autour de lui, chercha plus ardemment encore les plaisirs que lui offrait, dans la ville, sa réputation si bien acquise de chanoine à bonnes fortunes.

« Cependant le désespoir d'Agnès augmentait chaque jour. Une lettre anonyme, dictée par son oncle, lui fut remise par sa vieille confidente, et lui

apprit que le soir même Isidore devait se trouver dans la sacristie de *Saint-Maurice*, et sous prétexte d'offrir à une pénitente des secours spirituels, convenir de l'heure et du lieu où il pourrait se livrer à ce nouvel amour. Hélas! le fait n'était que trop vrai. Agnès se revêt de la mante à capuchon dont les femmes avaient déja adopté la mode; elle vole à Saint-Maurice, laisse tomber un voile sur sa figure, et attend l'heure fixée pour le rendez-vous. O douleur! c'est lui-même: une jeune femme le suit. Elle s'agenouille derrière un pilier, à l'entrée de la sacristie; elle entend distinctement ces paroles: *à neuf heures!* Certaine de son malheur, elle verse sur le marbre du temple des torrents de larmes, qui ne sont point des larmes de pénitence. La clarté mourante des cierges, la sainte horreur du lieu, les transports de son imagination bouleversée, le silence profond qui règne dans l'édifice, tout allume chez elle un délire terrible. Elle rentre, et saisissant un rasoir, instrument dont l'histoire ecclésiastique a déja conservé un souvenir semblable, elle attend le retour de son amant infidèle.

« A minuit, Isidore rentre: Agnès était couchée et paraissait dormir. Il se dépouille lui-même de ses vêtements, prend soin de ne pas éveiller celle sur le front de laquelle des gouttes d'une sueur ardente

trahissaient le délire qui l'embrasait. A peine le sommeil a-t-il fermé ses paupières, il s'éveille, baigné dans son sang. Agnès veut se frapper; mais les cris du chanoine avaient attiré du monde, et malgré la rage de la malheureuse Angevine et les soins prodigués à Isidore, elle conserva la vie, et il mourut peu d'heures après dans des tourments affreux.

« Le dernier acte de cette tragédie est aussi horrible que ce qui précède. Agnès fut brûlée vive sur la place, vis-à-vis l'ancienne académie d'équitation. La maison du chanoine fut rasée, et une colonne de vingt pieds de haut fut érigée sur l'emplacement du bûcher. Au sommet, se trouvait la statue d'Agnès, avec une bride de cheval à la main droite, un rouleau de papier dans la main gauche, et une boule sous le pied gauche. Les auteurs contemporains expliquent d'une manière assez bizarre cette allégorie mystérieuse. Le rouleau de papier fermé signifiait, disent-ils, l'impénétrable destinée qui nous attend; la boule, l'instabilité des choses humaines, et la bride, emblème plus moral et plus facile à comprendre, indiquait la nécessité de réprimer ses passions.

« Telle est, mon cher Ermite, l'origine de cette colonne que vous avez vue et qui, si elle n'est pas un monument de l'art très remarquable, est du

moins un des plus singuliers monuments historiques, l'un de ceux qui nous instruisent le mieux des habitudes réelles de nos ancêtres, de la barbarie de leur prétendue dévotion, et des crimes où entraîne le fanatisme, qui, en méconnaissant la nature, croit exalter l'homme et ne fait que le conduire à tous les égarements. »

N° CLXXXII. [4 NOVEMBRE 1826.]

LES MONUMENTS

ET LES SOUVENIRS.

> Cessez d'acheter des autres nations les alimens de votre luxe. Français, considérez ces mers qui, de trois côtés, baignent votre patrie: voyez vos riches provinces, voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux: la gloire, l'intérêt, la nécessité, tout vous excite à l'industrie.
>
> THOMAS, *Él. de Duguay-Trouin.*

Le lendemain matin, je me hâtai de commencer, accompagné de M. M***, ma promenade d'observation. J'admirai les flèches élégantes de la cathédrale dédiée à saint Maurice; elles s'élèvent au-dessus du portail avec une hardiesse svelte et gracieuse. Si le goût a beaucoup à reprendre dans les formes et dans les détails de cette architecture si faussement appelée gothique, on doit avouer que la témérité même de ses formes, la mystérieuse grandeur de ses voûtes, et l'imitation des feuillages antiques des forêts, se trouvent dans une harmonie secrète et

solennelle avec le caractère de la religion au culte de laquelle on l'a consacrée.

Mon guide me fit visiter l'ancien séminaire où se trouve la bibliothèque publique; espérons que les jeunes séminaristes en tireront quelque profit. Elle est composée d'un très petit nombre de livres. Je remarquai cependant quelques manuscrits précieux du roi René. La galerie de peinture, divisée en cinq salles, renferme plusieurs morceaux de très bons maîtres; un *Enlèvement des Sabines*, par Miéris, touché avec cette délicatesse et ce fini qui caractérisent ce peintre flamand: un *Alexandre visitant la famille de Darius*, par Lagrenée, l'un des peintres dont le talent a été séduit et corrompu par la facilité molle et le goût dépravé de l'école de Boucher, de son temps premier peintre du roi; enfin le beau tableau qui a commencé la réputation de M. Mauzaisse, l'*Arabe pleurant son coursier*. Cette collection, où l'on compte peu d'ouvrages faibles, a été fondée par l'ancien membre du directoire, M. *Lareveillère Lepaux*, qui, né dans la ville d'Angers, employa les loisirs de sa puissance à embellir sa cité natale. Ces nombreux ministres, qui depuis quinze années se sont légué le pouvoir, ont eu beaucoup trop à faire pour imiter un tel exemple, et les exigences du budjet ont dû l'emporter sur le culte des arts.

Sans m'arrêter long-temps dans le cabinet d'his-

toire naturelle, qui me parut inférieur à celui que possède le Mans, je passai dans le jardin botanique, dont l'aspect plaît à l'œil et dont le dessin est élégant et pittoresque. Une fontaine, placée au centre, sert aux irrigations, et de beaux arbres l'ombragent. M. de Tussac, colon de Saint-Domingue, directeur de cet établissement, nous dirigea dans notre promenade; son mérite semble égaler l'affabilité de ses manières. Il nous montra plusieurs végétaux exotiques, qu'il est parvenu à acclimater à force de soins. Nous le quittâmes, sans que lui-même nous eût parlé le premier de la *Flore des Antilles*, ouvrage dont il est l'auteur, que les botanistes admirent, et dont la réputation scientifique était parvenue jusqu'à mon ermitage.

M. M*** me montra successivement la façade de cinq différents hospices: c'est une manière de témoigner sa piété, c'est un acte de charité, aussi valable peut-être que la fondation de cinq abbayes. Les travaux utiles absorbent tous les soins et tout le temps des Angevins; ils oublient les moines, mais on ne peut songer à tout.

L'académie d'équitation d'Angers attirait autrefois, de tous les pays de l'Europe, les amateurs et les adeptes de l'art hippiatrique; le bâtiment seul subsiste aujourd'hui. Un vieil édifice, entouré de dix-huit grosses tours et de l'aspect le plus misérable, frappa ma curiosité: j'appris avec quelque étonne-

ment que les fameux comtes d'Anjou avaient habité ce triste manoir, dont on a fait la prison publique et le dangereux dépôt des poudres. Si les princes étaient si mal logés, dans quelles huttes sauvages devaient croupir la misère et l'abjection des vilains!

Après avoir traversé de nouveau les trois allées d'ormes du *Mail*, le *Bout du Monde*, d'où la perspective est magnifique, et la *Tuerie*, promenade du quartier de la Doutre, nous terminâmes par la visite que nous devions à ce bel établissement qui sert de succursale à l'école de Châlons-sur-Marne, l'école des arts et métiers. Elle occupe l'ancienne abbaye du Rencert: quel scandale! Angers, qui possédait à lui seul cinquante églises, seize paroisses, huit chapitres, cinq abbayes, quinze couvents, et deux commanderies de Malte, est veuf aujourd'hui de toutes ces gloires! Je plaignis, avec mon guide, la triste destinée de cette ville, déshéritée de tant d'appuis spirituels, et ne se confiant plus aux prières des moines, mais à l'industrie, au travail, au patriotisme de ses habitants.

« Je ne sais toutefois, reprit M. M*** en riant, si « les Angevins croient mériter la commisération « que nous voulons bien leur accorder. Ils sont « gens à s'estimer plus heureux sous le règne des « arts, de l'équité, et même de nos élections pré- « fectorales, que sous celui des comtes qui rava- « geaient leurs territoires, et des bons abbés qui

« *les taillaient* : s'ils regrettent jamais ce bon temps,
« j'irai le dire à Rome. L'amour du pays, celui de
« la science et de l'industrie sont depuis long-temps
« indigènes dans cette ville, qui a repoussé avec une
« fermeté rare les troupes vendéennes contre les-
« quelles la retraite précipitée des troupes de la
« république la força de lutter seule. Les hommes
« éclairés et célèbres n'ont jamais manqué à cette
« cité. Elle est fière d'avoir produit *Jean Bodin*, le
« défenseur zélé des droits nationaux, celui qui,
« dans les états-généraux de 1576, déploya autant
« de courage que d'éloquence. Cet homme rare,
« qui avait deviné sous quelques points importants
« le système représentatif moderne, et dont le traité
« de *la république* a ouvert la carrière si glorieuse-
« ment parcourue par Montesquieu, a payé tribut
« à son siècle. C'est un ange plutôt qu'un écrivain,
« dit Gabriel Naudé, et il ne se montre un homme
« que dans son ouvrage sur la sorcellerie. *La démo-*
« *nomanie* de Jean Bodin est en effet l'un des plus
« étranges monuments de la crédulité d'un grand
« esprit; on ne peut la comparer qu'aux rêveries
« de Cardon, qui voyait le diable en se mettant à la
« fenêtre. Comment tant de raison et de folie peu-
« vent-elles se réunir dans le cerveau d'un seul
« homme, et s'accoupler par la queue! » comme
dit Montaigne.

L'infatigable M. M*** me cita encore le chance-

lier de France *Poyet*, qui subit, en 1548, un jugement honteux; la famille des *Agrault*, composée du père, savant jurisconsulte, de son fils, qui suivit la même route que lui, et de ses filles, qui rimèrent d'assez mauvais vers; le théologien *Babin*, la marquise *de Boufflers*, *Bernard de Mervège*, écrivain, voyageur, et secrétaire de la chambre de Henri IV; le fameux *Bernier*, homme de sens, homme instruit, qui parcourut toute l'Asie, et dont les observations ont encore de la valeur; un autre *Bernier*, curé de Saint-Laud, qui fut l'ame du conseil des Vendéens, opéra en grande partie la pacification de la Vendée, obtint l'évêché d'Orléans, et mourut, en 1805, sans avoir reçu le chapeau de cardinal, but unique de ses efforts; le graveur *Boivin*; *Bonnaire*, fondateur de la manufacture royale des toiles à voiles pour la marine, le plus grand établissement industriel que possède la ville d'Angers; M. *Joubert Bonnaire*, son gendre, qui a considérablement accru l'état florissant de cette manufacture; *Bouju*, philosophe, poète, jurisconsulte, sans que personne aujourd'hui s'en doute; les frères *Delaunay*, l'un membre de l'assemblée législative et de la convention; l'autre, membre de la convention, du conseil des cinq cents, de la cour de cassation, et mort en 1814, président de la cour royale d'Angers; *Gallais*, écrivain politique, publiciste, et érudit; *Legouz de La Boulaye*, voyageur, mort à Ispahan, où le schah

lui a fait élever un tombeau; *Le Loyer*, homme savant et crédule, qui, comme Bodin, avait foi aux sorciers; *Merler de La Boulaye*, botaniste savant; *Moreau*, qui mit en musique les chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*; *Joachim de Rouault*, qui aida Charles VIII à chasser les Anglais de la Guienne; *Gilles Ménage*, modèle des pédants, homme instruit de tout ce qu'il est inutile de savoir, auteur de la chanson de M. de La Palisse, et de petits vers grecs, espagnols, et italiens, sans génie, sans grace, et immortalisé par la terrible vengeance de Molière, dont il s'était déclaré l'ennemi, et qui le représenta sous les traits de Vadius; le comédien *Montfleury*; enfin *Volney*, l'une des célébrités les plus méritées des derniers temps, esprit fort, juste, et sagace, doué d'un talent de style original et vigoureux, observateur exact des mœurs de l'Orient et l'un des plus respectables objets de la haine de ceux qui voudraient mettre l'intelligence humaine en interdit.

N° CLXXXIII. [11 NOVEMBRE 1826.]

SAUMUR.

La gentille, bien assise, et bien aérée ville de Saumur.
CHRONIQUES.

Un auteur oriental compare les érudits à ces hommes qui vont, dit-il, recueillir du phosphore parmi les ossements et dans la poudre des tombeaux. L'érudition, jadis trop cultivée, aujourd'hui trop négligée, jette en effet de la lumière sur l'histoire. La forme sous laquelle on la présente rebute; les pédants l'ont décréditée: au milieu d'un fatras de faits sans ordre, vous cherchez inutilement le point réel de la question. C'est un magasin où tout est confus, et où vous êtes obligés, pour découvrir l'objet qui vous y attire, d'entreprendre un travail long et fatigant. La lecture d'un bouquin savant est pour moi l'occupation du monde la plus fatigante, et la conversation d'un homme d'esprit qui a de l'érudition me semble une des plus vives jouissances qu'une intelligence éclairée et juste puisse rechercher.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que dans ma longue pérégrination à travers le plus varié, le plus généralement beau, le plus diversement fertile des pays de l'Europe, j'aie eu soin de m'adresser aux plus exacts de tous les guides historiques que m'offrait chaque province : je cherchais à élever à mon usage un certain nombre de fanaux dont la lumière pût me guider d'une région à l'autre. Je savais que M. Bodin, auteur des *Recherches historiques* sur l'Anjou, peut-être le meilleur ouvrage dans son genre, demeurait près de Saumur, et j'avais eu soin de me diriger vers cette ville de second ordre, où les lumières de l'un des hommes les plus distingués de son temps devaient m'instruire et m'amuser.

M. M***, qui était aussi lié d'amitié avec M. Bodin, consentit à m'accompagner jusqu'à Saumur, quoique ses affaires ne l'appelassent point dans cette ville. Nous résolûmes de faire à pied une partie de la route; cette méthode est plus longue; mais les jouissances du voyageur sont plus variées et plus vives. Le ciel et la terre semblaient rivaliser d'éclat, de luxe, et de richesse. Il faudrait la magie de style qui appartient aux grands poëtes, pour reproduire dans tout son prestige le spectacle de ces coteaux couverts de vignes et de bois, au milieu desquels se montrent de jolis villages et des châteaux construits avec élégance; de ce mélange per-

pétuel de verdure et d'édifices pittoresques, et de ce beau fleuve, qui, au milieu de tant de merveilles, déroule, en les répétant dans son sein, la nappe tranquille de ses eaux. Plus d'une fois j'aurai lieu de vanter les sites de la fertile Touraine; quiconque aura parcouru seulement cette province avouera que mes éloges n'ont rien qui approche seulement de la vérité, tant la nature s'y montre à-la-fois bienfaisante et aimable; je ne pourrais la comparer qu'à ces belles vierges de Raphaël, brillantes de tout l'éclat naïf de la première jeunesse, et intéressantes comme mères: symboles à-la-fois de la beauté idéale, de la pureté virginale, et de la fécondité créatrice.

Nous cheminions sous un ciel admirablement pur; M. M*** s'arrêta devant un monument de la tendresse paternelle, moins connu que le célèbre tombeau de Julia Alpinula en Suisse, et digne cependant de fixer les regards du voyageur. La tour de Rosseau, édifice de forme octogone, est couronnée par une balustrade: c'est de là qu'un père, qui venait de marier sa fille unique, allait chaque jour regarder le village des environs où elle s'était établie, sentiment délicat et exalté qui me fit considérer ce monument (le seul peut-être qui ait jamais été consacré à une telle destination) avec un attendrissement que mon compagnon de route partageait.

Nous traversons le bourg des Rosiers, beaucoup moins anacréontique que le nom qu'il porte, et nous apercevons sur la rive gauche de la Loire celui des Tuffeaux, qui a dû au voisinage d'un camp romain fort bien conservé les fréquentes visites des antiquaires. Au bourg du Toureil, où nous passâmes la Loire, nous nous assîmes sur les débris épars de la *tour de Galles* (*turris Gallorum*), selon les érudits. Fatigué de cette longue course pédestre, dont la beauté de la route avait rendu la longueur moins sensible, je rencontrai enfin, à Sainte-Radegonde, M. Bodin, qui venait à notre rencontre.

« Graces vous soient rendues, lui dis-je : c'est donc sous votre conduite que je porterai mes premiers pas dans la *gentille, bien assise, et bien aérée* ville de Saumur? Vous voyez que je connais un peu mes chroniques; mais ne me regardez toutefois que comme un écolier bien humble et qui vient consulter son maître. — Je vous ferai, mon cher Ermite, grace de plus d'un détail, ou, comme dit Gresset, de plus d'une laitue; je ne vous compterai pas les chapiteaux ou les arcades de nos églises; j'espère que vous vous reposerez quelque temps dans nos murs, et je me garderai bien de vous effrayer, par la vertu répulsive de cette érudition qui se croit instructive parcequ'elle est fatigante. — Vous savez que je dois profiter du temps; il me talonne;

j'ai encore une longue route à faire, et Saumur, dont je viens sur-tout visiter l'historien, ne peut m'arrêter que très peu de temps. »

Cependant notre caravane entra dans la ville; M. Bodin nous fit visiter le faubourg de Fenet, au-dessus duquel se trouve un rocher escarpé où nous aperçûmes des portes et des fenêtres, pour les fous de la Providence, creusées dans cet escarpement. J'appris que l'aspect et l'élévation de cette roche, semblable en effet à un mur composé de pierres inégales et percé irrégulièrement, avaient fourni aux antiquaires une étymologie assez vraisemblable et plus conforme à la raison que presque toutes les rêveries de ces messieurs. *Saumur*, d'après les étymologistes, vient de *murus*, mur; il porta même ce nom dans le quatrième siècle.

Rentrés dans la ville, M. Bodin nous montra une auberge assez misérable, en nous disant: « C'est ici le berceau de Saumur: l'écurie de cette vieille auberge fut jadis une église consacrée à saint Jean par *Pépin-le-Bref*, et le presbytère, qui sert maintenant d'hôtellerie, fut le premier noyau de la cité. Je vous permets, malgré mon titre d'antiquaire, de n'accorder qu'un regard passager à ces pierres, dont aucun souvenir mémorable ne consacre d'ailleurs la fondation. J'aime mieux vous faire remarquer la caserne, l'un des plus beaux quartiers de cavalerie qu'il y ait en France, et à

proprement parler le seul établissement important qu'il y ait à Saumur; il est occupé depuis une dizaine d'années par l'école de cavalerie. On y construit maintenant encore d'immenses écuries et des manéges couverts autour d'une plaine très-propre aux grandes manœuvres : c'est une espèce de Champ-de-Mars.

Quel est ce bâtiment si vaste? — *Panem et circenses.* C'est la halle et la salle de spectacle réunies dans le même édifice. Ne trouvez pas ce mélange disparate : chez nous, comme sous la décadence de Rome, rien de plus naturel et de plus intime que cette alliance. Mais traversons, si vous n'êtes pas trop fatigué, ce beau pont jeté sur la Loire : il a huit cent soixante-deux pieds de long sur soixante de large ; ses douze arches magnifiques résistent à toute la violence du fleuve. Les plans arrêtés par le gouvernement ont décidé que les autres ponts qui précèdent celui-ci seraient remplacés par un seul, et que ces îles riantes n'en formeraient plus qu'une seule. Suivez-moi, nous trouverons un bateau qui nous conduira jusqu'à la résidence qu'un de mes amis occupe dans le voisinage de la plus belle de ces îles, l'île *Poneau.* »

Dès que nous eûmes mis pied à terre sur le rivage de cette île, je dis à M. Bodin : « Est-ce dans les jardins d'Armide que vous m'avez conduit? — Non; l'île Poneau ne peut se vanter d'aucun souve-

air romantique; mais ses sites frais, ses pelouses verdoyantes, les sentiers tortueux qui serpentent entre ces grands arbres, valent, je crois, les arbustes et les fleurs magiques dont Armide parsemait ses retraites. »

Accueilli avec une extrême bienveillance par l'ami de M. Bodin, chez lequel M. M***, mon premier guide, fut obligé de me laisser, je m'abandonnai quelques jours aux délices de ce séjour enchanteur, que le hasard de la renommée n'a point rendu célèbre, et que l'on devrait placer sur la même ligne que l'île Saint-Pierre et les fameuses îles Borromées, si la gloire des lieux comme celle des hommes et des livres n'avait ses caprices et ses injustices.

Je profitai de ce temps de repos pour causer à loisir avec l'aimable et savant M. Bodin sur l'histoire de Saumur. Le grand nombre d'anecdotes intéressantes, de traits curieux qu'il a extraits des chroniques anciennes, et que j'écoutai avec la plus vive attention, ne me laisse ici que l'embarras du choix. La rapidité de ces notes ne me permet que de consacrer quelques pages aux plus curieux de ces souvenirs locaux, que la plupart des historiens négligent, et qui constituent la véritable histoire.

N° CLXXXIV. [18 NOVEMBRE 1826.]

CAUSERIES DE L'ILE PONEAU.

Mornay, son confident, mais jamais son flatteur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son église et la France,
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome et de Rome estimé.

VOLTAIRE.

La première tradition dont les chroniques saumuroises fassent mention donne l'histoire, un peu longuement racontée, des voyages, de l'enlèvement, du vol, et de la translation des os de saint Florent. Ce grand saint, qui avait tué un dragon énorme, mourut à cent vingt-trois ans, et monta au ciel. Le vainqueur du dragon, homme merveilleux pendant sa vie, fit encore des miracles après sa mort : les fidèles bâtirent un monastère dans la solitude de Montglonne, où il avait expiré ; et quand les Normands vinrent ravager la contrée, les pères de ce couvent, plus pieux que braves, se sauvèrent à Tournus, en Bourgogne, en emportant le corps précieux du saint.

La cession de la Normandie au capitaine Rollon permit enfin à la France de respirer, et les moines de Montglonne retournèrent habiter leur ancienne demeure; mais les gens de Tournus ne voulurent pas leur permettre d'emporter la relique de saint Florent, et ils partirent sans le bienheureux cadavre. On avait brûlé leur monastère; à leur retour, ils furent rendus à la vie laïque.

Si les bons moines eussent du moins, pour exciter la piété du peuple et l'engager à reconstruire leur couvent, conservé et rapporté les reliques du grand saint! ils auraient pu faire agir les ressorts ordinaires, faire parler le ciel, stimuler par le triste spectacle d'une relique sans asile la commisération et la générosité des fidèles; mais les Tournusiens, en gardant le vénérable saint Florent, les avaient privés de toute ressource. Chaque moine de Montglonne fut obligé d'aller vivre dans sa famille, au milieu des soins du ménage, avec son père ou ses sœurs. Le couvent paraissait à jamais détruit : un novice, plus patient que Sinon et plus adroit qu'Ulysse, reconquit à la fin la précieuse châsse, et fit relever le monastère; or, écoutez par quels moyens ce nouveau Godefroy vint seul à bout de son entreprise.

Absalon, petit moine, âgé de dix-huit ans, part de Saumur, déguisé en pauvre, et arrive à Tournus à pied. Il contrefait le boiteux, édifie la ville par

sa dévotion et s'introduit dans le couvent de Saint-Philibert, où son assiduité pieuse et son aspect d'humilité profonde gagnèrent le cœur des pères. Il y fait profession, y passe vingt-cinq années, et finit par y être nommé sacristain : c'était là le seul but de ses efforts. Mais un obstacle nouveau se présentait. Comment, parmi les reliques de toute espèce que renfermait le saint des saints, reconnaître les débris de celui que recherchait Absalon? par le soin même avec lequel on avait enveloppé dans une triple châsse le larcin pieux que l'on avait commis. Un mois environ s'écoule après cette découverte; les moines de Saint-Philibert célébraient à table une fête solennelle: Absalon quitte le réfectoire, où l'ivresse et la gaîeté régnaient; il s'empare de la relique, l'entoure d'une peau de cerf, part en courant, et ne s'arrête que pour déposer entre les mains des magistrats de Saumur le trésor dont il s'est rendu maître. Aussitôt le monastère de Monglonne est relevé, les vieux moines en prennent possession, et Absalon voit sa longue ruse et ses vingt-cinq années de patience couronnées d'un plein succès.

A cette narration ajoutez le récit de tous les fléaux que la guerre et la tyrannie peuvent verser sur les hommes, vous connaîtrez les annales primitives de Saumur, qui fit partie tantôt d'un royaume, tantôt d'un autre, et qui changea de maîtres sans

changer de sort. Prise par le comte d'Anjou, Foulques Nera, cette ville fut reprise et incendiée en 1067 par le comte de Poitiers. Philippe-Auguste la réunit au domaine de la couronne après la condamnation de Jean-sans-Terre. Guillaume Desroches, qui avait passé des bannières du monarque breton sous celles du roi de France, reçut l'investiture de Saumur et d'Angers, que saint Louis donna bientôt après à Charles son frère. Duguesclin choisit Saumur pour quartier-général, quand, à son retour d'Espagne, il entreprit de chasser l'Anglais de la France; et Charles VII vint y tenir sa cour en 1424 et 1425.

Saumur embrassa le protestantisme; le sang coula sur les échafauds et sur les champs de bataille pour savoir si Dieu était dans l'hostie, *sub*, *in*, ou *cum*: il fallait laisser les docteurs en décider à coups de plume. La Saint-Barthélemi sonna: le comte de Montsoreau, commandant à Saumur pour le roi, commença le massacre de sa propre main en égorgeant son lieutenant-général: le lendemain la ville fut un désert peuplé de cadavres. En 1576, le roi de Navarre, qu'on avait enchaîné au catholicisme, vient l'abjurer dans la ville de Saumur. Les malheureux citoyens ne respirèrent qu'en 1589, époque où le lâche Henri III accorda cette place de sûreté à notre Henri IV, qui marchait à grands pas vers le

trône. Duplessis-Mornay, auquel le Béarnais donna le gouvernement de Saumur, fut le bienfaiteur de la ville : elle lui devait une statue, et ne lui a pas encore consacré un souvenir.

La vie de Duplessis-Mornay a le caractère simple, vigoureux et grand des vies de Plutarque. Il était savant, brave, éclairé : il fut l'ami de Henri IV. Né en 1594, d'une famille illustre, ses oncles le destinaient aux dignités ecclésiastiques; mais sa mère, protestante, l'élevait en secret dans les doctrines de Calvin; et préparait la gloire de ce *pape des huguenots*. Jeune encore, il parcourut le nord de l'Europe, où les nouvelles croyances s'étaient répandues, la Suisse, le Palatinat, l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, cherchant et recueillant des lumières, et s'instruisant à-la-fois de la science des livres et de celle des hommes. Il revint par Venise et Rome, échappa aux poursuites de l'inquisition, qui le signalait comme entaché d'hérésie, et passa en Hollande, où le prince Guillaume de Nassau l'accueillit avec honneur. Ses écrits avaient déja servi utilement la cause du calvinisme, lorsqu'il se présenta à la cour d'Élisabeth, où il fut reçu avec la faveur la plus distinguée.

Il revient en France en 1552; devine, au milieu des fêtes de la cour et des perfides caresses de Catherine de Médicis, les fureurs prochaines de la Saint-

Barthélemi, avertit Coligny du danger, le voit se perdre par sa confiance, et n'échappe lui-même que par un miracle au sort de ses co-religionnaires. Il se réfugie à Londres, et ne rentre dans sa patrie qu'en cédant aux sollicitations du brave Laumé. Un seul prince était digne de lui commander; c'était le roi de Navarre. Après avoir servi quelque temps le duc d'Alençon, il passa au service du Béarnais; et l'attachement qui les réunit depuis cette époque brava les années, les hasards de la fortune, et les orages des cours. Il combattit pour le bon roi avec sa plume dans ses ouvrages politiques et dogmatiques, avec son épée sur le champ de bataille. Il lui voua son éloquence, sa bravoure, son talent, sa vie, et ses conseils.

C'est à ce grand homme que Saumur a dû sa naissante prospérité. Il l'entoura de fortifications, y fit fleurir l'industrie, y fonda une université célèbre dès son origine. La tolérance et l'équité appelèrent une nombreuse population dans son enceinte; ce fut l'asile des sciences et de la paix. Les protestants y affluèrent. De savants professeurs, Greig, Trocorèges, l'Écossais Duncan, Dailly, Cameron, Amirault, Laplace, Tanneguy Lefèvre, père de madame Dacier, y professèrent avec éclat. Duplessis-Mornay se plaçait, par l'étendue et la vigueur de son esprit, à la tête de ces savants, tandis que sa

justice et sa bonne foi le distinguaient parmi ceux qui ont gouverné les hommes.

La vieillesse de Mornay, empoisonnée par la perte de son fils unique et par l'assassinat de Henri IV, reçut en outre de Louis XIII un affront cruel auquel ce grand homme ne survécut pas long-temps. Ce roi faible, dépossédant Mornay de son gouvernement par une perfidie indigne, vint s'emparer de la citadelle, sous le prétexte d'y loger. Mornay mourut deux ans après. Il unissait la vertu de Socrate, la force d'ame de Caton, la piété de Fénélon, et la bravoure de Bayard.

Le gouverneur calviniste avait fait prospérer Saumur, qui comptait trente mille citoyens. Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et la ville fut frappée comme de la foudre. Commerce, population, académie, en un jour elle perdit tout; elle commence pourtant à se relever de sa langueur; mais à peine aujourd'hui même la totalité de ses habitants s'élève-t-elle à douze mille ames.

Une foule de particularités intéressantes que je suis forcé d'omettre se mêlaient au récit de M. Bodin: cette causerie solitaire sur les temps passés, causerie dont nous jouissions dans les plus beaux lieux du monde, avait beaucoup de charme pour moi. Cependant je trouvais, entre ces souvenirs de désolation et cette nature parée de sa fraîcheur et

riante dans son luxe, un contraste pénible. Ainsi l'une des contrées que les bienfaits du sol, la beauté du ciel, la douceur du climat devaient rendre la plus paisible, n'a cessé d'être dévastée par la guerre, le fanatisme, et l'avarice : la Providence a eu beau faire pour les hommes, les crimes des puissants causeront toujours le malheur des sujets.

« Il est trop vrai, me répondait mon ami, à qui je communiquais ces observations mélancoliques. Tandis que les moissons germent et que le fleuve roule avec ses eaux la fertilité au sein de nos plaines, les erreurs de l'esprit humain, l'orgueil des dogmes, la cruauté de la puissance, répandent sur la terre la mieux partagée du ciel un torrent de maux que des siècles ne répareront pas. Saccagée par Foulques en 1026, incendiée en 1068, ensanglantée en 1572 par les poignards de la Saint-Barthélemi, submergée en 1631, réduite, en 1632, à toutes les horreurs de la famine par l'imprévoyance de l'administration ; foudroyée en 1632, pendant les guerres de la Fronde, par l'artillerie de la citadelle ; anéantie dans son commerce, dans ses richesses, dans ses ressources, par la révocation de l'édit de Nantes, notre ville a pu résister à tous les fléaux qui précédèrent ce dernier acte de Michel Letellier et de son royal pénitent ; c'est ce dernier malheur qu'elle ne pourra jamais réparer peut-

être; c'est de là qu'elle ne se relèvera jamais.

« La guerre de la Vendée fut pour Saumur une nouvelle calamité. Les troupes de la république essayèrent de la défendre contre les Vendéens déja vainqueurs. En vain le général Menou, mal secondé par une armée indisciplinée, fit quelques dispositions à cet effet; le 19 juillet 1793, à quatre heures du soir, l'armée royale, dirigée par les généraux de Lescure, de Larochejaquelein, Demagny, de Marigny, attaquèrent Saumur. On se battait sous ses murailles, lorsque Henri de Larochejaquelein, dont le nom était déja redoutable, ose pénétrer dans la ville accompagné de quatre des siens. Sa vue répand la terreur : les soldats se débandent, et croient trouver leur salut dans la fuite. Saumur est pris, la garnison du château capitule. Cependant le général Coutard propose une manœuvre hardie qui peut rendre la victoire à la république : on fait avancer cent soldats de la légion germanique : « *Où faut-il aller?* — A la mort : le salut de la patrie « l'exige. » Weisen obéit; son attaque ébranle le corps ennemi; mais les troupes de Coutard fuient, et Saumur reste aux royalistes. »

Plusieurs jours s'étaient passés comme un seul jour, et cette résidence, fort longue pour un homme qui a tant de choses à voir, m'empêcha d'aller visiter le château de Brissac et la célèbre abbaye de

Fontevrault. Je n'avais plus qu'une soirée à passer dans Saumur, et je voulus l'employer, non pas à me faire présenter dans un des salons du lieu, où la société est, dit-on, fort aimable, mais à donner un dernier coup d'œil aux monuments de la ville.

N° CLXXXV. [25 NOVEMBRE 1826.]

DERNIER COUP D'ŒIL,

OU

LES MONUMENTS ET LES HOMMES.

... A's deposed and B with pomp restored.

POPE.

Femme érudite, dont l'occupation était de faire la guerre aux syllabes, et de détrôner la lettre A pour mettre la lettre B à sa place.

Je rentrai dans *Saumur* escorté de mon guide, qui savait que tous mes moments étaient comptés, et qui se hâta de me conduire, à travers une promenade très agréable qui précède un quai magnifique, jusqu'à l'église de *Notre-Dame-des-Ardilliers*. Elle est couronnée par un dôme de soixante-deux pieds de diamètre. On lit au-dessous des vitraux, dans la frise de l'entablement, une inscription latine dont voici le sens : *Louis XIV a détruit l'hérésie dans tout son royaume, et en a poursuivi les sectateurs par mer et par terre.*

Ce triste témoignage d'un crime, d'une faute, et d'une sottise, avait disparu pendant la révolution. Je m'étonnai d'apprendre qu'on l'avait rétabli depuis 1814. « Autrefois, m'a dit M. *Bodin*, la chapelle de la Vierge abondait en *ex voto*, représentant des cœurs, des couronnes, des nacelles, des croix, figurés en or, en argent, et en ivoire. Elle n'a gardé de tous ces trésors qu'un seul, dont la conservation est sans doute bien peu importante pour les marguilliers du lieu, puisqu'ils ne songent pas à opposer un remède aux causes qui le détériorent. C'est un des meilleurs tableaux de *Philippe de Champagne*, et presque ignoré. Le voilà devant vous; il représente *Siméon tenant le Sauveur dans ses bras.* » J'admirai l'ordonnance, le beau coloris, le dessin vigoureux du grand maître, et je plaignis la destinée des œuvres du génie que l'ignorance ou la négligence peuvent livrer au néant. Des moines imbéciles ont coupé le tiers de *la Cène de Léonard de Vinci* pour que ce tableau pût entrer plus commodément dans leur réfectoire; si l'on ne sauve le chef-d'œuvre dont je parle de l'humidité qui le dévore, il sera bientôt détruit.

Deux édifices d'une construction bien différente s'élèvent en face l'un de l'autre; l'un, l'hôtel-de-ville, rappelle, par ses formes gothiques et contournées, l'architecture en usage du temps de la chevalerie; l'autre, bâti avec une élégance toute moderne, est

consacré à des bains publics. M. Bodin, tout en m'entretenant de quelques personnages célèbres que Saumur a vus naître, me conduisit au château, du haut des remparts duquel on jouit d'une vue immense et admirable; au *Dolmen* de Bayeux, vieux monument druidique; à l'abbaye de *Florent*, qui naguère était un chef-lieu de sénatorerie, et à l'église de *Nantilly*, construite au sixième siècle, monument précieux de l'architecture d'un temps si reculé.

L'heure du départ était venue; et je ne quittai pas sans regret un guide aussi aimable qu'instruit. Je renverserai l'ordre des temps, et je le placerai à la tête de la courte biographie que je dois aux hommes illustres de Saumur. Issu de la famille du célèbre auteur de la république dont j'ai eu déjà occasion de parler, il a exercé pendant vingt ans avec honneur plusieurs emplois de l'administration française. En 1815, il était receveur particulier de Saumur, et les services qu'il a rendus à son pays, en exposant sa fortune pour faciliter le licenciement de l'armée de la Loire, lui ont assuré la reconnaissance de ses concitoyens. Ses *Recherches sur Saumur*, et celles sur *Angers* et le *Bas-Anjou*, sont des modèles d'érudition utile et de science historique. Le département de Maine-et-Loire a nommé, en 1820, M. Bodin membre de la chambre des députés; c'était acquitter une partie de sa dette.

M. *Félix Bodin*, fils du précédent, esprit lumineux, écrivain élégant, et bon citoyen, mérite d'être classé, malgré sa jeunesse, parmi les hommes dont cette contrée doit s'honorer.

Madame *Dacier*, Anne *Lefèvre*, fameuse par une autre espèce d'érudition, est née à Saumur en 1631, dans une maison située rue de Paradis, nº 1, et que M. Bodin m'a montrée. On connaît son admiration fanatique pour les anciens, et sa guerre contre *La Mothe*, et ses plaidoyers pour Homère. Fille d'un savant, sœur d'un savant, mariée à un savant, elle n'avait que les défauts dont le pédantisme est entaché. Les mouvements violents de sa passion scientifique lui firent insulter à plus d'une réputation célèbre; et l'on sait jusqu'où alla sa véhémence contre le père *Hardouin*, homme assez bizarre en effet, qui prétendait que Virgile était un moine du neuvième siècle. A ces grands talents, mêlés de petits ridicules, elle mêlait une parfaite égalité d'âme et de caractère. Elle mourut le 17 mars 1720.

Je n'oublierai pas *Aristide du Petit-Thouars*, qui est né au château de Bouuibois en 1728. Témoin des combats d'Ouessant et de la Grenade, il se distingua par son habileté et son courage. Il forma en 1792 le projet magnanime d'aller à la recherche de *Lapeyrouse*. La souscription qu'il ouvrit à cet effet ne lui suffit pas; il vendit le domaine de son frère et le sien pour compléter la somme dont il avait

besoin. Trahi au Brésil, au moment où il voulait arracher à la mort quarante Portugais, il fut envoyé prisonnier à Lisbonne, et le bâtiment que sa générosité avait équipé fut brûlé sur la côte. A son retour il remboursa de ses deniers les avances qu'on lui avait faites. Il commandait, à la fatale bataille d'Aboukir, le vaisseau *le Tonnant;* frappé par un boulet, il fait étancher son sang, commande tant que ses forces soutiennent l'énergie de son ame, et expire en criant : *Équipage du Tonnant, ne vous rendez pas!* Quelle vie et quelle mort! Son frère, *Aubert du Petit-Thouars*, est un de nos savants distingués.

N° CLXXXVI. [2 DÉCEMBRE 1826.]

DE SAUMUR A TOURS.

> Ne perdons point le temps; c'est l'étoffe dont la vie est faite.
>
> BENJAMIN FRANKLIN.

Une bonne chaise de poste m'entraîna d'une course rapide loin de M. Bodin et de Saumur. Sur la belle levée de Tours que je parcourus tout entière; cette manière de voyager est sans doute la plus dangereuse. La route, exhaussée entre le fleuve et des précipices, forme un long quai fort étroit qui n'est point bordé de parapets. Mais, en revanche, on ne perd pas, de Saumur à Tours, un seul des points de vue qu'offrent les rives de ce monarque des fleuves de France. Soit pour me distraire sur l'espèce de risque que je courais, ou par suite de cette habitude de ne perdre aucune des parcelles de mon temps, je me mis à lire ma correspondance, pendant qu'un postillon, aux jambes avinées, moins raisonnable que ses bêtes, échappait, grace à leur instinct, à sa propre mal-

adressé, qui le menaçait sans cesse de le précipiter avec elles et moi, ou sur les buissons et les chaumières qui se trouvaient à gauche à quarante pieds de profondeur, ou dans les eaux du fleuve qui coulait majestueusement à notre droite.

Je regrette de ne pouvoir transcrire dans son intégrité la lettre d'un habitant de Mamers; on jugera, par les fragments que j'insère ici, du ton spirituel qui caractérise cette épître, et de la sévère impartialité de son auteur.

Je passe rapidement sur un début plein de grâce et de politesse, sur l'histoire de Mamers, qui malheureusement se trouve un peu perdue dans l'histoire de la France, sur une chronologie des préfets de la Sarthe, puissances éteintes dont je craindrais de troubler les cendres; je prends l'histoire de Mamers en 1789.

« Mamers salue avec joie ce réveil de la France; cette aurore d'un état moins barbare que la confusion d'intérêts et de droits qui régissaient l'Europe depuis si long-temps. Nulle part on ne courut aux armes avec plus d'ardeur pour défendre sur les frontières le sol antique et la nouvelle patrie. Nulle part aussi les excès de la démocratie déchaînée, les violences de 1793 ne se firent moins sentir. Les chouans parurent, toute la population se leva comme un seul homme, et sa fière attitude éloigna ces brigands, qui se disaient amis du roi, et qui

n'aimaient que le désordre. Dès-lors Mamers fut paisible; mais les guerres étrangères de Bonaparte décimèrent ses habitants. En 1814, le mode de conscription fut supprimé, et les Mamertins virent avec plaisir le retour d'une dynastie qui leur rendait la paix et leur promettait la liberté.

« Cependant 1815 vint jeter le désordre parmi ces citoyens jusque-là si paisibles et si unis; les légions allemandes vinrent camper et loger chez eux: les parents les plus proches devinrent ennemis; on s'accablait de reproches, d'injures, et d'accusations mutuelles.

« L'ordonnance du 5 septembre 1816 rendit au parti constitutionnel toute son énergie. Des élections exprimèrent fidèlement le vœu de la majorité. Mais une loi nouvelle ayant renversé la première et tout accordé à l'aristocratie, celle-ci, représentée à Mamers par une famille puissante, ne tarda pas à tout envahir. Électeurs, administrateurs sont également sous sa main. Il serait difficile de peindre l'imprudence et la violence de certaines mesures; la France, d'ailleurs, ne l'ignore point, et ce tableau serait aussi déplacé que pénible. »

« Si j'étais plus malin, je pourrais vous dire que la famille directrice avait acheté, par un long apprentissage, le droit de servir la puissance et de commander à la roture. Son encens avait fumé sur les autels de Bonaparte; et quand la visite de Napoléon

nous fut promise, la fille de notre maire avait déja appris par cœur un compliment de bienvenue dont elle a pu faire usage dans une autre circonstance.

« Mamers s'est embellie depuis une dizaine d'années. Des contributions assez fortes, subies par les propriétaires, ont servi à la construction de plusieurs établissements utiles qui nous manquaient. On a percé des rues, planté des promenades, bâti des halles, irrégulières il est vrai, mais assez élégantes; érigé, sur la place principale, des prisons saines et aérées; réparé et entretenu les routes et les chemins vicinaux. On va rejeter de notre enceinte un cimetière qui l'infecte; élever une fontaine que la salubrité réclame; enfin nous donner, pour notre argent, ce qui nous est nécessaire.

« Si vous voulez savoir à quoi se réduit le catalogue des hommes célèbres (excepté l'économiste Véron de Forbonnais, né près de Mamers), frappez à la porte des frères Michaud, consultez leur Biographie, page 242. Vous jugerez aisément qu'il est plus facile de trouver chez nous des favoris du ministère que des favoris de Mars ou d'Apollon.

« En voilà bien long; en voilà trop peut-être pour nos obscurs pénates. Mais enfin l'honneur du Saônais m'est cher, puisque j'y ai vu le jour. Notre ville est la seconde du département de la Sarthe, en dépit des prétentions de la Flèche, cité rivale qui nous oppose ses jésuites, son cercle militaire, sa rivière na

vigable, et ses cent portes cochères. Ai-je besoin de vous dire que nous sommes chef-lieu de sous-préfecture, que nous possédons un tribunal de première instance, que la Vire coule dans nos murailles; enfin que nous comptons à-peu-près six mille habitants, et que notre principale industrie consiste dans des manufactures de grosses toiles?

« J'ai tout dit, et cependant j'achève, selon l'usage, par un long etc., etc. »

La véracité de la personne qui m'adressait cette lettre lui donnait encore plus de prix à mes yeux. Pourquoi ne peut-on pas tout voir lorsque l'on court le monde? J'aurais voulu aller m'informer dans Mamers, ville à laquelle je commençais à attacher plus d'importance, quel était ce personnage mystérieux et illustre dont la *Biographie Michaud* a encadré le nom dans ses pages. Comme on pense bien que je voyage sans être escorté de cette œuvre volumineuse, j'ai été forcé de réduire ma curiosité au silence. La célébrité des abbayes, la gloire mondaine acquise par ceux qui gagnent les biens de la terre en montrant le ciel aux hommes, me touchent peu, je dois l'avouer; cependant mon caprice me porta à visiter les débris de la fameuse abbaye de Marmoutiers, où tant de riches serviteurs de Dieu venaient faire profession d'indigence. Toutes les anciennes constructions sont démolies. Un escalier magnifique, seul reste de tant de splendeur, est

de construction moderne : c'est un chef-d'œuvre dû à l'architecte Lenau. Ce bel escalier qui ne mène à rien ressemble à plus d'un système de nos docteurs. On le bâtissait en 1789; en 1792, il ne servait plus à personne : je laisse mes lecteurs continuer mes propres réflexions sur l'instabilité des choses humaines et la folie de ce que le vieil Horace appelait si bien les longues espérances.

Je dois parler ici d'une singularité caractéristique que je remarquai, non seulement près de Tours, mais dans tous les départements du centre de la France. Ce sont des monuments curieux de la vie sauvage et primitive : des grottes creusées dans le roc, à différents étages, et servant d'habitation aux pauvres gens. Les deux rives de la Loire sont bordées de ces constructions naturelles où le toit, les murs, et les plafonds sont de la même espèce, et ne sont pas soumises aux impôts supportés par les édifices bâtis de la main des hommes. J'eus la curiosité de visiter un de ces ermitages; une porte, une fenêtre, sont les seules ouvertures qui en éclairent l'intérieur. Le roc est une pierre calcaire très tendre et très facile à tailler. De jolis buissons, des plantes rampantes s'élèvent tout à l'entour, et la fumée du foyer qui s'en échappe trahit seule la présence des êtres humains qui habitent ce singulier séjour; il n'est pas inutile d'observer que des maisons, si solides en apparence, s'é-

croulent quelquefois sur la tête des malheureux cultivateurs. Là, tout est confondu, le champ, le jardin, l'habitation. Je me crus transporté dans les retraites de la Thébaïde, et je pensai aux immenses progrès d'une civilisation qui nous fait regarder avec surprise aujourd'hui la plus naturelle de toutes les habitations que les hommes aient dû construire ou pratiquer pour leur usage.

N° CLXXXVII. [9 DÉCEMBRE 1826.]

TOURS.

All these hands....
With shadowy forest and with campaigns rich
With plenteous rivers and wide. Skirted meads...
SHAKESPEARE, *King Lear.*

Là, les campagnes sont enrichies par de vastes fleuves; des prairies immenses y déroulent leurs gazons, de belles forêts y étendent leur ombrage.

Une des observations qui trahissent le plus vivement la sensibilité profonde de notre La Fontaine, c'est celle qu'il a consignée dans une de ses fables, où il se plaint d'admirer seul, et de n'avoir à qui le dire. On aime à communiquer les sentiments et les émotions qui nous pénètrent; c'est ainsi qu'en approchant de Tours je m'aperçus pour la première fois que j'étais seul. A l'aspect de cette ville si heureusement située, je regrettais de ne pouvoir faire partager à autrui mes propres sensations.

Un pont immense, de deux cent vingt-deux toises de long sur sept de large, conduit à la ville, et se termine par deux places fort vastes. Des quais,

bordés de constructions remarquables, y aboutissent. Les eaux de la Loire sont couvertes de bateaux qui s'avancent à l'aide de la voile et de la rame. L'œil pénètre dans la grande rue de la ville, dont la régularité peut rappeler aux habitants de Versailles les édifices de leur cité. Les regards se reportent ensuite avec délices sur les accessoires qui servent de cadre à ce tableau : par-tout un calme riant, l'abondance, la grace, la fertilité, la beauté, toutes les séductions de la nature. C'est un lieu choisi, un séjour de paix et de jouissances, où il semble que la vie doive s'écouler exempte de travaux et de peines; aussi m'a-t-on assuré que l'indolence tourangeaine est devenue proverbiale dans le pays : un parler lent, peu de mouvement dans la ville, de la douceur et de la lenteur dans les habitudes sociales, frappent d'abord le voyageur. Je ne doute pas que le climat du pays de Cocagne ne ressemblât à celui de la Touraine bienheureuse.

A peine descendu dans l'excellente auberge du *Faisan*, je cherchais dans mes souvenirs à quel complaisant *cicerone* je m'adresserais pour m'orienter: quand le dîner fut servi, je m'assis à la table d'hôte; et, parmi les originaux dont un repas de voyageurs ne peut manquer de réunir un nombre compétent, je choisis précisément le plus insupportable, et cela pour mon propre usage et ma satisfaction personnelle. Il était bavard, pédant, assez instruit, vain

jusqu'au ridicule, membre de six académies, amateur de scandale, le prenant de toutes parts, et le rendant en échange avec une surprenante volubilité de discours. J'étais sûr que ce caractère, si je me nommais une fois, se développerait pour mes menus plaisirs, et à l'avantage de mes notes scientifiques, que je comptais bien toutefois rectifier et vérifier après lui. En effet, lorsqu'il apprit que l'Ermite voyageur se trouvait à ses côtés, ma tâche devint facile; je n'avais plus rien à dire: il ne me restait qu'à écouter.

« Ah! monsieur l'Ermite, la ville de saint Martin, la ville de César, Tours enfin, est honorée de votre visite! C'est une véritable faveur, et dans mon discours à la *Société mensuelle des arts, sciences, lettres, industrie, beaux-arts* de Châteauneuf, je ne manquerai pas de citer, au nombre des choses dont le département doit se vanter.... »

J'arrêtai ce torrent d'éloges dont l'exagération n'avait rien de flatteur. Un prince de l'antiquité avait raison de dire : « Quiconque loue trop est sûr de blesser. » Je le priai de me mettre au fait des particularités de la ville, au lieu de me louer *bride abattue;* comme disait madame de Sévigné, et de me louer en face, ce qui n'est jamais de bien bon goût.

« Eh bien, puisque vous êtes aussi modeste que l'empereur Trajan, je commencerai par une discussion sur les deux quartiers anciens qui divisaient

la ville de Tours : *Cæsarodunum* ou *civitas Turonum*, et *Martinopolis* ou *Châteauneuf*. Vous dirai-je que saint Martin, notre patron, était le saint le plus accrédité à la cour de France; que les rois avaient une considération spéciale pour lui; qu'ils prenaient fièrement le titre de chanoines et d'abbés de Saint-Martin de Tours; qu'enfin leur trésor particulier fut rarement aussi bien garni d'objets précieux que le trésor de notre cathédrale? Quant aux miracles, j'en ai à votre service une série assez longue pour remplir un volume in-8° des actes de *Bollandus* et *Papebrock*. Mais vous êtes philosophe, et vous attachez peu d'importance aux quatre-vingt-dix volumes que ces deux jésuites ont consacrés aux actes de tous leurs saints. Je passe donc rapidement aux annales de notre ville, *Domestica facta*, comme vous savez. »

Il m'apprit, dans un fort long discours dont j'ai soin d'élaguer les citations inutiles, les comparaisons affectées et les retours d'égoïsme académique et littéraire, que la Touraine avait été subjuguée par les Romains en 1040; que Clovis s'en empara, et lui donna des comtes amovibles qui ne devinrent héréditaires que vers le commencement de la troisième race; que Tours fut la propriété des comtes de Blois, et ensuite des comtes d'Anjou; qu'en 1256, Henri III, roi d'Angleterre, en céda la souveraineté à saint Louis; que le roi Jean l'érigea en duché

pairie pour son fils Philippe, depuis duc de Bourgogne; et qu'enfin cette province, réunie à la couronne, en ressortit plusieurs fois, à titre d'apanage accordé aux fils de France. François, duc d'Alençon, frère de Charles IX, fut le dernier qui la posséda. En 1470, 1484, et 1506, les états-généraux de France furent convoqués à Tours; le parlement y fut transféré lorsque la ligue eut usurpé, avec ses moines et ses Espagnols, la souveraineté de Paris.

Mon voisin, qui me parla de beaucoup de choses que j'ai eu le bonheur d'oublier, m'entretint longtemps de *Grégoire de Tours*, le père des historiens français; il professait une vénération sans égale et sans réserve pour ce Tite-Live gaulois. J'opposai quelques objections à cette admiration exclusive: je cherchai à lui faire sentir que l'évêque de Tours est crédule et vain, stérile en grandes vues, et fécond en détails stériles. Je comparai ce défaut notable à l'exécution de ces paravents chinois, où le sujet principal est représenté dans des dimensions très petites, tandis que les accessoires ont des proportions démesurées. Mon antagoniste, qui semblait avoir puisé dans les biographies et les abrégés tout ce que son érudition lui fournissait, éluda la discussion, et me parla de la chronique scandaleuse de Tours: coquetterie, légèreté, liaisons secrètes et divulguées, toutes les annales des dames tourangeaines ou tourangeaudes se déroulent à mes

yeux. J'ai trop de respect pour elles, et je connais trop bien la ressemblance qui se trouve entre cette ville et toutes les villes du second ordre, pour fatiguer mes lecteurs de ces narrations plus ou moins intéressantes, et faites pour amuser les loisirs des jeunes *beaux* de la ville de Tours.

Cependant, nous convînmes de nous retrouver le lendemain à dix heures précises, et je m'abandonnai à ses directions. Il me montra les deux tours, seuls débris subsistants de la cathédrale de Saint-Martin : l'hôtel-de-ville, le palais archiépiscopal, la préfecture, me semblèrent construits avec régularité, et même avec élégance et noblesse. J'admirai la promenade du Mail, allée d'une demi-lieue, bordée de beaux arbres; et la place *Joséphine*, ce souvenir d'une femme bienfaisante et aimée, m'a causé un étonnement plus vif encore. Les aigles qui foudroyaient l'Europe ont perdu leurs foudres, et sont effacés du Louvre; le nom de la douce, aimable et bonne maîtresse de la Malmaison s'est conservé au sein des bouleversements politiques.

Tout, dans cette ville, porte un caractère de grandeur, et semble participer de la majesté du fleuve qui l'arrose : les remparts, les quais, le château féodal où fut enfermé le jeune duc de Guise après la mort de son père *le Balafré*, assassiné aux états de Blois, attirèrent mon attention. Mon guide eut soin de me raconter l'évasion de ce jeune guerrier,

évasion que Henri IV favorisa, pour augmenter le nombre des concurrents au pouvoir et diviser leurs forces. En compliquant ainsi les obstacles que la ligue devait surmonter, le roi de Navarre montrait cette habileté profonde que la franchise de ses manières soldatesques cachait aux yeux du vulgaire, et que la sagacité de l'histoire doit reconnaître chez lui.

Dans la bibliothèque publique, à laquelle sont assignés les bâtiments de l'ancienne intendance, je vis quarante mille volumes entassés pêle-mêle; c'est l'image de l'intelligence confuse de certains érudits. On me montra l'Évangile en lettres d'or, sur lequel les rois de France prêtaient serment en qualité d'abbés de Saint-Martin; ce qui était, et ce qui pourra bien redevenir une grande dignité pour un roi de France.

Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de mon nouvel ami quelques renseignements sur l'industrie présente et sur l'industrie ancienne de la ville de Tours. Il partageait malheureusement le dédain aristocratique de certain parti pour cette puissance immense de richesse et de vertu à laquelle s'adressent aujourd'hui nos espérances les mieux fondées. Cependant mes questions reitérées parvinrent à lui arracher quelques renseignements qui m'ont été confirmés d'ailleurs. Louis XI, qui, despote abominable, s'appuyait cependant sur les communes pour écraser les nobles, ouvrit à la ville une branche d'in-

dustrie précieuse, celle des soieries. Il encouragea des plantations de mûriers dans les environs, et appela des artisans italiens et grecs habiles dans l'art de préparer la soie. Cette industrie fleurit alors à un tel point, que, sous Louis XIII, elle occupait, dans la seule ville de Tours, et alimentait plus de soixante mille personnes. Louis XIV règne : la révocation de l'édit de Nantes, que l'on retrouve par-tout comme une cause générale de ruine et de décadence, porta le premier coup à cette prospérité. La ville de Lyon, plus voisine de l'Italie, s'empare d'une branche déjà morte dans la ville de Tours. Elle tire du Milanais les matières premières, et, la richesse générale des habitants contribuant à augmenter la prospérité sous ce nouveau rapport, Tours voit dépérir complétement le commerce de ses soieries. Cette dernière ville n'a plus, pour source de richesses, que ses pruniers, dont les fruits, confits et conservés, n'ont pas vu leur réputation diminuer depuis cent ans, et que j'ai eu soin de mettre à contribution avant de quitter ses remparts.

Parmi les noms plus ou moins historiques que mon guide me cita comme faisant partie des hommes illustres de Tours, je nommerai seulement le cardinal *d'Amboise*, bon ministre; exemple rare d'un administrateur sans égoïsme et sans tyrannie, homme qui avait des défauts et non des vices, et qui fut le Sully de Louis XII;

L'élégant père *Rapin*, qui consuma sa vie à polir des vers latins fort estimés de ceux qui s'égarent sur le Parnasse des poëtes latins modernes;

Le malheureux traducteur de tous les écrivains de Rome, leur interprète ou plutôt leur bourreau infatigable, l'abbé *de Marolles*, qui, semblable à un valet bavard et sot, répétait tout ce que disaient ses maîtres, et ne le répétait que pour en faire des sottises;

Néricault Destouches, ambassadeur et poëte comme l'Anglais *Matthew Prior*. Auteur dramatique sans vérité, il a le premier essayé de mêler à un sujet gai des scènes intéressantes. C'est le premier imitateur de Térence et le précurseur de La Chaussée. Il est aussi éloigné de l'atticisme de l'auteur latin, qu'il est supérieur à l'auteur faible et fade du *Préjugé à la mode*. Dévot sur ses vieux jours, il fit contre les philosophes douze cents épigrammes: c'était trop de douze cents; pas une n'a survécu. Il a eu le malheur d'inspirer à Voltaire un détestable madrigal, le seul mauvais fragment poétique échappé dans ce genre à l'immortel auteur de *la Henriade;*

L'horloger *Julien Leroi*, de qui le même Voltaire disait que lui et le maréchal de Saxe avaient battu les Anglais;

M. *Bouilly*, auteur de *Contes*, célèbres dans la

littérature enfantine; homme excellent, écrivain dramatique connu par de nombreux succès;

Enfin *Gabrielle d'Estrées*, née à Tours, et que j'allais oublier pour l'honneur de Henri IV : son ombre ne m'eût cependant jamais pardonné cette omission. Elle mourut en disgrace, et paya d'une longue et triste solitude le malheur d'avoir été trop aimée d'un grand roi.

N° CLXXXVIII. [16 DÉCEMBRE 1826.]

UNE SOIRÉE DE LOUIS XI.

> Voyez d'ici briller cent hallebardes
> Aux feux d'un soleil pur et doux!
> N'entend-on pas le *qui vive* des gardes
> Qui se mêle au bruit des verroux?
>
> BÉRANGER.

Je trouvai dans ce Gascon de la Touraine, dont j'avais accepté les secours d'érudition, assez de véritable savoir pour servir de compensation à la ridicule vanité que lui inspiraient ses titres de membre de plusieurs académies et d'associé de plusieurs autres. Il m'offrait d'ailleurs, par la bizarrerie des travers que son pédantisme réunissait, un assez curieux sujet d'observation pour me faire pardonner ce que ses souvenirs avaient d'indigeste, et sa critique érudite de peu conforme à la raison et à la philosophie de l'histoire. Nous déjeunions ensemble à l'auberge du *Faisan*, lorsqu'il vint à me parler de *Plessis-lez-Tours;* et les idées que ce nom terrible éveilla chez moi m'empêchèrent de prêter grande attention à ses discours sur la fondation et la des-

tinée du château qui avait servi d'asile ou de repaire à la tyrannie de Louis XI. Je compris seulement qu'il me promettait, pour le soir, une description détaillée de Plessis-lez-Tours, extraite des chroniques saintes du bienheureux saint Wandulfe, canonisé incognito sous le règne de François Ier, à la requête des moines de Josaphat-en-Beauce, à la confrérie desquels il avait appartenu. Je le remerciai de cette offre obligeante, et nous fixâmes notre voyage à Plessis-lez-Tours au lendemain matin.

Je mis à profit, pendant la journée, plusieurs lettres que M. *Bodin* m'avait confiées pour ses amis de Tours; et le soir, en rentrant à l'auberge, j'y trouvai une docte épître de mon guide avec un petit paquet où étaient incluses et embellies de force abréviations les pages suivantes, extraites de la chronique en question. J'appelai mon hôte, je lui donnai la clef, ou, selon la prononciation tourangeande, la *cleffe* de ma chambre, et je lui recommandai de me faire éveiller le lendemain à six heures précises. La fatigue de la journée fermait déja mes paupières, quand je parcourus, à moitié endormi, l'extrait du chroniqueur saint Wandulfe.

« C'est sur une montée peu rapide et qui n'est ombragée par aucun arbre, buisson, arbuste, ni décorée de fleurs d'aucune espèce, qu'est édifié le château de Plessis-lez-Tours. L'art des fortifications

a découvert ainsi cette place; non qu'elle fût plus stérile que les autres belles parties de la Touraine; mais on a jeté sur le sol, pierres, gravois, troncs de chênes, fragments de roches, sables, et autres ingrédients, pour que les arbres n'y pussent pousser, et que l'ennemi fût, en cas de guerre, aperçu du haut des tourelles à la plus grande distance possible.

« En outre de cette première précaution, plusieurs chausse-trapes sont répandues çà et là sur le terrain, ce dont on ne peut trop avertir le voyageur imprudent qui pourrait aller s'enferrer dans leurs pointes aiguës. Le château présente d'abord au coup d'œil trois murailles qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et chacune plus haute que la précédente. Devant la première, qui est plus basse, il y a un grand fossé rempli d'eau et bordé, à l'intérieur, de longues pointes de fer. Entre chacune des autres murailles se trouve (comme j'ai pu expérimenter quand j'allai porter la sainte hostie à messire le cardinal de la Balue, en prison) un fossé pareil au premier, et défendu de la même manière. C'est au milieu de ces trois fossés et de ces trois remparts que vit mon très honoré, très clément, et très noble maître, sa majesté Louis XI, fils aîné de l'Église et soutien de la chrétienté.

« Toutes ces fortifications sont très noires, bien qu'elles soient nouvelles, et cela parceque, de

l'ordre exprès du roi, on a mêlé au ciment avec lequel les tours et les murailles ont été construites, de la suie et des briques noires pour en rendre l'effet plus terrible.

« Au milieu se trouve le château. Il est composé de bâtiments inégaux, dont le plus élevé est une tour gigantesque qui n'a pour fenêtres que des trous oblongs, ou barbacanes, pour placer les mousquets et les javelots, et de là tirer sur l'ennemi. Il n'y a point de fenêtres à l'extérieur, et, pour dire le vrai, l'effet n'en est nullement plaisant; car les seules ouvertures pratiquées donnant dans une cour intérieure, vous diriez plutôt une geôle qu'un palais.

« Des tours fort grosses sont placées à toutes les murailles; il y en a deux sur-tout qui défendent la porte d'entrée et qui sont remarquables par leur grosseur. D'autres tours flanquent les deux remparts intérieurs, non pas sur la même ligne que les tours du mur extérieur, mais à des distances et dans des directions différentes; de sorte que ces tours, étant placées en échelon sur les trois remparts, le château paraît, dans le lointain, être entièrement garni de tours. »

J'abrége un peu ici la description trop détaillée du chroniqueur, qui explique en trois pages comment les portes qui conduisaient au château, loin d'être placées dans une ligne directe, forçaient

celui qui entrait dans un séjour si formidable à circuler entre les remparts pour trouver l'issue qu'il cherchait, et comment, pour s'introduire dans la cour au centre de laquelle s'élevaient les bâtiments, il fallait subir les dangers de deux défilés obscurs, étroits, dangereux, et rester exposé à l'artillerie des deux murs intérieurs. Le bon historien, qui se rencontre en cela avec Philippe de Commines, décrit à-peu-près aussi longuement les nids d'hirondelles ou guérites de fer, placées comme des niches le long de tous les remparts, et d'où chaque soldat avait ordre de foudroyer celui qui oserait se présenter sans avoir le mot d'ordre.

Wandulfe termine ainsi son récit : « Le village voisin, nommé *Plessis-du-Parc*, a été appelé Plessis-lez-Tours depuis que notre bon roi a fait entourer son manoir de fortifications si artistement combinées, qu'elles passent pour les plus redoutables de la chrétienté. Les habitants vivent en grande terreur des exécuteurs de sa majesté, et sur-tout du beau sire Olivier-le-Daim, son barbier et son ministre. Sa majesté aime à prendre le costume d'un simple bourgeois, et quelquefois, ayant ses exécuteurs à distance, il s'achemine jusqu'à la belle ville de Tours, égayant le chemin par ses jovialités, momeries, et bons mots, tels que l'on pourrait les attendre du plus facétieux des convives à la bonne table d'un prince. »

J'avais parcouru ces pages, et les couleurs sous lesquelles l'histoire présente Louis XI se mêlaient dans mon esprit à ces nuances naïves sorties du pinceau dont je viens de copier l'esquisse incorrecte. Je voyais ce roi vulgaire, dont toutes les passions étaient basses et dont l'intelligence était forte, écraser la féodalité, étouffer la chevalerie; entouré de petits monarques indépendants, braves, et féroces, se tapir comme le léopard dans son antre, les y attirer et les y dévorer; servir la cause des communes, non par amour des hommes, mais par haine pour les grands; réunir les jouissances d'un bourreau et les vues d'un grand politique, et par ses vices mêmes, ses crimes, et l'odieuse atrocité de son despotisme persévérant, changer la face de la France. Je me souvenais de ces paroles de Duclos, qui, en terminant son histoire, s'écrie: « Il fut roi! » la plus sanglante épigramme que l'on ait lancée contre les diadèmes.

Cependant, graces aux pensées que le manuscrit confié par mon guide avait fait germer dans mon esprit, je passai une nuit fort agitée. A force de rêver à ces chausse-trapes ouvertes dans la campagne, à ces retranchements avancés, à ces triples défenses, à ces patrouilles, commandées par le farouche Tristan-l'Ermite, et courant çà et là pour arrêter et égorger tous ceux qui se seraient égarés dans ces parages; à ces herses pesantes, toujours

prêtes à s'abattre; à cette cour de délateurs, d'espions, et de bourreaux qui environnaient le premier monarque qui ait pris le nom de *très chrétien*, toutes ces images, d'abord confuses, acquirent de la consistance et de la réalité dans mon esprit, et, au moment où je m'endormais, la figure même de Louis XI apparut à mes yeux.

Il était seul à genoux dans un petit oratoire obscur, éclairé par une vieille lampe suspendue au-dessus d'une madone noircie; son bonnet de fourrure grise était placé à terre sur un coussin de velours; un chapelet à gros grains, de la forme la plus commune, se déroulait entre ses doigts décharnés. Il murmurait une longue prière, frappant de temps en temps sa poitrine et laissant échapper des sanglots, ou plutôt des hurlements qui me pénétraient d'effroi. Quand il releva ses yeux vers la madone, je voulus observer ses traits, qui me semblèrent farouches: il se leva, remit son bonnet, espèce de coiffe ronde et basse, entourée d'images de plomb, et dont la forme ignoble et surbaissée ajoutait encore à la grossièreté triviale et repoussante de sa physionomie. Alors, sans quitter le chapelet, il se promena lentement dans l'oratoire, et finit par aller s'asseoir dans un vaste fauteuil gothique. Sous les arcs épais de deux sourcils noirs étincelaient deux yeux, dont le chatoiement incertain et l'éclat équivoque peignaient la perfidie et la

cruauté. Sa bouche était grande, ses lèvres minces, sa figure ridée, son teint jaunâtre. Son vêtement se composait des habits les plus communs d'un bourgeois de cette époque; ils étaient faits d'un drap noir usé et déteint; ils serraient la taille et semblaient trop étroits pour le monarque qui les portait. Sous cet accoutrement vil se mouvait un être plus vil encore, mais que des passions violentes semblaient dominer. Il fixait ses regards sur le parquet, les relevait tout-à-coup, sortait de sa rêverie, laissait quelques mots sans suite échapper de sa bouche. « Ai-je oublié? » s'écria-t-il... Je le vis entr'ouvrir son justaucorps, examiner si les agrafes d'acier de sa cuirasse étaient solidement attachées, puis, soulevant une tapisserie suspendue dans le fond de l'oratoire, choisir une dague, et la placer à son côté entre ses vêtements et la cuirasse.

« Ils me tueraient; n'ont-ils pas déja, et au commencement de mon règne, levé leur étendard contre leur roi! Leur ligue du bien public est abattue. Où sont-ils ces grands vassaux? Fous, extravagants, vieillards tombés en démence, qu'ils recommencent aujourd'hui leurs tournois, leurs carrousels, et leurs fêtes magnifiques! Mon beau-cousin le duc de Bourgogne, nous verrons, nous verrons un jour! O bon Jacques de Compostelle, grand saint, aide-moi dans mes entreprises! »

Alors il ôta de nouveau son bonnet, le retourna

long-temps entre ses doigts, choisit une amulette de plomb attachée par un ruban, la plaça dévotement sur son prie-dieu, et pliant de nouveau le genou :

« Bon saint Jacques de Compostelle, grand saint, dont les mérites sont ineffables, je suis fâché de te troubler pour une affaire de meurtre et de sang, toi dont le cœur est si bon, dont les affections sont si tendres. Mon bon saint, il est vrai que j'ai menti, que je me suis parjuré, que j'ai tué, que j'ai pris le bien d'autrui. Oui, j'ai tenté d'assassiner mon pauvre père, et que Dieu veuille avoir son ame! oui, j'ai empoisonné mon frère, que je recommande, ô grand saint! à ta puissante intercession : mais je n'ai pas cru trouver de meilleurs moyens, suivant mes faibles lumières, pour mettre la paix dans mon royaume. Mon bon saint, ne fais pas attention à ces misères, ce sont mes fautes, mes fautes, mes très grandes fautes. Je te devais un pèlerinage, je le ferai, ô grand saint Jacques! je le ferai. Mais délivre-moi de mes ennemis, ou plutôt livre-les-moi. Je t'en prie, ne protége pas devant Dieu ce maudit Nemours, qui est si puissant, et qui me ferait trembler demain si je ne le faisais mourir aujourd'hui, ainsi que je vais l'exécuter, bienheureux saint Jacques, sous ta protection et de ton aveu spécial. Ne pense pas à lui, ne fais pas de prières pour lui, je t'en prie, car je te jure qu'il est schismatique au

fond du cœur. Reçois ma parole royale, ô mon intercesseur, que si cette affaire réussit, si l'Armagnac meurt de sa belle mort, et sans que mon royaume soit troublé, je te fonderai deux abbayes dans mon nouveau comté d'Anjou! *Amen! amen!* »

Sa ferveur augmentait; et détachant tour-à-tour toutes ses reliques, il se mit à crier en sanglotant : « *Sancte Juliane, sancte Huberte, sancta Genovefa, adeste omnes miserabili peccatori!* » (Saint Julien, saint Hubert, sainte Geneviève, ah! venez, venez tous au secours d'un misérable pécheur!

Cette épouvantable prière, que les fantaisies de mon rêve plaçaient dans la bouche du roi très dévot, n'était pas seulement le fruit d'une imagination échauffée par le souvenir historique de Louis XI; il y avait peu de jours, l'érudit aimable avec lequel je m'étais entretenu si long-temps dans l'île Ponneau me l'avait montrée dans Brantôme, et le jeu bizarre d'un songe la reproduisait tout entière dans sa superstition de cannibale. Je suivais des yeux l'auteur de cette homélie, quand je le vis placer son pied sur une trappe pratiquée dans le parquet : en faisant ce mouvement, il avait ébranlé une sonnette; et bientôt une voix basse se fit entendre à l'extérieur de l'appartement. « Tout est prêt, disait la voix. — Le banquet? — Oui, messire. — Et l'autre banquet, celui que Tristan doit servir, eh! eh! — Tout est prêt; votre majesté. — Ah! le Daim, le

Daim-le-Diable, le Daim-le-Noir, j'ai reconnu ta vivacité accoutumée. Fais appeler ce vieux satyre empourpré, Labalue, et.... Mais je t'en dirai davantage. Je descends. »

Louis, posant alors la main sur sa dague, se baisse, applique une clef secrète à la trappe que j'avais aperçué déja, ouvre la boiserie, et me fait découvrir un escalier intérieur que la trappe, en se levant, avait déroulé par un mécanisme secret et ingénieux. Je le vois descendre par les degrés de cette espèce d'échelle dans une salle où un festin splendide était déja servi, et dont les portes étaient ouvertes. Olivier-le-Daim, barbier et confident du monstre, était déja placé derrière le fauteuil que le roi devait occuper. C'était une physionomie sombre et fausse, dure et sournoise, des traits aiguisés pour ainsi dire, un regard errant et inquiet, un costume magnifiquement ridicule, et une roideur de contenance qui voulait prétendre à la dignité. Quand Olivier-le-Daim s'adressa au roi, je ne reconnus plus cet accent mielleux et patelin que j'avais entendu à travers la porte de l'oratoire: « Sire, dit-il d'une voix sombre, on n'attend que votre ordre. Vous tardez, ce semble. — Oh! oh! notre ami, comme vous y allez; vous faucheriez les hommes comme vous enlevez une barbe! Au nom du bienheureux saint Jean, à la gloire immortelle duquel je me recommande, donnez nous le temps d'y

penser. Ne tenez-vous pas toute la race des vipères en lieu sûr? — Dans la grosse tour, chambre d'airain. — N'avons-nous pas ici tout ce qu'il nous faut? — Certes, sire; mais ce qu'on diffère.... — J'admire, Olivier, par la Pâques-Dieu, le ton de franchise que vous prenez avec moi. Cela prouve que vous me connaissez bien, et que vous ne croyez pas précisément nécessaire d'emprunter, quand vous me parlez, le ton doux et l'accent flûté que vous avez ailleurs quand il vous plaît. Je suis content de voir qu'on ne se méprend pas sur mon compte, et qu'on sait que je me connais en hommes. Cher barbier, mon ami et mon zélé ministre, appelez le cardinal. Chut! appelez aussi (ce dont tous les saints du paradis puissent me laver devant la chaste et douce mère de Jésus!), appelez la belle Lyonnaise! Hélas! les soins d'un royaume sont si terribles, et les fragilités de la chair, dont je me punis si souvent, sont si excusables chez les monarques qui ont de grands différents et de vastes intérêts à régler! Encore celle-ci, encore celle-ci, bonne vierge! et je te voue trois neuvaines! »

A ces mots, prononcés avec une componction vraiment touchante, Olivier-le-Daim se retira en disant du même ton farouche que le roi avait admiré chez lui : *Oui, sire!* Louis XI resta seul, et tira sur diverses images de saints, placées dans les embrasures et le long des murailles, de petits voiles

ou rideaux qui semblaient disposés à cet effet. Tristan-l'Ermite entra, et jeta lui-même plusieurs fagots énormes de bois de chêne dans l'immense foyer qui s'élevait, selon la coutume du temps, à plus des deux tiers de la hauteur de la salle. Le soupçonneux monarque exigeait de ces courtisans tirés de la fange tous ces services domestiques auxquels leur naissance les avait accoutumés, et qu'il aurait craint de confier à d'autres qu'à ses complices. « Et toi, lui dit-il, mon pauvre Tristan à la longue barbe, toi qui tonds de si près mes peuples, quand je te les livre pour le bien de l'état, tu viendras souper avec nous, et apporter ta mine hâve à côté des grosses joues et du teint vermeil de notre ami le cardinal. Mais quand l'affaire sera faite! point avant, tu m'entends bien! »

Tristan se retira en inclinant la tête. Plus je considérais ce vieux roi resté seul, plus je m'étonnais que l'amour pût encore être un des mobiles de son existence : le dégoût et le mépris étaient les seuls sentiments que son apparence même pût inspirer. Il était évident que la sensualité la plus grossière lui tenait lieu d'amour, comme le fanatisme le plus bas et le plus atroce lui tenait lieu de piété. Son chapelet, qu'il avait glissé dans la manche de son pourpoint, en ressortit, et fut de nouveau accompagné d'exclamations et de murmures sacrés, pendant que, les pieds placés sur les chenêts gothiques sculp-

tés en bronze et portant l'écu de France, il se chauffait en attendant la belle Lyonnaise et le cardinal Labalue.

La scène, qui avait déja pris un caractère assez bizarre, devint plus singulière encore lorsque le chef de la monarchie française se trouva assis entre une femme assez belle, mais dont le visage et l'allure trahissaient les habitudes du vice, et le prince empourpré de l'Église romaine. En face se trouvaient les fauteuils d'Olivier et de Tristan, qui servaient et qui desservaient avec la célérité et l'adresse d'hommes depuis long-temps façonnés à ce métier de servitude. Il serait long et déplacé de répéter ici tous les propos égrillards, toutes les plaisanteries de mauvais lieu que se permettait ce Tibère, devenu Rabelais. « Tristan, dit-il vers le milieu du repas, quel dessert avez-vous? » Puis, sans attendre sa réponse, et en fronçant un de ses sourcils: « Mon ami Tristan, je vous recommande le fruit du roi, le *messire Jean*; entendez-vous? c'est un fruit excellent pour ma soif royale. Déja la Touraine vous doit plus d'un fruit nouveau suspendu aux branches de ses arbres. Que saint André nous le pardonne; nous ne voulons que le bien de notre royaume et la gloire de Dieu! »

Il fit alors le signe de la croix, et Olivier Tristan sortit. Le roi s'amusa long-temps à plaisanter le cardinal Labalue sur sa gourmandise, sa paresse, et sa

luxure. Ses railleries bourgeoises ne manquaient ni de sel ni de trait: le malheureux prélat, gonflé d'orgueil, avalait l'humiliation à pleine coupe à ce repas intime, et l'on pouvait voir percer dans son dépit mal caché quelques indices de cette trahison qu'il osait méditer déja, et que son convive lui fit plus tard expier par une longue détention dans ce même château.

Cependant, malgré la fantasmagorie de ce songe, je me lassais du spectacle d'une orgie triviale, mêlée de sarcasmes qui tenaient à-la-fois à des habitudes basses et à un cœur méchant. Un nouveau tour de conversation lui prêta plus d'intérêt. La pénétration de Louis XI lui avait fait deviner les pensées secrètes du cardinal, et la trahison à peine conçue. Quittant les agaceries grossières dont la belle Lyonnaise était l'objet: « Mon révérend prince et beau-cousin, buvez donc de ce vin d'Orléans, et quittez ce visage sombre, qui ne va pas mieux avec l'écarlate de votre robe qu'un homard qui serait resté noir au milieu d'un plat d'écrevisses rouges. Il ne faut pas avoir de l'humeur, mon cher cardinal, contre un roi qui vous admet à sa table, et qui a de grands secrets politiques à transmettre à votre prudence. Le dépit est père de la perfidie, et la perfidie.... Tristan, s'écria-t-il sans se lever, mais d'une voix forte et rauque, *le messire Jean! le messire Jean!* » . . .

Aussitôt je vois deux portes s'ouvrir; et un corps, balancé par un nœud coulant, agité en dehors et en dedans de la salle, s'offrit à mes yeux épouvantés. Tristan, et deux exécuteurs du second ordre, se tenaient derrière la victime. Le cardinal, pâle et défait, laissa tomber son verre, et se mit à sourire avec la grimace la plus hideuse dont jamais mortel ait été capable. La femme poussa un grand cri; et Louis XI, reprenant le ton doucereux et calme: « Ah! messire Jean d'Armagnac, vous voilà bien bas, ou plutôt bien haut! Ce sont de tristes nécessités de notre devoir de roi, n'est-ce pas, Tristan? Viens siéger auprès du cardinal, dont la figure a blanchi comme un champ qui se couvre tout-à-coup de neige, et qui, sans doute, ne voudrait pas prendre en main la cause de celui qui menaça notre autorité, messire Jean de Nemours-Armagnac, ici présent. Pauvre pécheur! j'ai dû exercer la justice divine sur sa personne. Mais fermez ces portes; je veux que le cardinal digère à son aise. Tristan, les patrouilles sont faites, les herses levées, les nids d'hirondelles garnis? Quant aux enfants, je les réserve.... »

Une horreur inexprimable m'éveilla, couvert d'une sueur froide et abondante. Il me semblait que j'allais suivre ces malheureux enfants jusqu'à Paris, où, par un raffinement de cruauté inconnu aux Héliogabale, on décapita de nouveau le cadavre

défiguré du malheureux, en forçant ses trois fils à rester placés sous l'échafaud!

Le lendemain, j'allai visiter le château du monstre. Une métairie en ruines, des voûtes comblées, des puits à moitié détruits, voilà tout ce qui reste de ce repaire. De petits enfants jouaient dans les *oubliettes*, et une vache ruminait paisiblement sur un débris de tour renversée, où je reconnus la forme des anciens créneaux. Le temps, qui a détruit la caverne de Louis XI, n'a pas respecté davantage l'histoire que Montesquieu avait tracée de son règne: mais son nom reste, son souvenir subsiste; et, en dépit de l'éloge satirique de Duclos, et du génie pervers de cet odieux monarque, il est classé parmi les rois comme la hyène entre les bêtes de proie.

N° CLXXXIX. [23 décembre 1826.]

DEUX CARACTÈRES.

Age mellows the anguish of the heart.
BURTON, *Anatomy of Melancholy.*

L'âge adoucit les chagrins du cœur.

J'étais incertain, je l'avoue, sur la route que j'allais prendre. Des régions que je n'avais pas encore explorées me cernaient, pour ainsi dire, sur trois points. J'avais à choisir entre l'Auvergne, la Bourgogne, et l'Orléanais. Je me souvins qu'une personne de ma connaissance demeurait à *Veuves*, à peu de distance de Tours : ce souvenir fit pencher la balance; j'écrivis à Veuves, et j'allais suivre immédiatement ma lettre, lorsque mon hôte du *Faisan*, véritable prototype du *Falstaf* de Shakespeare, vint me demander, le bonnet à la main, si je ne pourrais pas prendre une place dans une chaise de poste qui allait repartir pour *Périgueux* sous la conduite d'un ecclésiastique qui se rendait dans cette ville.

Cet homme avait-il lu sur mon visage ma qualité

de voyageur errant, et deviné l'extrême incertitude de mes plans de pérégrination? Un sourire qui se dessinait grotesquement sur sa face arrondie me l'eût presque fait penser. Je lui répondis que mon dessein était de me rendre à Veuves pour aller à Orléans; que je ne comptais aller à Périgueux que dans un mois, après avoir visité la Rochelle, Rochefort, et Saintes.

On porta ma réponse.

Un homme de taille haute, de stature bizarrement élancée, au visage maigre, au long nez, à la chevelure noire, surmontée d'une calotte également noire, entra dans la chambre où j'étais. Il y avait de la sévérité dans ses traits, mais point d'affectation ni d'hypocrisie. Il vint à moi d'un air ouvert et franc qui me prévint en sa faveur. « Qu'à cela ne tienne, me dit-il *ex abrupto*, vous voyagez pour votre plaisir, et moi pour le mien. L'état stationnaire me fatigue, et la solitude me pèse; aussi je voyage et je choisis mes compagnons de route. On m'a parlé d'une tournée que vous voulez faire dans l'Orléanais; j'en viens, je ne puis vous y accompagner; mais j'ai moi-même quelques visites d'ancienne amitié à faire à Châteauroux et Amboise; et si vous y consentez, dans un temps dont nous allons convenir, nous nous retrouverons ici pour accomplir ensemble le voyage de découverte où je suivrai votre allure. »

J'accédai facilement à des propositions si aimables, et nous convînmes mutuellement de nous retrouver à Tours dans un mois, jour pour jour, dans cette même auberge. Il continua :

« Je suis prêtre, j'étais curé; j'ai dû cesser de l'être. Quand je suis devenu riche j'ai voulu faire le bien, ouvrir des écoles, et concourir à la prospérité de mon petit pays; on ne l'a pas voulu. Je suis parti, décidé à chercher sur la face de la terre, comme l'Alceste de Molière,

> un endroit écarté
> Où d'être homme d'honneur on eût la liberté.

Je ne l'ai pas trouvé encore.

— Vous avez donc bien tourmenté vos paroissiens?

— Non, monsieur, ils ne me reprochent rien.

— Mais quel est votre crime?

— Je suis janséniste, et puisque notre liaison d'un moment doit se continuer, je vous dirai mon nom; je me nomme *Mersan.* J'ai cru pouvoir expliquer la religion à la manière de Bossuet, préférer saint Augustin à M. le Maistre, et les doctrines sévères d'Arnault à la dévotion aisée d'Escobar. J'ai cru que la puissance spirituelle devait laisser la temporelle agir en liberté; que l'église universelle ne se rencontre pas dans un seul homme; que les

seuls sauveurs de la monarchie ne peuvent se trouver dans les rangs des meurtriers du meilleur des princes : voilà mes dogmes, voilà mes crimes. Anathème! anathème! s'est-on écrié. Le loup était dans la bergerie. Je me suis hâté de quitter un troupeau que j'aimais, et dont le renard s'est bientôt rendu maître. »

Je tendis la main au brave ecclésiastique dont les yeux se mouillaient de larmes au souvenir de ce troupeau qu'il avait quitté. « Vous me forcez, lui dis-je, à regretter beaucoup la lettre que je viens d'écrire, et que ma présence à Veuves doit suivre immédiatement. Je suis plus fâché que je ne puis vous le dire de ce retard d'un mois, qui diffère notre voyage. Mais croyez que je ne souffrirai pas que vous vous détourniez de votre route. Je suivrai la vôtre et je prendrai le chemin de l'école, c'est-à-dire, le plus long pour arriver à mon but.

« — Les hommes, me dit-il en souriant, s'y prennent-ils d'autre manière? »

Nous fixâmes définitivement le jour précis de notre rendez-vous, et je le quittai, non sans quelque dépit d'avoir, par ma précipitation, manqué l'occasion favorable de connaître mieux un homme spirituel et distingué, dont la lutte contre l'injustice des hommes me semblait porter tous les carac-

tères d'une ame belle et généreuse : en dépit du proverbe, Ce qui est différé est trop souvent perdu!

Je partis de Tours ; et le lendemain, d'assez grand matin, en arrivant à Vouvres, petit village situé sur la rive droite de la Loire, je m'empressai de m'informer de l'endroit où logeait le fils de l'un de mes anciens amis, long-temps membre de l'une de nos principales cours de justice. On m'indiqua une closerie charmante, dont les vignes sont baignées par le fleuve, et dont le peu d'étendue est compensé par les beaux aspects qu'elle commande et par l'excellent rapport du vignoble ; c'est là que je trouvai ce jeune homme, que j'avais eu occasion de voir à Paris et de surveiller pendant le cours de ses études. A peine eut-il reconnu le viel Ermite qu'il me sauta au cou et me dit : « On vit tant aujourd'hui en peu d'années, et les leçons que donne la vie sont si nombreuses et si fortes, que l'on peut, comme vous voyez, anticiper sur l'âge de la philosophie et devenir, avant la maturité, presque aussi sage qu'un saint homme comme vous. J'espère, mon cher anachorète, que vous ne dédaignerez pas la solitude de votre jeune ami, dont vous avez, il y a dix ans, surveillé les travaux, protégé l'étourderie, et grondé la folie. Il faut vous reposer, et goûter un peu de ce vin clairet qui n'est pas mauvais, bien qu'il soit de mon crû. Je vous demanderai ensuite la

permission de vous présenter ma femme, tout occupée de ses soins champêtres et de l'éducation de mes deux enfants; *Germain* et *Ninette*. J'ai été avocat, peintre, poëte, soldat; je suis vigneron. Je ne dépends plus des hommes, mais des caprices de la saison. Dans cette belle province, et sur ce coteau fertile, où mon père m'a laissé cette petite maison que j'embellis tous les mois, il est rare que j'aie à me plaindre d'une mauvaise année. Je dépensais beaucoup plus dans le monde, et ma récolte était beaucoup moins productive. Misanthrope de bonne heure, j'ai pris mon parti; je laisse la sottise et la circonstance dominer les familles comme les empires, l'intrigue et l'avidité disposer de la fortune; les uns exploiter l'ignorance publique, et les autres aviver, à leur profit, les sources de la guerre civile; j'entends de loin le bruit du monde comme le murmure vague d'un orage éloigné, et je me trouve heureux autant qu'il est permis à l'homme de l'être. »

J'admirais la singularité de ce langage, mêlé, comme on voit, de misanthropie, de raison, et de poésie; je comparais ce caractère, à-la-fois fougueux et tendre, avec la résignation beaucoup plus philosophique du respectable M. *Mersan;* j'établissais un parallèle entre le jeune misanthrope casanier et le vieux janséniste voyageur. Je félicitai cependant *Valbreuse* (c'est le nom que je prête à mon

élève) de ce qu'il avait pu, sans regret et sans peine, échapper à ces plaisirs bruyants dont le souvenir poursuit presque toujours ceux qui prétendent s'en isoler. Sa maison était réellement le plus joli des ermitages : au-delà du vaste lit de la Loire, la Sologne offrait un rideau de pins, de peupliers, de bruyères, et de buissons; le regard parcourait avec délices les collines de la rive droite du fleuve, toutes couvertes de vignobles mêlés d'arbres à fruits. Je visitai le petit enclos de Valbreuse, où je trouvai sa femme occupée à donner ses ordres pour la taille des vignes. Après avoir causé quelque temps avec elle, je fus persuadé que le bonheur, dont mon jeune ami m'avait fait une description si intéressante, ne dépendait pas uniquement, comme il paraissait le croire, de la situation indépendante où il avait su se placer, et de l'heureuse contrée dont il était l'un des plus humbles et des plus aimables habitants.

On se lève de bonne heure à la campagne, et quatre heures du matin n'avaient pas encore sonné à l'église de Veuves, quand Valbreuse me trouva assis sur un petit banc rustique qu'il avait placé sur le penchant du coteau, à l'endroit d'où la perspective se présentait sous l'aspect le plus magnifique et le plus complet. « J'avais déja parcouru dans ma première jeunesse, dis-je à Valbreuse, cette partie de la France, ou plutôt ce jardin continu, arrosé

par le plus beau fleuve du royaume. Mais, dans l'âge des passions, la beauté de la nature physique frappe moins vivement l'esprit : l'ame, toujours émue, toujours charmée, ou tourmentée par les voluptés ou les chagrins qu'elle se crée, semble à peine avoir le temps de s'intéresser aux spectacles brillants ou terribles qui l'environnent. A mesure qu'elle se refroidit et se calme, elle s'occupe moins d'elle-même, et se mêle davantage aux scènes de la nature. C'est maintenant sur-tout, dans le silence des desirs et des folles espérances, que je remarque avec enthousiasme les beautés de ce pays enchanteur. La nature n'est ici ni imposante ni sévère : tous ses tableaux sont gracieux, toutes ses productions utiles et belles ; arrosée sur tous les points par une foule de ruisseaux rapides, c'est la contrée heureuse dont parle le poëte :

La terra molle, dilettosa e felice
Simili a se gli abitator produce.

Il y a des régions plus majestueusement pittoresques ; aucune ne réunit à cette variété de paysages toujours gracieux et gais, des fleuves aussi limpides, des coteaux chargés de vignes aussi fécondes, qui, suspendues sur leurs flancs, se mêlent à des bouquets de bois, et entourent de jolies chaumières habitées par une population laborieuse et paisible. Nulle part la vue n'embrasse un horizon

plus riche en cultures diverses, ou couronné par de plus vertes forêts : c'est, comme on l'a dit depuis long-temps, le jardin de la France, et je ne m'étonne pas que les rois l'aient, en effet, choisi pour leur séjour de prédilection.

— Il y a, me dit Valbreuse en souriant, une ombre à ce charmant tableau. Devant vous est la Sologne, couverte d'eaux stagnantes, de genêts, de bruyère, de sables stériles, et habitée par une population languissante et pauvre, qui long-temps arrosa de ses sueurs un sol ingrat qui suffit à peine à la nourriture de ses rares habitants. Heureusement des dessèchements progressifs, et la présence de quelques riches propriétaires, semblent promettre à cette partie du département un avenir moins triste.

— Oui, lui dis-je en fixant mes regards sur la rive gauche de la Loire, c'est une singularité fort bizarre que cette espèce d'*Oasis* inculte au milieu de la région la plns fertile. Vous avez piqué ma curiosité d'observateur, et, ne fût-ce que pour jouir plus complétement, par le contraste, des beautés de la Touraine, je compte me détourner un peu de la route que je m'étais promis de parcourir, et m'enfoncer sans crainte dans le pays sauvage dont vous me parlez.

« Dans ce voyage, qui ne peut être de long cours, vous me permettrez, j'espère, d'être votre guide. Je

dois précisément me rendre à *la Loge,* village situé au centre de la Sologne, où j'ai à régler quelques affaires d'intérêt, des baux de fermages à renouveler, et une légère liquidation à finir : c'est le seul souci litigieux que j'aie conservé dans ma retraite. Eh vite, bon Ermite : aujourd'hui même, si vous le voulez, nous passerons la Loire, et nous nous acheminerons, en pèlerins véritables, vers ces rives inconnues. »

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.




Digitized by Google

